
BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE
6
13



LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI
Tome III



LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI



OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comedies & Sçenes Françoiſes jouëes par les Comediens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au ſervice de ſa Majeſté.

Premiere Edition ſur la nouvelle de Paris, diviſée en ſix Tomes, reveuë, corrigée, augmentée & enrichie d'Eſtampes en Taille-douce à la teſte de chaque Comedie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, avec leur Baſſe continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME TROISIE'ME.







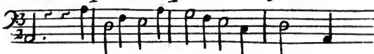
A AMSTERDAM,

Chez ADRIAN BRAAKMAN, Marchand Libraire prés le Dam. 1701.

Avec Privilege de Meſſieurs les Etats de Hollande & de West-Friſe.

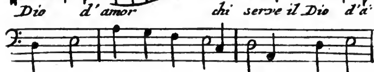


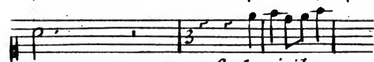
Non ha mai pace al cor mai pace al cor chi ser ve il



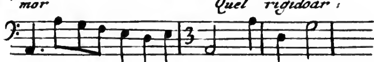


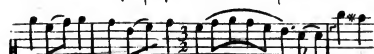
Dio d'amor chi serve il Dio d'a



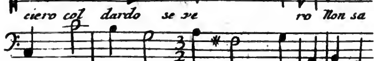


mor Quel rigidoar





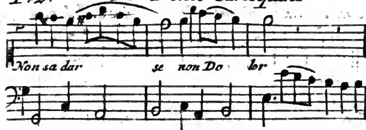
ciero col dardo se ve ro Non sa





dar se non Dolor

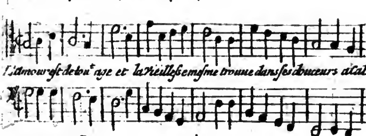



Non sa dar se non Do lor


Non ha mai pace al cor mai pace al cor chi ser ve il


Dio D'amor chi ser


ve il Dio D'amor da capo


L'Amour est de tout age et la Vieillesse mesme trouue dans ses douceurs a cal

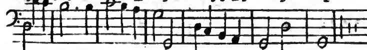


mer son ennuy quand on est bien riche et quõn armerien nest jmpossible aujou





dhuy qd on est bien riche et quon armerien n'est jmpossible aujourdhuy



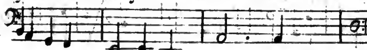


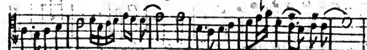
Ce qui plait le plus n'est pas le plus so li de





la jeunesse a nos Yeux Estu le mille attraits

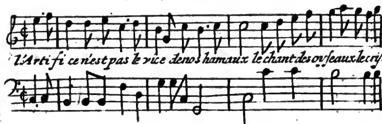


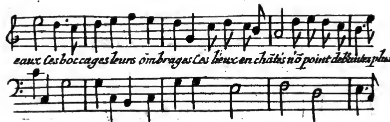


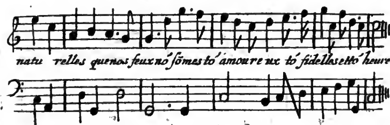
mais lon trouu.e dessous la ride Et plus de bien Et plus de Prix

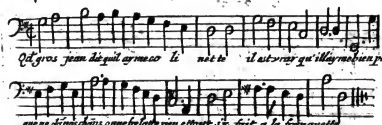


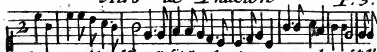

mais l'on trouve des sous la ride Et plus de bien Et plus de paix

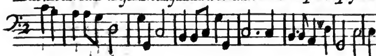

l'Artifi ce n'est pas le vice de nos hamaux le chant des oyseaux le cristal des

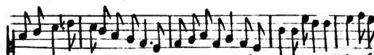

eaux Ces boccages leurs ombrages Ces lieux en châtés n'ô point de beautez plus

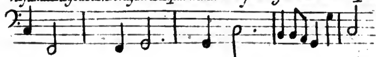

natu relles que nos feux nô sômes tô amoure ux tô fidelles et tô heureux


Qu' gros jean dit quil ayme co li nette il est vray qu'il layme bien par
que ne dãnos châps on ne frelatte rien et tout s'y fait a la franquette


Dãs nos cavesdãs nosſelliers dinfidelles cabaretiers nexer centpas leur perfidielartnalte




rajamaislegout denosraiſins etrequirendencores fort digne denvie tõ les plai:

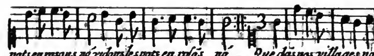



sirs denotre viesõt naturels cõme nos vins Dans nos jardinstoutosti.



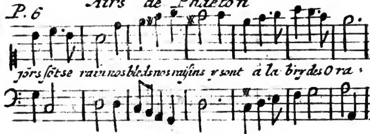

ride evitõs ledeſtin des choux põ tenir notre corpshumydevidõs les




pots enrosons nõ vidonslespots en rosõs nõ Que dãs nos villages nos

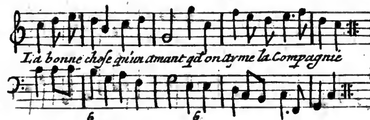


Airs de Phaeton



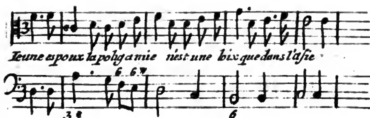









mant heureuse celle qu'on marie le plaisir luy vient en dormant la bône chose


Ieune espoux la poligamie n'est une loix que dans l'asie


mais c'est un sage en ces lieux gardés vo' gardés vo'. de le


suivre la beauté que l'hymen vo' livre suffit


pô rendre un coeur heureux gard.t vo' gardés vo' de le suivre la beau



P. 8. Air de la Toison Comique











LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI.

TOME III.

PIECES CONTENUES DANS ce Troisiéme Volume.

LES FILLES
ERRANTES.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur Hostel de Bourgogne, le 24. *d'Août* 1690.




Les Filles Errantes



SCENES FRANCOISES DES FILLES ERRANTES.

SCENE DE LA CIVILITÉ.

MEZZETIN, PIERROT, COLOMBINE.

MEZZETIN.

QUe vois-je, Pierrot? ai-je la berluë? oüi... non... si fait... C'est elle, c'est ma sœur.

PIERROT.

Vôtre sœur? je n'en crois rien, Monsieur, si je n'y touche.

MEZZETIN.

C'eſt elle-même, & que faites-vous donc icy, Madame la coureuſe?

COLOMBINE.

Ah, mon Frere, ne vous emportez point, je vous dirai...

MEZZETIN.

Et que me diras-tu, effrontée? tiens, il me prend envie de faire une capilotade de ton foye, de ta freſſure, de ton geſier...

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot...

PIERROT.

Mon pauvre Pierrot, vôtre frere a raiſon, j'aime l'honneur moi, & je ne veux pas qu'une fille coure le guilledou.

MEZZETIN.

Parle-donc, dis-moi, quelle raiſon as-tu euë de ſortir de la maiſon paternelle? carogne, carogniſſime.

PIERROT.

Voulez-vous parier, Monſieur, que c'eſt l'amour qui l'a miſe en campagne: les filles ſont des vaiſſeaux, qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous dirai mon frere, que ſi-tôt que vous fûtes parti, il vint un jeune Cavalier le plus civil du monde, demander à loger dans nôtre hôtellerie; pour ne pas paroître moins civile que luy, je luy fis toutes les honnêtetez dont j'étois capable; auſſi pourquoy me laiſſez-vous ſeule? (*elle dit ceci en pleurant.*)

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit, Monſieur, il faut de la compagnie aux filles, quand ce ne ſeroit qu'un manche à balay.

MEZ-

MEZZETIN.

Hé bien.

COLOMBINE.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il me pria (mais le plus honnêtement du monde) de luy donner une chambre; pour lui faire plaisir, je le menai moi-même (par civilité) dans la belle chambre, qui est de plein-pied, à la cour.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il ne voulut point y demeurer, apprehendant qu'elle ne fût mal-saine, à cause de l'humidité.

MEZZETIN.

Il avoit raison.

COLOMBINE.

Voyant qu'il faisoit difficulté de rester dans cette chambre-là, & qu'il étoit si civil, je le conduisis dans une autre, qui donne sur la ruë, au dessus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il me témoigna encore qu'il ne pourroit pas y coucher, à cause qu'étant fatigué, & ayant besoin de repos, les chevaux pourroient interrompre son sommeil pendant la nuit.

MEZZETIN.

Oüais, voilà un homme bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Je trouvay qu'il n'avoit pas mauvaise raison; car quand on repose (comme vous sçavez) on n'est pas bien aise d'être interrompu: voyant donc qu'il avoit besoin de repos, & qu'il continuoit toûjours avec des maniéres les plus civiles du monde, je me

crûs obligée de le mettre dans un lieu éloigné du bruit ; vous ſçavez que ma chambre eſt au bout du jardin, je l'y menay.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Aſſurément : eſt-ce que tu ne l'aurois pas fait à ma place, dis, Pierrot ?

PIERROT.

Sans doute, & j'enragerois qu'un autre fût plus civil que moy.

MEZZETIN.

Voilà du civil qui pourroit bien nous mener au criminel.

COLOMBINE.

Il trouva que ma chambre l'accommodoit aſſez ; & me fit entendre qu'il feroit ravi d'y reſter : je luy dis auſſi-tôt que puiſque cet endroit luy plaiſoit, j'y ferois mettre un lit pour luy à côté du mien.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Comment l'entendez-vous donc ? mais comme il eſt extrêmement honnête, il refuſa l'offre que je lui faiſois de peur de m'incommoder, & dit qu'il ne ſouffriroit point que ma chambre fût embaraſſée, pour l'amour de lui, & qu'il coucheroit plûtôt dans l'écurie, que de me cauſer la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh, dans une écurie, le pauvre jeune homme ! cela me fait pitié.

COLOMBINE.

Son honnêteté me fendit le cœur, une fille n'eſt pas de bois, & voyant que ma chambre luy plaiſoit ſi fort, je luy dis... mais vous allez vous facher ?

MEZ-

MEZZETIN.

Non, non...

COLOMBINE.

Je luy dis... me promettez-vous que vous ne vous mettrez point en colere?

PIERROT.

Ouf, garre la civilité.

COLOMBINE.

Je luy dis qu'il n'avoit qu'à se coucher dans mon lit.

PIERROT.

Par civilité? ma foy, Monsieur, vous avez-là une sœur bien élevée.

MEZZETIN.

Oh, ma sœur sçait vivre, ce n'est pas-là un grand malheur... tu allas coucher dans une autre chambre?

COLOMBINE.

Bon, je n'en fus pas la maîtresse; il ne voulut jamais permettre que je m'incommodasse pour l'amour de lui, il dit qu'il seroit au desespoir de m'avoir découchée, &....

PIERROT.

Que voilà un garçon bien honnête!

MEZZETIN.

Comment-donc, qu'est-ce que cela veut dire?

COLOMBINE.

Il me dit qu'il y avoit long-tems qu'il m'aimoit, & qu'il vouloit être mon mari, & il m'en donna sa promesse que j'ai encore.

MEZZETIN.

Ah, malheureuse! faut-il juste Ciel...! mais tu n'échapperas pas à ma vengeance, &...

PIERROT.

Allez, Monsieur, un bon mariage raccommodera tout cela.

COLOMBINE.

Je ne vois pas qu'il y ait un grand mal de coucher avec son mari.

MEZZETIN.

Il faut tâcher de remédier à tout cecy, entrez dans cette hôtellerie-là, & prenez garde de dire que vous me connoissez.

PIERROT.

Ma foi, je n'en sçaurois revenir, voila une fille bien civile, donner jusqu'à la moitié de son lit à un garçon? la pauvre enfant, la pauvre enfant!



SCENE

DE Mr. CROQUIGNOLET.

ARLEQUIN, *à visage découvert, tenant un sac de nuit sur son épaule.*
MEZZETIN *en Croquignolet.*

ARLEQUIN.

PArbleu, Monsieur, je ne peux plus aller, j'ay les fesses toutes écorchées; la peste soit du voyage, on vous envoye solliciter un procez, & vous allez voir l'Armée?

MEZZETIN.

C'est que j'ai le cœur martial.

ARLEQUIN.

Je crois que Monsieur Croquignolet, vôtre Pere, & Madame Croquignolet, vôtre Mere, vont être bien surpris quand ils verront arriver dans leur boutique

tique Mr. Mathurin Blaise Croquignolet leur fils l'Avocat, qui revient de Flandre.

MEZZETIN.

Oh, je le crois.

ARLEQUIN.

Tous les badaux du quartier vont venir fondre dans vôtre boutique, pour sçavoir de vous des nouvelles du combat.

MEZZETIN.

Cela est assez drole-dà, à un jeune praticien comme moi, d'avoir déja vû une bataille contradictoire, & d'en être revenu sain & entier.

ARLEQUIN.

Oh parbleu, Monsieur, vous pouvez aller à toutes les occasions du monde, comme à celle-là, je vous suis garand que vous n'y serez jamais blessé.

MEZZETIN.

Il y faisoit pourtant chaud.

ARLEQUIN.

Cela est vray, mais vous preniez le frais sur le mont-Pagnote, à trois bonnes portées du Canon.

MEZZETIN.

Je n'y allois pas pour m'y faire tuer, quelque niais, cela n'auroit pas été honnête à moy d'y mourir, & j'aurois enragé tout le reste de ma vie, si j'étois mort là comme un sot.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison; mais Monsieur, gagnons païs, s'il vous plaît, allons vîte chez vôtre Pere, visiter son vin de Bourgogne, car je sens que j'ai besoin de forces.

MEZZETIN.

Ho, je n'ay garde de descendre chez mon Pere.

ARLEQUIN.

Et d'où vient?

MEZZETIN.

On m'a mandé à l'armée que ma grande sœur Toi-

non avoit la petite verolle, & je ne ferois pas bien-aise d'en être marqué.

ARLEQUIN.

C'est morbleu bien fait de conserver vôtre teint, & il seroit bien fâcheux qu'un jeune homme, que le canon a respecte, fût exposé au caprice d'une maladie aussi insolente; entrons donc dans la premiére hôtellerie, je crois que voilà nôtre affaire... Hola, (*il bat à la porte d'une Auberge.*

GLAUDINE *Servante de l'Auberge, qui est Isabelle.*

ISABELLE

Bon jour, Messieurs, que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Allons ma fille, une chambre, du feu, & grande chere; je m'arrête volontiers, où il y a bon vin, & jolie servante.

ISABELLE.

Messieurs, vous allez avoir tout ce qu'il vous faut, il ne manque de rien chez nous.

MEZZETIN.

Allons, ma fille, viens me debotter. (*Il presente son pied à Isabelle.*

ISABELLE *le repoussant.*

Vous debotter? pardi, Monsieur, cherchez vos debotteuses, ce n'est pas-là mon affaire.

MEZZETIN.

Est-ce que tu n'es pas aussi le valet d'écurie?

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monsieur, voilà une dondon qui me paroît assez résoluë, mais il me semble qu'elle vous saboule un peu.

MEZZETIN.

La friponne est ma foy jolie; viens-ça ma fille, es-tu mariée?

ISABELLE.

Non, Monsieur, Dieu mercy, à moy n'appar-
tient

tient pas tant d'honneur ; l'année n'est pas bonne pour les filles, tous les garçons sont à la guerre.

ARLEQUIN.

En voila pourtant encore un qui n'y est pas. Si cette friponne-là vouloit, nous aurions bien-tôt conclu l'affaire.

MEZZETIN.

Je sens quelque chose-là qui me chatoüille.... hé... tu m'entends bien.

ISABELLE *hausse les épaules.*

Voilà un vray niquedoüille.

ARLEQUIN *à Isabelle, bas.*

C'est un nicodéme qui n'a pas le sens commun.

MEZZETIN *faisant des mines auprès d'Isabelle.*

Si tu voulois un peu pour me délasser de mes exploits guerriers.... j'ai de l'argent, oüi.

ISABELLE.

Bon, me voila bien chanceuse avec vôtre argent, ce n'a jamais été ça qui m'a tentée, j'aime mieux un homme qui me plaît que tous les tresors du monde, & si vous voulez que je vous parle franchement, j'aimerois mieux vôtre valet que vous. (*Elle frappe Arlequin dans l'estomach.*)

ARLEQUIN.

La coquine, est ma foi de bon goût ; allons, Monsieur, retirez-vous, ce n'est pas-là de la viande pour vos oiseaux. (*Il repousse Mezzetin*)

MEZZETIN *se raprochant d'Isabelle.*

Sçais-tu bien, petite scelerate, que je viens de l'Armée ?

ISABELLE.

Vous de l'Armée ? Vous voilà plaisamment fagotté avec vôtre habit noir ; c'étoit donc vous qui portiez les billets d'enterrement des Hollandois qu'on y a tuez ?

MEZ-

MEZZETIN.

Comment, morbleu, si quelqu'un en doutoit, je luy ferois bien voir ce que c'est que Mathurin Croquignolet, volontaire en pied, suivant l'Armée.

ARLEQUIN.

Et Avocat en Parlement.

ISABELLE.

Oh, vous êtes un valeureux personnage! je crois qu'il ne faudroit encore qu'un Mathurin Croquignolet, pour faire fuir tous les poulets de nôtre basse-cour.

MEZZETIN.

Cette friponne-là n'est pas prevenuë de mon mérite.... Je suis pourtant un drôle avec les filles.... (*Il badine avec elle.*)

ISABELLE.

Je vous prie, Monsieur, encor une fois, de vous tenir de repos, je n'aime pas moy à être tarabustée. si vous voulez entrer chez nous, voilà la porte ouverte, si non je suis vôtre trés-humble servante. (*Elle veut rentrer dans l'Auberge.*)

MEZZETIN *la tenant par le bras.*

Je ne sçaurois la quitter, le joly bouchon! (*Il veut entrrer dans l'auberge après elle.*)

CINTHIO *qui l'a apperçûe, sort de l'Auberge, & repousse rudement Mezzetin.*

CINTHIO.

En vertu dequoi, Monsieur, s'il vous plaît, prenez-vous des familiaritez avec cette fille-là?

MEZZETIN

En vertu dequoi?.... en vertu que c'est mon plaisir.

CINTHIO.

C'est votre plaisir! croyez-moi, mon petit visage botté, ne m'échauffez pas les oreilles, car je pourrois prendre le mien à telle chose qui vous déplairoit fort.

MEZ-

MEZZETIN.

Monsieur, on ne traite pas comme cela un Gentilhomme Parisien, qui revient de Flandres.

CINTHIO.

Vous de Flandres?

ARLEQUIN *qui s'étoit caché dans un coin de peur, se raproche.*

Je veux que le diable m'emporte si nous n'en venons, & du Camp de Fleurus.

CINTHIO.

Cet homme-là? (*montrant Mezzetin.*)

MEZZETIN *en se carrant.*

Eh non, je n'y étions pas, quand nôtre General fit signifier un avenir aux ennemis; ils ne comparurent pas le dernier Juillet, à une heure de relevée, pour plaider sur le champ de bataille, eh non, non, nous n'y étions pas?

CINTHIO.

Oh, oh! voilà un style de guerre tout nouveau.

MEZZETIN.

La cause fut appellée, qui dura plus de huit heures; mais en vertu de bonnes piéces de canon, dont nous étions porteurs, nous fîmes bien vîte déguerpir l'ennemi. Il voulut deux ou trois fois revenir par appel, mais il fut toujours débouté de son opposition, & condamné en tous les dépens, dommages & interêts, & aux frais, morbleu, aux frais.... Eh, y étions-nous? eh, non, non, c'est que je me mocque.

CINTHIO.

Voilà, je vous l'avouë, un plaisant recit du combat; je vois bien, Monsieur, que vous avez vû la bataille dans quelque étude de Procureur.

ARLEQUIN.

Je vais vous raconter cela bien mieux que mon Maitre: car entre nous, c'est un dadais. Premierement, voilà les ennemis & nous voilà: le combat com-

commença par les tambours ; à l'inſtant, nous fimes avancer nos vivandiers, les ennemis voïant cela, détacherent cinq eſcadrons de leurs meilleurs voiliers. Ho, c'étoit-là où nous les attendions, car auſſi-tôt on lâcha toutes les Galeres pour enfoncer leur demie lune... aprés cela, la mouſqueterie, pif, paf, ha je ſuis mort.... les brûlots... les canons.... les trompettes qui étoient chargez à cartouches, pan, bedon, don.... les.... je ne ſçaurois vous dire le reſte, car la fumée du canon m'empêcha de le voir.

CINTHIO.

Voilà qui eſt le plus joly du monde ; mais je vous prie Monſieur le Vivandier, & vous mon petit Clerc de Procureur, de paſſer votre chemin, & de ne pas regarder derriere vous ; m'entendez-vous ?

MEZZETIN *ſe faiſant courage*

Monſieur, prenez garde à ce que vous faites : ſi vous m'inſultez..... (*Il prend ſon épée & la leve, Cinthio met la main ſur la ſienne.*)

CINTHIO.

Hé bien ?

MEZZETIN.

Vous aurez à faire à mon Valet. (*Il ſe cache derriere Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, il aura bien à faire à vous, je ne ſuis pas obligé à me faire tuer à votre place,

CINTHIO.

Allez mon petit ami, je ne daigne ſeulement pas vous répondre ; mais ſi vous jettez ſeulement les yeux ſur cette Fille-la, je vous feray mourir ſous le bâton. (*Il luy donne de ſes gans dans le nez & s'en va.*)

MEZZETIN *aprés qu'il eſt parti.*

Il s'en va pourtant.... Hé, que dis-tu à cela ? je ne luy ay pas mal rivé ſon clou ?

AR-

ARLEQUIN.

Ho, fort bien, Monsieur, voilà ce que c'est que d'avoir été à l'Armée. (*Ils s'en vont tous dans l'Hôtellerie.*)



SCENE

DE LA POULARDE.

Pour l'intelligence de cette Scene: il faut sçavoir qu'Isabelle est une fille de famille, qui ayant été abusée par Cinthio, le suit par tout; & comme l'indigence l'a fait changer de nom, & se mettre servante dans l'Hôtellerie d'Arlequin, elle y rencontre son perfide, avec lequel en presence de l'Hôte se passe cette Scene équivoque.

ISABELLE *sous le nom de Glaudine, poussant Cinthio hors de la porte.* CINTHIO, & *puis* ARLEQUIN, *qui survient au bruit.*

ISABELLE.

EH bien, Infidelle, me connois-tu presentement? Suis-je Isabelle, que tu as trahie, que tu as obligée de quitter sa patrie pour venir te reprocher ton inconstance, & se déguiser sous un habit de servante?

CIN-

CINTHIO.

Je vous dis encore une fois, que je ne vous connois point ; Isabelle n'est pas capable d'un pareil emportement, ny de se jetter à la tête de tout venant, comme moy-même tantôt je vous ay veu faire ; vous vous mocquez de moy ?

ARLEQUIN *qui vient au bruit.*

Quel diable de bruit fait-on icy ? on diroit que le Diable emporte la maison ; il me semble, Monsieur, que vous pressez de prés ma Servante ? Vous croyez-donc que l'on soit obligé de vous tenir Hôtellerie de Filles ? ma foy c'est pour vôtre nez qu'on vous en garde.

CINTHIO.

Oh, oh, voila un hôte bien rebarbatif, je vois bien que cet homme icy ne parle d'ordinaire qu'à des chevaux: Monsieur, c'est un petit different que j'avois avec Glaudine, je lui demandois quelque ustencile dont j'avois besoin.

ARLEQUIN.

Comment donc, Monsieur, pour qui prenez-vous ma Servante ? je vous prie de croire que ce n'est point une ustencile.... oüais....

CINTHIO.

Sans tant de bruit, voyons, Monsieur, ce que je vous dois ; quand vous voudrez tenir Hôtellerie faites provision de servantes qui considerent les gens de qualité.

ARLEQUIN.

Comment donc coquine, d'où-vient que Monsieur se plaint de vous ? Ne vous ay-je pas dit qu'une servante d'Hôtellerie doit être douce & avenante aux étrangers ?

CINTHIO.

Hé, Monsieur, elle ne l'est que trop.

ARLEQUIN.

Comment elle ne l'est que trop ? Ce n'est pas au-

-jour-

jourd'hui que je m'en doute: voyez-vous la carogne comme elle est brave; je ne l'avois prise que pour servir à la cuisine, mais je vois bien que la friponne ne s'en tient pas là.

ISABELLE.

Si je suis brave ce n'est pas à vos dépens; est-ce que vous voulez que j'aille toute nuë?

ARLEQUIN.

Ouy, je le veux; une fille ne gagne pas tant d'argent à ne faire que des lits dans une Hôtellerie.

ISABELLE (*à part.*)

Il faut se tirer d'affaire. (*Haut.*) Et qu'ay-je donc fait, pour faire tant de bruit? Ce beau Monsieur là, est bien plaisant d'amener des filles dans notre Hôtellerie pour le servir, & emporter tous nos profits.

ARLEQUIN.

Comment donc, est-ce qu'il y a un peu de graveleure à son fait?

ISABELLE.

Il dit que c'est sa sœur. Hé ouy, voilà encore une belle parentée. Il ne passe point de Monsieur dans nôtre Hôtellerie dont je ne puisse bien être de même la sœur, si je voulois m'en donner la peine. Ho, bien Monsieur, je ne veux point souffrir qu'une autre prenne ma place.

ARLEQUIN.

Glaudine a raison, Monsieur, cela ne se fait point; quand il y a une servante dans une Hôtellerie, on ne doit se servir que d'elle; & d'ailleurs Glaudine est tres-habile *in utroque*, c'est-à-dire, qu'elle fait aussi-bien une chambre qu'un ragoût.

CINTHIO.

Je connois, Monsieur, qu'elle sçait parfaitement bien son métier de fille; mais c'est une petite imprudente qui sert au premier venu ce qu'elle ne devroit

vroit servir qu'à moy seul; n'ay-je pas lieu de me plaindre?

ARLEQUIN.

Assûrément elle a tort. Je vous diray cependant, Monsieur, qu'on est icy fort exact à donner aux compagnies ce qu'elles demandent ; tout à l'heure encore je n'ay pas voulu donner au Coche un chat de garenne que le Massager avoit retenu. D'où vient donc, coquine, que vous faites de ces impertinences-là ?

ISABELLE.

Moy, servir à un autre ce que je vous ay promis ? dites plûtôt, Monsieur, que vous n'avez pas voulu vous contenter de ce que vous aviez choisi vous-même, & que l'appetit vous est venu en mangeant.

ARLEQUIN.

Pardy, Monsieur, si vous êtes si fantasque, il n'y a pas moyen de vous contenter.

ISABELLE.

Voyez, je vous prie, si ce n'est pas assez pour le repas d'un homme seul. Je luy presente une jeune poularde, tendre grasse jusqu'au bout des ongles comme moy; Monsieur n'est pas content, il en veut encore une autre.

ARLEQUIN.

Diable, Monsieur, comme vous y allez, il ne faudroit encore qu'un homme comme vous pour mettre toute une rotisserie à feu & à sang.

CINTHIO.

Eh, ne la croyez pas, je me serois fort bien contenté de la poularde, je ne suis pas si grand mangeur; mais je sçay qu'on la presente à tout venant, on l'a déja servie sur vingt tables differentes, & je ne suis pas un homme à m'accommoder du reste de toute la terre.

AR-

A R L E Q U I N.

Ah, parbleu, Monſieur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous dites; je ne m'entens point à ce tripotage-là, & l'on ne ſert chez-moy que des viandes neuves: parlez, a-t-on jamais veu manger icy la même poularde deux fois?

I S A B E L L E.

Bon! ne voyez-vous pas bien que Monſieur ne ſçait ce qu'il dit? Jamais perſonne n'y avoit touché; c'étoit une volaille délicate, que j'avois pris ſoin d'élever, & que je nourriſſois à la brochette, avec autant de plaiſir que ſi c'eût été moy-même. Elle faiſoit envie de manger à tous ceux qui la voyoient; & cependant, je ne la gardois qu'à Monſieur. Allez, cela eſt bien vilain de reconnoître ſi mal les ſoins qu'on prend pour vous.

A R L E Q U I N

C'eſt peut-être que vous n'aimez pas la viande bardée, une autre fois on vous la fera larder.

C I N T H I O.

Bardé, lardé, cela m'eſt indifferent; quand les choſes ſont bonnes, je les trouve telles, je ne m'y laiſſe point attraper.

I S A B E L L E.

Il faut droit, pour ſatisfaire le goût de Monſieur, luy ſervir quelque vieille volaille racornie, quelque doyenne de baſſe-cour: oh, ce ſeroit là le moyen de gagner ſes bonnes graces.

A R L E Q U I N.

Oh, parbleu Monſieur, ſi vous aimez la viande coriaſſe, nous vous en donnerons tout votre ſaoul?

C I N T H I O.

Eh, Monſieur.

A R L E Q U I N.

J'ay une oye, qui me ſert depuis trois mois à faire mes ſoupes, vous en aurez la fleur. Il n'y a point en-



encore eu de postillon assez hardy pour mettre la dent dessus.

ISABELLE.

Voilà justement l'affaire de Monsieur.

ARLEQUIN.

Allons, taisez-vous, que je ne vous entende pas souffler; rentrez là dedans. Je vois bien que Monsieur ne se connoît pas mieux en servantes qu'en poulardes: on vous mettra une aîle de bœuf sur le gril.



SCENE

D'ISABELLE & de COLOMBINE.

Sur les mœurs des François, & sur leur manière de faire l'amour.

COLOMBINE.

Rien n'est plus vray que ce que je vous dis; ce Gentilhomme appelé Cinthio qui vous aimoit; qui vous juroit une amour éternelle, m'en a dit autant; & sans la connoissance que vous me donnez de son infidelité, je ne sçai dans la suite s'il ne m'auroit point un peu écorné le cœur.

ISABELLE.

Est-il possible, Mademoiselle, que tant d'amour soit suivy de perfidie? Non, je ne croiray jamais que les hommes soient infidelles jusqu'à ce point là.

COLOMBINE.

Les hommes! c'est bien la plus maudite engeance. Je ne sçais qu'un secret pour n'en être point trompée, c'est de les tromper les premiers.

ISABELLE.

Le perfide! aprés m'avoir engagé son cœur par une promesse de mariage.

COLOMBINE.

Promesse de mariage? Ah! je n'y croiray jamais; trebuchet à duppes, trebuchet à duppes.

ISABELLE.

Il fut obligé de me quitter pour un duel, où il tua son ennemy; l'amour me fit voler sur ses pas. Je suis venuë à Paris, je m'y suis déguisée sous l'habit d'une servante, & sous le nom de Glaudine. Je suis venuë loger dans la maison où je demeure, je l'ay revû avec plaisir dans le temps que je devois l'oublier pour toûjours. Mais helas! le moyen quand on a le cœur sincere, & qu'on n'est pas née scelerate?

COLOMBINE.

Oh, il la faut devenir; on ne fait rien en amour autrement, & la vertu la plus necessaire à une femme dans le siecle où nous sommes, c'est un peu d'inconstance, assaisonnée quelquefois de perfidie.

ISABELLE.

D'où vient donc, Mademoiselle, qu'avec toutes vos connoissances, vous vous êtes laissée attraper comme une novice? Car il me paroît dans votre histoire que vous avez été un peu maltraitée.

COLOMBINE.

J'avouë que je n'en ay pas été quitte à meilleur marché que vous; mais je ne sçavois pas ce que je sçai, & avec le temps je me rendray encore plus connoisseuse.

ISABELLE.

C'est à dire, Mademoiselle, que vous ne prétendez pas en demeurer là, & que vous ne voulez pas être fille à une avanture?

COLOMBINE.

J'ay quitté Rome comme vous, pour suivre un amant

amant infidele, appellé Octave. Cinthio est venu à la traverse pour prendre party sous mes étendarts; & si vous ne me l'aviez fait connoître pour un deserteur de profession, je ne sçai si je ne l'aurois pas enrôlé: Dame, dans un temps de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Quel bonheur, Mademoiselle, de pouvoir changer si facilement ! & que je serois contente, si pour me venger de mon infidéle, je le pouvois haïr autant qu'il le mérite!

COLOMBINE.

Ne vous embarrassez point de votre vengeance; remettez seulement vos interêts entre les mains d'une Coquette de ce pays-icy, dont il sera amoureux. Je vous promets qu'elle le fera aller bon train.

ISABELLE.

Non, non; je ne me croirois pas assez vangée de m'en rapporter à une autre. Si une femme l'aimoit une fois, elle l'aimeroit toûjours, & puis on n'est peut-être pas sujette au changement en France?

COLOMBINE.

Oh, l'on n'a garde ! vous ne sçavez donc pas que Paris est la boutique de la legereté. Il ne vient point d'étranger qui n'en emporte sa provision! bon je vous dis que c'est le magazin de toute l'inconstance qui se débite en Europe.

ISABELLE.

Est-il possible! je ne l'aurois jamais crû. Helas! quand un François dit qu'il vous aime, il vous le dit d'une maniére si tendre & si passionnée, qu'il semble que son amour doive durer pour le moins vingt ans aprés sa mort.

COLOMBINE.

Vingt ans aprés sa mort!... eh ouy... les femmes seroient trop heureuses si leur tendresse duroit seulement vingt jours.

ISA-

ISABELLE.

Vous me surprenez !

COLOMBINE.

La variété de leurs modes, ne marque-t-elle pas l'inconstance de leur humeur ? Aujourd'huy ils portent des Perruques qui leur pendent jusqu'aux genoux, demain ils en auront d'autres qui ne leur passeront pas les oreilles. Ils sont quelquefois habillez le plus simplement du monde ; deux jours aprés il les faut chercher dans leurs dentelles & dans leurs rubans ; tantôt ils sont serrez dans leurs habits, & empaquetez comme des momies, & quelques-fois une piéce de drap ne suffit pas pour leur faire une manche d'été. Enfin tout est girouette dans un François, depuis les pieds jusqu'à la tête.

ISABELLE.

Cela peut être vray pour l'ajustement, & les maniéres de s'habiller ; mais pour le cœur je ne les crois point si sujets au changement.

COLOMBINE.

Oh, vous avez raison, ce sont des miroirs de fidelité. Voulez-vous que je vous represente un François qui veut surprendre la tendresse d'une jeune personne ? Premierement, je vous avertis que la braise n'est pas plus chaude. Ah, ma chere enfant ! ma Princesse, que de beautez, que de charmes ! Les Dieux ont-ils jamais rien fait de si parfait que vous ? Non, mon amour ne peut aller plus loin ; & je suis au desespoir de n'avoir que des termes ordinaires pour vous l'exprimer ; voulez-vous que j'expire à vos pieds ? vous ne me dites rien ? Il faut donc mourir, puisque vôtre cruauté l'ordonne ? là-dessus on pleure, on laisse échaper un gros soûpir, on se donne de la tête dans une carne de cheminée : il n'en faut pas davantage ; voila une femme dans la nasse.

ISABELLE.

Mais vraiment je le crois bien, un homme qui s'explique de la sorte, est fort aimable, le moyen de resister à ces gros soûpirs-là ? J'avouë qu'il ne m'en faudroit pas beaucoup d'un pareil stile pour me persuader. Je sens que j'ay le cœur François.

COLOMBINE.

Voila qui est le plus joly du monde; mais regardons le revers de la médaille. Je m'en vais vous faire voir un François sur son retour de tendresse, c'est-à-dire, huit jours aprés la declaration.

ISABELLE.

Voyons donc?

COLOMBINE (*passe de l'autre côté.*)

Ma foy, Madame, je suis bien las de vos maniéres, je ne viens point chez vous que je n'aie quelque sujet de chagrin.... vous y venez si peu, Monsieur, qu'au moins n'en avez vous pas souvent..... Parbleu Madame, on a ses affaires...... Quand vous commenciez à m'aimer, vous n'en aviez point d'autre que vôtre amour. Est-ce là la tendresse que vous m'aviez jurée ? .... Mais Madame, cela ne peut pas toûjours durer .... Vous m'aviez tant fait de sermens que vôtre passion seroit éternelle .... Madame je le croyois ... Ingrat, infidelle ... Oh, Madame, point d'injures, vous pouvez mettre écriteau à vôtre porte, prendra le bail de vôtre cœur qui voudra .... Adieu, voila mon François party.

ISABELLE.

Mais vraiment, Mademoiselle, si cela est comme vous voulez me le faire entendre; un François pour une femme n'est pas une meilleure pratique qu'un Italien.

COLOMBINE.

Encore pis. Croyez-moi, tenons-nous comme nous sommes ; pour moy infidelle pour infidelle, j'aime autant Octave qu'un autre. Adieu, Mademoiselle ; je vous promets que je n'entreprendray rien sur le cœur de vôtre amant, & qu'à mon égard vous n'aurez point de sujet de crier au voleur.

ISABELLE.

Un cœur est pourtant un larcin dont les femmes aujourd'hui ne font pas grand scrupule.





SCENE

DES REMONSTRANCES DE PIERROT.

ARLEQUIN, PIERROT.

Puis GLAUDINE *qui arrive.*

ARLEQUIN.

VIen-ça Pierrot, je vais à une grande expedition; je te laisse le Maître en ma place, prend bien garde à la maison; & sur tout, qu'il ne se passe rien autour de nos filles.... *il sort.*

PIERROT.

Oh mordi, laissez-moi faire, si elles me trompent elles seront bien fines; c'est pourtant un maudit bêtail à gouverner, & du naturel des anguilles, cela fretille toujours. Il faut appeller Glaudine, & luy faire une petite exaltation.

GLAUDINE *arrive.*

PIERROT *prend un fauteüil.*

Regardez moi, Glaudine.... l'honneur est un joyau, mais un joyau qui se gâte quand on le laisse exposé à l'air; une fille est comme une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, elle perd sa vertu si elle n'est bien bouchée: C'est ce qui fait qu'un grand Philosophe dit, qu'il faut qu'une femme demeure enfermée dans son logis; il n'a pas parlé des filles, car elles

elles étoient fort clairsemées dans son temps, aussi bien que dans celui-ci.

GLAUDINE.

Que veux-tu donc dire avec tout ton galimathias? es-tu fou?

PIERROT.

Comment si je suis fou! vous ne sçavez-donc pas que je suis presentement vôtre pedagogue.

GLAUDINE.

Me voilà vraiment dans de bonnes mains.

PIERROT.

Je suis à vôtre égard, ce que la bride est à un cheval, un bâton à un aveugle, un gouvernail à un vaisseau; je suis la bride, & vous êtes le cheval; je suis le bâton, vous êtes l'aveugle; vous êtes le vaisseau, & moy un gouvernail; mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'ailliez donner contre les rochers des garçons: car ce monde est une mer, & les vents soufflent dans cette eau qui boüillonne.... ce qui fait que la raison dans.... cette mer....

GLAUDINE.

Vîte vîte au secours, voilà un homme qui se noïe.

PIERROT.

Que la raison dis-je, la.... Enfin, Arlequin m'a laissé dans la maison pour vous garder.

GLAUDINE.

Je te suis trop obligée, je t'assure que je me garderai bien moi même.

PIERROT.

Nenny-pas s'il vous plaît, je ne me fie plus aux filles, j'y ai été attrapé.

GLAUDINE.

Comment-donc est-ce que tu entretiens commerce avec des filles?

PIERROT.

Bon, quand on eſt fait d'une certaine maniére, on en a à revendre de cette marchandiſe-là... Une petite carogne me pria de lui donner un baiſer: dame moy, il ne me le faut pas dire deux fois; je ne fus ni fou ni étourdy, je m'approchai, elle me donna un grand ſoufflet; depuis ce temps-là, j'ai bien juré que je n'en baiſerois plus.

GLAUDINE.

C'eſt tres-bien fait Pierrot; crois-moi ne te jouë point aux filles, il n'y a rien à gagner.

PIERROT.

Si ce n'eſt quelque bon ſoufflet à la rencontre, allons, point tant de raiſonnement, rentrez & marchez devant moi, (*il la regarde aller,*) Perdez cela de vûë, autant de gobé.



SCENE

DU BRAVE.

ARLEQUIN *en brave, accompagné de* PASQUARIEL, *& trois autres ſoldats.* CINTHIO.

ARLEQUIN.

HE l'Eſperance, Briſe-fer, Poudre à canon, l'Effroi des poulets; hé bien mes enfans, que vous dit le cœur, y a-t'il long-temps que vous n'avez mangé de chair humaine?

PASQUARIEL.

Vous n'avez qu'à dire, mon Capitaine, Je fais d'a-

d'abord main basse (*il tire l'épée & fait des lazzi.*)

ARLEQUIN.

Voila mordi un bon garçon, ce drole là a plus tué de poulets à lui seul, que toute ma compagnie ensemble.

PASQUARIEL *fait encore des lazzi.*

ARLEQUIN.

Hola, hola, en voilà assez d'échiné; il ne faut pas laisser refroidir cette ardeur-là. Allons chercher Cinthio. Qui est cet homme-là ? Il me semble qu'il a assez l'encolure d'un dénicheur de filles ? Qui êtes vous mon ami, ne vous appellez-vous pas Cinthio ?

CINTHIO *le regardant haut & bas.*

Hé, qu'en avez-vous affaire ?

ARLEQUIN.

Comment ventre-bleu, ce que j'en ai affaire ? si vous étiez Cinthio, ou que vous fussiez seulement cousin, petit cousin, arriére-cousin de Cinthio; par la ventre-bleu, je veux que le diable m'emporte vous verriez beau jeu....

CINTHIO.

Ne pourroit-on pas sçavoir, Monsieur, en quoi ce Cinthio vous a tant offensé, car vous me paroissez bien échauffé ?

ARLEQUIN.

Assûrément je le suis; c'est un drole qui va de fille en fille, avec une promesse de mariage circulaire : Oh parbleu, si je vous rencontre mon petit amy, vous tiendrez la parole que vous avez donnée à ma sœur, ou vous aurez les étriviéres de ma façon.

CINTHIO.

Cela est bien scelerat de tromper comme cela des filles !

ARLEQUIN.

Par la tête, par la mort; je voudrois le tenir pour cent pistoles.

CINTHIO.

Touchez-là, Monsieur, je veux vous faire gagner plus de cinquante loüis aujourd'hui, donnez-m'en trente je vous dirai où est Cinthio, & afin de ne vous pas tenir plus long-temps en suspens, c'est moi.

ARLEQUIN *tout étonné.*

C'est vous? c'est vous? ha par ma foi, j'en suis bien aise; vous ne voulez-donc pas, Monsieur, épouser ma sœur?

CINTHIO.

Bon, sommes-nous dans un siécle à épouser?

ARLEQUIN.

Non! oh parbleu nous verrons; vous la prendrez, quand je devrois vous la faire avaler dans une médecine. Laissez-moi faire seulement.

CINTHIO.

Je me mocque de vos menaces, & pour vous faire voir que je ne vous crains, ni vous ni vos spadassins, je vais vous attendre dans cette hôtellerie-là.

ARLEQUIN *aux soldats.*

Qu'on me suive cet homme-là, & qu'on me le garde à vûë, voila mardi comme il faut sortir vigoureusement d'une affaire.

SCE-



SCENE

DU HOLLANDOIS.

MEZZETIN *en Capitaine Hollandois avec une jambe de bois.* ARLEQUIN.

MEZZETIN.

Gouten tag Miner, gouten tag.

ARLEQUIN.

Gouten tag, gouten tag.

MEZZETIN.

Moi l'être un étrangir qui cherchir à logir dans ſty vil.

ARLEQUIN.

Sti vil, Monſir, l'être à vous bien obligir; voila ma foi un crouſtilleux corps.

MEZZETIN.

Enſeignir moi s'il plaît à Monſir, où être un logiment pour mon chevau, & pour mon perſonne.

ARLEQUIN.

C'eſt une hôtellerie que vous cherchez, n'eſt-ce pas Monſieur?

MEZZETIN.

Oüi Monſir, l'être une hôtellerie.

ARLEQUIN.

Tenez Monſieur, en voilà une où vous ferez parfaitement bien; il y a de bon vin & vous y trou-

verez aussi de jolies filles, & voilà ce que vous demandez, j'entends à demi mot.

MEZZETIN.

Moi demandre excuse à Monsir, si ne parlir pas bon François... mais mon pensir l'être beaucoup plus meilleur que mon parlemente.

ARLEQUIN.

Allez, Monsieur, vous ne l'écorchez pas mal: croyez-moi, Monsieur, allez vous reposer dans cette hôtellerie-là, car un homme qui n'a qu'une jambe doit être une fois plus las qu'un autre.

MEZZETIN.

Adieu Monsir, moi remercir vous bien fortiment.... (*il frappe à la porte.*)

ARLEQUIN.

Il faut que je sçache un peu qui est cet étranger qui và loger chez moi. Venez-çà, Monsieur, ne peut-on pas sçavoir de quel païs vous êtes, & le sujet qui vous amene en cette ville?

MEZZETIN.

Moi l'extre un gentilhomme Hollandois de Hollande, qui vient dans sty ville pour affaires de grand importement.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est un de ces sots qui se sont laissé prendre.

MEZZETIN.

Moi avoir toûjours fait mon service sur la Mer, & j'ai commandir un vaisseau de guerre des Etats dans le combat naval.

ARLEQUIN.

Comment diable, Monsieur, hé que venez-vous faire ici? apparemment que vous avez un bon passeport?

MEZZETIN.

Moi venir expréssement de mon pais de la part des Etats, pour demandir à la Cour, qu'on me rende

de mon vaisseau, que sti diaple de François avoir fait griller comme du poudin.

A R L E Q U I N.

Oh, vous avez raison; voilà de méchans diables que ces François, il falloit crier au feu, quelqu'un seroit venu à vôtre secours.

M E Z Z E T I N.

N'être pas-là tout Monsir; moi avoir encore perdu mon jambe; que sty enragez m'ont emportez dans la bataille.

A R L E Q U I N.

Si vous avez perdu vôtre jambe, ce n'est pas ma faute, je vous assûre, Monsieur, que je ne l'ai point trouvée.

M E Z Z E T I N.

Moi redemandir mon membre à la Cour.

A R L E Q U I N.

Ma foi, Monsieur, si vous voulez que je vous parle sincérement; je ne crois pas qu'on vous rende vôtre jambe.

M E Z Z E T I N.

Hé, pourquoi Monsir.

A R L E Q U I N.

Bon, s'il falloit à la Cour, qu'on rendît à vos confreres les Hollandois, tous les membres que les François leur ont emporté cette année, hé, il n'y auroit plus ni bras ni jambes en France.

M E Z Z E T I N.

Mais, Monsir, comment faire pour servir, moi n'avoir plus, ni jambes, ni vaisseau.

A R L E Q U I N.

Je vous conseille, Monsieur, d'aller servir aux Invalides: à ce que je vois Monsieur le Hollandois, vous avez été un peu dématé, hé, hé, hé...

M E Z Z E T I N.

Moi ne rire point, Monsir, moi l'être un gentilhomme: das, dick, der, dondre, vernette.

ARLEQUIN.

Das, dick, &c. mon petit ami, vous sentez votre vieux rossé; je vous renverrai à Fleurus.

(*Ils se battent. Le Hollandois tombe & fait plusieurs lazzi avec sa jambe.*)



SCENE DU COMMISSAIRE.

CINTHIO, ISABELLE.

ARLEQUIN *en Commissaire*, PIERROT *en Clerc.*

ARLEQUIN.

ALlons dépêchons-nous vîte, tire ton écritoire: ferme la porte, chasse les chiens, prens une chaise, mouche ton nez, laisse de la marge, écris gros.

PIERROT (*tirant une grosse écritoire, & une petite plume de dedans.*)

Monsieur faisons vîte, s'il vous plaît, j'ay un cours de ventre comme vous sçavez, qui ne me permet pas d'être long-temps en place.

ARLEQUIN.

J'aurai bientôt fait. (*à Cinthio*) Comment vous appellez-vous? Dites-moy votre nom, surnom, qualité, patrie, ruë, Paroisse, logis, appartement. Avez-vous un pere, une mere, des freres, des parents? Que faites-vous à Paris? y a-t-il long-temps que vous y êtes? qui voyez-vous? où allez-vous? d'où

d'où venez-vous? Ecrivez donc Greffier. (*Il donne un coup sur l'épaule à Pierrot.*

PIERROT (*jettant son écritoire.*)

Ah, j'ay l'épaule cassé. Voila un Clerc estropié.

ARLEQUIN.

C'est *punctum interrogationis.* Quel diable d'ignorant? (*à Cinthio*) Et vous mon petit Gentillastre, vous ne voulez donc pas répondre? Ecrivez qu'il n'a rien dit.

CINTHIO.

Comment voulez-vous, Monsieur, que....

ARLEQUIN.

Vous croyez donc mon amy, que j'aïe le loisir d'entendre toutes vos sotises: sçavez-vous que j'ay encore aujourd'huy trois fripons à faire pendre sans vous?

PIERROT.

Et cinq ou six Damoiselles à faire déménager.

CINTHIO.

Monsieur, je m'appelle Cinthio, je loge chez Arlequin.

PIERROT.

Je le connois, c'est un fripon.

ARLEQUIN (*luy donne encore un coup.*)

Songe à ce que tu fais animal, *punctum admirationis.* Connoissez-vous cette soy-disante fille-là? (*en montrant Isabelle*) Et vous la belle aux yeux escarbillars, connoissez-vous ce pelerin icy?

ISABELLE.

Helas, Monsieur, je ne le connois que trop, c'est un ingrat qui m'a trompée avec une promesse de Mariage.

PIERROT.

Voilà qui est bien noir.

A R-

ARLEQUIN.

Si toutes les filles d'aujourd'huy avoient autant de maris que de promesses de Mariage, elles en auroient assez pour en changer par saison (*vers un Clerc.*) Qu'on aille dire à la chaîne qu'elle ne parte pas encore, j'ay icy dequoy l'augmenter. (*à Isabelle*) Mais cela est-il bien vray?

ISABELLE.

Tenez, Monsieur, la voilà, lisez,

ARLEQUIN *l'ouvre.*

Me voila bien embarassé. J'ay depuis deux jours un rumatisme sur l'oreille qui fait que je ne vois goutte.

LE CLERC *qui étoit sorti, rentre & dit au Commissaire :*

Monsieur, la chaîne ne partira pas que vous n'y soiez.

ARLEQUIN *à Pierrot.*

Tenez, lisez.

PIERROT.

A moi, Monsieur, vous sçavez bien que je n'ai jamais appris qu'à écrire.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Lisez-donc, je vous cede mes droits de magistrature.

PIERROT *écrit.*

Lequel a déclaré ne sçavoir, ni lire, ni écrire, attendu sa qualité de Juge.

ISABELLE.

Je soussigné;

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

En voilà assez; que dites-vous à cela, Monsieur le fripon?

CINTHIO.

Je dis, Monsieur, qu'on ne traitte point de la sorte un homme de ma qualité.

AR-

ARLEQUIN.

Ah mon petit compagnon, vous voulez faire le plaisant ; nous allons voir si vous avez bon air à danser au bout d'une ficelle.

ISABELLE.

Non, Monsieur le Commissaire, il n'y a point de supplice assez cruel pour punir sa perfidie ; à quoi le desespoir ne m'a-t'il point réduite ? j'ai quitté mes parens pour le suivre, je me suis exposée à mille hazards ; car vous sçavez les risques que court une fille toute seule.

ARLEQUIN.

Elle en court encore plus, quand elle est avec quelqu'un.

ISABELLE.

Je me suis mise servante dans l'auberge d'Arlequin, où j'ai caché mon nom sous celui de Glaudine : il est venu loger dans cette hôtellerie pour son malheur & pour le mien ; car enfin, il est bien rude de voir pendre ce qu'on a si tendrement aimé.... hi hi (*elle pleure.*)

PIERROT *pleure.*

Hé, hé.

ARLEQUIN *vers Cinthio.*

Tu me le païeras coquin, de faire pleurer mon Secretaire, que la corde soit bien grosse, voilà un fripon qui a la vie dure.

CINTHIO.

J'avouë ma faute ; mais Monsieur le Commissaire, il faut pardonner à l'amour, (*il tire sa bourse, & donne de l'argent.*)

ARLEQUIN *prenant l'argent.*

Non, non, je prétends faire ma charge avec honneur .... je me servirai de cet argent-là pour vous faire une pompe funébre.

CIN-

CINTHIO.

Mais, Monsieur le Commissaire, un peu de quartier, je suis prêt à l'épouser.

PIERROT.

Il a raison, il vaut encor mieux être marié que pendu.

ISABELLE.

Moi, traitre, t'épouser aprés toutes les infidélitez.... je renonce à ta tendresse, je ne veux point d'un cœur aussi corrompu que le tien.

CINTHIO (*à ses genoux.*)

Hé de grace, Mademoiselle, que l'amour vous fasse oublier un crime, que l'amour même a fait commettre.

ARLEQUIN ET PIERROT *se jettant à genoux.*

Ecoutez, Mademoiselle, quand il sera sec, vous n'en serez pas plus grasse, vous l'êtes assez.

PIERROT.

Pourvû qu'il paye grassement mes écritures, je vous conseille de lui pardonner, il est assez puni d'avoir une femme.

ISABELLE.

Ingrat, je devrois vous haïr & je sens que je ne le puis.

ARLEQUIN.

Ah vous voilà donc bons amis: presentement que l'affaire est toisée, il est bon de vous dire que le Commissaire & le Clerc sont deux fripons, qui ont pris cét habit-là pour vous faire marier ensemble.

PIERROT.

Cela est vrai; ma foi, voila une procedure qui m'a donné bien de la peine.

ARLEQUIN.

Monsieur en faveur de cette nôce-là; il faut se divertir: allons, qu'on fasse venir les violons, & qu'on appelle toute l'Auberge. (*Tous les Comediens sortent*

sortent avec une guitarre chacun, & parodient la chaconne de Cadmus.

LE CHOEUR.

Suivons, ſuivons l'amour, laiſſons-nous enflamer,
Ah, ah, ah qu'il eſt doux d'aimer!

MEZZETIN *chante.*

Pour l'Hymen qu'on deſtine,
Tous d'un même ton,
Chantons une chanſon:
Morbleu vive Glaudine,
Car dans ſa ſaiſon,
On verra la coquine,
Donner un fils de ſa façon.

LE CHOEUR.

Suivons, ſuivons, &c.

MEZZETIN.

Une fille a beau feindre,
L'Hymen eſt charmant,
Elle a beau ſe contraindre,
Il lui faut un amant,
Et rien n'eſt tant à craindre,
Que l'âge de quinze ans.

LE CHOEUR.

Suivons, ſuivons, &c.

UN TRIO.

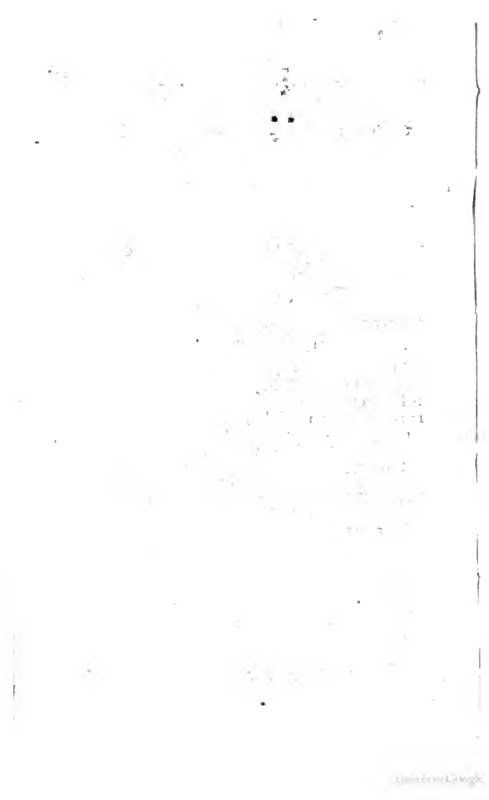
MEZZETIN, PASQUARIEL, ARLEQUIN.

Un amant aux abois,
Las d'un choix,
Veut quitter priſe;
Mais l'on n'eſt pas de bois,
Et l'on fait quelquefois,
Une ſottiſe.

LE CHOEUR.

Suivons, ſuivons, &c.

FIN.



LA FILLE
SCAVANTE

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D * * * *

Et repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 18. *Novembre* 1690.

La Fille Sçavante




BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE



SCENES FRANCOISES DE LA FILLE SCAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET DE PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu ! falloit-il tant de pélerinages, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager ?

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moi : je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents ?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute seule n'en seroit jamais venu à bout.

TORTILLON.

Je ne sçai qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de Livres: Isabelle ne se plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moi, qui n'ai ni cœur ni étude, & qui me fais un emploi de vivre bourgeoisement dans Paris? Chienne de destinée! tu m'as bien pris par mon endroit sensible.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapaut qui ne fasse son semblable. Cependant, vous n'êtes qu'une bête, ou peu s'en faut; & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moi je vous parle à cœur ouvert. A votre place, je me desespererois.

TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarassé que moi. Ah, mon Pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté? elle en abuse. La veut-on marier? la voila Religieuse. Qu'un Galand-homme la recherche, elle se rend la proye d'un Faquin. Toûjours gâtée de son mérite, jamais traitable sur ses defauts: se figurant sur tout, qu'un peu de jeunesse répare à coup seur & sa naissance & sa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille est le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foi, Monsieur, je m'en dédis. Vous n'êtes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable,

ble, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux pere que je suis!

PIERROT.

Helas, Monsieur! là.... ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut-être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprés de quelque College, patience. Je dirois que la démangeaison du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un Pedant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un attelier de Philosophie! Non, je n'en reviendrai jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les instrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah! Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose

TORTILLON.

Qu'elle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prends un bâton, maraut, je vous apprendrai à....

PIERROT.

Vla-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raison?

TORTILLON.

O ça, Monſieur le raiſonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelle*) St, ſt. Ne t'aviſe pas de lui dire que je ſuis de mauvaiſe humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monſieur, je luy diray que vous êtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te dépêcheras-tu?

PIERROT.

Oh, je vous l'amenerai morte ou vive.

TORTILLON *ſeul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de reſoudre ma fille au mariage. Car feu mon frere ne lui ayant laiſſé cinquante mille écus, qu'à condition de ſe marier, il ſeroit rude que l'entêtement lui fit perdre un avantage ſi conſiderable. La pauvre enfant regarde peut-être un homme comme quelque choſe de bien terrible. Mais je ſuis perſuadé qu'à la fin, elle prendra plus de plaiſir à feüilleter un mary qu'un livre. La voicy. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point ſur ſa doctrine.



SCENE

D'ANGELIQUE, de TORTILLON ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet? Vela pourtant votre enfant que je vous amene. (*à Angelique*) Allons, une revérence bien bas à votre bon homme de pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel! ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy.

TORTILLON.

Comment donc? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne lui appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or, pour me donner un bonjour, il faudroit nécessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la Faculté intelligible se révolte toutes les fois qu'on luy fait un aussi brutal compli-

ment; & que, pour parler jusie, il faut dire tout uniment: Ma fille, je vous souhaitte le bon jour.

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy, fy...

TORTILLON.

Que je suis heureux d'avoir une fille d'un si bon esprit! (*en s'approchant d'elle amiablement.*) Ma mie, puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne; je te vais faire un present qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, aussi choquant que le premier! (*se tournant vers son pere*) Apprenez; mon pere, qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'interêt; que la vertu seule est capable de me toucher; que les presens m'effarouchent, & que je méconnois jusqu'à mon pere, quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, que dites-vous à cela.

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé. Mais, ma chere enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois-tu?

ANGELIQUE.

J'écouterai avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution réguliére.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourvû....

ANGELIQUE.

Hé, parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse?

AN-

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le véritable bonheur dérive immédiatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point: Va je ne le ferai pas descendre de si haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moi, un mary! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd'huy! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un débauché!

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si mêchant office! Je prétends t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moi?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier moi, je me soûmettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir! Point de mari, mon pere, point de mari. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusqu'à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que de tout le gen-

re humain, il ne se trouvera pas quelque honnête homme? Quant à moi il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de robe?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées. Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie au petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent, le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité....

PIERROT.

Oüi: mais en récompense le tourne-broche n'a guéres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche: encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçai que de reste. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques-là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme!

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point, prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'est bien encore pis. La plûpart sont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite, toûjours enyvrez de leur naissance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en mérite, & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela, il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

AN-

ANGELIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere, jamais Financier ne me sera de rien. Il y a trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois aprés, on les trouve dans une Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main; sur le champ, on le leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, souvent miserables, & toûjours accablez de maledictions. Je ne sçai pas comme leurs femmes l'entendent: mais pour moi, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là, ma mie, vôtre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied-là, mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit démêlé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honnête homme. Mais....

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire, je n'en veux point démordre; je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage, tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moi que des charmes (*d'un ton serieux & posé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour aller faire une expérience de Mathematique. (*Elle s'en va*)

TORTILLON *en colere.*

Ho, je vous régalerai bien avec vos experiences! Il ne sera pourtant pas dit, Madame la Philosophe,

que vous ruinerez vôtre établissement pour être sçavante. Malepeste, je vous en empêcherai bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moi dans ma maison.

PIERROT (*en s'en allant avec lui.*)

Si cela est, Monsieur, donnez-moi mon congé.

TORTILLON (*se retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*)

Comment, mort de ma vie! des expériences de Mathematique, quand je parle de mariage! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure.....

PIERROT.

Hé fy, Monsieur! faut-il être comme cela homicide de sa vie? Le Médecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.

SCE-



SCENE

D'ISABELLE ET D'ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoi, ma chere sœur, tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes priéres ? toûjours infectée d'Auteurs, toujours la duppe des Livres, tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie, & préferer le nom de fille sçavante à celui de femme raisonnable ? Pour moi, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, spirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens ?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuse de vôtre âge se mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons ? Apprenez, petite écervelée, que la liaison du sang ne me rend point vos fadaises plus supportables. Je suis vôtre sœur : mais, graces au Ciel, exempte des fatales impressions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta sœur, qui t'aime plus que sa vie ? Je te jure, mon cœur, que je n'ai ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination

luy coûtera peut être la vie. (*en l'embrassant.*) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes noces seront bien-tôt suivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! c'est donc la noce qui vous gourmande, ma mignonne, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison à la nature, & de précipiter dans l'esclavage des sens, la superiorité de l'esprit? Quoi, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur? & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voilà bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec cela il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Oüi quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre qu'un homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ai pas étudié. Mais il me semble pourtant, qu'un homme est bien quelque chose.

TORTILLON *à part.*

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis, puisque tout le monde se marie. Ma sœur, avec ta Philosophie, que répons-tu à cét argument?

AN-

ANGELIQUE.

Je répons, que si tout le monde se marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentirai avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle, qui ne prend conseil que de son miroir; qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoi cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne? Il me semble que l'amour propre a ses bornes, & que l'on peut sans crime être à sa toilette, ménager ses talens, & se prévaloir de sa jeunesse. Tout cela n'est point condannable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit, vous voulez donc être mariée? (*Tortillon se fait voir, & aborde Angelique.*)



SCENE

DE TORTILLON, D'ANGELIQUE, ET D'ISABELLE.

ELle a raison de le vouloir; & vous n'êtes qu'une sotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour toutes, que je suis vôtre pere, & que je trouverai le moyen de me faire obéïr. A la fin je me lasse de vos grands mots, & des galimathias dont j'ai la tête rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taisez-vous, insolente: Je pense que vôtre orgueil vient jusques à moy? (*en la menaçant de son bâton*) Par la mort de ma vie.......

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma sœur? Le galimathias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousses à bout: mais je te jure que tu seras mariée; ou je ferai ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de dépit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIER-

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, il y a je ne sçai quoi là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne sçai quoi? Est-ce un accident, une substance, un être materiel, ou un être de raison!

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec vôtre subsistance? Je vous dis que cela est comme un phantosme. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cèla demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une Veuve qui a tantost envoyé demander si j'y étois?

PIERROT.

Oh, si c'est une Veuve, elle est bien affligée: Car son visage est aussi noir que son habit.

TORTILLON.

Fais-la entrer (*Pierrot sort.*)

ISABELLE.

Ne seroit-ce point aussi de ces gens déguisez qui vont le poignard sur la gorge demander de l'argent dans les maisons? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant sa sœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma sœur, point de comparaison sur le courage. Vous êtes sçavante, & puis c'est le tout.

PIERROT, ARLEQUIN *en Veuve, & les mêmes Acteurs de la Scene precedente.*

PIERROT.

Voila cette chose noire, Monsieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant.*

Ah! ah! ah! Monsieur Tortillon, je suis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procés, volontiers?

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente! Ah! ah! ah! quelle angoisse, Monsieur, quel desespoir!

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas-là tant dequoi pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour pouvoir soulager vôtre douleur?

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Monsieur, je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN

Il n'y a raison qui puisse tenir contre.... Ah! ah!

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIER-

PIERROT.

Franchement il y a de bons cœurs de femmes!

TORTILLON.

Il faut esperer, Madame, que le temps...

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la consideration de Messieurs vos enfans doit....

ARLEQUIN.

Ce sont mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Des Coquins me disputent mon doüaire, que j'ai si-bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix.*) Ah! ah! ah! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourrai me remarier? Apparemment cela est reglé par la Coûtume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit son mary.

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voila les affronts où tu m'exposes avec ton Latin; (*se tournant vers Arlequin.*) Madame, je n'ai point de honte de vous dire que je n'ai pas étudié, à peine sçai-je lire; & tout mon emploi est de gouverner doucement mon petit menage. Mais voila ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, saluez Madame, & lui rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*A Arlequin*) Je vous laisse parler de vos affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus,

sur

sur les yeux de vôtre tête, de vous laisser corrompre par vôtre sœur.

ISABELLE.

Je sçai trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *après quelques ceremonies muettes s'asseyant auprès d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont-elles tombées en quenoüille ? Ah que je sçai bon gré à feu mon mary d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je lui sçai bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous lui aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos noces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, Mademoiselle ? Jamais femme n'a été plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur vôtre mary ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchassoit mes sottises comme des Oracles; & n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoi, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du menage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglément à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra

peut-

peut-être par preference un amy ou deux qui prennent soin de luy plaire : Mais quand le mari fait le malingre, & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne lui fait point de quartier. Une femme mutinée se vange autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse été bien-malheureuse! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ai fait des parties, j'ai écrit des billets, j'ai couru le bal, j'ai donné des rendez-vous, j'ai fait des voyages, j'ai vû des hommes tant que bon m'a semblé ; jamais Monsieur de la Duppardiere n'y a trouvé à redire. Oh, c'étoit un vrai homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés....

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! (*en se laissant aller.*)

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame ? vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah ma chere Demoiselle, c'est une vapeur de noces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mari. (*En se frottant les yeux avec son mouchoir.*) Mon cher cœur, je ne te reverrai plus!

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Telle que vous me voyez, Mademoiselle, j'ai eu dix-sept enfans ; & si il n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mari ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail?

AN-

ANGELIQUE.

L'horrible fonction!

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement: Que ne puis-je te foulager du mal que je te fais souffrir! Helas le pauvre homme, il parloit à coup seur: Car il n'est que trop vrai qut je suis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoi, Madame; le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage?

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle? C'en est la friandise. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la noce?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donneroit plûtôt de l'horreur. Il me semble, Madame, que vous étiez venuë icy pour consulter quelque chose?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que l'amour de mon mari m'a entraîné un peu loin. Oh ça, parlons-à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mari, sans en rendre compte à mes enfans? Diable, il a laissé deux cens bons mille écus; & avec cela, comme vous pouvez croire, je serois bien-tost remariée.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne seriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous?

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout sans misericorde?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juste!

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme; & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance, vous ne manqueriez pas de lui donner une partie de vôtre bien en l'épousant?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moi, de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma sœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une Megere si abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étrivieres. Décampons de peur d'accident. Mon pauvre mari, mon cher petit homme, ne te verrai-je plus? (*Il sort en pleurant.*)

SCE-



SCENE

DE L'ENROLLEMENT.

TORTILLON, L'ARC-EN-CIEL *ami de Tortillon.* ISABELLE *en Capitaine*, MEZZETIN *en Sergent*, & UN TAMBOUR *qui surviennent.*

TORTILLON *seul.*

A La fin j'ai gagné sur moi de ne plus prendre à cœur la doctrine de ma fille aînée. Ce n'est pas la premiere femme à qui l'étude à tourné la cervelle. Le Ciel me fait encore beaucoup de grace, quand il me laisse de quoi me consoler dans ma Cadette, qui est une fille simple, douce, obéïssante, & toujours appliquée à faire mes volontez. Aussi celle-là n'a jamais eu qu'une quenouille, des aiguilles & de la tapisserie pour Bibliotheque. Si tous les peres sçavoient combien il est perilleux de souffrir qu'une jeune fille écrive & fourre son nez dans les Livres, je suis seur . . . . . (*il apperçoit l'Arc-en Ciel.*) Ah! Monsieur l'Arc-en-Ciel, que j'ai de joye d'un si heureux rencontre!

L'ARC-EN-CIEL.

Que sçavez-vous ce qui m'amene? Je viens peut-être vous apprendre une des plus fâcheuses nouvelles . . . . .

TOR-

TORTILLON.

Vôtre fils ne feroit pas malade? Car je penfe que vous n'avez rien de plus cher dans la vie.

L'ARC-EN-CIEL.

Malgré le chagrin qu'il me donne, j'en fuis auffi fol que vous l'êtes de vos filles; mais laiffons-là nos enfans (*regardant autour de lui*) fommes-nous en liberté?

TORTILLON.

Hé, vous pouvez tout dire.

L'ARC-EN-CIEL.

Sçavez-vous, mon voifin, que les anciens Marguilliers n'ont plus de rang, & que ces ânes d'Avocats marchent prefentement devant nous à toutes les Ceremonies?

TORTILLON.

Il n'y a pas grand mal à cela.

L'ARC-EN-CIEL.

Comment diable, pas grand mal. Vous êtes donc ladre? Eft-ce que vous ne comptez pour rien de perdre la qualité d'ancien Marguillier, qui relevoit tous nos billets d'enterrement? Cela étoit pourtant bien doux à des gens de boutique, d'avoir un titre honorable fans en rien payer.

TORTILLON.

Puis qu'il ne nous a rien couté, pourquoi fe defefperer quand on nous l'ôte?

L'ARC-EN-CIEL.

Nous, ventre-bleu, marcher derriere un Avocat! moy, derriere un gueux qui ne tapiffe fa chambre qu'avec des Livres, qui fe loüe par heure comme une chaife-roulante, & qui fe fait mieux payer d'une mauvaife caufe que d'une bonne! Non, par la fang-bleu, non, je ne marcherai jamais derriere ces ignorans-là

TOR-

TORTILLON.

Mais à quoi bon s'estomaquer d'une chose reglée par la Justice?

L'ARC-EN-CIEL.

La Justice radote quand elle fâche les Marchands. Messieurs les gens de Robbe, vous n'avez presentement qu'à venir rechercher nos filles en mariage... J'en aurois trois mille, ouy trois mille.....

TORTILLON.

En verité, mon compere, c'est pousser le ressentiment trop loin.

L'ARC-EN-CIEL.

Ho voila qui est fait, je me retire le reste de mes jours à mon Village de la Pissotte, pour ne point rencontrer d'Avocats en mon chemin. Ha je renie, me voir préceder à mon âge par.....

TORTILLON.

Pour vous ôter ce chagrin-là de l'esprit, trouvez bon que je vous propose une matiere plus joyeuse, & qui peut-être ne vous déplaira pas.

L'ARC-EN-CIEL.

C'est selon; car il y a matiere & matiere.

TORTILLON.

Vous sçavez qu'Angelique a renoncé au mariage?

L'ARC-EN-CIEL.

Que m'importe?

TORTILLON.

Vous sçavez encore que faute de se marier, les cinquante mille écus que mon frere lui a laissez, passent sur la tête d'Isabelle ma Cadette?

L'ARC-EN-CIEL.

Tant mieux pour elle.

TORTILLON.

Que vous en semble d'Isabelle, n'est-ce pas une fille bien-née?

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

Comme les autres.

TORTILLON.

J'en conviens, mais elle est fort avenante ; & je suis persuadé qu'un honnête homme en sera content.

L'ARC-EN-CIEL.

Peut-être qu'ouy, peut-être que non.

TORTILLON.

Il y a long-tems, mon Compere, que j'envisage vôtre fils, comme un tres-bon sujet pour faire un Gendre; il a de l'esprit, il est bien fait, c'est vôtre fils en un mot. Et il ne tiendra qu'à vous qu'un prompt mariage n'unisse nos familles & nos fortunes.

L'ARC-EN-CIEL.

Ha, mon voisin, que vous a fait Isabelle pour lui vouloir tant de mal. Octave est un garnement qui n'a ni raison ni conduite; il s'est amouraché depuis peu d'une veuve qui a déja des enfans mariez. Le coquin! ne pas prendre uue femme toute neuve!

TORTILLON.

Les peres disent rarement du bien de leurs enfans.

L'ARC-EN-CIEL.

Pour moi je le renonce pour mon fils. Je l'avois placé dans la meilleure Etude de Paris, où sans vanité, au bout de trois semaines, il enfloit déja une declaration de dépens avec autant de hardiesse qu'un ancien Procureur.

TORTILLON.

Le beau naturel!

L'ARC-EN-CIEL.

Le miserable! au lieu de faire valoir un si heureux talent, s'est accosté d'un tas de libertins qui lui ont mis le vent dans la tête, & qui lui persuadent, parce que j'ai du bien.....

TOR-

TORTILLON.

Mon Compere, il ne faut pas toûjours gêner l'inclination de la jeunesse, cela peut avoir par fois de fâcheuses suites.

L'ARC-EN-CIEL.

Croiriez-vous que depuis un tems le maraut se fait appeller Monsieur le Baron de Tricolor?

TORTILLON.

Et pourquoi cela?

L'ARC-EN-CIEL.

Parce que le nom de l'Arc-en-Ciel lui semble trop mesquin. Fripon! il y a plus de cent cinquante ans que de pere en fils nous avons le même nom, & la même enseigne à nôtre Boutique.

TORTILLON.

Ho, il a tort.

L'ARC-EN-CIEL.

Je vous dis, mon voisin, qu'il a l'insolence de me traiter de Bourgeois.

TORTILLON.

Ce n'est pas tout-à-fait vous méconnoître.

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mort-bleu; mais je luy apprendrai qu'il ne laisse pas d'être mon fils, quoi-qu'il ait déguisé sa naissance, avec une brette & un manteau rouge...... A la fin la patience m'échappera.

TORTILLON.

Mon cher compere, ce n'est pas un vice à un jeune homme d'avoir un peu d'ambition. Je vous jure moi, s'il épouse ma fille, qu'elle le reduira au point où vous souhaitez; c'est une creature adroite, douce, engageante, & qui rendra un mari souple comme un chamois.

L'ARC-EN-CIEL.

Mais croyez-vous qu'une fille posée comme Isabelle, veuille épouser un fanfaron qui.....

TORTILLON.

Il suffit que je le veuille moi; ma fille n'a jamais eu d'autres volontez que les miennes. C'est un mouton, vous dis-je, qui se fait un plaisir de m'obéir, & de suivre.....

ISABELLE *en Capitaine en grondant Mezzetin.*

Ecoutez, Sergent, si ma recruë n'est faite dans trois jours, sans autre forme de procés je reprends la hallebarde. Contez là-dessus.

MEZZETIN.

Voila une belle recompense à un pauvre diable qui se creve à vous faire des Soldats; est-ce ma faute à moi, s'ils desertent?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brisez-moi lui la tête d'un coup de pistolet; cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon,*

Voila un Cadet qui ne ressemble pas mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*) Ma mie tu commences le Carneval de bonne heure; car il me semble que les Masques ne courent gueres pendant le Printemps.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les Masques!

MEZZETIN.

Le vieux fou! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc en-Ciel.*)

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

Ah! je suis englouti.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc en-Ciel.*)

Ma foi, vive la pipe! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moi donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances?

TORTILLON.

Avec une armée de quatre-vingt mille hommes! Oüais! que veut dire tout cela?

ISABELLE.

Pour faire cesser votre surprise, sçachez, mon pere, que la molesse & l'oisiveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la veritable école de la gloire, en attendant mieux, je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaît-il?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie; & je pré-

prétens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon, & se moquant.*)

Une fille douce! raisonnable!

ISABELLE.

O ça, de bonne foi, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadettte est encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant brusquement.*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Loüis d'or pour dégager son fils?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je lui ai dit, moi. Je lui vas diablement river son clou, avec ses trente Loüis.

TORTILLON (*les larmes aux yeux, vers l'Arc en-Ciel.*)

Mon compere, que je suis malheureux en enfans!

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Isabelle.*

Ma chere fille, je voi bien que tout ceci n'est qu'une gageure pour te réjoüir. N'est-il pas vrai? Mais plaisanterie à part, sçais-tu, ma belle, que je songe tout de bon à te marier, & que je te destine un des plus jolis hommes.....

ISABELLE.

Hé fy! Révez-vous de me faire une aussi brutale proposition?

TORTILLON.

Comment donc?

ISABELLE.

Quoi je passerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir? Je serois toûjours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui font la felicité, ou pour parler plus juste, la misere de nôtre sexe? Non, non, mon pere, non, j'ai l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma réputation; & de peur de me més-allier, je n'épouserai jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le côrps d'une fille? Il n'y a mordi point de périls que je n'affronte; pourvû qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre-bleu, de la guerre, pour me distinguer!

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'est un mouton, qui se fait une joïe de vous obéir.

TORTILLON.

Non, Compere, ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuser, pendant que je vais dire à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un

colle-

colletin de buffle, & des paremens de piſtolets brodez de ſemences de perles, dont je te veux faire preſent. Jamais Capitaine n'en a porté de ſi beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque ſabre d'acier de Damas? Je n'en ſerois, mordy, point à deux fois pour abbattre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'eſprit d'une ſi ſage créature ne peut être tourné en ſi peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Iſabelle.*

Dites-donc, ma belle voiſine, eſt-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monſieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel, que je t'aime avec tes remontrances! Oça, vieux Coquin, es-tu bon à quelque choſe? Me voudrois-tu bailler deux cens Loüis pour achever mon équipage? Je vois déja à ta mine uſuriére, que tu aimeras mieux les prêter ſur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce ſeroit ma foi de bon cœur: Mais comme vous ſavez, mon fils me rüine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie aſſez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne lui meſſied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux campagnes pour le décraſſer tout-à-fait. Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que j'ai ſoif: Fais-nous apporter une tranche de jambon. Mon-

sieur l'Arc-en-Ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace?

L' A R C-E N-C I E L.

J'aurois volontiers cét honneur-là: mais....

I S A B E L L E.

Qu'est-ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foi, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L' A R C-E N-C I E L.

Dispensez-moi de cela, je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour régler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moi une Boutique.

I S A B E L L E.

Un Marchand de Bonnets! Ah, vous ne me refuserez pas une grace? (*vers Mezzetin.*) St, st. (*à l'Arc-en-Ciel*) Je vous prie, Monsieur, achetez-moi un de ces beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure. J'y mettrai jusqu'à trois Loüis, que je vais vous bailler, s'entend: Car sans argent, les commissions ne sont point agréables. (*en lui mettant trois Loüis d'or dans la main*) Tenez, Monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L' A R C-E N-C I E L.

J'y ferai tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à vôtre lever.

I S A B E L L E.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

M E Z Z E T I N.

Moi? je ne sais point les ruës; & puis je n'ai point de mémoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom-là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar... l'Ar... l'Ar...

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargnerai la peine, (*il écrit son nom & sa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne sçauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoissent.

L'ESCHALOTE *à Isabelle.*

Voilà la femme de ce Fripier qui a fait enroller son mari.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle ?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt pistoles, pour ne lui pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là ; je mettrai ma foi ma compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) çà, mangeons un petit morceau en liberté. (*en se mettant à table*) Allons nôtre cher, mets-toi là, à côté de moi. L'Eschalote ?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

N'entends-tu pas à demi mot ? du vin ? Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je sors de boire, Mademoiselle. Il n'y a pas demie-heure que je suis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons ! (*Elle le fait asseoir.*) Nous autres gens de Guerre, nous serions bien-tôt sur la litiere, si nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Isabelle & l'autre*

l'autre à l'Arc en Ciel.) Allons, voisin, à ta santé,

L' A R C-E N-C I E L.

A la vôtre, pareillement.

I S A B E L L E *au Laquais, l'épée à la main.*

Maraut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps? Presenter un verre sans le rinsser?

L' A R C-E N-C I E L.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie! le verre est plus net cent fois qu'à moi n'appartient.

I S A B E L L E *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu es marié?

L' A R C-E N-C I E L.

Trop pour mes pechez!

I S A B E L L E.

Ta femme a la mine d'être un peu diablesse, oüi?

L' A R C-E N-C I E L.

Tout l'enfer emsemble n'est pas si méchant.

I S A B E L L E.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalotte, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L' A R C-E N-C I E L.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez?

I S A B E L L E.

Je n'aime ma foi que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles?

L' A R C-E N-C I E L.

On dit, ma foi, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

I S A B E L L E.

Oh que je te sçais de gré, vieux fou, de tes colibets! Va, va, pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, bûvons

bûvons à sa santé. L'Echalote, du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L' A R C-E N-C I E L.

Ah, de tout mon cœur. Vîte, une rasade.

I S A B E L L E.

Allons, mordy, j'en suis avec plaisir. (*on leur apporte a chacun un verre de vin.*)

L' A R C-E N-C I E L *se levant.*

A la santé du Roy: Mon Capitaine je vous la porte.

I S A B E L L E *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. Et moi, je vous en fais raison, à rouge bord, comme vous voyez. (*ils se rassoyent.*) Et bien, que dites-vous de mon vin?

L' A R C-E N-C I E L.

Il est délicieux.

I S A B E L L E.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L' A R C-E N-C I E L.

Malepeste, comme vous y allez! Je ne songe pas que mon locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*après avoir bû*) Je m'enfuis.

I S A B E L L E.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie?

L' A R C-E N-C I E L.

Laissez-moi faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles! (*Il s'en va.*)

I S A B E L L E.

Mezzetin?

M E Z Z E T I N.

Mon Capitaine?

I S A B E L L E.

Qu'on aille un peu tantôt rejoüir Monsr du Bour-

geois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur.....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais?

MEZZETIN.

C'est-à-dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien.....

ISABELLE (*courant après lui un pistolet à la main.*

Ah poltron, tu repliques à ton Officier? Par la mort .... (*Mezzetin fuit: elle le couche en jouë. Il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant sur le Theâtre.*

Misericorde! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéïr, il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.

SCE.



SCENE DU TAMBOUR.

L'ARC-EN-CIEL *revenant du Palais avec un beau bonnet de brocard d'or, garni de fourrure au bord, qu'il tient à sa main.*

QUand les hommes font des enfans, ils devroient bien demander au Ciel la grace de les faire raisonnables. Voyez, je vous prie! ce pauvre Monsieur Tortillon n'a que deux filles; l'aînée veut épouser Ciceron, & la cadette se fait Capitaine d'Infanterie. Si je ne le voyois pas, j'aurois de la peine à le croire. Malheureux pere, que je te plains! Je m'en vais pourtant m'acquitter de ma commission, & voir si cette brave Officiere en sera contente.

TORTILLON *venant à la rencontre de l'Arc-en-Ciel, il l'embrasse, & lui dit:*

Mon cher compere, je mourois d'envie de vous rencontrer. Hé bien, vos sages conseils ont-ils reduit Isabelle? avez-vous gagné quelque chose sur son esprit?

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mais j'ai gagné quatre grands coups de vin de Champagne, qu'elle m'a fait avaler fort brus-

quement ; si je n'eusse décampé, il n'en falloit plus que deux verres pour me jetter sur le côté. Ha la rude beuveuse !

TORTILLON.

Non..... absolument je n'ai point fait ces filles-là.

L'ARC-EN-CIEL.

On ne laisse pas pourtant de vous en faire honneur dans le monde.

TORTILLON *montrant le bonnet que l'Arc-en-Ciel tient à la main.*

A qui portez-vous cette braverie-là ?

MEZZETIN *en Sergent, un Tambour, quatre Soldats le mousqueton sur l'épaule & la mêche allumée, suivant Mezzetin. Le Tambour bat autour de l'Arc en-Ciel & de Tortillon.*

MEZZETIN *s'approche d'eux, & leur dit :* Chapeaux bas, Messieurs.

TORTILLON *à l'Arc-en-Ciel.*

C'est le décri de quelque monnoye. (*Ils se découvrent.*)

MEZZETIN *lit.*

De par le Roy, *Il est enjoint à Maître Anastase l'Arc-en-Ciel, enrôlé dans la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Finbec, Capitaine d'Infanterie, de se rendre incessamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin avec le reste de la recruë, & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme deserteur suivant la rigueur des Ordonnances.* Le Tambour rebat, & aprés qu'il a battu :

L'ARC-EN-CIEL.

Moi, Messieurs, enrôlé ?

MEZ-

MEZZETIN.

Vous appellez-vous l'Arc-en-Ciel?

L'ARC-EN-CIEL.

Ouy, Monsieur je n'ai jamais changé de nom.

MEZZETIN.

Comment Belître, vous prenez l'argent du Roy, & vous ne le voulez pas servir? Par la mort...... (*Il lui presente la hallebarde dans le ventre.*)

TORTILLON *à Mezzetin.*

Un Marchand de son âge ne songe guere à s'enrôler.

MEZZETIN *tenant son épée à deux mains:*

Je vous dis moi qu'il a reçu trois Louïs-d'or, & qu'il a signé sur mes tablettres. (*en mettant l'épée moitie hors du fourreau.*) Ventre-bleu, est-ce que vous raisonnez vous qui prenez son parti?

TORTILLON *se mettant quasi à genoux.*

A Dieu ne plaise, Monsieur; je dis qu'il a grand tort, & qu'il doit faire la campagne, puisqu'il a pris l'argent du Roy.

L'ARC-EN-CIEL *vers Mezzetin.*

Quoi, Monsieur le Sergent, vous ne vous souvenez pas que les trois Louïs-d'or m'ont été baillez par Mademoiselle vôtre Capitaine pour lui acheter un bonnet?

MEZZETIN.

Ha, vieux coquin, tu employes nôtre argent à donner des bonnets de brocard d'or à ta Maîtresse! Tenez l'en voila-t-il pas saisi?

L'ARC-EN-CIEL.

Eh, Monsieur, je l'apportois chez vous.

MEZZETIN *aux Soldats qui sont avec lui.*

Soldats, qu'on se saisisse de cet homme là.

L' ARC-EN-CIEL.

Ah, Monsieur.

MEZZETIN.

Il n'y a Monsieur qui tienne, par la je renie, vous viendrez au Drappeau; (*On lui lie les mains.*)

L' ARC-EN-CIEL *vers Tortillon.*

Ha, mon cher compere, ne m'abandonnez pas.

MEZZETIN *à Tortillon.*

Cet homme-là veut-il que je l'enrôle?

TORTILLON *en faisant passage.*

Dieu m'en preserve, Monsieur, je dis qu'il en vaudra mieux d'avoir assisté à deux ou trois sieges.

Le Tambour rebat, Mezzetin marche le premier avec sa hallebarde, & deux Soldats le suivent en tenant l'Arc-en-Ciel.

L' ARC-EN-CIEL *aux Soldats.*

Hé, Messieurs, quartier, je vous donne quatre cens loüis-d'or.

MEZZETIN.

Ce n'est pas pour le Tambour; allons, marchons, nous parlerons de cela tantôt. (*Ils s'en vont en battant le tambour.*)

TORTILLON *seul aprés qu'ils sont partis.*

Mes filles sont folles, Monsieur l'Arc-en-Ciel s'enrôle à soixante & dix ans. Du moins je ne suis pas tout seul à plaindre. N'est-ce point quelque mauvais vent qui démonte comme cela toutes les cervelles? On ne sçauroit trop tôt avertir Madame l'Arc-en-Ciel de la disgrace de son mari. Il faut tout mettre en usage pour le tirer du bourbier; mais aussi quelle folie à un Marchand de s'enrôler. Voila ce que fait l'avarice.

SCE-



SCENE

DU PROFESSEUR d'Amour.

ANGELIQUE *seule, sur un lit de repos, ayant plusieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a t-il que la solitude qui puisse garantir nôtre sexe de l'importunité des hommes? Ah, le maudit état que celui d'une fille! A chaque pas, à chaque moment, se voir exposée aux fades & langoureux discours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oisiveté pour emploi! Quand le malheur veut qu'on soit abordée par ces sortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de soûpirs, une grêle de plaintes: Ma chere, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur . . . . . Quoi? ma perseverance & ma tendresse . . . . . Ah, si jamais mon martyre . . . . Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir; & voila les hameçons où se prennent la plûpart des filles, qui sont assez sottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moi, je suis si rebutée de la fadaise; j'ai une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que jamais... Non jamais.....

PIER-

PIERROT, ANGELIQUE

PIERROT *entrant brusquement, allant à Angelique.*

C'Est ma foi ce coup-ci, qu'il en faut découdre.
Vous n'avez, mordi, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot?

PIERROT.

Cela veut dire qu'il y a là-bas un homme. . . . . Parbleu c'est un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoi, jamais la terre ne sera purgée de cette malediction-là!

PIERROT.

Qu'ai-je affaire, moi, de vos maudissons! Tant y a que c'est un compere qui sçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une conclusion avec vous? Non, non, je me trompe, c'est une conservation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une conversation?

PIERROT.

Ouy, à propos, c'est comme vous dites. Dame on a l'esprit tarabusté de tant de sortes de besognes, que les mots ne viennent pas sous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle sorte d'homme est-ce?

PIERROT.

C'est un homme qui a un nez au visage, & qui vous va diablement donner vôtre reste. Son valet m'a dit,

dit, qu'il enfeigne tout plein de curiofitez, & qu'il vous montrera plus de chofes dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiffe pas, quand ils font fçavants, de les trouver fupportables. Puis qu'il eft fi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut rifquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en foit le profit, on eft toûjours fuffifamment dédommagée de fon temps & de fon attention.

ARLEQUIN *Profeffeur d'amour, à vifage découvert, habillé proprement à la Françoife.*

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en lui montrant Angelique.*

Tenez, voilà cette creature qui n'ignore de rien. Efcrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir confideré Angelique*

Ah Ciel! eft-il poffible qu'un efprit fi cultivé habite une figure fi negligée?

ANGELIQUE.

Vous rendez juftice, Monfieur à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette font fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajuftement.

AR-

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air degingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise. Selon moi, rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession, qui nous brident le nez de nôtre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux, oserois-je vous demander, Mademoiselle, quelles sont vos occupations; quels Livres vous lisez, & de quelle maniere vos heures sont partagées?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous dirai, Monsieur, que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis?

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis!

ANGELIQUE.

Et que la Philosophie étant ma passion dominante, j'ai toûjours devant les yeux Seneque, Aristote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la Sagesse.

ARLEQUIN.

Toûjours de pis en pis. Hé fi, Mademoiselle, vous

vous ne lisez que des Auteurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'esprits, que tous les livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'est pour cela que je n'y ai jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins!

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moi que pour m'insulter?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si méprisables, oserois-je, Monsieur vous demander à mon tour qui vous êtes, & quelle est vôtre profession?

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable savante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raison, pour les dislocations de l'esprit, pour les entorses du bon sens, & generalement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament; c'est-à-dire en un mot, que j'apprivoise les humeurs farouches par la délicatesse de mon art, & que par la douceur de mes preceptes, j'insinuë l'amour aux ames les plus glacées.

AN-

ANGELIQUE.

Quoi, Monsieur, vous voulez persuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos préceptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGLIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons! J'avouë que je n'ai jamais été curieuse: mais je la deviendrois volontiers pour ....

ARLEQUIN.

Je vous entends. Vous voulez être mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on est toûjours bien-aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes est, que l'Amour & la Philosophie sont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raison en Amour.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, elle n'y sert pas de grand' chose. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens sont inutiles

tiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que les galimathias de Seneque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, si-tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sai point ce qu'il arrivera: mais je prens déja beaucoup de plaisir à vos expressions, qui n'ont point cét air sauvage que je trouve dans tous les Auteurs.

ARLEQUIN.

Fy! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les defauts, & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux maniéres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Damoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoi? il seroit impossible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendroit sensible?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille savante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie, qui rend tous ses traits inanimez, & qui jette

jette une indolence insupportable dans tout le reste de la personne ?

ANGELIQUE.

Cela me paroît vrai-semblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une seule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'esprit plus aisé, la conversation plus animée, les yeux plus brillans, & répand sur tout le visage ce je ne sçai quoi, vif & touchant, dont il est impossible de se deffendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je suis au monde, je n'ai encore vû personne s'expliquer avec tant de facilité. (*vers Arlequin*) Vous devez avoir bien des écolieres, Monsieur ? Car il est peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moi, par exemple, croïez-vous que je fusse plus aimable, si j'avois moins d'aversion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitterai point que vous n'en soyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoi, sur le champ vous m'allez faire devenir belle ? il n'y a pas de magie, au moins, à vôtre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus simple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajustement,

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin ?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Arlequin*) Mais à quoi bon, Monsieur, ce préparatif ?

AR-

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut être ſur le bon pied pour le recevoir?

ANGELIQUE.

Je voi bien que j'ai trés-mal employé mon temps, & que j'ignore les choſes les plus néceſſaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toinon, habille moi. (*Elle paſſe ſon manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Arlequin.*) Vous voyez comme je ſuis obéïſſante?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ai de paſſables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy! l'horrible choſe!

ARLEQUIN.

Croyez conſeil. Mettez-en ſeulement ſept ou huit. Les mouches n'offenſent pas la bien-ſeance, quand on en uſe moderément.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéïrai juſqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une écoliére du grand air!

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à vôtre gré?

ARLEQUIN.

Je ſerois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteüil, & vous ſouvenez ſeulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foi, ſuivant les mouvemens de vôtre cœur.

AN-

ANGELIQUE.

Serieusement, Monsieur, si j'aime, deviendrai-je plus jolie?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit assez de bien, & assez de mérite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au mérite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux.*)

Puisque vos bontez préviennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les déclarations des Amans: il ne luy échapera, ni desespoir, ni sanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe!

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour mériter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur!

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire; jamais vous n'éprouverez d'inégalité dans mon humeur; jamais de contrarieté

dans mes ſentimens; jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vrai, Monſieur, cela ſeroit bien rare, & en même tems bien doux!

ARLEQUIN.

Quoi vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaitte.

ARLEQUIN.

Hé Madame, traittez plus favorablement ma bonne foi, croyez que ma bouche eſt le fidelle interprete de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne démentira la perſeverante attache que j'aurai pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoi, ſi j'étois vôtre femme, vous m'aimeriez toûjours?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels! ouï charmante écoliere, je vous aimerai toûjours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les ſuplices, le plus cruel eſt celui d'aimer ſeul. A mon exemple, vôtre cœur deviendroit-il ſenſible? & pourrois-je me flatter d'autant de tendreſſe que je vous en promets? Ma belle, vous détournez vos yeux, vous ne me répondez rien. Ah! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer?

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut-être trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon?

TOINON.

Mademoiſelle?

AN-

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir (*aprés s'être regardée & faisant un grand soûpir de joye, elle se tourne vers Arlequin, & lui dit tendrement*) Ah le bon maître!

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux.....

ANGELIQUE.

Vous êtes assez heureux pour m'avoir tenu parole: oüi je conviens de bonne foi que je suis plus jolie dés la premiére leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde?

ARLEQUIN.

Vôtre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Trés volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur; ce soir s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien si vous voulez, à l'issuë du diner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt; pourvû que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantôt; mais soyez ponctuel au moins?

ARLEQUIN.

Pourrois-je négliger une si belle & si bonne écoliere? ah l'heureuse leçon! Amour seconde-moi jusqu'au bout (*il sort.*)

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon? Pourrois-je....

TOI-

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dis-moi, de bonne foi; comment me trouves-tu ?

TOINON.

Ah Mademoiselle vous êtes charmante; & je ne vous ai jamais vû si belle.

ANGELIQUE.

Allons Toinon, jettes-moi tous ces diantres de livres-là par la fenêtre, ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoiselle, est-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu es bête, avec tes vapeurs! apprends que l'étude m'avoit gâté le tein, & que sans le secours de cet honnête homme qui sort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moi.

ANGELIQUE.

Voilà qui est fait, je l'épouse ce soir, il me fera belle, il m'aimera toûjours; n'est-ce pas pour être heureuse ? Ho Mademoiselle ma sœur avec vôtre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon oncle; il faut avoüer que j'aurois été bien sotte de m'enfermer le reste de mes jours avec Seneque & Isocrate! A ce que je vois, la vraye science d'une femme, c'est d'être belle; l'étude & les livres ne servent qu'à la rendre insupportable.

LA

COQUETTE

OU

L'ACADEMIE DES DAMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Regnard,

Et repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roi dans leur Hoſtel de Bourgogne, le 17. jour de Janvier 1691.

ACTEURS.

TRAFIQUET.
COLOMBINE fille.
ISABELLE niéce.
MARINOTTE servante.
PIERROT.. } valets
MEZZETIN.
OCTAVE, Amant de Colombine.
PASQUARIEL, valet d'Octave.
ARLEQUIN, Baillif du Maine.
UN CONSEILLER, *Mezzetin.*
UN CAPITAINE, Arlequin.
DEUX BOHEMIENNES, *Isabelle & Colombine.*

D'autres Acteurs qui ne parlent point.

La Scene est à Paris.



La Coquette ou l'Academie des Dames





LA COQUETTE OU L'ACADEMIE DES DAMES.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN *en Baillif, sortant en fureur, & parlant à la cantonade.*

VOus en avez menti, Messieurs les Commis de la Barriere, je ne dois rien, vous êtres des fripons; on est plus assûré au milieu des bois que dans ce maudit païs ici, on ne sçauroit faire un pas qu'on ne trouve un filou, il n'y a pas une demi-heure que je suis arrivé dans Paris, & me voilà déja presque tout deshabillé..... Au voleur, au voleur, quelle maudite nation! à peine suis-je entré dans la Ville, qu'on fait derriére mon cheval l'operation



à ma Valize, on en tire les hardes, & on la fait accoucher avant terme ; en descendant à l'Hôtellerie, on m'escamorte ma casaque : je fais deux pas dans la ruë, un Fiacre me couvre de bouë depuis les pieds jusqu'à la tête : un porteur de chaise me donne d'un de ses bâtons dans le dos : il vient un homme me saluer, je lui ôte mon chapeau, un coquin par derriere m'arrache ma perruque, & pour comble de friponnerie, on me veut faire payer l'entrée à la porte, comme bête à corne, parce que je viens pour me marier ..... Attendez donc que je sois..... *appercevant Mezzetin*, Monsieur n'êtes-vous pas un coupeur de bourses, *il se fait icy une Scene Italienne entre Mezzetin & Arlequin, & ce sont de ces choses qui consistant plus dans le jeu, que dans les paroles, ne sçauroient avoir nul agrément sur le papier : c'est pourquoy je la passe.*

SCE-

SCENE II.

Chambre de Colombine avec un Clavesin.

ISABELLE *préludant sur le Clavesin,* COLOMBINE *se mettant des mouches devant un miroir.* UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

HOla quelqu'un, n'ai-je là personne? Cascaret, Jassemin, Bagatelle, Bagatelle..... d'où vient petit garçon qu'il faut vous appeller tant de fois?

BAGATELLE.

Mademoiselle, c'est que j'achevois ma main au lansquenet.

COLOMBINE.

N'est-il venu personne me demander?

BAGATELLE.

Il est venu cinq ou six personnes, mais j'ai oublié leur nom & ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE.

Le petit étourdi.

PIERROT.

Monsieur le Conseiller a dit qu'il alloit revenir; il est venu aussi cette grande femme qui a le visage si creux, qui vous viendra voir tantôt, quand elle aura été chez son Libraire.

COLOMBINE.

C'est nôtre bel esprit, je la tiens quitte de sa vi-

fite dés-à-present ; venez-çà, allez chez ma coûturiere, & dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE.

Ne lui dirai-je pas aussi de nous faire des culottes, la mienne est toute déchirée enrre les jambes, & ma chemise passe reverence parler par....

COLOMBINE.

Taisez-vous petit sot, & faites ce que je vous dis. (*Pierrot & Bagatelle sortent.*)

ISABELLE.

Hé bien, Cousine as-tu, bien-tôt mis la derniére main à ton visage?

COLOMBINE.

Dis-moi je te prie comment me trouves-tu aujourd'hui?

ISABELLE.

A charmer.

COLOMBINE.

J'ai beau arranger mes traits, il me semble qu'il y en a toûjours quelqu'un qui se révolte contre mon économie.

ISABELLE

Je t'assure que tu es d'un air à faire payer contribution à tous les cœurs de la Ville.

COLOMBINE.

Je sçais bien sans vanité que j'ai quelque agrément, mais avec un peu de beauté, & trois ou quatre mouches sur le nez, une fille ne va pas loin dans le siécle où nous sommes; il faut de cela pour plaire (*elle se touche au front*) & pour attraper un époux, qui est le point difficile : nous commençons tout doucement à monter en graine, & nous sommes assez fortes pour soûtenir fort bien une these en mariage.

ISABELLE.

J'en tombe d'accord, crois-tu, Cousine, que j'aye

le;

le cœur plus dur que toi? je sens quelquefois qu'une fille n'est pas née pour vivre seule; je t'avouërai même que j'employe tout mon esprit, pour attirer quelque amant dans le filet conjugal; mais les hommes sont des pestes de poissons rusez, qui viennent badiner autour de l'appas, & qui mordent rarement à l'hameçon; le mariage se décrie de jour en jour, je crois pour moy que nous allons voir la fin du monde.

COLOMBINE.

Que tu es folle! quoi que le mariage ne soit plus gueres à la mode, les hommes ont beau faire, ils ne sçauroient se passer de nous, leur répugnance pour le mariage, vient de la simplicité des filles qui ne sçavent pas joüer leur rôle: l'homme est un animal qui veut être trompé.

ISABELLE.

Je ne m'applique nuit & jour à autre chose: je releve avec l'art, les agrémens que la nature m'a donnez. Je joints à quelques brillants d'esprit, les talens de la Poësie & de la Musique; pour mes maniéres elles sont douces & insinuantes, & avec tout cela, point d'épouseurs.

COLOMBINE.

Mais que prétendent donc tous ces petits Messieurs-là.

ISABELLE.

C'est ce que je ne conçois pas: on sçait bien qu'il y a certaines avances qui accrochent quelquefois; mais vous en aurez menty Messieurs les soûpirans, & si j'accorde quelque faveur, ce ne sera ma foi que pardevant Notaire, & en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE.

Cependant, ce n'est pas une chose si difficile que

tu penses d'engager un homme; sçavoir risquer un billet dans son tems, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre, se broüiller avec celui-ci; se racommoder avec celui là, crois moi avec ce petit manége-là, il faut bon gré malgré que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE.

Il me semble que tu copiès assez bien une coquette d'aprés nature; prends-y garde au moins, on ne fait plus guere de fortune à ce métier-là.

COLOMBINE.

Bon, il n'y a plus que les sottes qui se persuadent d'attraper les hommes par des airs composez; Cousine, le monde m'en a plus appris qu'à toi, & je te suis caution qu'une fille n'est picquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coqueterie.

ISABELLE.

Vraiment ce ne sont pas là les maximes de ma mere, qui me prône tous les jours que la Coqueterie est l'Antipode du mariage; & j'ai oüi dire cent fois à mon oncle qu'une fille coquette ressemble à ces vins petillants dont tout le monde veut tâter, & dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas mes contes de grand-mere qui condamnent dans leurs enfans les plaisirs que l'âge leur refuse; je veux moi te donner des conseils pour le mariage, plus courts & plus faciles, & afin que tu les retienne mieux je vais te les dire en vers.

ISABELLE.

En Vers, ma petite, ha c'est ma folie!

COLOMBINE.

N'en perds pas une syllabe. *Elle lit.*

LE PORTRAIT d'une Coquette.

Ou la vraye Morale d'une Fille à marier.

Une fille qui veut se faire
Un époux parmi ses amans,
Doit changer à tous les momens
Et de visage & de maniere.
Tantôt d'un air modeste elle entre dans un cœur
Sous un faux semblant de sagesse;
Et tantôt rallumant un feu de belle humeur,
Elle y porte à la fois la joye & la tendresse;
Elle sçait finement par un mélange heureux
Délayer la douceur avecque la rudesse;
Du frein ou de l'épron usant avec adresse,
Suivant que l'animal est vif ou paresseux.

ISABELLE.

Je ne sçai pas comment sera le reste, mais le début est fort vif.

COLOMBINE.

Rien ne se démentira, *elle continuë de lire.*
Pour conserver les cœurs qu'elle a sçû préparer,
Elle tient toujours la balance.
Entre la crainte & l'esperance,
Laissant un pauvre amant doucement s'enferrer.
Si quelqu'un rebuté de son trop long martyre,
Cherche à s'échapper du filet
Par de fausses bontez, alors on le retire;
On écrit, & Dieu sçait le stile du billet:
Un Roy ne payroit pas tout ce qu'on lui promet;

On se desespere, on soûpire;
Trac, l'oiseau rentre au trébuchet.

ISABELLE.

Au trebuchet, un mari ne se prend pas comme un oiseau, il faut bien d'autres piéges.

COLOMBINE.

Je te dis qu'en amour ils sont si niais, qu'une fille qui sçait un peu son métier en va duper trente à la fois..... *Elle poursuit sa lecture.*

Lui parle-t-on?

ISABELLE.

Encore?

COLOMBINE.

Voici le dernier, oh dame il entre bien des ingrediens dans la composition d'une Coquette.

Lui parle-t-on d'amour, vante-t-on ses appas?
Elle impose silence en faisant la novice;
Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas,
Et sçait se démonter à visse.
D'un rire obéïssant son visage est paré,
Le robinet des pleurs s'ouvre & ferme à son gré;
Et dispensant ainsi la rigueur, la tendresse,
Crois moi, Cousine en cet état,
C'est joüer de malheur aprés tant de souplesse,
Si quelque dupe enfin ne tâte du contrat.

ISABELLE.

Savante comme tu es, tu devrois te mettre à montrer le Coquetisme en Ville, tu serois bien-tôt riche.

COLOMBINE.

Je n'y gagnerois pas de l'eau, toutes les filles savent cela: dans le fond on n'a que de bonnes intentions; & quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vûë de mariage?

UN

UN LAQUAIS.

Ha, Mademoiſelle, voila Monſieur le Comte Octave.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

ISABELLE.

Je te laiſſe avec lui; car apparemment c'eſt un épouſeur, & ma mere m'attend.

COLOMBINE.

Bon ta mere t'attend; va, va, elle eſt la maîtreſſe, elle attendra tant qu'elle voudra; demeure ici, tu en apprendras plus avec moi en un quart-d'heure, que tu ne feras en toute ta vie avec ta mere: C'eſt une façon de mari.

ISABELLE.

Tu l'aimeras donc?

COLOMBINE.

Que tu es ſotte, ne t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde ſans aimer perſonne? Mon pere m'a défendu de le voir, parce qu'il me deſtine à un Baillif du Maine qui doit arriver dans peu; ne ſuis-je pas bien malheureuſe: car imagine-toi ce que c'eſt qu'un Baillif, & un Baillif du Maine: Mais voici Octave.

SCENE III.

OCTAVE, MEZZETIN *son valet*, COLOMBINE, ISABELLE.

OCTAVE.

MAlgré la rigueur de vôtre pere, je viens vous assurer, Mademoiselle, que je perdrai plûtôt la vie, que l'esperance d'être un jour vôtre époux.

MEZZETIN.

Oüi, Mademoiselle, nous avons resolu cela; & s'il ne vous épouse, je vous épouserai moi.

ISABELLE *bas à Colombine.*

Cousine, voilà un gibier à trebuchet.

COLOMBINE.

Monsieur le Comte, vous sçavez quels sont mes sentimens pour vous, cela vous doit suffire; ne parlons point d'amour si ce n'est en chansons, vous chantez bien; voilà ma cousine qui accompagne parfaitement du clavesin, je veux vous entendre ensemble.

OCTAVE.

Mais, Mademoiselle, chanter en l'état ou je suis, penetré de douleur, desesperé.....

MEZZETIN.

Il s'est ce matin arrraché.... un corps, & si je ne l'avois empêché il alloit avaller une bouteille.... de vin d'Espagne de cette hauteur-là; *Il montre la hauteur de son coude.*

CO-

COLOMBINE.

Bon bon, si vous n'avez pas la force de chanter, vous soûpirerez, c'est la Langue la plus familiere aux Amants : allons qu'on approche le clavesin ; Mezzetin, prenez bien garde que mon pere ne vienne.

ISABELLE.

Tu me mets-là, cousine, à une rude épreuve.

On chante, & aprés qu'on a chanté arrivent.

SCENE IV.

TRAFFIQUET, PIERROT.

TRAFFIQUET.

Hola quelqu'un, Pierrot, Pierrot ?

PIERROT.

Me voila, me voila, Monsieur ; & vous criez plus fort qu'un Fiacre mal graissé.

TRAFFIQUET.

Mais avec qui diable es-tu donc ? il faut toûjours t'appeller vingt fois.

PIERROT.

Je suis avec l'Amour.

TRAFFIQUET.

Ho ho, voila du nouveau, tu es donc amoureux ?

PIERROT.

Je ne dors ni ne veille, je sens toûjours-là un tintamarre, comme s'il y avoit un regiment de Lutins.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience ; mais que vois-je, c'est Octave ! Hé que faites-vous ici, s'il vous plaît ? Ne vous avois-je pas prié de n'y plus venir ? (*Octave & Mezzetin font une reverence.*)

PIERROT.

Puisque Monsieur vous l'a dit, pourquoi y revenez-vous?

TRAFFIQUET.

Est-ce que vous prétendez, mon petit Monsieur, épouser ma fille malgré moi? (*Octave & Mezzetin respondent par des reverences.*)

PIERROT.

Monsieur, n'allez pas souffrir cela, on vous prendroit pour un insensé.

TRAFFIQUET.

Mais Monsieur, encore une fois, je n'ai que faire de toutes vos reverences, répondez à ce que je vous demande.

Octave & Mezzetin continuent leurs reverences & sortent.

TRAFFIQUET.

Vous ferez bien, Messieurs de la reverence, de ne regarder ma porte qu'avec une Lunette, je vous y salüerois d'une maniere..... Quelle plaisante conversation! toûjours des reverences.

PIERROT.

Va, va, tu n'as qu'à y revenir, je te ferai danser un branle de sortie sans violons.

TRAFFIQUET *à sa fille.*

Et vous, Madame l'impertinente, ne vous ai-je pas défendu de le voir? sçavez-vous que quand je commande je veux être obéi?

Colombine & Isabelle font une reverence.

PIERROT.

Elles ont appris à danser du même maître.

TRAFFIQUET.

Ne t'ai-je pas dit, que je ne voulois pas que tu songeasse davantage à cet homme-là pour être ton époux?

Colombine & Isabelle font encore une reverence.

PIER-

PIERROT.

Fy ; cela n'est pas votre fait.

TRAFFIQUET.

Ecoutez, ne m'échauffez pas les oreilles, il y a des maisons à Paris où l'on reduit les filles desobeissantes, merci de ma vie.....

Colombine & Isabelle sortent en faisant une grande reverence.

PIERROT.

Ma foi, Monsieur, il faut dire la verité, voila des filles bien civiles.

TRAFFIQUET.

Mais que veulent donc dire toutes ces ceremonies-là ? Voila une nouvelle maniere de répondre ; allons, allons, il faut faire cesser tout ce manége-là ; j'attends aujourd'hui un gendre qui me vient du bas Maine ; je veux envoyer sçavoir s'il est venu. Pierrot ? *Pierrot fait une reverence en fille.*

TRAFFIQUET.

Ha, Monsieur le maraut, je crois que vous voulez rire aussi ; si je prens un bâton. *Pierrot fait une autre reverence.*

TRAFFIQUET.

Quoi tu t'en mêle aussi ?

PIERROT.

Mais, Monsieur, est-ce que vous voulez m'empêcher d'être civil ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

TRAFFIQUET.

Je veux que tu passes chez Monsieur Fessemattieu pour le prier de passer ici ; & que tu ailles de-là dans la ruë de la Huchette, sçavoir si le Messager du Man est arrivé.

PIERROT.

Bon, bon, bon, Monsieur, vous attendez donc quelque panier de volaille ?

TRAF-

TRAFFIQUET.

J'attens le Baillif de Laval, qui vient pour être mon gendre.

PIERROT.

Quoi tout de bon, un homme du Maine pour être le mari de vôtre fille?

TRAFFIQUET.

Assurément.

PIERROT.

Fy, Monsieur, n'en faites rien, il ne vient que des chapons de ce païs-là.

SCENE V.

COLOMBINE *sur un petit Bureau pliant une Lettre.* PIERROT *derriere elle faisant lazzi d'être amoureux. Avant cette Scene il se passe plusieurs Scenes Italiennes, qui ne se peuvent imprimer pour les raisons qu'on en a donné ailleurs.*

UNe bougie.... Est-ce que tu n'entens pas que je demande une bougie pour cacheter cette lettre?

PIERROT.

Pardonnez-moi.... Mais c'est que.... en verité..... Mademoiselle je m'en vais.

COLOMBINE.

Pour moi je ne sai plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là; il ne voit plus, il n'entend plus; il a assurément quelque chose de brouillé dans son timbre. *Pierrot apporte le manchon de sa Maîtresse.* Tu veux donc que je cachette une lettre avec un manchon? Je te demande une bougie,

gie, m'entens-tu ? Je crois qu'il me fera perdre l'esprit..... *Pierrot fait des mines.*

Ho ho, voilà une nouvelle folie que je ne lui connoissois pas encore; depuis quand as-tu donc perdu la parole? Parles, réponds? dis donc à qui tu en as?

PIERROT.

Je n'oserois, je sens-là comme un tourbillon..... un étouffement en la nature... heurtant contre l'Amour; tenez voilà une lettre qui vous dira tout cela.

COLOMBINE.

Mais que signifie donc cette ceremonie ici, je trouve cela assez plaisant; voyons-donc que dit cette lettre. *Elle lit.*

Comme il n'y a point d'animal dans le monde qui n'aime quelqu'autre animal, c'est ce qui fait que je vous aime; autre chose ne peut vous dire, vôtre tres-humble serviteur & fidele amant Pierrot.... Mon tres-humble serviteur & fidele amant Pierrot; ha, ha, voilà donc où le bast vous blesse, Monsieur l'Amoureux; en verité je suis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT.

Hé, Mademoiselle, je sai bien que mon merite n'est pas capable de meriter... Mais d'un autre côté.... Voilà que l'occasion.... Vôtre beauté.... Je ne suis pas bien riche, mais ma foi je suis un bon garçon.

COLOMBINE.

J'entends cela le mieux du monde; mais je vous prie, Monsieur Pierrot, d'étouffer un peu vos hoquets de tendresse, & d'aller porter cette lettre-là à Monsieur de la Matotiere.

PIER-

PIERROT *s'en allant.*

Ha petit cocodrille..... ouf.

COLOMBINE.

La conquête de Pierrot n'est pas bien illustre, je sens neanmoins une secrette joye de voir que rien ne m'échappe : quelque severité qu'affectent les femmes, elles ne sont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.

SCENE VI.

COLOMBINE. MEZZETIN *en Conseiller, en habit de Ville avec une épée.* UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Mademoiselle, oilà Monsieur le Conseiller Nigaudin.

COLOMBINE *appercevant Nigaudin.*

En verité, Monsieur Nigaudin, j'ai lieu de louer vôtre diligence; nous ne devons partir pour la Comedie que dans deux heures, & je suis ravie de pouvoir pendant ce tems-là profiter de vôtre conversation.

NIGAUDIN *en toussant.*

Mademoiselle, quand il s'agira de venir vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de defaut contre moi; en cas de rendez vous auprés des Dames, je ne me laisse jamais contumacer, & je me rends bien vîte à l'ajournement personel.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur, que vous dites les choses galamment; vous avez un tour aisé & naturel dans vos

vos expressions que les autres n'ont point ; & il semble toûjours que vous demandiez le cœur, quelqu'indifferente chose que vous puissiez dire.

NIGAUDIN.

Moi, Mademoiselle, je ne vous demande rien ; vous me prenez donc pour un escroc. Il est vrai que nous autres gens de robbe la plupart, nous avons la belle élocution à commandement ; tout franc, Mademoiselle, les gens d'épée n'ont point le boute-dehors comme nous.

COLOMBINE.

Fy, ne me parlez-point des gens d'épée ; ils n'auroient jamais rien à dire, s'ils ne vous étourdissoient de leur bonnes fortunes, & s'ils ne vous faisoient le calcul du nombre des bouteilles qn'ils ont vuidées ; pour moi je ne conçois pas bien la manie de la plûpart des femmes d'aujourd'hui, on ne sçauroit leur plaire si l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne, & si on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout persillé de poudre à canon.

NIGAUDIN.

Ma foi il y a bien de l'entêtement ; car entre nous il n'y a point de gens qui tiennent une procedure si irréguliere auprés des Dames que les gens de guerre ; ils sont brusques & entreprenants sur le fait des faveurs, & n'observent jamais les délais portez par les Ordonnances de l'Amour.

COLOMBINE

Il est vrai qu'on n'est point en seureté contre leurs entreprises ; & quand ils s'imaginent d'être dans un quartier d'hyver à vivre à discretion.

NIGAUDIN.

A propos de quartiers d'hyver, Mademoiselle, il me semble qu'ils sont venus cette année quinze jours plûtot pour moi.

CO-

COLOMBINE.

Pourquoi donc, Monſieur ?

NIGAUDIN.

J'avois hypoteque ſpeciale ſur vôtre cœur ſans ce viſage d'Epétier, qui eſt arrivé, & qui ſe prétend privilegié ſur la choſe ; mais ventre-bleu nous verrons.

COLOMBINE.

Hé que craint-on, Monſieur, quand on eſt fait comme vous ?

NIGAUDIN.

Il eſt vrai qu'un Juge craint fort peu de choſe ; mais la plûpart de ces gens de guerre ſont des manieres de brutaux qui uſent d'abord des voies de fait ; nous autres nous faiſons nôtre affaire en douceur, & nous n'aimons pas le fracas de la brete.

COLOMBINE.

Vous avez aſſez d'autres endroits pour vous faire diſtinguer.

NIGAUDIN.

Ce n'eſt pas ventre-bleu qu'on n'ait du cœur ; je voudrois que vous me viſſiez aux buvettes, je fais tout trembler, & ſi tous mes confreres les Praticiens me reſſembloient, il ne ſe recevroit pas le quart des nazardes qui ſe donnent tous les jours.

COLOMBINE.

Je gagerois à vôtre air que vous opinez l'épée à la main, & je vous prendrois quelquefois pour un Colonel de robbe.

NIGAUDIN.

Vous trouvez donc mon habit joli, c'eſt un petit dés-habillé de chaſſe que je me ſuis fait faire pour la Cour, n'eſt-il pas vrai que l'épée me ſied bien ?

COLOMBINE.

A charmer.

NIGAUDIN.

Je sens quelquefois de convulsions de bravoure, que je ne saurois retenir, (*il tousse ;*) J'étois né pour la guerre, mais mon pere voyant que j'avois trop d'esprit pour ce métier-là, me mit dans nôtre Presidial de Beauvais, & m'acheta une charge d'Assesseur.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur l'Assesseur, si vous débrouillez aussi-bien un procés que vous sçavez vous faire jour dans un cœur, que vous êtes un Juge éclairé!

NIGAUDIN.

Tout franc, Mademoiselle, je ne me plains point de mes lumieres, & je vous avouë que j'ai une penetration d'esprit qui me surprend quelquefois : je jugeai dernierement un gros procés à l'Audiance, dont je n'avois pas entendu un mot.

COLOMBINE.

Pas un mot, & comment avez-vous pû rendre justice?

NIGAUDIN.

Bon, dans tous les procés il n'y a qu'une routine; une des parties m'avoit envoyé un carosse de cent pistoles, & l'autre deux chevaux gris de 600. écus, vous jugez-bien qui avoit le bon droit?

COLOMBINE.

Ho, je sçais que deux chevaux gris menent un procés bien rondement.

NIGAUDIN.

Ma foi vous avez raison, les chevaux entraînerent le carosse.

SCENE VII.

ARLEQUIN *en Capitaine*, COLOMBINE, NIGAUDIN.

LE CAPITAINE *en dedans.*

PArbleu, mon ami, je crois que tu ne me connois pas.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur, vous êtes perdu si cet homme-là vous trouve ici.

NIGAUDIN.

Comment donc?

COLOMBINE.

C'est un Officier qui est jaloux à la fureur; il a déja tué cinq ou six hommes pour n'avoir fait que me regarder.

NIGAUDIN.

Cinq ou six hommes! voila qui est bien brutal.
Il se déshabille, met son rabat & appelle son Laquais.

COLOMBINE.

Hé que faites-vous, Monsieur, à quoi vous amusez-vous-là?

NIGAUDIN.

Je sçais bien ce que je fais, il faudra qu'il soit bien lâche s'il me bat sans épée; pour plus grande sureté, vîte qu'on me donne ma robe.

COLOMBINE.

Vôtre robe, & où est-elle?

NIGAUDIN.

Je ne vais jamais sans cela, on ne sçait pas ce qui peut arriver.

COLOMBINE.

Ha, Monſieur, ne vous y fiez-pas, vous auriez toutes les robes du Palais ſur le corps, qu'il.....

LE CAPITAINE *en dedans.*

Par la mort, par la tête, ſi tu ne me laiſſes entrer, je mettrai le feu à la maiſon.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe! le voila qui entre, tenez cachez-vous vîte ſous cette table-là, & ne remuez-pas.

NIGAUDIN *ſe met ſous la table.*

Ha, ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE *entrant.*

Comment mordi, Mademoiſelle, il eſt plus difficile d'entrer chez vous que de prendre trois demilunes l'épée à la main? ſi vous ne changez de Portier, ma foi il faudra rompre tout commerce avec vous; malpeſte, une cravate de Malines qui n'eſt plus propre qu'à faire de la charpie, voila qui eſt fait, je ne rends plus de viſites qu'à des portes bâtardes.

COLOMBINE.

Monſieur je ſuis bien fâchée de l'accident de vôtre cravate; mais.....

LE CAPITAINE.

Mais, Mademoiſelle, on eſt bien-aiſe de conſerver le peu qu'on a de linge; je ſuis revenu trente fois de l'aſſaut en meilleur équipage. Il eſt vrai qu'une jolie perſonne comme vous eſt un redoutable ouvrage à corne. *Il rape du tabac, Nigaudin touſſe, le Capitaine, aprés avoir regardé de tous côtez, dit* Plaît-il?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, Monſieur... Que voila un habit bien entendu!

LE CAPITAINE.

Je ne ſuis pas mal fait, oüi; je dois ma taille à

une douzaine de bouteilles de vin que je bois réglément par jour; un grand ventre sied bien à la tête d'un bataillon, & il faut qu'un homme de guerre ait du boyau... (*Nigaudin tousse.*) Ouais qu'est-ce donc que j'entends?

COLOMBINE

Ce n'est rien, vous dis-je. Voila vos inquiétudes qui vous prennent; vous voudriez déja être hors d'ici, & vous ne songez pas qu'il y a un siécle qu'on ne vous a vû.

LE CAPITAINE.

J'y viendrois plus souvent, mais tout le genre humain y aborde; voyez, Mademoiselle, je suis le Gentilhomme de France du meilleur commerce; mais ventrebleu je ne m'accommode point de vos neutralitez.

COLOMBINE.

Mon Dieu, Monsieur, je ménage tout le monde pour des raisons particulieres; mais je sçais donner la preference à qui le merite; je me distingue en voyant les gens de Cour, les Officiers me font plaisir, je trouve des ressources avec les Financiers; & pour peu qu'on aime les bagatelles, c'est le moins qu'on puisse avoir que deux ou trois petits Abbez dans une maison.

LE CAPITAINE.

Pour les Abbez passe, on sçait bien que cette graine-là est necessaire aux femmes; mais j'enrage de voir à vos trousses un tas de gens de robe, qui sont pour la plûpart des croquants, à qui l'esprit n'a été donné que comme le sel aux jambons pour les conserver.

COLOMBINE.

Bon, l'été les femmes les soufrent faute d'Officiers; mais ce sont des oiseaux semestres qui disparoissent avec les hyrondelles: & puis les affaires viennent sans qu'on y pense, on a tous les jours malgré soi

soi des procés ; & vous sçavez qu'auprés d'un Juge sensible, l'enjouëment d'une jolie femme est toujours la meilleure piece d'un sac ?

LE CAPITAINE.

Vous voyez entr'autres un certain.... Trigaudin..... Nigaudin, un petit friquet de chicane ; par la ventre-bleu si jamais je l'y rencontre, je n'aime pas le bruit, mais assurément je lui couperai les oreilles : (*Nigaudin tousse, & Colombine tousse aussi de peur que le Capitaine ne l'entende.*)

COLOMBINE.

Hé fy, Monsieur, ne m'en parlez point, je ne le saurois souffrir ; c'est une éponge à sottise ; (*elle tousse.*)

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiselle, vous me paroissez bien enrumée ?

COLOMBINE.

Ce n'est rien, Monsieur, on ne peut pas toûjours se porter si-bien que vous ; mon Dieu que vous avez bon visage !

LE CAPITAINE.

Je le crois ma foi qu'il est bon, il y a plus de trente ans que je m'en sers jour & nuit ; je ne suis pas comme ces femmes qui le mettent le soir sous leur toilette.

SCENE VIII.

UN SERGENT & les mêmes.

LE SERGENT.

MOn Capitaine, ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce Marchand qui a fourni les justaucorps de la Compagnie?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, Monsieur le Capitaine; que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent?

LE CAPITAINE.

Je veux être un infame, si j'ai le premier sol pour faire ma compagnie; ce qui me console c'est que je dois beaucoup. (*Il écrit & sent quelque chose sous la table:*) Allons; tirez; pour une Demoiselle il me semble que vous avez-là un vilain mâtin sous vôtre table.

COLOMBINE.

Vous rêvez, je crois, avec vos mâtins?

LE CAPITAINE.

Brin d'Amour.

LE SERGENT.

Mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Chassez-moi ce chien de dessous cette table.

LE SERGENT *avec sa canne.*

Allons, tirez, à la paille. (*Nigaudin sort.*)

LE CAPITAINE.

Ho ho, mon petit ami, & que faites-vous donc ici, s'il vous plaît?

NIGAUDIN.

La Violette, Laquais, prenez ma robe.

LE CAPITAINE.

Mon petit ami, si vous ne dénichez au plus vîte, je vous ferai amoureusement descendre par la fenêtre.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur le Capitaine, vous êtes un extravagant de vous emporter sans raison; n'ai-je pas fait mon devoir de faire cacher Monsieur pour vous épargner du chagrin? tant pis pour vous si vous allez chercher où vous n'avez que faire: & vous, Monsieur, dequoi vous avisez-vous de faire du bruit mal-à-propos; il n'y a qu'un homme de robe, & Officier d'un Presidial, capable de touffer quand on le cache sous une table; puisque vous avez fait la sottise, démêlez la fusée comme il vous plaira. (*Elle sort.*)

NIGAUDIN.

Adieu, Monsieur, nous ne serons pas toûjours seul à seul; & s'il vous tombe jamais quelque Decret sur le corps, je vous apprendrai ce que c'est que de scandaliser un Juge chez des femmes.

LE CAPITAINE.

Va va petit Regratier de Justice, je me mocque de toi & de tes decrets, je suis en garnison dans une bonne Citadelle.

NIGAUDIN.

On ne traite point comme ça un Conseiller-Asseseur, & je m'en plaindrai à vôtre Citadelle; (*ils s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

TRAFFIQUET, PIERROT.

PIERROT.

MOnsieur, je viens de chez vôtre Notaire; il vous prie bien fort de l'excuser, il ne sçauroit venir aujourd'hui.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience, pourvû qu'il vienne demain.

PIERROT.

Ni demain non plus, il lui est survenu une petite affaire, je ne crois pas qu'il puisse venir si-tôt.

TRAFFIQUET.

Et quelle est donc cette affaire?

PIERROT.

C'est, Monsieur, qu'il est mort.

TRAFFIQUET.

Il est mort! tu as raison, je ne crois pas qu'il revienne de long tems; c'est bien dommage, c'étoit le seul honnête homme de Notaire que j'aye encore trouvé. Hé dis-moi, as-tu eu des nouvelles de nôtre homme?

PIERROT.

Ho oui, Monsieur, pour celui-là on m'a dit qu'il

étoit arrivé par le Poulaillier du Maine, & qu'il demeuroit tout rasibus de chez nous.

TRAFFIQUET.

Le Ciel en soit loüé, je me déferai peut-être à la fin de ma fille; & je ne verrai plus dans ma maison des animaux de toute sorte d'espece ; & particulierement cette assemblée de femmes, ou plûtôt cette Academie de folles qui s'y tenoit.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, je commençois à être bien las de toutes ces visagcresses, & j'étois resolu de prendre mon congé, ou de vous donner le vôtre; mais, Monsieur, je voudrois bien vous lâcher un petit mot tandis que je sommes sur la chose du mariage.

TRAFFIQUET.

Parles, Pierrot, que me veux-tu?

PIERROT.

Monsieur, regardez-moi bien, tel que vous me voyez je me vais marier.

TRAFFIQUET.

Toi, te marier, tu es fol!

PIERROT.

Ce qui me console, Monsieur, c'est que celle que j'épouse est aussi folle que moi.

TRAFFIQUET.

Et qui est donc cette malheureuse-là?

PIERROT.

Ho, Monsieur, vous la connoissez bien, c'est... Mademoiselle vôtre fille.

TRAFFIQUET.

Ma fille! ma fille Colombine?

PIERROT.

Vraiment, Monsieur, cela est tout prest, on n'attend plus que vôtre consentement, & le sien.

TRAFFIQUET.

Je ne fais, maraut, à qui il tient que je ne t'assomme de coups.

PIERROT.

Mais, Monsieur, il ne faut pas se fâcher, cela n'est pas si inégal; je suis un garçon une fois, & elle est une fille; & puis, Monsieur, je ne sais ce que c'est que de faire le blêche. vous me donnez quinze écus par an, j'aime mieux n'en gagner que dix & être vôtre gendre ; voila comme je parle, moi.

TRAFFIQUET *donne des coups de canne à Pierrot.*

Et moi voila comme je réponds.

PIERROT.

Eh fy donc, Monsieur, est-ce comme-ça qu'on parle de Mariage ? tenez voilà vôtre diable de Baillif, est-ce qu'il est mieux fait que moi ? La peste l'étouffe & vous aussi encore par-dessus le marché.

SCENE II.

LE BAILLIF, TRAFFIQUET, PIERROT.

LE BAILLIF.

Je crois, Monsieur, que vous avez plus d'impatience de me faire vôtre gendre, que je n'en ai de vous voir mon beau-pere, Vous avez une fille; *ergo*, vous êtes pourvû d'une drogue dont vous voudriez être défait; car une fille, c'est une fleur qui se fanne si elle n'est cueillie dans sa saison; c'est un carteau de vin de Champagne, qui jaunit s'il n'est bû dans sa primeur.

PIERROT.

Monsieur du Carteau vous n'en aurez peut-être que la bessiere.

TRAFFIQUET.

J'espere, Monsieur, que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites; car je puis vous assurer que je vous livre une fille toute neuve, & qui vous fera dans la suite un tres-bon usé.

LE BAILLIF.

Ha, cette marchandise-là ne dure toûjours que trop: vous pouvez aussi vous vanter, que vous serez le beau-pere de France le mieux engendré: je n'ai aucune mauvaise qualité; je hais le vin à la mort, j'ai une aversion incroyable pour le jeu, & je suis fort aisé à vivre; je ne crois pas avoir assommé plus de vingt païsans, & si ce n'étoit que pour des bagatelles, quelques rentes Seigneuriales (*En disant cela, il tire de sa poche son mouchoir, & laisse*

voir un pistolet, une bouteille, & fait tomber des dez & des cartes.)

TRAFFIQUET *appercevant tout cela dit bas:*

Voilà cet homme si doux, qui ne jouë & qui ne boit pas: Vous dites donc, Monsieur, que ma fille sera doucement avec vous; & qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît? (*il lui montre le pistolet.*)

LE BAILLIF.

Je porte toûjours cela sur moi, car je n'aime pas à être contredit.

PIERROT.

Monsieur, voilà un jeune homme qui est doux comme un bateau, vous ne sauriez mieux faire que de lui donner vôtre fille.

TRAFFIQUET.

Vous m'assurez que sa dot ne court point de risque entre vos mains; car vous ne jouëz point. (*Il montre des cartes à terre.*)

LE BAILLIF.

Fy, Monsieur, il n'y a que des fripons qui s'amusent à ces métiers-là; je porte quelquefois des cartes & des dez par complaisance, mais je ne m'en sers qu'en compagnie, & je vous assure que si j'étois seul je ne joüerois jamais.

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit, Monsieur, il n'y a que les mauvaises compagnies qui gâtent la jeunesse.

TRAFFIQUET.

Pour du vin vous n'en beuvez pas?

LE BAILLIF.

La crapule me fait horreur. Est-ce que les honnêtes gens boivent du vin?

TRAFFIQUET.

Je vois pourtant là quelque chose qui a assez la phisionomie d'une bouteille.

PIER-

PIERROT.

Bon, Monſieur, vous avez la berluë.

LE BAILLIF.

Ouï parbleu il l'a, ce n'eſt que de l'eau-de-vie que je porte à une femme de qualité qui eſt en couche.

TRAFFIQUET.

Allons, allons, il faut paſſer par là-deſſus, on ne fera pas un homme exprés pour moi ; apparemment vous n'épouſerez pas ma fille ſans la voir : Pierrot dis à Colombine qu'elle vienne ſaluer Monſieur.

PIERROT.

Elle n'eſt pas ici.

TRAFFIQUET.

Elle n'eſt pas ici!

PIERROT.

Non, Monſieur, j'ai vû un Chevalier avec un Abbé, qui ſont venus l'emprunter pour juſqu'à ſept heures.

LE BAILLIF.

L'emprunter! comment donc! eſt-ce là cette fille ſi neuve? Si on me l'emprunte comme ça quand elle ſera ma femme, elle ne durera pas ſi long-tems que je penſois. Mon garçon, la fille de Monſieur ſe prête donc quelquefois de main en main quand on la demande?

PIERROT.

Ouï, Monſieur, tous les jours il y a tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

LE BAILLIF.

Ouï, Monſieur du beau-pere, en tout cas ſi dans ſix mois ou un an je ne m'accommodois pas de vôtre fille, en perdant quelque choſe deſſus, vous la reprendriez?

TRAFFIQUET.

Il n'y a rien à perdre sur cette fille-là, vous en trouverez toûjours vôtre argent.

PIERROT.

On ne parle point du loup qu'on n'en voye la queuë, tenez la voilà ; ne vous avois-je pas bien dit qu'elle viendroit souper avec vous ? Il n'y a point de fille à Paris si-bien moriginée, elle ne couche jamais en ville.

TRAFFIQUET.

Ma fille, voilà le Baillif en question, tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma presence ; Monsieur, je ne vous rends pas un méchant office de vous laisser seul avec vôtre Maîtresse.. (*Pierrot fait des mines en quittant sa Maîtresse.*)

SCENE III.

COLOMBINE, LE BAILLIF.

LE BAILLIF *se reculant.*

Ne vous étonnez pas, Mademoiselle, si vous me voyez reculer trois pas au frontispice de vos charmes, vous avez des yeux capables d'embraser tout le Bailliage de mon cœur ; & depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon si bouchonnable.

COLOMBINE.

Je suis confuse de vos civilitez, Monsieur, & il faudroit avoir plus d'esprit que je n'en ai pour répondre à un compliment si arrangé.

LE BAILLIF.

Il est vrai que pour des complimens, il n'y a point d'homme dans nôtre Province qui m'ose prê-

ter le collet. J'ai harangué une fois nôtre Intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence, qu'il s'endormit tout debout, & ne s'éveilla qu'une heure aprés que j'eus fini.

COLOMBINE.

De pareils efforts d'esprit sont bons pour la Province; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

LE BAILLIF.

Bon, a-t-on de l'esprit à Paris? Si-tôt qu'il y a un fat dans un païs on l'y envoye, c'est le rendez-vous de tous les sots de la France; & de tous les Parisiens, je ne vois que les Normands & les Manceaux qui ayent un peu de brillant.

COLOMBINE.

A vous entendre parler vous ne paroissez pas content des Cavaliers de ce païs-ici; & des Dames qu'en dites-vous?

LE BAILLIF.

La, la, elles sont d'assez bonne amitié, j'en ai trouvé quelques-unes de jolies en mon chemin; mais tout franc je n'en ai point encore vû une de vôtre calibre.

COLOMBINE.

Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'esprit & des manieres de se mettre, que les femmes de Province n'ont point.

LE BAILLIF.

Ouï-da, ouï-da, je trouve qu'elles se coëffent raisonnablement haut; & je crois que leurs maris ne sont gueres coëffez plus bas.

COLOMBINE.

Où passe-t-on le tems avec plus d'économie; aujourd'hui à l'Opera, demain à la Comédie, un autre jour au Bal; on entrelasse cela de parties de jeu & de promenades, & vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où une femme soit si façonnée.

LE BAILLIF.

Pour moi je trouve cela le plus joli du monde; mais que disent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Les maris disent ce qu'ils veulent, & les femmes font ce qui leur plait; c'est la mode du Païs.

LE BAILLIF.

Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles pourront; &, s'il vous plait, quand une femme revient du Bal à cinq heures du matin avec un Cavalier, qu'elle éveille toute la maison, que disent les maris à Paris!

COLOMBINE.

Ils ne disent rien, dés que la femme est rentrée ils se rendorment.

LE BAILLIF.

Un homme qui a le sommeil si en main n'a pas besoin d'être bercé; mais, je vous prie, lors qu'une femme vend ses pierreries pour faire l'équipage de quelque galand homme qui va à l'armée, que disent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Ho, les Parisiens sont trop bons serviteurs du Roi pour trouver cela mauvais.

LE BAILLIF.

Je ne m'en dédis point, voilà de bonnes gens que ces Parisiens-là: Vaille que vaille, puisque j'ai fait les frais du voyage, je vous épouserai; mais à condition que dés le lendemain de la noce vous vous mettrez dans la Carriole du Mans pour venir regenter les chapons de ma basse-cour, l'air de Paris donne trop de mau de tête.

COLOMBINE.

Quelque loi que vous m'imposiez, elle me paroîtra toûjours douce, pourvû que je sois seure de passer avec vous le reste de mes jours, vous me tenez lieu de tout; & du moment que je vous ai vû, j'ai senti

pour

pour vous . . . Ha, ne m'obligez pas de m'expliquer, j'en dirois peut-être plus que je ne veux.

LE BAILLIF.

Les filles de ce Païs-ci sont faites avec des étoupes, il ne faut qu'une étincelle.

COLOMBINE.

J'ai une grace à vous demander; les filles, comme vous sçavez, ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage; j'ai eu toute ma vie une noble horreur pour les Baillifs du Maine, ne pourriez-vous point changer de charge, & vous faire homme de qualité ?

LE BAILLIF.

Tres-volontiers, rien n'est plus aisé, aussi-bien je suis en pourparler avec un Marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée; & comme il a besoin d'argent, il me veut vendre sa charge de Marquis avec sa pratique.

COLOMBINE.

Ho, Monsieur, que cela me fera de plaisir; mais en achetant une charge de Marquis, n'oubliez pas, s'il vous plaît, de vous faire donner les airs déhanchez de ces Messieurs-là ?

LE BAILLIF.

Ho, je n'en ai que faire; quand on a été toute sa vie élevé dans le bas Maine, les airs de Cour ne sont que trop familiers: Adieu, ma belle enfant, touchez là-dedans, dans une heure au plus tard je vous fais Marquise ou Baillivesse, vous choisirez.

COLOMBINE.

La sotte pecore qu'un homme qui a le mariage en tête ! une fille un peu sçavante sur l'article le manie comme un chamois; voyez, je vous prie, cet idiot de Baillif qui va se faire Marquis : pour m'essayer, le premier Marquis qui me tombera sous la pate, j'en ferai un Procureur Fiscal.

Dans l'intervalle de cette Scene & de celle qui suit, il se passe des Scenes Italiennes.

SCE-

SCENE IV.

COLOMBINE, TRAFFIQUET.

TRAFFIQUET.

JE vous prie, Mademoiselle ma fille, de ne me point échaufer les oreilles, je sçais ce qu'il vous faut, & c'est à vous à obéir, quand je vous ai choisi un mari, entendez-vous?

COLOMBINE.

Comme je suis une partie des plus interessées dans l'affaire, je crois, mon pere, que mon choix est du moins aussi necessaire que le vôtre, & je vous dirai franchement que cet homme-là n'est point fait pour moi.

TRAFFIQUET.

N'est point fait pour vous! J'en suis d'avis, il faut vous l'essayer; mais voyez, je vous prie, comme cela fait la raisonneuse.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, mon pere, laissez-moi mener cette affaire-là; vous êtes plus vieux que moi, j'en conviens; mais je me connois mieux en maris que vous.

TRAFFIQUET.

Et que trouvez-vous, s'il vous plaît à redire au mari que je vous propose?

COLOMBINE.

Bon, c'est un homme qui se presente de front au mariage, & qui ne sçait pas ce que c'est qu'un préliminaire d'Amour.

TRAFFIQUET.

Hé, de par tous les Diables, par où veux-tu donc qu'il

qu'il se presente, par l'oreille? tant mieux s'il commence à entrer en matiere; en fait de mariage, je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE.

Quoi, mon pere, vous voudriez?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le veux.

COLOMBINE.

Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vû?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le prétends.

COLOMBINE.

J'ai trop de raison pour...

TRAFFIQUET.

Si tu as de la raison tu dois m'obéïr, & prendre le parti qui se presente. (*Octave paroît à la Cantonade, & fait des mines à Colombine.*)

COLOMBINE.

Le parti qui se presente....

TRAFFIQUET.

Oüi, le parti qui se presente.

COLOMBINE.

Assurément?

TRAFFIQUET.

Oüi, s'il vous plaît, il ne faut point tant faire de gestes ni de grimaces, est-ce qu'il lui manque quelque chose?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

TRAFFIQUET.

Est-il tortu ou bossu?

COLOMBINE.

Je trouve sa taille dégagée & engageante.

TRAFFIQUET.

Est-ce qu'il n'a pas d'esprit, va va, ce n'est pas le plus necessaire en ménage.

CO-

COLOMBINE.

Son esprit me charme, & je connois peu de gens qui en ayent plus que lui.

TRAFFIQUET.

Et pourquoi donc n'en veux-tu point?

COLOMBINE.

Moi je n'en veux pas? Il faudroit, mon pere, que je fusse bien aveugle, ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRAFFIQUET.

Ho, que ne parles-tu donc, j'allois me mettre en colere; voyez, je vous prie, quand on ne s'entend pas; vien, ma fille, que je t'embrasse.

COLOMBINE.

Que cet embrassement me fait de plaisir! (*En embrassant son pere elle donne sa main à baiser à Octave.*)

TRAFFIQUET.

Tu réponds dignement aux soins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE.

J'aimerois mieux mourir, mon pere, que de vous desobliger.

TRAFFIQUET.

Tu me promets donc de ne plus songer à cet étourdi?

COLOMBINE.

Je ne le verrai de ma vie, c'est un homme que je ne puis souffrir.

TRAFFIQUET.

Et moi pour reconnoître ton obéïssance, je te promets d'augmenter ton trousseau de six chemises, & de t'aller voir toutes les Fêtes & Dimanches quand tu seras au Maine.

COLOMBINE.

Au Maine, mon pere, & que faire-là?

TRAFFIQUET.

Accompagner ton mari.

CO-

COLOMBINE.

Mon mari! ce n'est pas son dessein de quitter Paris.

TRAFFIQUET.

Et vraiment si, il est Baillif du Maine.

COLOMBINE.

Octave est Baillif du Maine, & depuis quand donc?

TRAFFIQUET.

Que diable veux-tu donc dire avec ton Octave? je crois que tu es folle.

COLOMBINE.

Quoi ce n'est pas Octave que vous me voulez donner pour mari?

TRAFFIQUET.

Non assurément.

COLOMBINE.

Bon bon, vous vous moquez, vous voulez rire? *Colombine fait toûjours des mines avec Octave.*

TRAFFIQUET.

Je ne ris point, & je veux... (*Il se tourne, & apperçoit Octave qui lui fait une reverence, & s'en va.*) C'est donc ainsi, coquine, que tu fais état de mes remontrances, que tu te moques de moi?

COLOMBINE.

Mon pere...

TRAFFIQUET.

Va, je t'abandonne.

COLOMBINE.

Hé, mon pere.....

TRAFFIQUET.

Je te dés-herite.

COLOMBINE *tout doucement.*

Mon petit papa.

TRAFFIQUET.

Je te donne ma malediction, & tu mourras vieille fille. *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ho criez tant qu'il vous plaira, je n'irai pas perdre un Amant pour la mauvaise humeur d'un pere; nous sommes dans un tems où il faut garder le peu qu'on en a: Mais voici nôtre amoureux Pierrot, il faut l'écouter un moment & nous en divertir.

SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

ENfin, Pierrot, te voila dans le bourbier jusques au col, dequoi t'avises-tu d'être amoureux? tu ne fais plus que quatre repas par jour; tu ne saurois plus t'éveiller qu'à midi sonné; tu vois bien qu'en cet état-là, tu ne peux pas la faire longue. Hé bien je mourrai. Tu mourras? Sais-tu bien qu'il n'y a rien de si triste que la mort? Il n'importe, je ne verrai plus cette cruelle; je ne verrai plus cette ingrate, cette .... (*Il apperçoit Colombine.*)

COLOMBINE.

Que dis-tu-là?

PIERROT.

Je dis, je dis, Mademoiselle, que quand je ferai mort je ne verrai plus goute.

COLOMBINE.

C'est donc à dire que ta folie te dure toûjours?

PIERROT.

Mademoiselle, assurément vous me ferez faire quelque mauvais coup; je me ferois déja jetté vingt fois par la fenêtre de nôtre grenier s'il avoit été seulement d'un étage plus bas.

CO-

COLOMBINE.

Tu te mocques, Pierrot, quand on est bien amoureux on n'est pas à un étage prés ; je te conseille de ce pas d'aller faire ce saut-là pour l'amour de moi.

PIERROT.

Assez vilain petit Porc-épic, le Ciel vous punira : ô Amour, Amour ! ô Pierrot, Pierrot ! (*Il s'en va, & un Laquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Mademoiselle, voila la Comtesse Flaméche, & la Marquise Bistoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE.

La Comtesse Flaméche, & la Marquise Bistoquet, je ne connois point ça, de quel mauvais vent ces femmes-la abordent-elles chez moi ? Il faut que ce soient des Provinciales.

LE LAQUAIS.

Ce sont des Dames qui disent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE.

Faites-les entrer ; voilà de ces chiennes de visites qu'on ne sauroit éviter.

SCE-

SCENE VI.

Pour l'intelligence de cette Scene, il faut savoir qu'Octave ayant appris que Colombine avoit dit au Baillif d'acheter un Marquisat, croit qu'elle l'aime veritablement; & pour l'en dégoûter il fait habiller Mezzetin & Pasquariel en femmes, & les envoye chez Colombine afin qu'ils la dégoutent du Baillif.

LA MARQUISE *Pasquariel,*

LA COMTESSE *Mezzetin,*

COLOMBINE.

Le Laquais qui porte la queuë à la Marquise, la tient fichée dans sa culote, & de ses deux mains il casse des noix.

LA MARQUISE, LA COMTESSE, & COLOMBINE, *toutes trois ensemble.*

LA COMTESSE

HE bon jour, Mademoiselle, comment vous portez-vous? il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, & de profiter de l'honneur de vôtre voisinage.

LA

LA MARQUISE.

On a dû vous dire, Mademoiselle, que mon équipage s'est arrêté vingt fois à vôtre porte ; mais vous êtes introuvable, & vous êtes toute des plus rares.

COLOMBINE.

En verité, Mesdames, je suis dans la derniere confusion, d'avoir si mal profité de l'honneur de vôtre visite: Hola; quelqu'un, des siéges.

Elles se taisent toutes les trois; & aprés un petit silence, toutes les trois ensemble disent ce qui suit.

LA COMTESSE.

Peut-on sçavoir, la Belle, quels sont vos plaisirs? vous êtes toûjours dans le grand monde; on dit que c'est vous qui faites l'honneur du quartier.

LA MARQUISE.

Mais voyez ce tein, je vous prie, Madame la Comtesse, apparemment vous l'avez pris du bon faiseur? jamais je n'ai rien vû de si charmant.

COLOMBINE.

Je suis ravie, Mesdames, d'avoir un voisinage aussi agréable que le vôtre, quand vous voudrez nous jouërons ensemble; mais je vous avertis que je suis la plus malheureuse fille du monde.

(*Elles se taisent de nouveau.*)

LA COMTESSE.

Nous faisons nos visites du quartier; une charette de foin a fait un embarras, ce qui nous a obligées de nous sauver chez Lamy, où nous avons bû chacune trois bouteilles de vin pour nous dés-ennuyer.

COLOMBINE.

Six bouteilles de vin à deux femmes?

LA

LA MARQUISE.

Il faut dire la verité, Madame la Comtesse porte le vin comme un charme.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise veut qu'on lui rende justice, & qu'on dise qu'il n'y a point de Breton qu'elle ne boive par-dessous la jambe; c'est bien le plus hardi vin de femme.

COLOMBINE.

Avec ces talens-là, Mesdames, il est à présumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne.

LA COMTESSE.

Vous ne vous trompez point; à propos de mariage, ma belle Voisine, on m'a dit que vous couchiez la Noce en jouë; une fille comme vous se peut-elle resoudre à cette vilainie-là?

COLOMBINE.

Pour moi, Madame, je ne trouve rien de vilain à faire ce que tout le monde fait & ce que vous avez fait vous-même.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais je n'avois que quinze ans pour lors, vous sçavez que c'est un âge terriblement scabreux pour une fille; pourrez-vous abandonner vôtre taille aux accidents du mariage?

COLOMBINE.

J'ai assez de peine à m'y resoudre; mais que voulez-vous, il faut bien prendre le benefice avec les charges.

LA MARQUISE.

Faites comme moi, Mademoiselle; depuis que j'ai épousé mon mari nous ne couchons plus ensemble.

LA COMTESSE.

Cela est fort bon pour vous, Madame la Marquise, qui avez quantité d'enfans de vôtre premier lit; mais

un

une fille qui se marie, est bien-aise de savoir au juste à quoi elle est propre.

LA MARQUISE.

Pour moi je suis malheureuse en garçons, je n'en saurois élever, je n'en ai plus que dix-sept.

COLOMBINE.

Dix-sept, en verité, Madame, l'Etat vous est bien obligé de lui donner tant de bons sujets.

LA COMTESSE.

J'en aurois bien eu vingt-cinq ou trente si tout étoit venu à profit, mais les fausses-couches ont fait de terribles bréches dans ma famille, le diroit-on à ma taille? (*Elle se promene.*)

COLOMBINE.

Elle est d'une finesse extraordinaire, on croiroit que vous allez rompre.

LA COMTESSE.

Depuis deux ans, Dieu merci; j'en suis un peu la maitresse, j'ai obligé Monsieur le Comte à faire lit à part; car je suis presentement bien revenuë de la bagatelle.

COLOMBINE.

Et Monsieur vôtre époux prendra-t-il toûjours ce petit divorce en patience?

LA COMTESSE.

Madame, il fera comme il pourra.

LA MARQUISE.

Peut-on savoir, ma chere, qui vous épousez?

COLOMBINE.

Plusieurs partis me recherchent; mais mon pere, me destine à un Baillif du Maine, &....

LA MARQUISE.

A un Baillif, ... à un Baillif, ...; ah, ouf, je me trouve mal; un Baillif, ha quelle ordure!

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, avez-vous des vapeurs?

LA COMTESSE.

Ha, Mademoiselle, vous ne deviez jamais lâcher le mot de Baillif; à l'heure qu'il est cela me dévoye : un Baillif! encore si c'étoit un Procureur Fiscal. (*Elles se jettent toutes deux sur leurs sieges faisant des contorsions.*)

COLOMBINE.

Ha que je suis malheureuse ! voilà deux femmes qui me vont demeurer dans les mains; hola quelqu'un, mes Laquais, ma Femme-de-Chambre.

Toutes deux ensemble; Un Baillif; (*Elles s'en vont, & quand elles sont à la Cantonade.*)

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

LA COMTESSE.

Si je passe la premiere, je veux que cinq cent mille diables me tordent le col: (*A force de civilitez & de contorsions leurs commodes tombent.*)

COLOMBINE *aprés qu'elles sont sorties.*

Non, je ne crois pas que de mémoire d'homme on ait jamais reçû une si impertinente visite ; elles n'ont que faire de me tant dégoûter du Baillif, si je l'épouse ce ne sera qu'à mon corps défendant.

Aprés cette Scene, il s'en fait encore plusieurs d'Italiennes ; & entr'autres, une dans laquelle Octave ayant sû la réüssite de la visite que Mezzetin & Pasquariel, déguisez en femmes, ont renduë à Colombine, leur ordonne de ne s'en pas tenir là, & de s'habiller en Bohemiens, & de joindre avec eux quelques Fourbes, ensuite faire en sorte sous ces déguisemens de trouver le Baillif, & sous prétexte de lui dire sa bonne-avanture, le dégoûter tout-à-fait du mariage; ce qui donne occasion à la Scene qui suit

SCE-

SCENE VII.

MEZZETIN, PASQUARIEL *en Bohemiens suivis d'autres Bohemiens & Bohemiennes, qui trouvant le Baillif, dansent & chantent autour de lui.*

ARLEQUIN.

Quand vous serez las de chanter, vous me direz peut-être ce que vous me voulez ? (*Ils continuent à danser.*)

ARLEQUIN *à Mezzetin.*

Monsieur le meneur de Ballet, peut-on sçavoir qui sont ces sauterelles-là ? (*en montrant deux Bohemiennes.*)

MEZZETIN.

Ce sont des filles surnaturelles qui connoissent les Astres, les Langues, & tout ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde & hors du monde, elles ne parlent qu'en vers, enfin ce sont des filles d'un merite sublime. Tenez quel âge donneriez-vous à celle-là ?

MEZZETIN.

Elle est bien jeune; mais je crois que quand on la mariroit elle n'en mourroit pas.

MEZZETIN.

Elle est de l'âge du Cheval de Troye : Voyez-vous cette autre-là, c'est la femme du Zodiaque; elle accoucha un jour des douze Signes.

ARLEQUIN.

Quoi voilà la mere du Capricorne ?

MEZZETIN.

Assurément.

ARLEQUIN.

Si cela eſt, Madame, vous êtes grand'-mere de bien des gens, & tous vos enfans ne ſont pas dans le Zodiaque; mais il me ſemble que vous m'aviez dit qu'elle étoit fille?

MEZZETIN.

Cela eſt vrai, elle a été cinq ou ſix cens ans femme, & puis elle eſt redevenuë fille.

ARLEQUIN.

Voilà un beau ſecret avec lequel on gagneroit bien de l'argent en ce Païs-ci: Puiſque ces creatures-là ſçavent tant de belles choſes, elles pourront donc bien me déterminer ſur un Mariage?

MEZZETIN.

Vous ne pouvez pas mieux vous adreſſer. (*Mezzetin & ſa troupe s'en vont en danſant & chantant.*

ISABELLE & COLOMBINE *en Bohemiennes, reſtant avec Arlequin.*

ARLEQUIN, *aprés s'être campé au milieu d'elles.*

Meſdames, pour venir à la concluſion,
Vous ſçaurez que je ſens une convulſion,
Un appetit nommé vapeur de Mariage;
Un la... quelque Arlequin qui demande paſſage.
Me dois-je marier?

ISABELLE *geſticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raiſon.
Et vous, à vôtre avis, me marirai-je ou non?

COLOMBINE *geſticule & ne dit mot.*

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit; à ces mots il n'eſt point de replique;
Dans

Dans leur Langue à mon tour, il faut que je m'explique.

(*Il gesticule & fait beaucoup de contorsions, & puis dit :*)

Vous m'entendez donc bien, enfin sans tant rler :
Car cela vous fait mal, devrois-je convoler ?

ISABELLE.

Ouy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment !

ISABELLE.

Ouy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Quelle peste de gamme !

ISABELLE.

C'est manquer de bon sens que de vivre sans femme.

COLOMBINE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

ISABELLE.

Ouy, l'Himen est des Dieux le plus parfait ouvrage ;
C'est le port assuré dans le libertinage,
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,
Le bridon qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guerit seul la brûlure amoureuse ;
Des blessures du cœur l'appareil souverain,
Et la forge en un mot de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connois bien pourtant de plus d'une fabrique,
Qui ne furent jamais faits dans cette boutique :
Enfans du pur hazard, & sans aller plus loin,

J'en trouverois peut-être ici plus d'un témoin.

(*Il montre le Parterre.*)

COLOMBINE.

Non, l'Hymen tel qu'il soit est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage;
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux?
Une terre fertile en bois malencontreux:
Un magasin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandise mêlée, & bien de contrebande,
C'est l'écueil du plaisir, pour tout dire en un mot,
C'est une sourissiere, où l'on attrape un sot.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Cet avis à mon goût vaut bien l'autre, Madame.

ISABELLE.

Un homme ne sçauroit vivre content sans femme;
Sans elle un maison iroit tout de travers;
Elle sçait du destin partager les revers,
Elle sert un mari, soulage sa vieillesse.
La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des Cieux;
La beauté fut son lot, l'esprit son appanage,
La vertu son domaine, & l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Ouy cela se disoit du temps de Jean de Vert.

COLOMBINE.

Plûtôt que prendre femme épouses un desert,
Par elle une maison va toute en décadence,
Elle ne met jamais de frein à sa dépense:
Elle accroît les chagrins, loin de les partager,
La femme est en tout tems un éminent danger,
Un vaisseau sur lequel le Nocher le plus sage,
Apprehende le calme autant qu'il fait l'orage;
C'est l'arsenic du cœur, la fureur la conduit;
L'inconstance en tout tems ou l'escorte ou la suit,
Et la vangeance enfin est toûjours devant elle.

AR-

ARLEQUIN.

Ho vous avez raison, je sçais qu'une femelle,
Qui prétend se vanger d'un époux offensif,
Devient des animaux le plus vindicatif.

ISABELLE.

Quand on la nomme un mal & doux & necessaire,
C'est qu'on lui voit toûjours quelque vertu pour plaire;
Si le Ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura sur l'esprit répandu ses tresors;
Si des biens de fortune elle n'est pas fournie,
Elle se fait un fonds de son œconomie:
La sotte d'ordinaire a l'esprit complaisant;
La folle quelquefois plaît par son enjouëment:
Dans une femme enfin toûjours quelque merite,
De ses petits defauts aisément nous raquitte.

ARLEQUIN.

Qui nous raquittera, dites-nous s'il vous plaît,
Lorsque de nôtre honneur elle tire interêt?

COLOMBINE.

Si de quelques vertus les femmes sont pourvûës,
Ces vertus de defauts sont souvent corrompuës;
La Belle est toûjours bête, ou croit qu'un tein fleuri
Est un trop bon morceau pour un sot de mari:
La Sçavante ne dit que vers, metamorphose,
Et méprise un époux qui ne parle qu'en Prose;
Celle qui d'un beau sang voit ses peres issus,
Vous conte ses ayeux pour toutes ses vertus.
Non, quelque qualité qui regne dans son ame,
Quelque vertu qu'elle ait, c'est toûjours une femme,
C'est-à-dire attentive à l'Amant qui languit;
Et vous sçavez, *casta quam nemo rogavit*.

ARLEQUIN.

Voilà, je vous avouë, un extrait de forciere,
Que les femmes devroient jetter dans la riviere,
Elle en dit peu de bien.

COLOMBINE.

Touchez-là, j'en diray,
Foi de fille-d'honneur, si-tôt que j'en sçauray.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Mais parlez-moi François..... Là, si je me marie,
Ne serai-je point .... Là ...

ISABELLE.

Quoi, là.

ARLEQUIN.

Je vous en prie,
Ne me déguisez rien.

ISABELLE.

Quoi donc!

ARLEQUIN.

Là, ce qu'étoit
Peut-etre vôtre époux dans le tems qu'il vivoit.

ISABELLE.

Voilà donc l'encloüeure, & le mot peremptoire.
Sur ce point douloureux on en fait bien acroire,
Et l'on en dit bien plus qu'on n'en fait à Paris;
Ce sont-là des terreurs pour les petits esprits...

ARLEQUIN.

Et pour les grands par fois.

ISABELLE.

Des visions cornuës.
Que les hommes vont mettre en leurs têtes fourchuës.

ARLEQUIN.

Ce sont elles, morbleu, qui nous les plantent-là.
(*Il se touche au front.*)
De par Belzebut.

ISABELLE.

Bon, approchez, venez-çà,
Regardez-moi bien; non, vous n'avez point la mine
De recevoir échec de la gent feminine;
Vous êtes beau, joli, bien fait .....

AR-

ARLEQUIN.

Assurément.

ISABELLE.

Vous avez de l'esprit, le port fier, l'air charmant;
Allez, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Mauvaise sauvegarde
Contre les accidens qu'une femme vous garde.

COLOMBINE.

Moi je dis à vous voir seulement par le dos.

ARLEQUIN.

Ah Ciel! nous y voilà.

COLOMBINE.

Je vous dis en deux mots,
Que vous avez tout l'air, la phisionomie,
L'œil, le nez, la façon, la metoposcopie
D'un homme à qui l'on doit faire un mauvais parti;
Je vois sur vôtre tein bien du broüillamini;
Vos aspects sont malins, vous avez le front large.
Vous me portez tout l'air d'en avoir une charge.

ARLEQUIN.

Ha! je sens déja là. (*Il se touche à la tête.*)

ISABELLE.

Animal défiant,
Vous croyez donc?

ARLEQUIN.

Ma foi je crois à l'ascendant;
Ce grand front, cet aspect, tout cela m'entortille.

ISABELLE.

Vous croyez donc la femme un sexe bien fragile?
C'est une citadelle, on ne l'insulte pas,
Sans l'assieger en forme & donner des combats:
On prend quelques dehors armé de brusquerie;
Mais enfin quand le jeu passe la raillerie,
Que l'ennemi faisant floter ses étendars,
Vient du corps de la place attaquer les remparts,
De l'honneur retranché forcer les palissades;

 C'est

C'est pour lors qu'une femme, avec plusieurs grenades
Pleines d'emportement, de courroux, de mépris,
Vous écarte bien-tôt ces assigeans transis.

ARLEQUIN.

Les François sont pourtant (soit dit sans vous déplaire)
Drôles qui n'ont pas peur du feu pour l'ordinaire;
Ils entendent, dit-on, les sieges comme il faut,
Et sont en droit d'aller brusquement à l'assaut.

COLOMBINE.

Ne vous reposez point sur cette citadelle;
On a beau nuit & jour y faire sentinelle,
Quelque chemin couvert en tout tems y conduit;
A ces remparts d'honneur, dont on fait tant de bruit,
Je ne m'y firois moi que d'une bonne forte:
L'or est une machine & bien prompte & bien forte;
L'époux sur les crenaux observe vainement
La démarche que font les troupes d'un Amant,
Il s'endort quelquefois; cependant on s'avance,
La femme ne peut pas toûjours être en défense;
On capitule enfin. Et là, là, croyez-vous
Qu'un traité que l'on fait sur la bréche, à l'Epoux
Soit fort avantageux?

ARLEQUIN.

Dans cette conjoncture,
Je crois bien que c'est lui qui paye avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'un
Plus courageux que moi, prendra femme en commun,
Je prétends me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra goûter du mariage,
En ces occasions on court plus de danger
A bâtir sur son fond que sur un étranger,
Je ne târerai point de la ceremonie.

ISA-

ISABELLE.

Vous n'en tâterez point? alte-là, je vous prie.

COLOMBINE.

Point de femme, mort-bleu.

ISABELLE.

Si vous n'en prenez pas
Vous n'avez point encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Helas!

COLOMBINE.

Et si vous en prenez, moi je vous signifie,
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.

Elles le prennent toutes les deux chacune par une manche de son justaucorps.

ARLEQUIN.

C'en est fait, je suis mort, je n'en puis revenir,
Prédiseuses du Diable, ha! laissez-moi partir.

ISABELLE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voye
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ha plûtôt qu'on me noye!

COLOMBINE.

Pour vous laisser, je veux vous mettre hors d'état
De ne pouvoir jamais sortir du Celibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, je suis le dernier de ma race.

ISABELLE.

Que de bruit!

COLOMBINE.

Qu'on me suive.

ARLEQUIN.

Hé Mesdames, de grace,
Un accord, je ferai six mois de l'an garçon,
Et six mois marié.

ISABELLE.

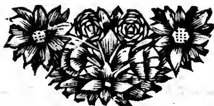
Marchez.

COLOMBINE.

Que de façon !

Elle emportent chacune une manche de son justaucorps, il crie au voleur, Mezzetin & sa troupe reviennent, & dansant & chantant autour de lui, l'achevent de deshabiller, & luy emportant sa bourse avec sa culote, s'en vont & font finir l'Acte.

Fin du second Acte.



ACTE



ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

JE n'entends point parler de nôtre Baillif, il faut que le traité de cette Charge de Marquis l'arrête chez quelque Notaire; il n'en est pas encore où il pense, & je lui garde le meilleur pour le dernier,

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, Madame Pindaret.

SCENE II.

MADAME PINDARET, COLOMBINE.

Me PINDARET.

HA, ma chere Belle, que je suis heureuse de vous rencontrer! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE.

On ne m'a point dit, Madame, que vous m'ayez fait cet honneur-là: il est vrai que j'ai le domestique du monde le plus brutal; qu'une femme de qualité me vienne voir, on ne m'en dit rien; qu'une Procureuse frappe à ma porte, on m'en vient faire la honte en pleine compagnie.

Me PINDARET.

En verité, Mademoiselle, il faut que vôtre train soit travaillé d'un prodigieux dévoyement de mémoire; ouy, je crois que je suis venuë ici plus de dix fois depuis les Calandes du mois dernier.

COLOMBINE.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît? Les Cal....

Me PINDARET.

Les Calandes, Mademoiselle, c'est là la maniere de compter des Romains & la mienne: si ma servante datoit sa dépense autrement, elle ne coucheroit pas chez moi deux jours de suite; je veux de l'érudition jusques dans ma cuisine.

COLOMBINE.

Que vous êtes heureuse, Madame, de sçavoir tant de

de belles choses! Si j'avois l'advantage de vous voir souvent, je crois que je deviendrois une habile fille.

Me. PINDARET.

Il faut dire la verité, on se décrasse assez à ma compagnie; & tout le monde avoue que je n'ai point la conversation roturiere.

COLOMBINE.

Ha, que cela est joliment dit, la conversation roturiere! comment pouvez-vous fournir à la dépense d'esprit que vous faites? si vous ne nous ménagez, vous n'en aurez jamais assez pour le reste de vos jours?

Me. PINDARET.

Bon, cela ne me coute rien, & à une femme comme moi, qui se jouë des Auteurs, j'entretiens commerce avec les Anciens, & je fraye aussi avec les Modernes.

COLOMBINE.

Avec les Anciens, Madame?

Me. PINDARET.

Assurément, Mademoiselle, j'en attrape assez le vrai, & je veux vous faire voir quelle est ma lecture quotidienne; Laquais, petit garçon, donnnez-moi mon Juvenal?

LE LAQUAIS.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre Juvenal?

Me. PINDARET.

Ce Livre in quarto que je vous ai tantôt donné.

LE LAQUAIS.

A moi, Madame, un quartot; vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

Me. PINDARET.

Hé le petit ignorant! qu'il vous arrive une autrefois de l'oublier; je prends toûjours la précaution de me faire escorter de ce Livre-là quand je vais en visite

visite de femme, pour me dédommager des minuties de leur conversation.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle mettre à profit jusques à son ennui.

Me. PINDARET.

Estes-vous comme moi, ma chere, toutes les visites de femmes me donnent la colique.

COLOMBINE.

Non, Madame, je ne suis point d'une complexion si délicate: à vous dire vrai, j'aime beaucoup mieux la conversation des hommes, & je voudrois par fois qu'il n'y eût que moi de femmes au monde.

Me. PINDARET.

Vous auriez de la chalandise; j'allay voir il y a quelque-tems une Marquise, je ne fus qu'un quart-d'heure avec elle, c'étoit pendant la Canicule; sa conversation ne laissa pas de m'enrhumer si fort, que je me suis mise trois semaines au gruau pour en revenir.

COLOMBINE.

Cela étant, Madame, quand vous allez en visite de Marquises, de crainte de vous enrhumer une seconde fois, il faudroit encore faire porter un manteau fourré avec vôtre Juvenal.

Me. PINDARET.

Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va l'ignorance de cette femme-là.

COLOMBINE.

Une femme de qualité ignorante, vous me surprenez?

Me. PINDARET.

Ignorantissime; croiriez-vous... Mais non, cela n'entre point dans l'esprit.

COLOMBINE.

Mais encore?

Me.

Me. PINDARET.

Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle Olympiade mourut Epaminondas.

COLOMBINE.

Ha Ciel, quelle ignorance! en verité, Madame, vous fûtes bien-heureuse d'en être quitte pour un rhume, cela valoit bien la peine de tomber en apoplexie.

Me. PINDARET.

Il ne tint qu'à moi. A propos, Mademoiselle, avez-vous vû mon Madrigal?

COLOMBINE.

Non, Madame, cela n'est pas venu jusqu'à moi.

Me. PINDARET.

Vous n'êtes donc pas de ce monde; c'est une piece qui a souffert déja la troisiéme édition, qui a marié les quatre filles de mon Libraire; je vais vous le lire.

COLOMBINE.

Vous me ferez, je vous assure, un sensible plaisir.

Me. PINDARET *tire quantité de paperaces.*

Ce n'est pas cela. c'est un Rondeau sur une absence que je laisse quelque tems mitonner sur le réchaud de la reflexion.... Ni cela, c'est la vie de Themistocle en Vers Burlesques; je tiens un Poëme épique aux cheveux qui surprendra tout Paris. Ha voici nôtre Madrigal. Sur l'inconstance d'une Maîtresse qui changea d'Amant, parce qu'il avoit soûpiré par le derriere, vous entendez bien cela?

COLOMBINE.

Ho ouy, cela s'entend de reste, peu s'en est fallu que je ne le sente.

Me. PINDARET *lit.*

MADRIGAL.

Quoi pour avoir laiſſé ſauver un priſonnier,
Qui n'a de voix que pour crier,
Vôtre cœur fait la pirouette,
Et ſe fait un nouvel Amant!
On dira, volage Lizette,
Que ce cœur eſt ſi Girouette,
Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE.

Ha, Madame, quel merveilleux talent vous avez pour la Poëſie!

Me. PINDARET.

J'ai d'aſſez belles humanitez, comme vous voyez; mais je me vais donner à la Phyſique.

COLOMBINE.

A la Phyſique, Madame?

Me. PINDARET.

Ouï, Mademoiſelle, c'eſt une des plus nobles Sciences qu'il y ait: elle a pour objet tout ce qui tombe ſous les ſens; & par conſequent le corps humain, qui eſt la plus belle & la plus parfaite de toutes les ſtructures humaines. Adieu, Mademoiſelle, je ſens que ma colique me veut reprendre.

COLOMBINE.

Quoi ſi-tôt, Madame?

Me. PINDARET.

Je ne me proſtituë jamais à une longue converſation, & j'aime les viſites breves & laconiques.

SCE-

SCENE III.

ARLEQUIN *en Marquis, entre en chantant & en dansant, se donnant des airs de Marquis ridicule, peignant sa perruque,* COLOMBINE, Me. PINDARET.

ARLEQUIN.

HE bien morbleu, Madame, les airs de Cour nous sont-ils naturels? La lare la, (*il chante.*) Vous allez voir comme je vous charmarre une danse sérieuse; hé Laquais, Laquais, lâches-nous un coup de chanterelle, je veux tracer un menuet avec vous. (*Il veut prendre Colombine.*

COLOMBINE.

Je vous prie, Monsieur, de m'en dispenser; je suis d'une fatigue outrée, & voilà huit nuits de suite que je cours le Bal.

LE MARQUIS.

Il faut donc que Madame danse à vôtre place.

Me. PINDARET.

Moi, Monsieur, excusez-moi, s'il vous plaît; je ne danse point, je fais des Vers.

LE MARQUIS.

Parbleu, Madame, vous danserez en Vers, ou vous creverez en Prose.

COLOMBINE.

Allons, courage, Madame, voulez-vous qu'on envoye querir vôtre Juvenal?

LE MARQUIS *danse avec Madame Pindaret, & elle se laisse tomber.*

Voilà un Vers à qui il manque un pied.

Me.

Me. PINDARET.

Ah! ah! voilà un Menuet qui m'a mise sur les dents; j'aimerois mieux faire vingt Sonnets, que de... ah ! ah! souffrez, Mademoiselle, que je vous quitte pour m'aller mettre au lit.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, allez vous faire tirer trois palettes d'Epigrammes de la Veine Poëtique. Hé bien morbleu, Mademoiselle, ne vous avois-je pas bien dit qu'il n'y avoit gueres de Marquis plus ridicule que moi?

COLOMBINE.

A vous parler sincerement, pour un Marquis de nouvelle impression, vous ne joüez pas mal vôtre rôle, & l'on croiroit que vous l'auriez étudié toute vôtre vie.

LE MARQUIS.

Etudié, moi, étudié; ha palsembleu, vous ne le prenez pas mal, étudié; vous ne savez donc pas que je suis homme de qualité? à peine sai-je écrire mon nom.

COLOMBINE.

Vous voulez vous divertir, je sais ce que je dois croire, & j'appelle de vôtre modestie.

LE MARQUIS.

Cela est parbleu comme je vous le dis; & je veux que le Diable m'emporte si jamais j'ai eu d'autres Livres qu'un Almanach avec un parfait Maréchal: Bon, que nous faut-il à nous autres gens de Cour, beaucoup de bonne opinion soupoudrée de quelques grains d'effronterie; voilà toute nôtre science auprés des femmes. (*Il se promene sur le Theâtre.*)

COLOMBINE.

Mais où allez vous donc? vous avez des inquietudes horribles dans les jambes, & vous ne sçauriez vous tenir un moment en place.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiselle. il faut du plein-pied à un Marquis; je voudrois que vous vissiez à la Comedie le terrain que j'occupe sur le Theâtre : ho parbleu la Scene n'est jamais vuide avec moi ; il n'y a que le Theâtre de l'Opera, où je me trouve un peu en brassiere, je n'y sçaurois virrouter à ma fantaisie.

COLOMBINE.

C'est-à-dire que vous n'y oseriez pas tant faire le fanfaron qu'ailleurs.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant toûjours sur le bord du Theâtre; il y a long-tems que je n'ai secoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à se donner au public: ventre-bleu je ne tâte point des coulisses; sur l'orquestre, mortbleu, sur l'orquestre.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas pour moi quel plaisir prennent certaines gens à la Comedie. de venir étouffer un Acteur jusques sur les chandelles ; comment voulez-vous qu'un pauvre diable de Comedien se fasse entendre au bout d'une salle, il faut donc qu'il creve?

LE MARQUIS.

Parbleu qu'il creve s'il veut, il est payé pour cela.

COLOMBINE.

Mais de bonne foi, Monsieur le Marquis, croyez-vous que ce soit pour vous voir peigner vôtre perruque, prendre du tabac, & faire vôtre carrousel sur le Theâtre, que le Parterre donne ses quinze sols?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité? Ma foi quand il n'auroit que ce plaisir-là, cela vaut bien une mauvaise Comédie.

CO-

COLOMBINE.

Assurément, c'est ce qui fait qu'il s'est mis en droit de vous siffler aussi-bien que les méchantes pieces.

LE MARQUIS.

Il est vrai que le Parterre devient terriblement orgueilleux ; ce sont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Savez-vous bien que cet Eté ils l'ont traité de Monseigneur dans un Placet ? Le Parterre Monseigneur. Monseigneur, j'enrage.

COLOMBINE.

Vous avez beau pester, le Parterre fait du bien à tout le monde ; il redresse les Auteurs, il tient les Comédiens en haleine ; un fat ne se campe point impunément devant lui sur les bancs du Theâtre : en un mot, c'est l'étrille de tous ceux qui exposent leurs sottises au public ; que ne vous mettez-vous dans les Loges ; on ne vous examinera pas de si prés.

LE MARQUIS.

Moi dans les Loges, ho je vous baise les mains, je n'entends point la Comedie dans une Loge, comme un Sansonnet, je veux mordi qu'on me voye de la tête aux pieds ; & je ne donne mon écu, que pour rouler pendant les entr'Actes, & voltiger autour des Actrices.

SCE-

SCENE IV.

LE MARQUIS, COLOMBINE, MARGOT, *Couturiere*, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiſelle, voilà vôtre Couturiere.

COLOMBINE.

Hé bien, Margot, m'apportez-vous mon manteau?

MARGOT.

Ouï, Mademoiſelle, & j'eſpere qu'il vous habillera parfaitement bien ; depuis que je travaille je n'ay jamais veu d'habit ſi bien taillé.

LE MARQUIS.

Ny moy de fille ſi ragoutante; voilà mordy une petite créature bien émerillonée, écoutez ma fille, où demeurez-vous?

MARGOT.

Pas loin d'icy.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

COLOMBINE *prend le Manteau.*

Vous voulez bien, Monſieur le Marquis, me permettre d'eſſayer mon manteau devant vous?

LE MARQUIS.

Ouy da, Mademoiſelle, vous pouvez-vous habiller juſqu'à la chemiſe incluſivement. (*elle ôte ſon manteau, Margot l'habille, Arlequin badine.*) Margot eſt ma foy toute des plus jolies, & il y auroit plaiſir

plaisir de luy margotter le cœur; je m'assure qu'elle n'a pas quinze ans, peut-on voir vôtre minois petite femelle tenébreuse. (*Il lui leve la coëffe, Margot se défend*)

COLOMBINE.

Allons donc, Monsieur le Marquis, soyez sage. Que ne vous laissez-vous voir aussi, Margot, vous qui êtes si jolie?

MARGOT.

Je n'oserois, Mademoiselle.

COLOMBINE.

Pourquoy?

MARGOT.

C'est que Monsieur Harpillon m'a défendu de regarder des hommes, & il seroit fâché s'il sçavoit que je me fusse montrée.

COLOMBINE.

Qui est donc ce Monsieur Harpillon?

MARGOT.

C'est un des gros Fermiers, qui est mon Parrain; il fait du bien à toute nôtre famille, & il a déja donné un bon employ à mon grand frere.

LE MARQUIS.

J'entends, j'entends, Monsieur Harpillon a mis le frere dans un Bureau, & mettra s'il peut la sœur en chambre.

MARGOT.

Ho, Monsieur, il n'y a point de ce que vous pensez à son fait, c'est un homme qui n'a que de bons desseins il m'a promis de m'épouser, & pour preuve de cela, il m'a déja envoyé une housse verte avec une bergame.

LE MARQUIS.

Fy, une bergame à une fille comme vous; si tu voulois Margot m'épouser à la Harpillon, j'irois moy jusqu'à une verdure, & une verdure des plus vertes.

MAR-

MARGOT.

Je vous remercie, Monsieur, cela feroit jaser le monde; tenez Monsieur, pour avoir été un jour promener avec mon cousin, vous ne sauriez croire tous les contes qu'on a fait; il y a les plus maudites langues dans nôtre montée.

LE MARQUIS.

Ecoutez Margot, vôtre montée a peut-être raison; & il pourroit bien y avoir quelque chose à refaire à vôtre reputation.

COLOMBINE.

Margot peut aller par tout, Monsieur le Marquis, elle est sage, & j'en réponds corps pour corps.

LE MARQUIS.

La bonne caution! Croyez-moy, les environs de Paris sont terriblement dangereux, n'allez-vous point quelquefois au bois de Boulogne?

MARGOT.

Dieu m'en garde, Monsieur, ma mere me l'a défendu, & m'a dit que c'étoit un vray coupe-gorge pour une fille.

LE MARQUIS.

C'est peut-être là que vôtre mere a été égorgée: ma foy cette fille-là me plaît; ma mie, me voudrois-tu tailler une chemisette, & quelques calçons?

MARGOT.

Je suis vôtre servante, Monsieur, on ne travaille pas en homme au logis.

LE MARQUIS.

Hé bien, vien les faire chez moy.

COLOMBINE.

Justement, on vous garde des filles de cet âge là pour vôtre commodité, vous n'avez qu'à vous y attendre: mais il me semble, Margot, que ce

manteau là monte bien haut, on ne voit point ma gorge.

MARGOT.

Ce n'est peut-être pas la faute du manteau, Mademoiselle?

COLOMBINE.

Taisez-vous Margot, vous êtes une sotte; tenez, remportez vôtre manteau, j'y suis faite comme je ne sais quoy.

LE MARQUIS.

Te voila bien embarassée, fais-luy en une paire de linge, ou prête-luy les tiens.

MARGOT.

Je vous demande excuse, Monsieur, je n'en ay pas trop pour moy, & j'ay eu assez de peine à les voir venir; mais j'en feray à Mademoiselle de si gros qu'elle voudra.

LE MARQUIS.

Plus je vois cette enfant-là, plus elle me plaît.... Un petit mot, j'ay besoin d'une fille de chambre, je crois que tu serois assez mon fait; sais-tu raser?

MARGOT.

Moy raser! je vois bien que vous êtes un gausseur; je mourrois de peur si je touchois seulement un homme du bout du doigt. Adieu Mademoiselle, dans un quart d'heure je vous rapporteray vôtre manteau avec de la gorge. (*elle s'en va*)

LE MARQUIS.

Adieu, adieu, petite nymphe du bois de Boulogne, elle n'est morbleu pas sotte, & je l'aimerois presque autant que vous; nous autres gens de qualité, nous aimons quelquefois à rabattre sur la grisette. Et de nôtre mariage qu'en dirons nous?

COLOMBINE.

Je vous diray, Monsieur le Marquis, qu'avant de vous épouser, je vous demande encore une grace; nous sommes un certain nombre de filles qui avons

avons fait ferment de ne point prendre de mary qui n'ait été reçû auparavant dans nôtre Academie, il faut vous y faire recevoir.

LE MARQUIS.

Moy dans vôtre Academie de filles, vous vous mocquez, j'ay des empéchemens plus que legitimes; & que faut-il faire pour cela?

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, on vous habillera en femme? on vous fera peut-être faire ferment d'être un époux commode, de laiffer faire à vôtre femme tout ce qui lui plaira, de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine, & laiffent leurs femmes pour aller picorer fur le commun.

LE MARQUIS.

Quand on a de cette befogne-là taillée à la maifon, on n'a guéres envie d'aller travailler en ville; allons donc, faifons ce qu'il vous plaira; voila qui eft bien drôle! qu'il faille pour vous époufer commencer par fe déshumanifer. (*Colombine rentre, & trouve en fon chemin les fourbes qu'elle avoit fait préparer pour la cérémonie; elle parle à l'oreille d'un d'eux, qui eft habillé en Sybille, & s'en va.*)

SCENE V.

MEZZETIN *habillé en Sybille, suivi de plusieurs autres Fourbes, &* LE MARQUIS.

MEZZETIN *chante.*

O Toy qui veux épouser Colombine,
Reçois l'honneur que sa main te destine,
Tu n'étois qu'un vilain magot.
Un Ostrogot.
Un Escargot.
Tu vas être aussi beau qu'une fille
Gentille
Ou peut s'en faut.

LE CHOEUR,

Tu n'étois qu'un vilain magot, &c.

Pendant que le Chœur chante on dépoüille Arlequin, & on l'habille en femme.

ARLEQUIN *voyant qu'on luy met des tetons, dit:*

Il ne me manquoit plus que cela. (*On apporte une coeffure.*

MEZZETIN *chante.*

Reçois cette coëffure en malice féconde,
Avec cet ornement
Tu peux facilement
Insulter hardiment
Et la brune & la blonde;
Avec cet ornement
Tu charmeras tout le monde.

Il fait des gestes en dansant, & chante

Micropoli, chariba, caristac.

LE

LE CHOEUR repete:

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN *toûjours chantant.*

Baroquina, bocardo, merlinbrac.

LE CHOEUR.

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN.

Ministres de mon art
Versez tout vôtre fard
Sur ce nez en pied de marmite,
Barboüillez vîte ce museau
Et nettoyez vôtre pinceau
Sur cette trogne hermafrodite.

(*On joüe une ritournelle.*)

Deux Sybilles, l'une desquelles tient un pot de rouge & l'autre un pot de blanc, barbouillent Arlequin des deux côtez du visage, aprés quoy,

ARLEQUIN *dit:*

Je peux presentement resister à la pluye, me voila bien peint.

MEZZETIN.

Ah qu'il est beau.... oh, oh,
Le Damoiseau!
A ce museau
De couleur de pruneau,
Faisons le pied de veau.
Ah qu'il est beau, oh, oh, oh.

LE CHOEUR.

Ah qu'il est beau, oh, oh, oh.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, TRAFFIQUET, PIERROT.

TRAFFIQUET.

Que veut donc dire, s'il vous plaît, cette mascarade-cy?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous prie de me dire si je suis mâle, ou femelle; car ma foy je n'y connois plus rien.

TRAFFIQUET.

Vous êtes un foû, voilà ce que vous êtes.

PIERROT.

Ah, ah, ah, essuyez-vous, Monsieur le Baillif, vous êtes tout barboüillé.

COLOMBINE.

Je suis mon Pere, disposée à vous obéïr, mais je ne crois pas que vous vouliez me donner pour mary un homme qui est capable de pareilles extravagances.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui est assez drôle; par ma foy, s'il y en a, c'est vous qui les avez faites, & qui avez voulu que je me sois fait & Marquis, & ce que me voila.... voyez ne me voilà-t-il pas bien designé!

COLOMBINE.

Moy je vous ay fait faire ces extravagances-là, ma foy Monsieur le Baillif vous rêvez.

PIERROT.

Monsieur, quand je vous ay dit que j'étois mieux le

le fait de vôtre fille que cet homme-là, est-ce que je me trompois ? il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFFIQUET.

Ce que j'ay veu tantôt, ce que je vois presentement m'oblige de vous dire, Monsieur le Baillif, que vous pouvez vous en retourner tout de ce pas dans le bas Maine, manger vos chapons; car pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent.

PIERROT.

Que d'une dent, Monsieur le Baillif, que d'une dent.

ARLEQUIN.

Allez vous en au diable, vous & vôtre fille, petit vilain grigou racourcy; adieu la belle, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus méchant animal que vous: il faut qu'un provincial ait bien le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris. (*il s'en va.*)

COLOMBINE.

Et qu'une fille à Paris soit bien prés de ses piéces pour épouser un Baillif du bas Maine.

Fin de la Comedie.

ESOPE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur le Noble,

Et repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 24. de Février 1691.

ACTEURS.

ESOPE, Arlequin.
RODOPE, Amante d'Esope. Isabelle.
COLOMBINE, Fille d'Esope.
OCTAVE, Amant de Colombine.
LE DOCTEUR, Amant de Colombine.
FRIPONNET, Huissier. Mezzetin.
PASQUARIEL, Valet d'Esope.
MARINETTE, Suivante de Rodope.
GERONTE, Vieillard.
PIERROT, Païsan.
MAISTRE BABILLARD, Avocat.
MADAME FAGOTIN, vieille Femme.
NIZON, jeune Païsanne mariée.
GRIPPON, Partisan ruïné.
BRIFFETOUT, jeune homme débauché.
UN POETE.
CRESUS.
Suite du Roy Cresus.
Chœur d'Animaux.

La Scene est dans l'anti-chambre de Rodope, & dans la Sale d'Audiance d'Esope.


BIBLIOTEC
ROM
VITTORIO.EMA


Arlequin Esope



ACTE I.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ET vous l'épouserez?

RODOPE.

Ouy, j'y suis resoluë.



COLOMBINE.

Esope?

RODOPE.

Esope, c'est une affaire concluë.

COLOMBINE.

Dés demain?

RODOPE.

Dés demain.

COLOMBINE.

Mais Rodope, entre nous,
Jeune, aimant les plaisirs, belle & plus que coquette,
Dites-moi, vous croyez-vous faite
Aprés tant de Galans pour un pareil Epoux?

RODOPE.

Chargé de sa montagne, Esope vôtre pere
Sera mon mari tel qu'il est:

Chacun a ses raisons, & sçait ce qu'il doit faire;
L'une écoute l'Amour, l'autre son interêt;
Et moi je tairai, s'il vous plaît,
Par quel endroit il sçait me plaire.

COLOMBINE.

Mais quand dix ans entiers une fille a goûté
Tout ce qu'a de plaisirs un doux libertinage,
Peut-elle au joug du Mariage
Asservir cette liberté?

RODOPE.

Tout lasse: Et tout enfin devient inquiétude.
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs,
Ils sont nourris par les desirs,
Et s'étouffent par l'habitude.
Faut-il pour imposer un frein à son amour,
Attendre comme Iris qu'on soit sur le retour?
Faut-il comme Dircé, réformant sa coëffure,
Changer d'habillemens & non pas de nature?
Couvrir sous le manteau d'un dehors corrigé,
Un hypocrite cœur au desordre plongé,
Chasser de ses Galans la publique cohuë,
Dans le Temple à toute heure affecter d'être vûë,
Et du Peuple credule éblouissant les yeux,
Imposer aux mortels & se joüer des Dieux?
Faut-il comme Naïs la Prude débauchée,
D'un commerce d'éclat à la fin détachée,
Par des cris affectez, par de fausses clameurs,
Du siecle corrompu taxer par tout les mœurs,
Médire du prochain, seule se dire sage?
Elle a, je l'avoûrai mis bas son équipage,
Elle a quitté ses points, son fard, ses mouches; mais
Pourquoi garder son grand Laquais?
Pour moi je ne suis point comme elle une Hypocrite,
Vous sçavez jusqu'ici quel étoit mon emploi,
J'y trouvois mon plaisir; mais enfin je le quitte,
Et le quitte de bonne foi.

CO-

COLOMBINE.

Croyez-vous que ce Mariage
De vos t tachemens puisse vous dégager?
Avec un laid Epoux sous le joug se ranger,
N'est pas un moyen seur pour devenir plus sage;
Et contre un tel écueil elle-même en danger,
La plus pure vertu risqueroit le naufrage.

RODOPE.

La plus pure vertu.
Tremble dans le Soldat qui n'a point combatu.
Mais je suis de mon cœur la maîtresse absoluë.
Ce cœur s'est affermi par mille & mille coups,
Et fera voir à mon Epoux
Qu'une femme peut tout quand elle est resoluë.
Mais parlons franchement. Ne m'est-il pas heureux
Qu'Esope, tel qu'il est, veuille être mon refuge?
Cresus de son Bouffon en a fait nôtre Juge;
Il est riche, plaisant, guoguenard, amoureux,
Aimant bon vin & bonne chere,
Vivant sans souci, sans chagrin,
Comme le maître Coq la Ville le revere;
Et l'on ne croiroit pas un procés bien vuidé,
Si par ses contes-bleus il n'étoit décidé.
A moi qui n'aime rien qu'à rire,
Pourroit-il ne pas plaire avec ces qualitez,
Sans conter mille autres beautez
Que son esprit renferme, ou que je n'ose dire?
Ma chere Colombine, enfin n'en parlons plus,
Tes raisonnemens superflus
Ne m'empêcheroient pas d'être ta belle-mere:
Mais de nôtre amitié conservons la douceur,
Et dans la femme de ton pere
Regarde moi comme ta sœur.

COLOMBINE.

Etre belle-mere & commode,
Ce n'est point du tout la methode
Des belle-meres d'aujourd'huy.

Voyez

Voyez dans ce quartier la Coquette Amarante,
Quel chagrin, quel ennui
Ne donne-t-elle point aux filles de Dorante ?
L'une au fond d'un Convent gémit & se lamente ;
L'autre au logis comme dans un étui,
Avec rigueur emprisonnée,
Passe en regrets les nuits, en larmes la journée,
Et par de vains souhaits s'efforce de hâter
Le Dieu tardif de l'Hymenée
Qu'elle trouve à son gré trop lent à l'écouter.
Quand vous serez ma belle-mere,
Aurez-vous tout de bon pour moi de l'amitié ?

RODOPE.

Ouy, faites du chemin seulement la moitié,
Et du reste laissez-moi faire.
Mais pour vous témoigner combien vous m'êtes chere,
Parlons un peu de vos amours.
Comment gouvernez-vous l'Amant qui sçait vous plaire ?
Octave en vôtre cœur regnera-t-il toûjours ?

COLOMBINE.

Ah ! si d'un promt secours
Vous n'aidez ma flame alarmée,
Cette flâme en mon cœur par vos soins allumée,
Bien-tôt vous me verrez au dernier de mes jours.

RODOPE.

Vôtre Octave auroit-il pour vous de l'inconstance ?

COLOMBINE.

Nullement. Et son cœur ne respire pour moi,
Qu'un zele plein de feu, qu'une immuable foi,
Que langueurs, que soupirs, & que perseverance.

RODOPE.

Eh bien ! que craignez-vous ?

COLOMBINE.

Un pere qui me veut donner un autre Epoux.
Mais, que dis-je ; un Epoux, un monstre, une figure
Faite

Faite en dépit de la Nature,
Qui de l'homme sur lui n'a pas le moindre trait,
Une Tortuë en masque, un horrible Cyclope;
Et pour dire en un mot, sans qui le laid Esope
Seroit des mortels le plus laid.

RODOPE.

Ou je me trompe fort, ou dans ce beau portrait
Touché d'une couleur si vive,
Je connois du Docteur la peinture naïve.
N'est-ce pas le Docteur?

COLOMBINE.

C'est ce monstre en effet.
Peut-on l'imaginer?

RODOPE.

Non, il n'est pas possible.
Vôtre pere aime à rire & veut se divertir.
Mais feinte ou verité, de ce monstre terrible,
L'amour & la raison sçauront vous garantir.
Reposez-vous sur moi, cessez d'être inquiéte,
Je sçaurai vous tirer d'un si grand embarras,
Et si vous n'êtes satisfaite,
Rodope ne le sera pas.
Mais Octave ici doit se rendre,
Si peu que vous vouliez attendre.
De ce honteux rival vous pourrez l'informer,
Sans témoins vous pourrez expliquer votre flâme;
Et pour ne point troubler le secret de vôtre ame,
Seule en mon cabinet j'irai me renfermer.

COLOMBINE.

Comment jamais payer cet excés de tendresse?
Faut-il?

RODOPE.

Ne poussez pas plus loin le compliment,
Je vois paroître vôtre Amant.
Adieu ma Colombine, avec lui je vous laisse,
Ne perdez pas ce doux moment.

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE.

Cette Scene est Italienne, & contient un épanchement d'amour entre Octave & Colombine. Elle lui découvre le dessein qu'Esope a de la marier avec le Docteur. Cette découverte produit des mouvemens d'indignation & d'inquiétude dans le cœur d'Octave; & tandis qu'il les explique, ils entendent Esope qui vient; ce qui oblige Colombine d'entrer dans le cabinet de Rodope, & Octave de sortir d'un autre côté.

SCENE III.

ESOPE, LE DOCTEUR.

ESOPE.

Ouy, rien n'est plus juste que de reformer l'abus dont vous me parlez: je prétens le corriger, & que desormais les Dames rendent à la Doctrine le respect qui lui est dû.

LE DOCTEUR.

Il est vrai qu'un bel Esprit en linge sale n'est qu'un sot dans une ruelle, & que le Sexe est d'un goût si dépravé, qu'Appollon lui-même sans sa perruque blonde, ne passeroit chez les Muses que pour un miserable Joüeur de vielle.

ESO-

ESOPE.

Je ne peux concevoir comment des femmes bien sensées s'amusent à ces jeunes étourdis, dont l'humeur est si changeante qu'ils ne peuvent pas porter deux jours de suite le même linge, qui sont si inconstans qu'ils changent d'habits comme l'année de Saisons, qui sont des imposteurs par la supposition de leurs perruques, bizares dans les nouveautez de leurs modes, flateurs dans leurs conversations, & de la derniere foiblesse dans leurs complaisances; & avec tous ces vices, ces colifichets à la mode regentent dans les ruelles, tandis qu'un Sçavant y est tourné en ridicule. Non, je ne peux souffrir cet abus, & je veux y mettre ordre.

LE DOCTEUR.

Que la science vous aura d'obligation, & sur tout si vous rompez les amours de ce petit Capitaine d'Infanterie, qui veut enrôler Colombine dans ses recruës d'amour. Il y a long-temps que tout le monde sçait de quel œil ils se regardent, & je m'étonne que vous soyez encore à l'ignorer.

ESOPE.

Les peres ont toûjours le bonheur de sçavoir les derniers ce qui se passe chez eux; mais suffit que je vous ai donné ma parole, Colombine sera demain vôtre Epouse.

Et fussiez-vous encor mille fois plus haï,
Je suis pere, je parle, & veux être obéi.

LE DOCTEUR.

Le pere doit commander, la fille doit obéir; mais à vous parler franchement, ne seroit-il point plus seur d'avoir la parole de celle qui doit l'obéissance, que de celui qui a l'autorité du commandement?

ESOPE.

Quoi! vous mettez en balance mon autorité contre sa fantaisie?

LE DOCTEUR.

Eh! qu'une fille est un petit animal bien mutin, & qu'il est difficile de lui ôter de sa tête ce qu'elle y a une fois chaussé. Elle me fuit comme le Diable, & je ne la sçaurois aborder.

ESOPE.

Le temps apprivoise les bêtes les plus feroces; & deux onces de Matrimonion infusées de la main de vôtre doctrine, la rendront plus souple qu'un agneau: ce qui paroît d'abord le plus choquant se rend peu à peu familier, & je veux sur cela vous faire un petit conte.

LE DOCTEUR.

Vous en avez toûjours quelqu'un en poche, & vos Fables sont devenuës si communes, qu'elles se fourent jusques sur le Theâtre.

ESOPE

N'a-t-on pas raison? & y a-t-il rien qui puisse ni mieux instruire, ni mieux diversifier les instructions? Ecoutez celle-ci, qui vous fera voir que quelque effroïable que vous soyez, Colombine pourra devenir pour vous moins sauvage.

FABLE

De la Biche & du Rhinoceros.

Une Biche autrefois, de loin dans la campagne
Apperçut un Rhinoceros.
(C'est vous!) Et le voyant si monstrueux, si gros,
S'enfuit d'un pas leger au haut de la montagne.
Le lendemain grimpant sur un rocher,
Elle revoit cette hideuse bête,

Elle

Elle en a moins de peur, la regarde, & s'arrête;
Mais elle n'ose encor en approcher.
Enfin de jour en jour l'ame plus affermie,
Elle y prend un peu plus de goût,
S'en approche, lui parle, & devient son amie.
Puis dit, Avec le tems on s'accoûtume à tout.

Il en est de même, Seigneur Docteur, d'une petite Novice de quinze à seize ans.

LE DOCTEUR.

Ha! ha! ha! une Novice de quinze à seize ans, & où diantre les trouve-t-on?

ESOPE.

A vous parler franchement, je les tiens rares; &
C'est à present qu'on peut dire:
Dans ce siecle rusé l'on ne voit plus d'enfans.
Une fille à quinze ans
Penetre jusqu'au fond de l'amoureux mystere
Les secrets les plus curieux.
A cet âge elle en sçait tout autant que sa mere,
Et l'execute beaucoup mieux.

Mais, quoi qu'il en soit, contez que demain vous serez mon Gendre. Allez vous y preparer. Pour moi je viens ici conclure avec Rodope les articles de mon mariage. L'on m'a dit là-bas que ma fille étoit dans son cabinet, je vais la faire appeller pour lui apprendre mes intentions. Adieu, je vois qu'elle sort, laissez-moi l'entretenir en particulier.

LE DOCTEUR.

Adieu, Seigneur Esope. A rivedersi.

ESOPE.

A rivedersi, Signor Dottor.

SCE-

SCENE IV.

ESOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

Colombine, approchez. Demain je me marie.

COLOMBINE.

Que le Ciel soit propice à vos justes desirs.

ESOPE.

Vous aurez part à mes plaisirs ;
Puisqu'avec le Docteur un pareil sort vous lie,
Je veux qu'en même-tems, c'est-à-dire demain
Il vous donne la main.

COLOMBINE.

Moi, mon pere, & pourquoi me marier si jeune.

ESOPE.

Ah ! il n'est que trop tems de rompre vôtre jeûne.
Dans la Grece comme à Paris,
Une fille à vôtre âge
Est un friand morceau fort propre au Mariage.
Il est tems d'y penser lorsque seize ans sont pris ;
Le pas est dangereux, & souvent on rencontre
Un fat qui paroissoit quelque chose à la montre
Mais je vous ai choisi la perle des maris.
Il n'est pas des mieux faits : mais de l'esprit en diable.

COLOMBINE.

Quoi ! ce vilain Docteur, c'est un monstre effroïable.
Comment prétendez-vous que je puisse l'aimer ?

ESOPE.

Deux grains d'obéïssance.

In-

Infusez dans trois doigts de jus de patience:
Vous y sçauront accoûtumer;
Et ne m'aimez-vous pas petite creature,
Avec ma bosse & ma figure?
Qui des deux, je vous prie, a le plus de beauté?
COLOMBINE.
Le sang, le devoir, la Nature,
Imposent à mon cœur cette necessité.
ESOPE.
Si-tôt qu'à vôtre Epoux vous serez accrochée,
Même necessité vous le fera cherir;
Mais tout le *tu autem*, j'ai sçeu le découvrir.
Ailleurs vôtre ame est attachée:
Et certain Spadassian, certain Godelureau
Qu'on nomme Ottavio,
Vous a pour ce refus finement embouchée.
COLOMBINE.
Puisque vous le sçavez, mon pere, c'est en vain
Que je voudrois vous taire une si belle flâme,
Octave possede mon ame,
Souffrez qu'il posse ma main;
Je ne voi rien d'égal, & je le dis sans feindre,
Au merite d'un vrai Soldat,
La valeur a certain éclat
Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.
ESOPE.
Eh quoi donc! un Sçavant vrai Favori des Dieux
N'est pas un objet plus aimable?
COLOMBINE.
Non. L'épée est seule capable
Et de frapper mon cœur & de charmer mes yeux.
ESOPE.
Ma fille, écoutez-moi. Dans le siecle où nous sommes,
De fumée on n'est pas nourri:
Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes,

Est souvent tres-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'Hymen quand on se détermine,
Il vaut mieux sans comparaison
Songer solidement à fonder la cuisine,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maison.
Ces fanfarons, ces gens d'épées;
Par qui l'on voit tant de femmes dupées;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans juste-au-corps,
Où l'or éclate en broderie;
Ce ne sont, croyez-moi, que d'imposteurs dehors,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame:
Dites-moi, son doüaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame?
Aprés les amoureux ébats,
Dîne-t-on du recit de leurs hautes proüesses,
En remplit-on les plats?
Ah! Colombine, fui les trompeuses caresses
D'un Spadassin qui conte à ses Maitresses
Bien moins d'écus que de combats.
En un mot je ne veux point prendre
De Maître dans un Gendre:
Ces gens qui dévorant un hôte malheureux,
Lui parlent par, je veux.

COLOMBINE.

Ah! si vous connoissiez quel est le cœur d'Octave?

ESOPE.

Ouy, je n'en doute point, il est jeune, il est brave.
Belle perruque blonde, à la gorge un ponceau,
L'épée à son côté, le plumet au chapeau;
Mais je ne veux point être esclave
De ce Signor Octave,
Qui dés le lendemain qu'il auroit pris ma fille,
Voudroit regenter ma famille,
Serviteur. Sur ce fait écoute un petit mot,
La Fable n'est pas longue, & te fera connoitre

Ce qui peut arriver quand on est assez sot,
Pour chez soi se donner un Maître.

FABLE

Du Serpent & du Herisson.

Un Serpent avoit sa maison
Dans le reduit d'une caverne étroite,
Qui contre les rigueurs de la froide saison
Lui servoit de retraite.
Un Herisson,
Qui pour l'hyver n'avoit point de taniere,
Sentant le froid lui causer du frisson,
Fit tant par caresse & priere,
Que le Serpent fut assez sou
Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plûtôt reçû ce vilain hôte,
Que d'un air insolent roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,
Au Serpent il serra la côte.
Sors, lui dit-il, sors de chez moi,
Tu me fais une peine extrême.
Si tu ne peux souffrir que je reste avec toi,
Répond le Herisson, tu peux sortir toi-même;
Et se roulant toûjours de l'un à l'autre bout,
Le Serpent fut enfin contraint de quitter tout.



Belle Leçon pour un Beau-pere,
Qui par un flateur endormi
Souvent de tout son bien achete un ennemi
Qui le reduit à la misere.

COLOMBINE.
Non, non. Si vous daignez à ses feux consentir,
Ne craignez rien d'Octave. Et son cœur trop sincere...
ESOPE.
Je voi combien il sait vous plaire,
Mais je n'achete pas si cher un repentir.
Plus vieux que vous, par consequent plus sage,
Je sai ce qu'il vous faut, ce qu'il me faut aussi:
A bien m'appareiller je mets tout mon souci,
Octave est Gentilhomme, & du plus haut étage,
Moi fils de Roturier, & sorti du village,
Je veux dans mes égaux vous choisir un mari,
Si vis nubere, nube pari.
Des leçons de l'Hymen ce beau mot est la chrême.
COLOMBINE.
Ah ! d'accord si c'étoit pour l'épouser vous-même,
Vous êtes justement l'un pour l'autre taillé.
Bosse égale, égale figure:
Et l'on voudroit en vain chercher dans la Nature
Un couple plus complet, ni mieux appareillé.
ESOPE.
Voyez la raisonneuse. Allez fille indocile,
Songez à m'obéir; & sans raisonnement
Sortez.
COLOMBINE.
Si vous vouliez?
ESOPE.
Sortez, dis-je. Autrement....

SCE-

SCENE V.

ESOPE *seul.*

Que de tels animaux la garde est difficile;
Prés d'eux les plus fins sont capots.
Par pur instinct de la Nature
Ces poulets sont à peine éclos,
Que d'eux-même aussi-tôt ils cherchent la pâture.
Il faut que promptement je l'unisse au Docteur.
Quand je l'aurai chaperonnée
Du couvre-chef de l'Hymenée,
Rien n'ira sur mon conte; & Monsieur le conteur
De fleurettes, sera l'affaire
De l'Epoux & non pas du pere.
Voyons un peu Rodope. Il nous faut convenir
De certains. Mais l'on ouvre, & je la vois venir.

SCENE VI.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

Salut à ma chere Maîtresse,
L'honneur des voûtes de la Grece,
Qui riche à coffres pleins du fruit de ses amours;
Sans craindre d'un Epoux le penible esclavage,
Veut à la fin tâter du joug du mariage,
Et passer avec moi le reste de ses jours.
Vous me voyez tout prêt à vous rendre les armes,
Tout prêt à m'enyvrer de ce reste de charmes,

Qui de tant de Galans ont rôti le jabot:
Trop heureux si je puis, ô mignone Rodope,
Voir de nôtre assemblage échaper un marmot,
Qu'on connoisse à ses traits sorti du sang d'Esope.
Vous riez. Trouvez-vous ce souhait si bouffon,
Ou si c'est du plaisir dont il vous peint l'idée?
Pour moi je n'eus jamais d'éloquence fardée,
Et tout ce que je dis, je le dis tout de bon.

RODOPE.

Dans mes Amans si j'aimai la franchise,
Je l'aime beaucoup plus de la part d'un Epoux.

ESOPE.

Eh bien! puisqu'ainsi va, toute liberté prise,
A découvert expliquons-nous.
Je n'ai point l'ame embarassée
De ce qui ne me touche pas.
Et je ne me fais point comme ces délicats,
Un mal toûjours present d'une faute passée:
Pourquoi vouloir au tems qu'on n'est point enchaîné,
Faire retrograder l'affront du cocuage?
Et n'est ce pas assez qu'au temps du Mariage
Son chagrin soit borné,
Puisque jamais un bail n'engage
Que du moment qu'on a signé?
Ainsi sur le passé je n'ai d'inquiétude
Que pour une aigrette à futur.
Contre cet accident, comment puis je être seur,
Sachant combien il est & difficile & rude
De forcer le penchant d'une douce habitude,
Qu'on change peu l'eau trouble en un breuvage pur,
Et que quand de Coquette on veut se faire Prude,
L'esprit le plus solide a peine à gourmander
Le secret aiguillon qui veut le commander?

RODOPE.

Je ne prens point pour un outrage

La

La crainte que vous témoignez:
Et c'est avec raison que vous me soupçonnez,
Si des femmes du temps vous regardez l'usage.
Mais fiez-vous en moi,
J'ai le cœur fort sincere, & suis de bonne foi;
Et si je me plaisois au même badinage,
Dans la force de ma beauté
Si je cherchois la volupté,
Me reduirois-je à l'esclavage,
Quand il ne tient qu'à moi d'aimer en liberté?
Pensez-vous que je sois comme Aminte la veuve,
Qui croyant amortir tous les volages feux,
Dont pendant si long-tems elle avoit fait épreuve,
Ne les a point fixez par de semblables nœuds;
Mais par une richesse immense
D'un mari patient & gueux,
Ayant deniers comptant acheté le silence
Elle n'a fait à ses amours
Que donner sous ce voile un bien plus libre cours?
Ce n'est point là mon caractere.
Tant que Venus a sçû me plaire,
J'ai suivi le sentier qu'elle m'avoit battu,
A ses appas trompeurs à la fin je m'arrache,
Et tout ce qu'aux plaisirs mon cœur avoit d'attache,
J'essaye à le tourner, à ce qu'on dit vertu.
Tel qu'à vos yeux ici mon cœur se dévelope,
Tel vous le trouverez jusqu'au dernier moment.

ESOPE.

Fort bien. Mais ma chere Rodope.
Si vous sçaviez comme une fille ment.

RODOPE.

Non, non, Seigneur Esope,
Je parle à cœur ouvert & sans déguisement.

ESOPE.

Je le croi; mais pourtant d'un certain petit conte
Je me souviens fort à propos,
Et vais vous le dire en deux mots.

RODOPE.

Et que m'apprendra-t-il?

ESOPE.

Qu'un mari se méconte
Quand il dort l'esprit en repos,
S'imaginant qu'un Mariage
Fait d'une fille folle une femme bien sage.
Ecoutez.

FABLE

De la Chate.

Certain homme éperdument épris,
Aimoit jadis sa Chate, assez mignone bête:
Chate alerte & subtile à gripper les souris,
Et d'en faire sa femme il se mit dans la tête,
Pour accomplir ce dessein fou,
Il falloit que Venus la belle
Fît de la Chate une Donzelle,
Et de son Amant un Matou.
Il fit des vœux, & la Déesse
En fille changea l'animal.
Cet Amant la plaça dans le lit nuptial,
Et lui fit sentir la tendresse:
Mais le premier repos à peine étoit-il pris,
Que dans la chambre une souris
Fit du bruit en rongeant un éclat de noisette.
A ce bruit le mari sentit tout aussi tôt,
Que de son lit à bas son aimable Minette,
Pour courir la souris ne fit qu'un leger saut.
Les Dieux peuvent, dit-il, changer nôtre figure,
Mais jamais la Nature.



Eh

Eh bien qu'en direz-vous? ce conte a-t-il raison?
Si tôt que vous serez ma femme,
La vieille flâme
Ne viendra-t-elle point ralumer le tison?
Me garantissez-vous cet endroit que je touche?
Et par un sort commun à tant de bons Maris,
Ne vous verrai-je point abandonner ma couche
Pour courir aprés la souris?

RODOPE.

Non. Fiez-vous à ma parole,
Vous ne me verrez point sortir de mon devoir.

ESOPE.

C'est à-dire, sçachant tout ce qu'on peut sçavoir,
Et fine Maîtresse d'Ecole,
Esope me verra si-bien joüer mon rôle,
Qu'il ne pourra jamais de rien s'appercevoir.
Ce seroit toûjours quelque chose
Plus doux que le fracas du commerce éclatant
De ces femmes qu'on voit bretter tambour battant.
Sur cet espoir je me repose.
Faites du moins que je n'en sçache rien.
Commerce adroit, & bouche close,
Est un mal fort proche du bien.
Nous voilà donc d'accord, & moi prêt au lien.
Mais sur nôtre Contract j'ai fait certaine glose
Que j'y prétens faire ajoûter.

RODOPE.

Je ne refuse aucune clause.
Lisez, & je vais écouter.

ESOPE *lit.*

ARTICLES DE MARIAGE ENTRE ESOPE ET RODOPE.

PREMIER ARTICLE.

En maux ainsi qu'en biens, les deux futurs Epoux
Seront uns & communs, nonobstant la Coûtume
Qui partage au mari la peine & l'amertume;
Tandis qu'en bon carosse, & riche de bijoux,
L'autre goûte à long traits ce qu'Hymen a de doux.

II ARTICLE.

De son ménage en toute honnêteté
La femme sera son délice,
Son train sera modeste avecque propreté,
Sans Valet-de-chambre ou Nourrice,
Ce sont meubles qui n'ont aucune utilité.
Quant aux Laquais pour son service,
Je les veux au dessous de pleine puberté.

III. ARTICLE.

Toûjours bon vin en cave, & bon pot en cuisine,
Elle prendra le soin que l'on soit bien nourri,
Et fera sans humeur chagrine
Aux vrais amis de son mari,
Et bonne chere & bonne mine.

IV. ARTICLE.

Elle n'ira jamais par un chagrin jaloux
De son Epoux

Fureter

Fureter les secrets pour lui rompre en visiere ;
Mais à le contenter se donnant toute entiere,
Et complaisante à ses desirs,
Elle sera de ses plaisirs
Ou l'instrument ou la matiere.

V. ARTICLE.

Point de ces jeux publics où l'on passe les nuits,
Et qui font qu'à toute heure une porte est ouverte.
Celui qui donne le tapis,
Est toûjours pour le moins de moitié de la perte.
La femme y prend plaisir, l'utile est aux valets ;
Mais le ménage enfin s'en déconcerte :
Et de son triquetrac, l'Epoux pour tous ses frais
N'a de reste que les cornets.

VI. ARTICLE.

Elle fuira comme la peste....
Vous pourrez à loisir lire tout ce qui reste.
Jusqu'ici des Plaideurs viennent me relancer.
Adieu jusqu'à tantôt.

RODOPE.

Je vais donc vous laisser.

ESOPE.

Je viendrai vous revoir avant mon Audiance.

RODOPE.

Adieu la perle des maris.

ESOPE.

Adieu belle Rodope, aimez avec constance,
Et prenez garde à la Souris.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE, RODOPE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE *sortant avec Rodope, & voyant entrer le Docteur.*

De grace laissez moi sortir,
Rodope, & que j'évite un monstre que j'abhorre.

RODOPE.

Non, non, il faut de la Pecore
Pour un moment nous divertir.
Je veux faire semblant d'applaudir à sa flâme.

COLOMBINE.

De quels traits me percez-vous l'ame,
A moi qui deteste son feu?
O Ciel quelle horrible figure!

Le Docteur approche.

LE DOCTEUR.

A la fin dans ce lieu
Je peux vous accoster nôtre Epouse future.

COLOMBINE.

Ce nom-là me convient fort peu;
Et sans crainte d'être parjure,
Monsieur le grand Docteur, je vous jurerois bien
Que jamais il n'en sera rien.

LE

LE DOCTEUR.

Qui d'Esope ou de vous est donc ici le Maître?

RODOPE.

Son pere sans doute doit l'être.

LE DOCTEUR.

Son pere m'a donné sa foi.

COLOMBINE.

Qu'il vous épouse & qu'il la tienne,
J'en suis d'accord; mais je sai moi
Qu'il n'a point engagé la mienne.
Ca, Docteur, parlons franchement,
Vous croyez-vous mon fait, me croyez-vous le vôtre?
Et la Nature en nous formant,
Nous a-t-elle paîtris & tournez l'un pour l'autre?
Sous sa dangereuse cornette,
De l'air dont vous êtes moulé,
Et de celui dont je suis faite,
Il en seroit bien-tôt parlé.
A des bruits chagrinans n'ouvrons point la carriere,
Une femme se lie au sort de son Epoux.
Et la vertu la plus entiere
Doit craindre sur cette matiere
Le fatal ascendant d'un mari tel que vous.

RODOPE.

Eh bien! à tout hazard, qu'importe?
Il risque le paquet, & veut bien s'embarquer.

COLOMBINE.

S'il a des raisons pour risquer,
J'ai pour ne risquer rien une raison plus forte.
Nul soupçon de ma part ne sçauroit le troubler:
Mais puis-je regarder sa tête sans trembler?

RODOPE.

Mais que trouvez-vous donc qui puisse en sa figure
Le faire ainsi passer pour un si laid mâtin?

LE DOCTEUR.

En effet au miroir me voyant ce matin,
Je m'y suis trouvé beau, mais beau je vous le jure.

COLOMBINE.

C'est ainsi qu'autrefois en se mirant dans l'eau
Poliphéme se trouvoit beau.

LE DOCTEUR.

C'est que pour un Acis vous avez le cœur tendre.

RODOPE.

Il est aisé de le comprendre.
Mais helas! qu'elle feroit mieux
D'aimer par la raison, que d'aimer par les yeux!
Colombine, fuyez ces Galans qui sans cesse
Appuyent de sermens une fausse tendresse,
Qui d'un brillant dehors cachant mille defauts,
Promettent tant de biens, & donnent tant de maux.
Ce n'est qu'en beaux habits qu'un Galant se presente:
En lui tout plaît, tout rit, tout émeut, tout enchante;
Mais si-tôt que l'Hymen vous a mis sous le joug,
Qui soûpiroit vous gronde, & l'Agneau devient Bouc.
De l'esprit d'un Docteur il n'en est pas de même,
Sa raison le conduit dans ses sages amours;
Et quand une fois il vous aime,
Colombine, c'est pour toûjours.

LE DOCTEUR.

Voilà comme raisonne un amour Philosophe.

COLOMBINE.

Eh! que de ce bon Avocat
La robe est d'une fine étoffe,
Et que sa langue sçait vous bien donner du plat!

RODOPE.

Non, non. Ce que je dis ce n'est point faribole;
Je cheris la sagesse, & j'abhorre les foux;
Et prendre Esope pour Epoux,
C'est vous prêcher d'exemple autant que de parole.

LE

LE DOCTEUR.

A ce raisonnement éh bien resistez-vous?

COLOMBINE.

Monsieur le raisonneur, avec vôtre licence,
Je vais vous répondre: Ecoutez.
Pour passer un Contrat, il faut comme je pense.
Le concours de deux volontez.
Vous m'aimez, dites-vous, la chose est fort plausible?
Vous m'aimerez toûjours? Eh bien soit, je le croi;
Mais il faut que je puisse aussi vous aimer, moi;
Et c'est ce qui n'est pas possible,
Je vous le dis de bonne foi.
Par de secrettes sympathies,
Dont les puissans liens sçavent nous attacher,
L'on voit tout en naissant des ames assorties
Qui ne cherchent qu'à s'approcher;
Et d'autres par antipathies,
Ne peuvent ni s'unir, ni se laisser toucher.
Accusez donc le Ciel, accusez la Nature,
Si vous ne pouvez être aimé;
Et plaignez-vous d'avoir été formé
D'une antipatique figure.
Allez retirez-vous, ne m'importunez plus
De tous vos discours superflus;
Vôtre Bosse éminente & toute sa doctrine,
Ne sont pas de tournure à gagner Colombine.

LE DOCTEUR.

D'un cœur si peu soûmis,
Prés d'Esope je vais me plaindre:
Il est pere, il est maître, & sçaura vous contraindre
A tenir ce qu'il m'a promis. *Il s'en va.*

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

PAr une lâche obéïssance,
Non, Colombine, non, n'allez pas vous trahir,
Sur un point de cette importance,
C'est un crime que d'obéïr.

COLOMBINE.

Ah ! que plûtôt sur moi la mort. . . . Mais je vous quitte,
Voici mon pere, & je l'entens,
Dans le tumulte où sont mes sens,
Rodope, il faut que je l'évite.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

COlombine, arrêtez vos pas,
Vôtre presence est necessaire;
Et pour passer nos deux Contrats
J'ai fait avertir le Notaire.

COLOMBINE.

Ah! mon pere, souffrez qu'embrassant vos genoux
Je détourne ce coup de foudre.
Vôtre cœur peut-il se resoudre

A me donner un tel Epoux?
Laissez, laissez toucher ces entrailles de Pere,
L'obéissance est mon devoir,
Je le sçais; il est vrai, mais je ne puis le faire;
Et sur cet ordre dur qui fait mon desespoir,
Quand mon respect voudroit se taire,
Ma raison se revolte, & ne me permet point
De vous obéïr sur ce point.

ESOPE.

Vôtre raison n'est qu'une bête,
Il sera vôtre Epoux, je l'ai dit, je le veux;
Il faut vous marier de tête,
Et non par la chaleur de vos volages feux.
De l'aimable Rodope imitez la sagesse;
Ce n'est que douceur, que tendresse
Pour moi, son cher Epoux entre mille choisi.
D'un exemple si beau.....

RODOPE.

Tout doux, Seigneur Esope,
Il ne faut rien confondre ici.
Colombine n'est pas Rodope,
J'ai des raisons qu'elle n'a pas;
Elle fait bien de prendre une route contraire;
Et vous êtes un trop bon pere
Pour lui donner conseil de marcher sur mes pas.

ESOPE.

Ne croyez pas que j'en démorde.
Quand un pere s'est resolu,
Il faut sans balancer sur ce qu'il a voulu,
Qu'à ses desirs soudain une fille s'accorde.
Non, non. Point de quartier, point de misericorde.
Je veux qu'elle obéïsse à mon ordre absolu,
Et ce refus mutin à la fin me courrouce.

COLOMBINE.

Tel que puisse être helas! l'effet de ce courroux,
La mort m'est mille fois plus douce

Que

Que cet horrible Epoux.
Je ne demande plus, que sensible à ma flâme,
Vôtre paternelle bonté
M'accorde un Epoux souhaité,
Cet amant qui regne en mon ame.
Rompez si vous voulez de si tendres amours:
Mais permettez du moins qu'en habit de Vestale,
Pour fuir de cet Hymen la contrainte fatale,
Je finisse mes tristes jours.

ESOPE.

Bon. Des filles du tems voilà le grands recours.
Que dans leurs passions un pere les traverse,
Leur petite cervelle aussi-tôt se renverse,
On les voit par dépit se voüer aux autels:
Mais le feu mal éteint au cœur de la Vestale,
En prophanes soûpirs sous le voile s'exhale,
Et va scandaliser au Ciel les immortels.
Non, non. Je ne veux point qu'un chagrin vous enrôle,
Vesta n'en a déja que trop d'autres sans vous,
Qui ne pouvant avoir tel ou tel pour Epoux,
Ont par un pur dépit entré dans sa géole.
Je veux que dés ce soir, & sans plus barguigner....

RODOPE.

Eh bien! si vôtre esprit veut ainsi s'obstiner
A la sacrifier à l'objet de sa haine,
Du moins pour adoucir sa peine,
Donnez lui quelque tems à se déterminer.
Voulez-vous sur le champ forcer son ame émûë?
Laissez-moi doucement ménager son esprit,
Et ne l'obligez point de songer par dépit,
A quelque retraite imprévuë.
Pensez-vous tout d'un coup que d'une extremité
On puisse se porter à l'autre?
Dés ce soir vous voulez que de conserve au nôtre
Son Hymen soit précipité.
Le tems peut tout qui sait l'attendre.

Voyez

Voyez couler ses pleurs, vôtre cœur est trop tendre
Pour les appercevoir sans en être excité.

ESOPE.

Ouy mes sens sont émûs, & je veux bien me rendre.
Dés ce soir je voulois terminer cet Hymen;
Mais afin de vous faire à toutes deux comprendre
A quel point j'ai le cœur humain,
Je le differerai.

RODOPE.

Combien?

ESOPE.

Jusqu'à demain.

COLOMBINE.

O Ciel!

ESOPE.

Point de replique, ou dés ce soir....

COLOMBINE.

Mon pere!

ESOPE.

J'ai parlé, vous devez vous taire.
Allez, retirez vous, & ne m'irritez pas.

COLOMBINE.

Ne m'abandonne point, Rodope, en ces allarmes,
Et dans ton cabinet vien essuyer mes larmes.
Adieu pere cruel. Bien-tôt par mon trépas
De tes rigueurs vangée,
D'un Hymen si fatal je serai degagée.

SCENE IV.

ESOPE, GERONTE.

ESOPE.

Non, non. L'on ne meurt point d'amour comme cela.
Et..... Mais quel importun est-ce que je voi-là ?

GERONTE.

Pardon, si pour un mot, Monsieur, je vous arrête.

ESOPE.

Que voulez-vous ? parlez.

GERONTE.

Au bas de ma requête
Qu'il vous plaise, Monsieur, mettre un Soit assigné.

ESOPE.

A quoi concluez-vous ?

GERONTE.

Monsieur prés de ma femme
Certain jeune importun à la voir obstiné,
Malgré moi lui conte sa flâme.
Je prétens que par vous il sera condamné
A delaisser telle poursuite.
Défenses cependant de nous rendre visite,
A peine, *& cætera*, le tout avec dépens.

ESOPE.

Et quel âge avez-vous ?

GERONTE.

J'ai soixante & quinze ans,
Et quelques mois de plus.

ESOPE.

Fort bien, & vôtre Epouse ?

GE-

GERONTE.

Environ huit par dessus douze.

ESOPE.

Et le Galant combien?

GERONTE.

A peu prés vingt & deux.

ESOPE.

Bien fait?

GERONTE.

Fort bien.

ESOPE.

Hon, hon!

GERONTE.

Grand air, fort beaux cheveux;
L'œil brillant, le teint frais, & le ris agreable,
Une bouche vermeille, & de tres-belles dents,
Danse & chante fort bien, touche des instrumens;
Propre dans ses habits, d'un entretien aimable,
Eù brillent à l'envi l'esprit & l'enjoûment;
Fait un conte à plaisir à se pâmer de rire,
Aime les petits vers, les tourne joliment;
Et quoi qu'il parle bien, sait encor mieux écrire.
Toutes ces qualitez je vous les dis, Monsieur,
Pour vous montrer combien est juste ma frayeur.

ESOPE.

Et vôtre femme est-elle belle,
A-t-elle de l'esprit, de quelle humeur est-elle?

GERONTE.

Elle a plus d'agrément qu'elle n'a de beauté,
La taille droite & fine au dessous de la grande.
L'œil petit; mais d'où part tant de vivacité,
Qu'il n'est point à ses traits de cœur qui ne se rende.
Le poil brun, le teint blanc, beau bras, & belle main.
Pour de l'esprit, Monsieur, elle en a comme un diable;

A

A tailler le lardon elle est inimitable.

ESOPE.

Fort bien. Mais la contentez-vous?

GERONTE.

Aucune de sa compagnie,
D'argent, de points, d'habits, de perles, de bijoux,
N'est mieux qu'elle fournie.

ESOPE.

Ce n'est pas-là ce qu'on vous dit.
Ne la fournissez-vous que de ces bagatelles?

GERONTE.

Bagatelles, Monsieur, pour ses seules dentelles
J'en ai pour cent Ducats qu'elle a pris à credit.

ESOPE.

Tu ne m'entens donc pas, impertinente Bête?
Mais si tu veux bien m'écouter
Pour mettre au pied de ta requête,
Voici la Fable toute prête
Qu'en trois mots je vais te conter.

FABLE.

Du Chien & du Bœuf.

D'Une botte de foin un vieux Mâtin le maistre
Sur elle alloit ronger ses os;
Et comme il n'en pouvoit repaistre,
Elle ne lui servoit que d'un lit de repos.
Un jeune Bœuf du voisinage,
Dont la botte de foin aiguisoit l'appetit,
Et capable d'en faire un bien meilleur usage,
Pour son fourrage,
Faisoit la ronde autour du lit:
Mais le Mâtin jaloux, & brûlant de colere,
Ne pouvant supporter

Qu'un

Qu'un autre fist ce qu'il ne pouvoit faire,
Par ses rudes abois tâchoit de l'étarter.
Quand Mercure passa, qui prenant connoissance
Du different & le voulant juger,
En ces mots donna sa sentence:
Jaloux, mange ta botte ou la laisse manger.



GERONTE.

Belle comparaison d'un chien avec un homme!

ESOPE.

A la figure prés, vous & lui c'est tout comme.
Mangez, Monsieur, mangez vôtre botte de foin;
Et sans m'émbarrasser la tête
De vôtre ridicule soin;
Allez, & pour le coup renguainez la requête.

GERONTE.

Mais si je suis... helas! Monsieur, quelle douleur!

ESOPE.

A soixante & quinze ans, voyez le grand malheur:
Combien d'autres mortels ont-ils cette avanture,
Qui pour s'en garantir font mieux que vous tournez?
Mais je me trompe fort voyant vôtre figure,
Si jamais vous le devenez.
Vous m'entendez fort bien, & sans que je m'explique.
Allez, retirez-vous.

GERONTE.

Monsieur.

ESOPE.

Point de replique.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

A Soixante & quinze ans une femme de vingt,
Et le Galant à peu prés de même âge,
Ah! qu'il faudroit d'esprit être bien Quinze-vingt
Pour n'en pas faire le présage.

SCENE VI.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

BOn. Nouvel importun. Qui Diable avec son dos
Chargé d'une noire jaquette,
Et dans sa main une baguette,
Peut venir m'interrompre ici mal à propos?
Voilà sur mon honneur une ample revérence.
Une autre..... Eh! Monsieur, c'est assez.
Encor.....Ah! pour le coup cessez,
Ou je vais perdre patience.

FRIPONNET.

Monseigneur. Vous voyez un nouvel Officier,
Qui pour le salut de son ame
S'est pourvû fraîchemet d'une charge d'Huissier.

ESOPE.

Fort bon Emploi, Monsieur, pour dans peu manier
Et mettre en usage une rame.....
De bon papier.

Vô-

Vôtre nom!

FRIPONNET.

Friponnet.

ESOPE.

Fort bien, Armes parlantes:
Il ne vous faudroit plus qu'ajoûter pour Blazon
Deux aîles de Vautour sur un champ d'or volantes;
Ce seroit rencontrer sur la Charge & le nom.
Mais à ce digne emploi, puisque la Providence
A bien voulu vous destiner,
Sçavez-vous bien que l'Ordonnance
Veut qu'on sçache du moins lire, écrire & signer?
Sans cela c'est en vain qu'on veut étre des nôtres.
Vôtre nom le signez-vous bien?

FRIBONNET

Sans doute; mais c'est peu que de signer le mien,
Et je sçais au besoin signer celui des autres.

ESOPE.

Peste. Quelle capacité
Pour faire en peu de tems fortune!
Je sçais bien à la verité
Que parmi les Sergens elle est assez commune;
Et que s'il faut recorder leurs Exploits,
Au lieu d'avoir deux Compagnons en trousse,
Ils se contentent que leurs doigts
Servent de recors à leur pouce.
Sçavez-vous comme on dresse un bon procés verbal
De Rebellion à Justice?
C'est-là vôtre Mere-nourrice,
Et de l'or du Perou le précieux canal.

FRIPONNET.

C'est à quoi, grace au Ciel, je ne suis point novice,
Et j'en ai pour témoins signé plus de deux cent
Où jamais je ne fus present.

ESOPE.

C'est l'usage.

FRI-

FRIPONNET.

Et sur tout je prens toûjours bien garde
De n'y point oublier, que ledit blasphemant,
En parole execrable, avec temperament
A donné coups de pié, coups de poing, & nazarde,
Ebranlé l'os du croupion.
Plus fait à l'Omoplate une contusion;
Disant qu'il se fichoit des gens de la Justice:
Et que pour empêcher de faire nôtre office,
Par force lui tout seul il nous a mis dehors
Nous & nos six Recors.

ESOPE.

D'un fin procés verbal voilà le vrai modele.

FRIPONNET.

Vous m'en verrez, Monsieur, acquitter avec zele.
Si l'on me met pieces en main,
Je me garderai bien d'executer soudain.
Un bon Sergent a l'ame indulgente ou cruelle,
Suivant que le Déteur en use honnêtément;
Et selon qu'il remplit bien ou mal l'escarcelle
De l'Officier qui fait commandement,
On fait doubler le pas; ou marcher lentement.

ESOPE.

Dis-moi de la Chymie, as-tu quelque teinture?

FRIPONNET.

A quoi me serviroit cette Science obscure,
Qui de ses Sectateurs met la bourse aux abois?

ESOPE.

Le Chymiste & l'Huissier de diverse nature
Sympathisent dans leurs Emplois;
Puisque l'un souffle le Mercure,
Et l'autre souffle les Exploits.
Quand je tiendrai mon Audiance,
Entonnerez-vous bien: Paix-là.
Paix-là. Paix, Procureurs? Paix donc; & qu'est cela?

Sor-

Sortez, Causeurs, faites silence.
Messieurs vous faites tant de bruit
Que Monsieur ne sçait ce qu'il dit.
De cét air, de ce ton en arpentant la Sale.
Vous ferez taire le Palais,
Afin qu'où naît & regne une guerre infernale,
Je puisse voir du moins l'image de la paix.
De ce que je viens de vous dire,
Monsieur le Friponnet faites vôtre profit,
Le tems pourra vous mieux instruire,
Quant à present cela suffit.
De vous voir cet emploi je sens beaucoup de joye,
Et contez à coup sûr qu'il vous met dans la voye
De n'être jamais indigent;
Puisqu'on nomme par tout la main d'un bon Sergent
La serre d'un oiseau de proye.
Ne demandez-vous pas de prêter le serment
Que vous ferez tout comme font les autres?

FRIPONNET.

L'impatiente ardeur que j'ai d'être des vôtres,
Fait que mon cœur soûpire aprés ce doux moment.

ESOPE.

Tantôt dans mon Hôtel avec ceremonie,
Pour cette illustre Compagnie
Vous aurez vôtre enrôlement.

SCENE VII.

PASQUARIEL, MARINETTE, MEZZETIN.

Esope étant retiré, & Friponnet qui est Mezzetin étant resté, il se fait une Scene Italienne toute de jeu, entre lui, Pasquariel & Marinette servante de Rodope, dont ils sont tous deux amoureux. Ils veulent l'obliger à se declarer pour l'un des deux. Elle les oblige à faire un combat burlesque; & ensuite au lieu de se declarer, elle finit la Scene en chantant ces paroles Françoises.

MARINETTE *chante.*

Que j'aime l'inquiétude
Qui balance ainsi vos feux.
L'un & l'autre est à moi dans cette incertitude;
Et si je m'expliquois, je perdrois l'un des deux.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE I.

Le Theâtre represente dans le fond la Salle d'Audiance d'Esope, avec son Tribunal; & l'Huissier Friponnet paroist tenant d'une main sa Baguette, & de l'autre un paquet de Placets. Et fermant rudement la porte de l'Audiance sur des Plaideurs, leur dit:

FRIPONNET *seul.*

Un moment. Faites-moi quartier,
Messieurs, & s'il vous plait un peu de patience.
Diantre quelle fureur pour avoir Audiance,
Et quel incommode métier
Que celui d'un Huissier.
Ca faisons maintenant de nos Placets l'élite.
Voyons les bons Payeurs, & d'un soin obligeant
Plaçons les selon leur merite,
C'est-à-dire selon l'argent.
Mesurons tout à la finance,
Et vivons comme on a vêcu,
La pistole en bonne balance
Au Palais emporte l'ecu.
Mais voici justement Esope le grand Juge.
(On frappe de la baguette à la porte.)

SCENE II.

ESOPE & *ensuite*, BABILLARD *Avocat*, FRIPONNET.

ESOPE *en entrant.*

Huissiers. De ces Plaideurs qui me serrent les flancs,
Soûtenez un peu le déluge,
Et qu'on ne souffre point de chapeaux sur les bancs.
(*Aux Avocats en approchant au bord du Theâtre.*)
En attendant qu'on soit contradictoires,
Et qu'à mon Tribunal il soit tems de monter,
Approchez de moi, Troupes noires.
Souffrez, si vous voulez un moment m'écouter,
Que par un Apologue ici je vous instruise.

FABLE.

Du Satire & du Païsan.

Certain jour que siffloit la bize,
Un Satire sorti des Bois,
Vint dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros Pitaut qui soufflott dans ses doigts.
Pourquoi souffles-tu de la sorte?
Dit le Satire: C'est, répondit le Pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte?
Mais comme l'Hôte en ce même moment
Servit

Servit sur table une soupe boüillante,
Le Pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa cuilliere, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles tu? dit alors le Sauvage,
Puisque ce broüet est fumant:
C'est pour le refroidir, dit l'autre promptement,
Que je souffle ainsi mon potage.
Ah! repliqua le Satire tout haut,
Puisse à l'infame bouche arriver malencontre.
Qui prête à parler pour & contre,
Sait souffler à la fois & le froid & le chaud.



Cette Fable, Avocats, vaut bien une Harangue;
Car c'est ainsi que vötre langue
Nous dit aujourd'hui blanc, & demain dira noir.
Les Loix sont dans vos mains un glaive à tranchant double,
Et ce n'est qu'à mentir, & nous faire voir trouble
Que se reduit vôtre sçavoir.
Vous, Maître Babillard, pourquoi quand deux parties
Viennent sur le contre & le pour
Dans vôtre cabinet consulter tour à tour,
Avez-vous pour tous deux des raisons assorties?

M. BABILLARD.

Monsieur, Jamais Chasseur habile en son métier,
De ses filets tendus n'égara le gibier.
Trois écus dans la main qu'on aille à la Buvette,
De trois vieux Avocats assembler la Cornette,
Pour tout titre un Plaideur n'eût-il qu'une chanson,
Sa Cause est toûjours bonne, & qui paye a raison.
C'est l'avis du Pilier. Et c'est par ce langage
Que l'Oiseau se met dans la cage.
On voit un Chicaneur qui brûle de plaider;
Ira-t-on lui disant que sa Cause est mauvaise,

Dans sa naissance éteindre cette braise?
Et ne vaut-il pas mieux selon son goût l'aider?
A vous ainsi qu'à nous ces conseils profitables.
D'un consommé de sots engraissent le Palais;
Et sans cette methode, on ne verroit jamais
Portier dans nos maisons ni gibier sur nos tables.

ESOPE.

Fort bien; c'est justement comme si la Perdrix
Alloit chercher conseil chez les Oiseaux de proye.
Sur vos avis trompeurs qui s'embarque se noye,
Et qui les prend est pris
Comme une bête.
Huissier, Qu'on dise-là que l'Audiance est prête.

SCENE III.

ESOPE *dans son Tribunal*; BABILLARD, PIERROT, FRIPONNET, *& toute l'Audiance.*

ESOPE.

TOi, Juppon de Treillis, comment t'appelles-tu?

PIERROT.

Monsieu, ne vous dépliaise,
An me lome cheu nou Pierrot Cognesetu.
Saçouté mon afaire, alle n'est poin mauvaise.

ESOPE.

Vôtre Avocat.

PIERROT.

Il est pa reveraunce au ly,
Aveu dans son ventre un clistere.
Mais laissé moi chanté un tantet mon afaire,
Je débagouleré tout aussi-bian que ly.

ESO-

ESOPE.

Eh bien! avez-vous là quelqu'un qui vous écoute?

PIERROT.

Vezi velà-ti-pas; faut-i d'autre écouteux?

ESOPE.

Je dis vôtre Partie adverse.

PIERROT.

Oh! Oüi sans doute,
Vlà Maître Babillard pour l'autre, & je son deux.

ESOPE.

Parlez donc, qui des deux a formé la demande?

PIERROT.

Moy, Monsieu.

ESOPE.

Commencez, d'un ton qu'on vous entende.

PIERROT.

Monsieu, Je ne sis poin de ces diseux de rian;
Et tout du fin abord, c'est au fait que je vian.
Je prétan que Jaquet aveu sa froide mine,
Qui m'a joüé d'un tour qui n'est ni bian ni biau,
En me coqueluchant de la jeune Glodine,
Reprendra la vache & le viau.
Vezi le fait. Jaquet & moi j'étions Comperes,
Je nous aimions comme deux freres,
Toûjou ensemble au cabaret;
Et tous disien, voyan un si bon Comperage,
En Prouvarbe dans le vilage,
Jaquet Piarrot, Piarrot Jaquet.
J'avion une jeune voisine
Qui se lommoit Glodine,
Gente, druë, & qui bondilloit
Comme un petit cabri qui n'est pu sous la chévre.
Alle avoit du rouge à la lévre,
Un yeu d'émerillon, & la piau comme un lait.
Jaquet ne bougeoit de cheus elle,
Toûjou batifollant, & par foi m'y meny;
Et puis à la parfin le finaut me disy:

 N'est

N'est-il pas vrai, sditi, que Glodine est mou belle?
Si tu sçavois combian alle t'aime Piarrot,
Tu l'aimerois pu que tai même.
Moi qui tout aussi-tôt le croyit comme un sot,
Je donni dans leus estragême,
Et n'eus pas plûtôt dit à Glodine je t'aime,
Qu'alle me prit au mot.
Alle m'attendi dans la grange
Par un soir qui pleuvoit, & là je la trouvi.
Mais dés que j'arrivi,
J'y fu prins, & l'an fit un tintamarre étrange,
Et le tout par Jaquet qui venit en tremblant
Me faire un biau semblant.
Tant y a je l'épouzi par le conseil du drôle,
Qui me juri su sa parole
Qu'alle étoit comme un varre net.
Mais si tôt que j'eus fait un si sot Mariage,
Je m'appercevi que Jaquet
Avoit écramé le fromage.
Le soir je la trouvi ronde comme un tambour.
Quand je li demandi d'où vian qu'alle étoit grosse:
C'elt sditelle, que j'ai mangé trop à la nôce.
Mais son vantre s'enfli, Monsieu, de jour en jour:
Et trois mois tout fin juste, aprés ce tripotage,
Le pauvre malheureux Piarrot
Comme un sot,
Grace à Jaquet, vit creître son ménage
D'un marmot.
Sans fatras d'Evoca, Monsieu, vla mon affaire:
De la plante à Jaquet sort ce fruit hativiau,
Et partant la raison est claire,
Qu'il faut qui reprenit & la vache & le viau.

ESOPE.

Huissiers, Faites faire silence.

FRIPONNET.

Paix-là: Paix. Paix Causeurs, sortez de l'Audiance.

ESO-

ESOPE.

Vous, Maître Babillard, à present répondez.

Me. BABILLARD.

Monsieur, je parle pour.. Jaquet dit Fine-Mouche...
Défendeur, sur le fait, que de la propre bouche
Du Demandeur vous entendez.
Je prétens que Pierrot orné de son panache,
De ses Conclusions se verra débouté,
Et que vous lui direz avec grande équité,
Bon homme gardez vôtre vache.

ESOPE.

Couvrez-vous Babillard.

Me. BABILLARD.

Monsieur, Toutes les Loix,
Dont le vieux Codrus autrefois,
Brida les Habitans d'Athène,
Si nous voulons prendre la peine
De les approfondir avec attention,
Et celles de Lycurgue, & celles de Solon:
Oüi, si nous consultons jusque dans la Scytie,
Et même des Chinois les vieux Legislateurs,
Et ce qu'ont dit, écrit, Auteurs, Commentateurs,
Tout paroît favorable au droit de ma Partie.
En effet... Si le Ciel par sept larges canaux,
Qu'on nomme ici bas les Planettes,
Répand incessamment & les biens & les maux;
Un mortel enchaîné par leurs vertus secrettes,
D'un insensible pas s'avançant à sa fin,
N'échappe point à son destin.
C'est ainsi que des Loix l'unanime discorde,
Attachant les mortels par un puissant lien....

ESOPE.

Vous pourriez des trois quarts retrancher cet Exorde:
Même du tout, & vous feriez fort bien.

Me. BABILLARD.

Je n'ai rien avancé d'inutile à ma Cause,
Monsieur. Et si vous m'entendez,
Je vais en l'appliquant.

ESOPE.

En deux mots répondez
Juste à ce que l'on vous propose.

Me. BABILLARD.

Puisque vous le voulez, j'abrege, & viens au fait,
Dont je vais résumer huit ou dix circonstances.

ESOPE.

Eh ! Maître Babillard, le fait est clair & net.
Que diantre, voulez-vous lasser nos patiences?

Me. BABILLARD.

Je le retranche donc, & tout d'un coup je viens
Au premier de mes vingt moyens.

ESOPE.

Vingt moyens, vertubleu, qui pourroit les entendre?
Le Droit par le seul fait n'est que trop éclairci;
Et par un conte que voici,
Ecoutez la Sentence, & vous l'allez apprendre.

FABLE

Du Bouc & du Renard.

LE Bouc & le Renard ensemble devisans;
L'un franc sot, & l'autre plus sage;
L'un ayant plus de barbe, & l'autre plus de sens,
S'embarquerent pour un voyage.
Pressez de vive soif, & leurs poûmons ardens
Ne soufflant plus que de la braise,
Ils rencontrent un puits. Tous deux sautent dedans,
Et boivent à leur aise;

Mais la peine fut d'en sortir.
Le Bouc pour chercher une issuë,
Portoit de tous côtez sa vuë,
Et ne decouvroit rien qui pût le secourir.
Quand le Renard lui dit, ce n'est que bagatelle,
Ami, pour esquiver je sçais un moyen seur.
Dresse toi tout le long du mur,
Tes cornes seront mon échelle;
Et quand j'aurai d'un leger saut
Gagné le haut,
De te tirer aprés il me sera facile.
Le bouc y consentit, & le Renard agile,
Soudain sauta dehors, laissa le Bouc au puits.
Puis dit, jettant sur lui sa vuë,
Avec un ris moqueur: Adieu Beste cornuë,
Sauve qui peut quand on est pris.



De ce conte plaisant vôtre Arrêt se compose,
Jaquet est le rusé Renard.
Quant aux cornes du Bouc, Pierrot c'est vôtre part.
Hors de Cour, sans dépens neanmoins, & pour cause.

PIERROT.

Malepeste, Monsieu, je pers donc mon procés.

ESOPE.

Je suis vraiment fâché de ce mauvais succés;
Mais il faut s'y soûmettre. Allez, aimez Glodine,
Elle est vôtre moitié, vous êtes son époux;
Et je prévois à vôtre mine
Que ses futurs enfans pourront être de vous.

Faites sortir de l'Audiance.

Il se leve.

SCENE IV.

ESOPE, FRIPONNET, MADAME FAGOTIN.

FRIPONNET.

SOrtez, Messieurs, sortez. Vite donc, s'il vous plaît.

Me. FAGOTIN.

Monsieur l'Huissier, de grace un peu de patience.

ESOPE.

Approchez, voyons ce que c'est.

Me. FAGOTIN.

Ah! Monsieur.

ESOPE.

En deux mots dépêchons vôtre affaire.
Pourrez-vous l'expliquer? mais vîte & sans colere.
J'ai vû vôtre mari. Pourquoi tout ce procés?
J'ignore à vôtre égard sa secrette conduite.
Mais ne vaut-il pas mieux avec lui vivre en paix?
C'est un homme d'esprit, de cœur & de merite,
Et de plus jeune, & beau blondin,
Ne peut-il contenter Madame Fagotin?

Me. FAGOTIN.

Qu'en sa faveur déja vôtre ame est prévenuë!
C'est un adroit qui sait finement emballer.
A l'entendre parler,
C'est l'innocence toute nuë.
Mais, Monsieur ce n'est qu'un fripon,
Un pié-plat revêtu que j'ai mis en carrosse,
Un gueux qui n'avoit pas à croquer un chapon,
Qui roule à six chevaux, & me traite de rosse.
Si je vous expliquois ce que j'ai fait pour lui,

Et

Et de quels froids mépris l'ingrat me recompense,
Je vous verrois, Monsieur, sensible à mon ennui
Punir severement cette cruelle offense;
C'est la plus lâche trahison.

ESOPE.

Ne nous emportons point; encor seroit-il bon
Que j'apprisse de vôtre plainte
La cause en termes brefs, sans chaleur, & sans feinte;
Car souvent plus on crie, & moins on a raison.

Me. FAGOTIN.

A quinze ans j'étois jeune, & passablement belle;
Et j'avois assez peu de bien,
Lorsqu'un riche Fermier, par un excés de zele,
En m'épousant me donna tout le sien.
Mais peu contente de l'épreuve
Que je faisois de ses feux languissans,
Je soûpirois sans cesse aprés le nom de veuve,
Et je la fus enfin aprés dix ans.
Impropre à garder le veuvage,
Je repassai bien-tôt aux mains d'un autre époux,
Riche à la verité, mais du dernier ménage
Et du dernier jaloux.
J'étois dans les tresors, mais d'ailleurs peu contente.
Cent fois je desirai d'une ame impatiente
Que son trépas rompît mes seconds nœuds,
Et ne trouvai ce jour heureux
Qu'aprés vingt ans de longue attente.
Je fus donc veuve encor & bien plus opulente,
Je me voyois sur le retour;
Mais de mon vieil époux enfin débarassée,
Je crûs pour m'aquitter envers le Dieu d'Amour,
Lui devoir immoler ma fortune passée.

ESOPE.

C'est de ces femmes justement,
Qui pour se vanger d'un long jeûne

Qu'on leur a fait garder trop rigoureusement,
De la peau d'un vieux loup en achetent un jeune.

Me. FAGOTIN.

J'ai crû pour mon argent qu'au gré de mon desir
Il m'étoit permis de choisir.
De son brillant éclat la lame m'a frappée,
La Robe & le Parti m'ont tous les deux déplû,
Et bien-tôt j'ai senti mon esprit resolu
A tâter d'un homme d'épée.
J'ai de tous mes trésors acheté cet ingrat,
Le plus clair de mes biens est à lui par Contrat,
A lui qui pour toute richesse
N'eut jamais qu'un peu de débit,
Sa bandouliere, son habit,
Ses cheveux blonds, & sa jeunesse.
Mais comblé comme il est de mes riches trésors,
Quel en est le coupable usage?
D'un froid continuel je sens l'indigne outrage,
Et toutes ses douceurs s'épanchent au dehors.

ESOPE.

Je vous plains, mais en vain vous implorez mon aide
Contre le fiel cuisant de ce chagrin amer.
La Justice a-t-elle un remede
Capable de forcer un cœur à vous aimer?
Réflechissez sur vous, sur vôtre air, sur vôtre âge,
Et sous la patience étouffez ce procés.
Pouviez-vous d'un tel Mariage
Esperer un autre succés?
Mais pour vous divertir du mal qui vous accable,
Ecoutez seulement
Ce trait d'une petite Fable
Qui vous convient parfaitement.

FABLE

FABLE

De l'Asne qui eut trois Maîtres.

UNe Bourique . . . étoit avec un premier Maistre,
Aussi-bien qu'elle pouvoit être,
Un bon homme de Jardinier
Qui la rossoit un peu; mais l'injure est petite.
Sa peine étoit quant au reste reduite
A porter tous les jours au marché le panier.
Loin de se contenter de sa peine legere,
Elle pria les Dieux de changer son destin;
Et le Ciel qui voulut exaucer sa priere,
La fit passer dans un moulin.
Elle y mangeoit du son & portoit la farine;
Mais sous le poids du blé pliant sa maigre échine,
Elle fit mille vœux, brayant avec éclat
Pour changer encor son état.
Un jeune Postillon fut donc enfin son Maistre,
Qui pour d'étrangeres Amours,
Aux dépens de son dos galopant tous les jours,
De chardons la faisoit repaistre.
C'est donc de pis en pis & contre mon souhait,
Dit la triste Bourique en secoüant sa teste,
Je vois bien qu'une vieille beste
D'un jeune Postillon ne fut jamais le fait.



Ces

Ces tons plaintifs de la Bourique
Sont une leçon pathétique
Dont grand profit se peut tirer.
Jeune époux, avec vieille veuve,
C'est sur un drap usé coudre une piece neuve
Qui ne fait que le déchirer.

Me. FAGOTIN.

La raillerie est trop piquante.

ESOPE.

Non, croyez-moi, souffrez en femme patiente
Le mal que vous vous êtes fait;
Et si de vôtre époux vous n'êtes pas contente,
Soyez du moins assez prudente
Pour ne pas par l'éclat d'un procés indiscret,
Vous rendre du Public la fable & le joüet.
Allez, retirez-vous, je n'ai plus rien à dire.

Me. FAGOTIN.

Que sans arrêt je me retire,
Non, non, je plaiderai, Monsieur, & je veux voir
Ayant acheté son service,
Si l'on peut refuser d'ordonner en Justice,
Qu'il me rendra mon bien ou fera son devoir.

ESOPE.

Eh bien! plaidez, plaidez, si vous l'avez en tête.
Je sçai que cent fripons vous vont de ce procés
Promettre un bon succés.
Mais songez aux leçons que vous donne la bête.

SCE-

SCENE V.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

Friponnet.

FRIPONNET.

Monseigneur.

ESOPE.

A combien de Karrats
Crois-tu qu'elle soit fole?

FRIPONNET

Elle ne le croit pas.
Entr'elle & son époux, vous deviez lui promettre
Pour la consoler bien à point,
Un appointé en droit & joint,
Ou celui qu'on appelle à mettre.

ESOPE.

Laissons-là cette vieille avec tout son fatras,
Et songeons seulement à d'autres embarras
Qui m'inquiétent la cervelle.
Va chercher Colombine, il faut que de ce pas
Pour la derniere fois je m'explique avec elle.
C'est un esprit mutin
Qui refuse un époux que j'ai choisi moi-même.

FRIPONNET.

Ah! ne permettez pas que son cœur libertin
Brave l'autorité suprême
D'un pere qui tout seul doit regler son destin.
Mais quel est cet époux enfin qui la chagrine?

ESOPE.

C'est de tous les mortels la perle la plus fine,

Un

Un gendre tel qu'il faut, un époux accompli,
Le Docteur digne seul d'épouser Colombine.

FRIPONNET.

Quoi! c'est le Docteur Baloard?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce Soleil des Ecoles de Gréce?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce Pedant qui passe dans son Art
Platon en visions, Diogene en richesse?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce nez fait comme un bec d'oison?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce gros dos à triple culebute?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Et vôtre fille en un mot le rebute.

ESOPE.

Oüy.

FRIPONNET.

Je trouve qu'elle a raison.
Sans secoüer vôtre calote,
Je demande de bonne foi,
Par quel entêtement, à quoi bon, & pourquoi,
Vous voulez qu'elle s'enfagote
D'un magot qu'on ne peut regarder sans effroi?

ESOPE.

C'est qu'il est bossu comme moi,
Et sçavant comme un Aristote.

Et

Et un mot, je le veux; elle n'a qu'aujourd'hui
Pour se déterminer à ce que je desire.
Et dés demain matin, quoi qu'elle puisse dire,
Je veux être obéï.

SCENE VI.

Esope s'étant retiré, il se fait une Scene Italienne de nuit entre Friponnet & Pasquariel, qui vient pour donner une Serenade à Marinette. Ils doivent la faire à leur fantaisie, & tout en jeu Italien.

Fin du troisiéme Acte

ACTE



ACTE IV.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE, MARINETTE.

RODOPE.

D'Un Medecin bossu, vous prendrez la figure ?

COLOMBINE.

Marinette le veut, tentons-en l'avanture.

RODOPE.

Pense-t-elle de bonne-foi
Que cette bourle réüssisse ?

MARINETTE.

Ainsi qu'on vous l'a dit, conduisez l'artifice,
Et de l'évenement reposez-vous sur moi.
Je connois mon Esope & sçais par où le prendre.

RODOPE.

Prenons garde de nous méprendre,
Les bossus ne sont pas facilement surpris,
Esope a de l'esprit.

MARINETTE.

C'est par où je l'assomme,
Par son foible si-tôt que l'on attaque un homme,
Croyez-moi, Rodope, il est pris.
Esope veut faire la nôce
De sa fille avec le Docteur.

RO-

RODOPE.

Il est vrai.

MARINETTE.

Deux raisons déterminent son cœur;
Sçavoir, de ce magot la science & la bosse.

RODOPE.

Oüy.

MARINETTE.

D'ailleurs il prétend que vous l'épouserez.

RODOPE.

C'est son dessein.

MARINETTE.

Et quand vous lui proposerez
Que pour épouser Colombine,
Vous avez un parent & sçavant & bossu,
Un Esculape plein d'une haute doctrine,
Doutez-vous qu'il ne soit reçû?

RODOPE.

Mais comment sous ce nom prétens-tu qu'elle passe?

COLOMBINE.

Non, non. Que sur cela rien ne vous embarasse,
Je sçaurai bien passer l'audace sur le front,
A la montre, à l'habit, comme cent autres font:
En parlant de Sené, de Rhubarbe, & de Casse,
L'on me croira d'abord de la premiere Classe.
Pour être aujourd'hui Medecin,
Il suffit que d'un plat on distingue un bassin,
D'un anis de Verdun la pilule,
D'un clistere un boüillon de veau,
Et qu'on sçache ordonner par un mot ridicule,
Le mélange commun du vinaigre & de l'eau.
Pour raisonner sur la matiere,
J'en ai cent fois plus qu'il n'en faut avoir,
J'en viendrai bien à bout, & je livre mon pere,
Content de mon sçavoir.
Mais c'est sur vous, chere Rodope,
Que demeure fondé mon principal espoir.

Ne

Ne m'abandonnez point, & faites sur Esope
Agir, s'il se peut tour à tour,
Et la raison & son amour.

RODOPE.

Vous sçavez le fond de mon ame.
Je ne repete point ce que je vous ai dit,
Et de vous contenter si je n'ai le credit,
Je ne serai jamais sa femme.
Entrons dans mon appartement,
Vôtre pere dans un moment
Ne manquera pas de s'y rendre.
Pour ce déguisement allons tout disposer:
Toi reste, Marinette, il faut ici l'attendre,
Et tant que tu pourras prens soin de l'amuser.

MARINETTE.

Ne vous tourmentez point, la charge m'est bien douce,
Et du gobin dans un moment,
Je vais me divertir fort copieusement.
Entrez. Esope vient, & je l'entens qui tousse.

COLOMBINE.

Ciel! sois propice à ce déguisement.

MARINETTE.

Allez, allez avec la mort en trousse
Monter sur une mule en housse.

SCENE II.

ESOPE, MARINETTE.

Dans cette Scene Italienne, Marinette pour amuser Esope, feint d'estre amoureuse de lui. Esope y répond agreablement; ce qui produit un entretien fort divertissant. Enfin Marinette, comme par confidence, lui dit en secret que Rodope veut lui proposer pour Colombine un de ses parens bossu & Medecin, qu'il prenne bien garde à ne pas refuser ce Gendre, puisque Rodope est resoluë de rompre avec lui, s'il n'accepte ce Mariage. Alors Marinette voyant entrer Nizon, se retire, & laisse Esope avec elle.

SCENE III.

ESOPE, NIZON.

NIZON.

Monsieu. Je viens me plaindre à vous,
De Robin mon mari qui n'est rien bon qu'à pendre.

ESOPE.

C'est pousser loin vôtre courroux;
Mais il est bon de vous entendre
Que fait-il, vous bat-il, vous charge-t il de coups?
Ce seroit un brutal s'il en avoit l'audace.

NI-

NIZON.

Non, mais j'aimerois mieux qu'il me battît bien fort;
Et que d'ailleurs il fit....

ESOPE.

En quoi donc a-t-il tort?
Ça contez-moi vôtre disgrace?

NIZON.

Monsieu. Depuis un an que je l'ai pour mari,
Si vous saviez le train qu'il méne:
Le jour au cabaret, & la nuit chez certaine...
Je ne peux achever tant j'ai le cœur marri.

ESOPE.

Mari d'une pouponne aussi fraîche & jolie,
Et porter ailleurs le tribut,
Ne l'avoir que d'un an & la mettre au rebut,
Je me garderois bien de pareille folie.

NIZON.

Encor si sa Martine avoit de la beauté;
Mais elle n'en eut jamais tache,
Dans sa bouche on pourroit enfourner un pâté,
De petits yeux de rat, un gros nez épaté,
Et du piz deux fois qu'il n'en pend à ma vache.
La sotte cependant a si bien cajolé,
Et pris dans ses gluaux mon homme,
Qu'il faut que malgré moi je chomme,
Tandis... Je croi, Monsieu, qu'il est ensorcelé.
D'abord c'étoit tout feu, ce n'étoit que tendresses,
Il ne pouvoit remplir l'ardeur de ses amours,
Et je crûs que le jour des premieres caresses
Reviendroit tous les jours.
Mais oüy, zest, il changea bien-tôt avec la Lune;
Et nôtre premier mois ne fut pas écoulé
Que commença mon infortune,
Et qu'en un autre nid je le vis envolé.

ESOPE.

Je sçais sur ce sujet une petite Fable,

Qui

Qui pour le rappeller bien-tôt à la maison,
Peut vous donner une leçon
Qui vous feroit fort profitable.

FABLE

De la Gruë & du Renard.

LA Gruë & le Renard resolurent un jour
De faire ensemble leur ménage,
Et se chargerent tour à tour
Du soin de dresser le potage.
Quand ce fut le tour au Renard,
Ce tricheur d'un coup de sa pate
Epandit le broüet sur une assiette plate;
Et soudain lécha tout, tandis que de sa part
Auprés de la soupe épanduë
Mouroit de faim la pauvre Gruë.
Mais cet oiseau le lendemain,
Pour se vanger du chagrin de la veille,
Entassa le broüet, & la viande & le pain,
Dans le ventre d'une bouteille.
Et fourant aisément jusqu'au fond son grand cou.
Hier, dit-elle, vous étiez fou,
C'est aujourd'hui mon tour, Compere, à la pareille.



N'allez pas de travers prendre cette leçon.
Je veux, mon aimable Nizon,
Que vous soyez toûjours aussi sage que belle:
Mais en faisant semblant d'écouter un ami,
Tenez doucement en cervelle
Cet époux infidéle,
Et réveillez son amour endormi.

De

De ce que je vous dis, faites un bon usage.

NIZON.

Ah que d'une leçon si sage
Je comprens
Parfaitement le sens.
Que vous faut-il, Monsieur, pour si bonne ordonnançe?

ESOPE.

Quand les conseils sont bons, il faut qu'ils soient suivis,
Nizon; & quant au droit d'avis,
Lorsque j'irai chez vous, j'en donnerai quittance.
Adieu.

NIZON.

Vous y viendrez alors qu'il vous plaira:
Et je prendrai le soin de vous ouvrir la porte.
Ma foi Robin il t'en cuira;
Et si tu n'agis d'autre sorte,
Rira bien de nous deux qui le dernier rira.
Je suis vôtre servante, & je vous remercie.

ESOPE.

Adieu la Bergere jolie.

SCENE IV.

ESOPE, MONSIEUR GRIPPON.

ESOPE.

Mais que me veut Monsieur Grippon,
Qui de nos Partisans jadis le plus fripon,
En étoit avant sa ruine
La chrême la plus grasse, & la fleur la plus fine,
Et n'en est aujourd'hui que la crasse & le son?

M. GRIPPON.

Monsieur, Pour un avis utile,

Et

Et qu'au simple projet vous trouverez facile,
De me prêter l'oreille avez-vous le loisir ?
Mais sans un grand secret l'on n'y peut réüssir.

E S O P E.

Pour des avis bursaux, est-ce à moi qu'on s'adresse?
A moi pauvre homme de Palais,
Qui ne veux qu'amour & simplesse,
Et qui de vos partis ne me mêlai jamais;
Je laisse aux Financiers tous leurs tours de souplesse,
Et ne songe qu'à mes procés.

M. G R I P P O N.

Vôtre esprit perce tout, & rien ne s'y dérobe,
Vous avez de l'argent, & l'accés prés du Roi.
Eh quoi! jusqu'à la mort dans un chetif emploi,
Prétendez-vous traîner une gueuse de robe?
De vos sacs à papiers n'êtes-vous donc pas sou?
Ignorez-vous que c'est par la seule finance
Que l'on se pousse & qu'on s'avance,
Et que là seulement on trouve le Perou?
Dans le parti que je médite,
Je prétens vous interesser,
Et que j'aye du bail seulement la conduite,
Vous connoîtrez jusqu'où je sçaurai le pousser.

E S O P E.

Moi, Partisan! Moi faire avec vous à mon âge
De ce métier l'apprentissage!
Ai-je quelque vertu propre à de tels emplois?
J'ai porté comme esclave, il est vrai, la livrée
D'une casaque bigarée,
C'en est le premier pas. Mais quelqu'un autrefois
M'a-t-il vû Rat-de-cave, ou Contrôleur d'exploits?
Ai-je gardé quelque Barriere?
Ai-je petit Traitant, ou petit Soû-fermier,
Appris par les dégrez tous les tours du métier?
Et va-t-on tout d'un coup nager en grand'riviere?
Mais de ce commerce subtil,
Par qui vous avez mis tant de terres en friche,

Vous qui jadis étiez si riche,
Dites moi que vous reste-t-il?
M. GRIPPON.
Il me reste l'espoir & de grandes lumieres,
Pour m'élever encor au point d'où j'ai tombé.
ESOPE.
Ah! pour l'espoir, tout est flambé.
La fortune vous a donné les étrivieres.
Sous son revers fatal quand on est succombé,
Un homme confondu ne se releve gueres,
Et d'un grand bien perdu le cruel souvenir
Ne sert qu'à mieux punir.
Pouvez-vous reflechir sans desespoir, sans rage,
Sur cet hôtel perdu, dont les appartemens
Brilloient du vif éclat de tant d'ameublemens?
On vous voyoit rouler un superbe équipage,
Des chevaux bien nourris, un carrosse doré,
De Fleurons de Marquis un Ecusson timbré,
Cent ragouts déguisez avec mille artifices,
Des plus savoureux mets vous offroient les délices?
Et vos tables fumoient de ces vins précieux,
Qui flatent à la fois & le goût & les yeux.
Mais le volage sort qui du fond de la bouë
Vous avoit élevé dans ce pompeux état,
Par un prompt contre-coup a retourné sa rouë,
Et vous a refait un pié-plat.
Gueux ainsi qu'en naissant vous fûtes,
Il vous reste à peine du pain.
Au peril de semblables chûtes,
Je ne veux point d'un pareil gain.
M. GRIPPON.
Qu'importe? N'ai-je pas malgré mille Creances
Brillé durant vingt ans avant qu'être abîmé,
D'un ventre engraissé de Finances,
L'on ne peut arracher ce qu'il a consommé.
ESOPE.
Je ne veux point d'une fortune,

Que

Que l'on ne voit aller que par sauts & par bonds,
Qui tantôt du vaisseau vous guinde sur la hune,
Et tantôt vous abime en des gouffres profonds.
J'aime mieux rouler une vie
Qui soit douce, commode, unie,
Sans mêler à mes biens celui de l'étranger.
Gardez pour vos égaux tous vos tours de souplesse,
Je ne veux point d'une richesse,
Que je sois à la fin contraint de dégorger.

M. GRIPPON.

Pour une si belle morale,
Madame la Finance, & toute sa cabale
Vous doit sans doute un compliment exquis.
Mais si l'on suit ce qu'elle étale,
Comment voulez-vous que le fils
D'un Laquais devienne Marquis?

ESOPE.

Je sai fort bien qu'il faut qu'en ce monde tout roule,
Et que pour s'élever on se fasse un degré.
Je consens volontiers que chacun à son gré,
Pour se démêler de la foule,
Empaûme le chemin qu'il croit plus assûré.
Je regarde avec indolence
De ces gros champignons la soudaine opulence:
Qu'on les voye par tout & sur tous triompher:
Que sur d'illustres troncs il se fassent greffer:
Des *Remonds* Comtes de Toulouse,
Qu'un fils de païsan se dise descendu;
Sans en avoir l'ame jalouse,
Je dirai qu'à son or cet honneur est bien dû.
Que de l'éclat de leur richesse,
D'une obscure naissance ils couvrent la bassesse.
J'en ris, & sans chercher d'où leur vient tant de bien,
Je me crois fort heureux s'ils épargnent le mien.
Mais je ris encor plus quand un coup de Justice

De ce pompeux état les jette au précipice.
Quand pour les décharger de ce qu'ils ont pillé,
De leurs biens mal acquis on leur fait rendre compte:
Il faut que sur cela je vous debite un conte
Qui me semble pour eux tout justement taillé.

FABLE

Du Geay déplumé.

UN Oiseau roturier, d'espece des plus basses,
Revêtu des plumes d'un Pan,
Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de Partisan,
Traisné dans son carosse au milieu de six glaces.
Cet Oiseau riche & fier, des dépoüilles d'autrui,
Couvrois d'un beau sur-tout qui n'étoit point à lui,
Son ancienne mandille autrefois grise & bleuë,
Et l'éclat emprunté qui brilloit sur sa queuë,
Avoit du Peuple sot presque l'œil ébloüi.
Mais ses aîles enfin, étant déshabillées,
On le remit en casaquin;
Et chaque Pan sur lui reprenant son larcin,
On ne vit plus qu'un Geay, sous ces plumes volées.



Eh bien! qu'en dites-vous? dans ce Geay déplumé,
D'un riche Partisan comme vous abîmé,
Ne trouvez-vous pas la peinture?
Rien est-il plus semblable? & vous me proposez,
A moi vieux loup des plus rusez,
De risquer la même avanture.
Allez porter ailleurs tous vos secrets avis,
Vôtre presence m'importune.

M.

M. GRIPPON.

Par d'autres ils seront suivis:
Mais songez qu'avec moi vous chassez la fortune.
Adieu.

ESOPE.

Va-t-en chercher si tu veux tes égaux,
Je ne veux point de biens suivis de tant de maux.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

QU'une Charge publique est un dur esclavage!
Ne puis-je pour moi-même avoir un seul moment?
Sans remise aujourd'hui je veux absolument
Finir ce double Mariage.
Nouveau Plaideur. Nouveau tourment.
Il voit entrer Briffetout.

SCENE VI.

ESOPE, BRIFFETOUT,

BRIFFETOUT.

VOudriez-vous, Monsieur, me donner audiance,
Et dans deux mots m'expedier?

ESOPE.

Eh bien! que voulez-vous?

BRIFFETOUT.

Avoir vôtre ordonnance,
Qu'il faut à mes parens faire signifier.

ESOPE.

De vous émanciper, est-ce que l'on propose?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Voulez-vous changer vôtre Tuteur?

BRIFFETOUT.

Non pas.

ESOPE.

Est-ce pour faire un acquêt?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Un emploi de deniers?

BRIFFETOUT.

Ce n'est point là la cause.

ESOPE.

Dites-donc ce que c'est?

BRIFFETOUT.

[Tout jeune que je suis,]
Vous me voyez, Monsieur, d'une heureuse opulence,
Par le débris fatal de tous mes biens détruits,
Tombé dans le malheur d'une extrême indigence;
Et si je n'eusse enfin pour garantir mon corps
Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
Je n'aurois fait que d'impuissans efforts
Pour échapper au Decret consulaire.
Or je prétens, Monsieur, que mes riches parens,
Devant vous assemblez suivant vôtre Ordonnance,
Seront par vous taxez tous selon leur puissance
A me fournir au moins mille écus d'alimens.

ESOPE.

Mais de vôtre fortune il est bon de m'instruire.

BRIFFETOUT.

En trois mots je vais vous la dire;
Et tel m'écoutera qui peut à chaque trait

Y reconnoître son portrait.
Mon pere, bon Bourgeois, par une longue usure,
Dans son coffre entassa cent mille écus contans,
D'argent net, & mourant faute de nourriture,
M'eut pour seul heritier à l'âge de vingt ans.

ESOPE.

C'est que vôtre Tuteur a dissipé peut-être
Durant cinq ans les biens qu'on vous avoit laissez?

BRIFFETOUT.

Au contraire, Monsieur, par des soins empressez,
Dans les mains de mon Oncle ils n'ont fait que s'accroitre,
Et depuis que j'en suis le maître,
Deux ans sont à peine passez.

ESOPE.

Est-ce vol, ou procés, banqueroute, incendie,
Ou d'un dépôt nié la noire perfidie,
Qui dans si peu de temps à pû vous abîmer?
Avez-vous en servant le Roi dans ses Armées,
Vû vos richesses consommées,
Ou perdu quelque charge, ou risqué sur la mer?

BRIFFETOUT.

J'ai de ce bien comptant fait un plus doux usage,
Et tout mon patrimoine en quatre parts coupé,
Un quart à me fournir le meuble & l'équipage,
S'est en moins d'un an dissipé.
A travers un cornet l'autre m'est échappé:
Le troisiéme n'a pas servi pour le ménage
D'une jeune beauté
Dont j'étois entêté:
Le reste par un sort semblable,
Avec mille gloutons je l'ai précipité
Dans les abîmes de la table.

ESOPE.

Et sur ce recit vous voulez
Que vos parents taxez vous donnent subsistance,
Qu'ils soient pour ce sujet devant nous appellez?

La raison, je vous prie?

BRIFFETOUT.

Ils sont dans l'opulence,
Et tous par le profit d'un labeur assidu,
En possedent bien plus que je n'en ai perdu.

ESOPE.

L'équipage, le jeu, les femmes, & la table,
Quatre gouffres des jeunes foux!
En verité, Monsieur, je vous trouve admirable.
Il faut sur ce sujet vous conter une Fable
Si juste, qu'on diroit qu'elle est faite pour vous.

FABLE

De la Cigale & de la Fourmy.

Dans les ardeurs de la saison brûlante,
Une Cigale dans les champs
Saûtoit, chantoit, se donnoit du bon-temps,
Et vivoit à son gré contente,
Tandis que la Fourmy d'un labeur assidu,
Attentive au soin du ménage,
Remplissoit son grenier d'un innocent pillage,
Pour s'en servir dans l'Hyver attendu.
Cet Hyver vient, & la pauvre Cigale
Que pressoit le froid & la faim,
Se sentant approcher de son heure fatale,
Vint prier la Fourmi de l'aider de son grain.
Que faisois-tu, lui dit la bête ménagere,
Durant les dernieres moissons?
Je m'égayois sur la fougere,
Répond la Cigale legere,
Et faisois dans les airs retentir mes chansons.
Fort bien, dit la fourmy, ta prévoyance est grande;

Qui

Qui conte sur autrui souvent a mal conté;
Et pour toute réponse à ta sotte demande,
Tu peux danser l'Hyver si tu chantois l'Eté.



M'entendez vous? Monsieur Cigale,
Je vous répons en Juge, & vous parle en ami:
N'attendez pas que la Fourmi,
Du fruit de son labeur vous aide & vous regale;
En ce monde chacun doit travailler pour soi,
Sur l'exemple prudent de la petite bête,
Furetez, agissez, accrochez quelque emploi,
Ou d'un bonnet Dragon affublant vôtre tête,
Pour avoir dequoi vivre allez servir le Roi.

BRIFFETOUT.

Mais, Monsieur....

ESOPE.

Mais, Monsieur je n'ai rien à vous dire,
Vous m'avez entendu, prenez vôtre parti.

BRIFFETOUT.

De riche se voir gueux. Ciel! quel cruel martyre!

SCENE VII.

ESOPE *seul.*

De tous mes importuns, suis-je enfin garanti ?
Et prés de ce que j'aime,
Ne puis-je me donner un moment à moi-même ?
Me voici cependant dans un grand embarras,
Ma parole & mon cœur se trovent en balance.
Si je manque au Docteur, quelle sensible offense ;
Mais du cousin bossu dont on fait si grand cas,
Si je rejette l'alliance,
Que Rodope à son tour ne fera-t-elle pas ?
Comment puis-je éviter dans ce tourment extrême
De faire voir d'un ou d'autre côté,
Ou du mépris pour ce que j'aime,
Ou pour un vieil ami de l'infidelité ?
Dans l'inquiétude chagrine
Qui me met l'esprit à l'envers,
Entrons prés de Rodope, & droit ou de travers,
Allons-y décider le sort de Colombine.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE



ACTE V.

SCENE I.

COLOMBINE, *déguisée en Medecin bossu.*

QUe tes coups, Amour, sont puissans!
Qu'à d'étranges projets ta vive ardeur engage!
Mais tous les Dieux à qui l'homme offre de l'encens,
Sous mille traits divertissans,
N'ont-ils pas caché leur visage?
Jupiter en amour a-t-il été plus sage?
Et cent fois ce galant rusé,
Pour éviter l'œil d'une épouse
Trop inquiéte, & trop jalouse,
N'a-t-il pas descendu sur terre déguisé?
Pour posseder la belle Europe,
Il prit la forme d'un Taureau;
Et moi pour obtenir d'Esope
L'Amant qui broüille mon cerveau,
Je prens d'un Medecin, qui souvent n'est qu'un veau,
Le manteau dont je m'enveloppe.
Grand Dieu qui pour un feu moins pur que n'est le mien,
Te mis des cornes à la tête,
Pardonne-moi ce trait dont j'augure fort bien
Sur l'exemple du tien,
Puisqu'un bon Medecin n'est souvent qu'une béte,
Qui de corne & d'esprit au bœuf ne cede rien.

Mais Rodope paroît, elle aura beau s'attendre
A ce plaisant déguisement,
Je suis sûre, ma foi, que je vais la surprendre.

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

EH! qui vous connoîtroit sous cet ajustement?
La figure est, parbleu, risible & fort grotesque.
COLOMBINE.
La trouvez-vous assez burlesque,
Pour le succés que j'en attens?
Ce n'est rien encor que la mine.
Mais quand vous me verrez étaler ma doctrine,
Ne doutez point qu'en même-tems,
Monsieur de Clistorel n'emporte Colombine.
RODOPE.
Clistorel! le beau nom, & d'un heureux augure!
Mais pour bien fournir l'avanture,
Monsieur de Clistorel parlez-vous Medecin?
Sçavez-vous jargonner leur phrase heteroclite?
COLOMBINE.
Comme ce jargon Grec est le premier merite
De ces éplucheurs de bassin,
J'ai sçû m'en fournir du plus fin;
Et vous verrez tantôt de quel air je débite
Ce langage assassin.
Ce n'est point du tout la Science,
Qui fait en Medecine un renommé Docteur.
Non, non, pourvû qu'il sçache avec grande arrogance,
Et d'un ton de hauteur,

Traîner

Traîner de dix grands mots l'importune lenteur,
Ou les précipiter avec impertinence,
Il passera par tout pour homme d'importance;
Et dans deux ou trois ans, à force de troter,
De mule en bon carrosse on le verra monter.
Mais Esope vers nous s'avance.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

ESOPE.

Est-ce-là ce Cousin,
Qui, si l'on vous en croit, est si grand Medecin?

RODOPE.

C'est Monsieur Clistorel futur de Colombine,
Si selon vôtre goût, sa bosse & sa doctrine
Le font d'attraits assez rempli.

ESOPE *tournant & retournant Clistorel.*

Plus je le considere, & plus je l'examine,
Plus je trouve sa taille fine,
Et plus j'admire le repli
Qui forme de son dos la superbe coline.
Oüy, mon dessein sera de tous points accompli,
Si l'esprit répond à la mine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Ah! Monsieur, les vapeurs de vos rares bontez,
Remplissent de mon diaphragme
Les profondes capacitez.
Recipé donc, de grace, une premiere dragme
Des respects que vous meritez
Dans la décoction de mes civilitez.

ESOPE.

Beau début! Vertubleu quel habile Compere!

C'est

C'est parler Medecine, & voilà justement
Ce qu'on peut appeller servir un compliment
Dans un Clistere.

RODOPE *à Clistorel.*

Courage, il est à nous, c'est fort bien débuté.

ESOPE.

Mais avec vous avant que je m'explique,
Instruisez-moi d'abord de vôtre qualité:
Sur les bancs d'Esculape avez-vous acheté
Le bonnet qui d'une bourrique
Fait souvent dans le Monde un homme fort vanté?
Et quand pour promener son escadron crotté,
Le Recteur à pas lents fait sa marche publique,
Entr'eux voit-on briller sur vôtre dos voûté
L'écarlate scientifique?
En un mot, êtes-vous Medecin empyrique,
Ou Docteur de la Faculté?

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

D'être tous les deux je me pique,
Et mon sçavoir en l'un comme en l'autre est connu.
Je perce les secrets de la Nature à nu.
Par le tranchant de mes acides
Je sçais parfaitement aider le Digestif,
Rendre les Alkalis servides,
Bien impregnez & bien solides
Par un prompt Coagulatif.
Veut-on être traité par la pure Chymie?
Je sçais du plus fin des métaux,
Des perles & des mineraux,
Des pierres & des vegetaux,
Des serpens & des animaux,
Des sels, des souffres & des eaux,
Tirer par le soufflet la quintessence amie.
Veut-on du grand chemin suivre la prudhomie?
Soudain je vous guéris toutes sortes de maux
Par frequente phlébotomie,
Et copieux servitiaux:

J'exerce

J'exerce la Litotomie,
Je suis Grec en Anatomie,
J'ai les remedes purgatifs,
Les lenitifs, les vomitifs,
Nutritifs, & confortatifs,
Fermentatifs, fomentatifs,
Supuratifs, soporatifs,
Detersifs, dulcificatifs,
Attractifs, conglutinatifs,
Aperitifs, & restrictifs;
Les communs & les spargyriques,
Les specifiques, les topiques,
Les sympatiques, les caustiques,
Diuretiques, émetiques,
Hépatiques, & cephaliques;
Podagriques, paracelsiques,
Prolifiques, sudorifiques,
Febrifuges & cordiaux,
Et pour les appliquer mes talens sont égaux.
Du malade inquiet j'épluche la manie,
Sur ce qu'il veut je fais mon choix,
Et je suis selon son genie,
Medecin, Charlatan, ou tous deux à la fois.
Enfin de tout mon cœur, Monsieur, je vous souhaite,
Qu'en bref vous en ayiez besoin,
Je vous étalerai ma doctrine parfaite,
Et pour ceux que je traite
Vous connoîtrez quel est mon soin.

RODOPE.

Eh bien, Seigneur Esope,
Avez-vous entendu de quel air à vos yeux
Sa doctrine se dévelope?

ESOPE.

Au souhait prés l'on ne peut rien de mieux.
Quelqu'habile que soit un Gendre,
Si peu qu'un Beau-pere soit fin,

Il

Il faut qu'il se garde de prendre
Son heritier pour Medecin.
Dans une petite ordonnance,
Un *qui pro quo* fait tout exprés,
Vous trousse le Beau-pere avec sa confiance,
Et comme un Postillon vous l'envoye *ad patres.*
Sur un cas à peu prés semblable
Je me remets certaine Fable,
Où de cette sottise on peut voir tous les traits.

FABLE

Du Loup & du Renard.

UN vieux Loup à dent meurtriere,
Avoit jadis une taniere,
Qu'un Renard son voisin convoitoit ardemment,
Et qui fit tant qu'à sa priere
Ce Loup la lui legua par un bon testament.
Ce legs fait, il tomba malade.
Le Renard s'efforçoit par mille petits soins;
Comme un franc donneur de cassade,
De s'offrir à tous ses besoins.
Le Loup déçû fut si peu sage,
Qu'il lui dit d'aller au Village
Chercher un Medecin qui pût le soulager;
Mais le perfide legataire,
Par un qui-pro-quo *volontaire,*
Au lieu du Medecin fit venir le Berger,
Qui pour vanger le tort qu'il avoit pû lui faire,
Assommant le Loup sans quartier,
Fit passer sa taniere au joyeux heritier.



Ainsi

Ainsi ne croyez pas qu'en une maladie
Je m'expose à la perfidie
De qui peut par ma mort profiter de mon bien.
Non parbleu, je n'en ferai rien.
Prendre un Medecin pour son Gendre,
Passe encor, & l'on peut en risquer le destin.
Mais il faut être fou pour prendre
Son Gendre pour son Medecin.

RODOPE.

Mais enfin, entre-nous, à quoi se détermine
Vôtre cœur chancelant ?
Si pour la main de Colombine
Il ne faut point d'autre talent
Qu'une bosse & de la doctrine,
Pouvez-vous rebuter ce sujet succulent ?
Il est Docteur en Medecine,
Et Docteur de la Faculté,
Habile par-delà tout ce qu'on s'imagine,
Et tant d'estomac que d'échine,
Est-il plus beau bossu d'un & d'autre côté ?
Vôtre sublime dos, prés de son dos voûté,
N'a qu'une bosse grimeline,
Et la sienne à mes yeux est d'un tour enchanté.

ESOPE.

Avec raison mon cœur balance,
Ma parole est à l'un, & l'autre a vôtre appui;
Cependant sur cette alliance
Il faut prononcer aujourd'hui.
Si le Ciel d'une double fille
Avoit daigné me regaler,
Qu'avec plaisir dans ma famille,
Pour Gendres j'aurois pû tous deux les appeller!
Cependant pour mon infortune,
Ils sont deux & je n'en ai qu'une.
Ciel! inspire à mon cœur quel doit être à la fin
De Colombine le destin.

RO-

RODOPE.

En quatre mots, Seigneur Esope,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur:
Ou pour jamais renoncez à Rodope,
Ou pour jamais renoncez au Docteur.

ESOPE.

Il a pour cet Hymen ma parole authentique,
Et c'est un de mes vieux amis.

RODOPE.

Sommes-nous dans un siecle où le monde se pique
De tenir ce qu'il a promis?
Mais enfin m'aimez-vous?

ESOPE.

Helas! si je vous aime?
Le Ciel m'en est témoin, & qu'il n'est point de feux. . . . . .

RODOPE.

Je crois que vous m'aimez, je vous aime de même:
Mais si vous resistez plus long-temps à ses vœux,
Je romps aussi mes nœuds.

ESOPE.

A ce terrible mot, Rodope, il faut se rendre,
J'accepte Clistorel pour Gendre:
C'est à vous qu'il doit seule un si soudain retour.
Oüy, mon cœur qui se détermine,
N'écoute plus que mon amour,
Et je lui donne Colombine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Colombine est à moi, j'en puis donc disposer.

ESOPE.

Sans doute; & je vous en fais maître.

RODOPE.

Esope, il ne faut plus ici vous abuser,
Ma chere Colombine il est temps de paroître;
Et puisqu'à vous enfin vous êtes aujourd'hui,
Faites venir Octave, & donnez-vous à lui.

ESOPE.

Quoi! c'est-là Colombine, & mon ame credule...

RODOPE.

Il faut, Seigneur Esope, avaler la pilule,
Octave est un tres-digne Epoux,
Colombine répond au beau feu dont il brûle,
Et par ce tour adroit enfin elle est à nous.

ESOPE.

J'y consens & le ratifie,
Et j'aurai soin que le Docteur
Trouve dans sa Philosophie
De quoi se consoler de ce petit malheur.

RODOPE.

Allons, ma chere Colombine,
Allons vous dépoüiller de vôtre Medecine;
Puisqu'à vous contenter Esope est resolu.
Cherchons Octave, & qu'on apprête
Pour nôtre double Hymen une celebre fête,
Et recevez de moi l'époux qui vous a plû.

SCENE IV.

ESOPE, UN POETE.

LE POETE.

Parmi tous les plaisirs que le Ciel vous envoye,
Puis-je esperer, Monsieur, prés de vous quelque accés?

ESOPE.

Point d'affaires, Monsieur, & tréve de procés
Pour le reste d'un jour que je donne à la joye.

LE POETE.

Me prenez-vous pour un Plaideur?
Ai-je cet air chagrin qu'inspire la chicane?

Non,

Non, Monsieur, & Phœbus par une sarbacane
Me souffle une plus noble ardeur.
Les Muses en naissant....

ESOPE.

Quoi! vous êtes Poëte?

LE POETE.

Ouï, Monsieur, j'ai reçû des Cieux
Ce talent précieux;
Et je viens sur l'Hymen, que vôtre amour projette,
Vous presenter.....

ESOPE.

Monsieur, il n'en est pas besoin.
Voulez-vous sur ma bonne mine,
Mon beau teint, & ma droite échine,
A mec omplimenter appliquer vôtre soin,
Lorsque mal à-propos on nous louë, ou nous raille?

LE POETE.

Ne sçait-on pas du bon côté
Tourner comme il faut la médaille?
Supprimit Orator quæ Rusticus edit inepte.
Ce Sonnet que j'ai fait pour vôtre Epitalame;
Est peut-être, Monsieur, l'un des plus beaux morceaux?

ESOPE.

Si l'on en croit l'Auteur ses vers sont toûjours beaux.
Mais quand un sot Poëte à grands airs me déclame,
Au lieu de vers, de rampans vermisseaux,
Ou le chaos impenetrable
D'un pompeux galimatias,
Je ne l'écoute pas,
Ou je le donne au diable.

LE POETE.

Je ne crains pas, Monsieur, un semblable destin.
A tout ce que je fais, je donne un tour si fin,
Et vous allez trouver mon Sonnet si sublime,

Qu'il

Qu'il faut que malgré vous j'arrache vôtre estime.
Mais pour le bien goûter, poussez jusqu'à la fin.
Lisez, Monsieur, lisez.

ESOPE.

Eh bien! de sa lecture
Hazardons à toute avanture,
Ou le plaisir ou le chagrin.

Il lit.

SONNET

Pour le Mariage d'Esope & de Rodope.

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroistre à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.

LE POETE.

De ce premier quatrain savourez-vous le goût?
N'êtes-vous pas charmé de sa noble cadence?

ESOPE

Eh! Monsieur, s'il vous plaît, un peu de patience,
Laissez-moi pousser jusqu'au bout.

Il continuë à lire.

Des deux parfaits Amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.



Et vous me promettiez, Monsieur, de supprimer....

LE POETE.

Peut-on plus galamment parler de vôtre bosse?

ESO-

ESOPE.

Passons, rien ne paroît amer
Dans un jour de triomphe, & dans un jour de nôce.
Ne m'interrompez plus, & pour en juger net,
Dés le commencement reprenons ce Sonnet.

Il lit.

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroistre à ce grand jour,
Prens ta meilleure baquenée.
De deux parfaits Amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette besse fortunée.
Que tous les Dieux viennent ici
Etouffer les chagrins & bannir le souci;
Qu'à la tête de tous, Vulcain mene la danse.
Toi Pluton des Enfers avec ta fourche, sors,
Et toi riche Amalthée ouvre-leur tes trésors,
Et sur eux de ta corne épanche l'abondance.

LE POETE.

Eh bien?

ESOPE.

Et vous trouvez ce Sonnet de bon goût?

LE POETE.

Il est miraculeux.

ESOPE.

Il ne vaut rien du tout.

LE POETE.

Et moi je le soûtiens rempli d'impertinence:
L'on aime toûjours son enfant;
Et quelque laid qu'il soit on le trouve admirable.
Je veux par la leçon d'une petite Fable
Sur cela vous payer content.

FABLE

Du Singe & de ses petits.

Jupiter convoquant un jour les Animaux,
Les fit ranger en sa presence,
Et promit recompense
A qui lui produiroit des enfans les plus beaux.
Chacun se crût fort belle tête,
Le Renard par sa queuë, & le Cerf par sa tête,
Le Chien camus par son museau,
L'Elephant par ses dents, le Chameau par sa bosse,
Le Lion par ses crins, le Tigre par sa peau,
Et le gros Cheval de carrosse
Par sa croupe s'estimoit beau.
Passe, dit Jupiter. Mais quand il vit la race
De la vieille & laide Guenon,
Qui le prenant d'un plus haut ton,
De ses petits marmots lui vantoit la grimace:
Avec tes laids enfans tu crois donc triompher?
Dit-il, pour ces magots ton amour est extrême;
Mais pour t'en châtier je veux que tu les aime
Jusqu'à les étouffer.



C'est ainsi, Messieurs les Poëtes,
Que pour vos laids enfans, j'entens vos sots écrits,
C'est ainsi, dis-je, que vous êtes,
Toûjours d'un fol amour épris.
Tout ce que vos creuses cervelles
Ont bizarement enfanté,
Vous paroit d'un tour enchanté,
Vous en fatiguez les ruelles.

Passe

Passe encor, je pardonne en secret de sots vers;
Mais qu'avec imprudence un cerveau de travers;
De ses égaremens follement idolâtre,
Sous le trompeur appât d'un espoir decevant,
S'aille faire en public siffler en plein Theâtre,
Comme il arrive trop souvent
Des abus c'est le plus terrible.
Et, malgré Despreaux, le plus incorrigible.

SCENE V.

Dans ce moment l'on entend un grand bruit de tambours, de trompettes & d'autres instrumens; & Pierrot vêtu en Maistre des Ceremonies, qui précede Cresus, entre sur le Theâtre, & dit:

PIERROT.

Place, place à Cresus, qui vient par sa presence,
De l'Hymen éclatant du Prince des Bossus
Redoubler la réjoüissance.
Place, vous dis-je, au bon Cresus,
Et qu'avec magnificence
Ses Courtisans & lui soient ici bien reçûs.

SCENE VI.

Dans ce moment le bruit des trompettes, des tambours, & des autres instrumens, redouble, & le Roi Cresus entre suivi de son Cortege; & s'approchant d'Esope, dit ces Vers.

CRESUS.

DEs Nôces du celebre Esope,
Je veux qu'à jamais l'avenir
Garde le plaisant souvenir.
Que des bords Indiens jusqu'au fond de l'Europe,
L'esprit en s'instruisant sçache se divertir
Par les mystiques sens que sa Fable envelope;
Et qu'un superbe Monument
Sur les rives du Nil garde éternellement
Le nom fameux de sa chere Rodope.
Je veux aussi qu'Octave épris d'un pur amour,
Aime jusqu'au tombeau sa belle Colombine,
Et qu'ensemble long-temps ils joüissent un jour
Des faveurs que je leur destine.

ESOPE.

Ca réjoüissons-nous, ne pensons qu'au plaisir,
Puisque le grand Cresus prend part à nôtre Fête,
Tandis que ses travaux lui laissent le loisir,
Faisons voir à ses yeux de quel air chaque bête
Est toûjours prête
A m'obeir.
Paroissez, Animaux, que chacun en cadence
Vienne reverer sa presence:
Et si mon Art a sû vous donner de la voix,
Que ce soit pour loüer le plus puissant des Rois.

Dans le moment qu'Esope dit ces mots: Paroissez, &c. *le Theâtre s'ouvre, & l'on voit au fond paroître des cavernes d'où sortent des bêtes qui s'arrêtent à l'entrée; & sur le haut de chaque caverne l'on voit quantité d'Oiseaux differens, & un Singe qui saute du haut en bas pour descendre sur le Theâtre; & lors qu'Esope a prononcé les deux derniers Vers, tous en Cœur repetent:*

Puisque ton Art a sû nous donner de la voix,
Ce sera pour loüer le plus puissant des Rois.

Aussi-tôt que ce Chœur a cessé de chanter, les Oiseaux prennent leur vol, & les Animaux s'avancent en cadence, entre lesquels paroît un Satire qui s'approche du bord du Theâtre, & chante ce recit.

En vain contre un grand Roi tout l'Univers conspire,
Ses nombreux ennemis de tous costez battus,
Rendent hommage à ses vertus,
Et tout doit reverer son glorieux Empire.
Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete:

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Aussi-tôt quatre Bossus, & un Singe au milieu d'eux font une agreable Entrée de Ballet; & l'ayant dansée, le Sauvage se rapproche, & chante ce second couplet.

Des Princes opprimez il est l'heureux azile,
La terreur des Tyrans, l'effroy des Conjurez.
Sous lui ses Peuples assûrez,
Quand les feux sont par tout, goûtent un sort tranquile.

Unis-

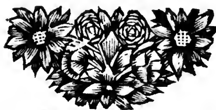
Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete:

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Et ce concert étant fini, les quatre Bossus avec le Singe repetent leur Entrée de Ballet. Le Singe fait des sauts surprenans sur les quatre bosses des Bossus adossez, & la Piece finit par ce spectacle divertissant.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



LES DEUX ARLEQUINS.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur le Noble,

Et repreſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. de Septembre 1691.




Les
Deux
Arlequins



LES DEUX ARLEQUINS.

ACTE I.

SCENE I.

GERONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.



Jusqu'ici je vous ai crû sage,
Monsieur; mais tout de bon, soit dit avec respect:
Et tel que vous le doit un Valet non suspect,
Sçavez-vous bien quel est vôtre âge?
A ce coup hazardeux avez-vous bien pensé?
Et passé soixante ans un homme bien sensé
Peut-il songer au Mariage?

GERONTE.

Pourquoi non? Me prens-tu pour un homme si vieux?
Je suis guai, j'ai bon pié, bon appetit, bons yeux,
De meubles à la mode une maison fournie,

Ni dettes, ni procés, & veuf, mais sans enfans;
Si peu qu'Isabelle ait bon sens,
Trouvant avec cela ma bourse bien garnie,
Elle décomptera plus de vingt de mes ans.

ARLEQUIN.

Mais par tout sera-t-on d'accord de cè décompte?
L'équipage, l'habit, le meuble, le repas,
Pour une jeune femme ont de tres-grands appas;
Mais avec tout cela le mari se méconte,
Si tout le reste ne suit pas.

GERONTE.

Par complaisances, par caresses,
Par mes soins & par mes tendresses
Je sçaurai bien couvrir ce que j'ai de defaut.

ARLEQUIN.

Ah? Monsieur, qu'un vieillard par des caresses séches
Fait dans un cœur de foibles bréches!
Ce n'est point-là tout ce qu'il faut.
Encor si suivant la methode
De nos bons maris à la mode,
Vous vouliez sans être jaloux,
Complaisant à la Dame, à ses Galans commode,
Les voir & recevoir à bras ouverts chez vous,
Leur donner le tapis, du vin frais.....!

GERONTE.

Ah! tout doux.
Ce n'est que pour moi seul que je prens Isabelle;
Et pour te parler franc & net,
Je ne prétens souffrir prés d'elle
Ni gros partisan, ni plumet,
Ni robe, ni petit collet.

ARLEQUIN.

Vous serez donc jaloux, Monsieur, & vieux?

GERONTE.

Sans doute.

AR-

ARLEQUIN.

Jaloux & vieux, *Ergo*, l'entente à qui m'écoute ;
Et mille exemples m'ont de tout temps convaincu,
Qu'un jaloux est du moins la moitié d'un cocu.
Il faut avoir un esprit plus traitable ;
Estre jaloux n'est plus la mode dans Paris :
Et fussiez-vous d'ailleurs la perle des maris,
Ce défaut rend tout seul un mortel effroyable.
Oüy, l'on crïroit au loup sur vous,
Si vous vous avisiez de paroître jaloux :
Il faut laisser à la Fortune
De nos fronts regler les destins,
Une jalousie importune
Ne fait rien qu'irriter l'Amour par ses chagrins,
Et conduire au galop le Galant à ses fins.

GERONTE.

Et qui laisse au Galant une libre carriere,
Court-il moins de hazard ?

ARLEQUIN.

Je trouve délicate une telle matiere ;
Mais s'il tombe aux filets, je croi que c'est plus tard.
Du moins s'il faut gober cette pilule amere,
Si c'est un boucon necessaire
Entre ces deux partis, ne vaut-il pas bien mieux
Estre paisible bœuf que taureau furieux ?

GERONTE.

Maraut. C'est donc ainsi que d'un maître on se moque !
Ce bâton punira ton insolent discours.

ARLEQUIN.

Sans courroux, s'il vous plaît, si l'augure vous choque,
A vôtre gré parlons de vos Amours.
Vous aimez la jeune Isabelle,
Et vous la voulez épouser ?

GERONTE.

Je prétens que mon bien sçaura la disposer

A ne pas dédaigner le feu que j'ai pour elle.

ARLEQUIN.

Parbleu, nous voilà donc tel maître tel valet?
La maîtresse vous plaît, & j'aime la soubrette;
Travaillons l'un pour l'autre, & dans cette amourette
Il nous faut de concert pousser nôtre bidet:
Colombine cette soubrette,
Si jamais il en fut adroite,
Peut beaucoup vous servir; mais vous sçavez assez
Que tous les valets de negoce,
Et principalement quand il s'agit de noce,
Veulent être recompensez.
Point d'argent, point de soins; la seule clef dorée
Sçait ouvrir aujourd'hui les portes de l'Amour:
Ne donnez rien, ce Dieu tient l'oreille serrée;
Mais voit-il unn offrande, il cesse d'être sourd.

GERONTE.

Voici de ma défunte femme
La montre, le colier, & les riches bijoux,
Pour gage assûré de ma flâme,
Je veux que ma maîtresse aujourd'hui les ait tous:
A les faire agréer engage Colombine,
Outre ce que je lui destine,
Par avance voilà pour elle dix louis.

ARLEQUIN.

Dix louis! comment mâle-peste.
Vivat, ma foi, vivat l'Amant aux cheveux gris,
S'entend en bien payant: au reste
Contez sur Colombine, elle est, je vous proteste,
A vous autant que je le suis.
Reposez-vous sur ma parole,
Je vais la trouver de ce pas.

GERONTE.

Va vîte, va. Fais-lui si bien joüer son rôle,
Que je ne les regrette pas.

SCE-

SCENE II.

ARLEQUIN *seul.*

UN vieillard qui se met en tête,
Qu'une femme pour lui se laissera charmer,
N'est-il pas entre-nous une plaisante bête?
Si par hazard on feint de le vouloir aimer,
C'est pour l'endormir de paroles,
Succer sa bourse, en tirer bon tribut,
Et bien souvent payer de ses pistoles
Les épices du Substitut.
Mais parlant des amours des autres,
Ne faut-il pas songer aux nôtres?
J'adore Colombine, elle m'aime, ou du moins
Elle me l'a tant dit qu'elle me l'a fait croire,
Et mille gros sermens me sont de bons témoins,
Qu'arriver à ma couche est le but de sa gloire,
Comme aprés le plaisir de boire
Elle est l'objet de tous mes soins.
Oüy, c'est en vain que Marinette,
Que Thoinon, Margot, & Lisette,
Veulent pousser mon cœur à bout;
En vain de s'y glisser-elles cherchent la route,
De Colombine Arlequin est le tout,
Et d'Arlequin Colombine est la toute.
Aussi Nature en me formant,
Dis, pourquoi m'as-tu fait si joli, si charmant?
Faut-il voir de cent cœurs ma flâme importunée?
Ciel! que j'achete, helas, par un cruel tourment,
La beauté que tu m'as donnée.
Je ne peux faire un pas sans être assassiné
Et d'œillades & de caresses;

Mais je suis un rocher, & ne veux de maîtresses
Que celle à qui mon cœur s'est tout abandonné.
Non, je n'aimai jamais en amour la salade.
Mais allons de mon maître accomplir l'ambassade.
Hola, quelqu'un.

SCENE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Qui va là?

ARLEQUIN.

Moy.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin c'est donc toi?

ARLEQUIN.

Colombine, mon cœur, petit bouchon que j'aime,
Ce n'est point Arlequin qui paroît en ces lieux,
En propre original, la Fortune elle-même
Se presente devant tes yeux.
Qu'on m'accolle, qu'on me caresse.

COLOMBINE.

Quelle verve te prend! l'Amour te rend-il fou?

ARLEQUIN.

Non; mais pour toi, chere maîtresse,
Dans mes mains je porte un Perou.
Vois-tu ces dix Louis de fabrique nouvelle?
Ils ne sont point à dédaigner;
Les trouves-tu jolis? la lueur t'en plaît-elle?
Ils sont à toi, morbleu, si tu veux les gagner.

COLOMBINE.

Va, va, retire-toi, va-t-en & ton offrande;

Crois-

Crois-tu donc que l'argent ébranle ma vertu?
Je t'aime tu le sçais; mais dis-moi, penses-tu
Qu'à l'éclat des louis Colombine se rende?
Il faut être du dernier fat
Pour tenter sa maîtresse, & faire
D'un amour qui se doit terminer au contrat
Un amour mercenaire.

ARLEQUIN.

Tu le prens de travers, ou je m'explique mal;
Crois-tu que je voudrois séduire Colombine?
Colombine que je destine
A l'honneur éclatant de mon lit nuptial?
D'une semblable impertinence,
Je ne tenterai point le dangereux plaisir,
D'un tel essai je sçais la consequence,
Et craindrois trop d'y réüssir.

COLOMBINE.

Le compliment est doux, la fleurette jolie.
Mais sans crainte, ma foi, tu le peux essayer,
Puis qu'en futur époux tu serois le dernier
Avec qui je ferois folie.

ARLEQUIN.

Quittons ces discours superflus;
Veux-tu servir mon maître auprés de ta maîtresse?
Il prétend l'épouser; je sçai que sa vieillesse
Le rend peut-être un peu perclus;
Mais il est liberal & riche,
Il faut pour cet Hymen seconder ses desseins;
Qu'importe que l'épouse ait ses terres en friche,
Pourvû que nous fassions moisson à pleines mains?
Son amour chaude & liberale
De ces dix loüis te regale,
En attendant d'autres bienfaits;
Voici pour Isabelle une plus riche offrande,
Dont le bon homme recommande
A ton adresse le succés.
Fais ton devoir en habile Soubrette;

Toute

Toute ta rhetorique & le fin de ton art,
Il faut les déployer en faveur du vieillard.

COLOMBINE.

Tu verras si je suis adroite,
Tu ne pouvois mieux t'adresser;
Du succés sur mes soins tu peux te reposer;
Laisse-moi ces bijoux & songe à la retraite,
Je te répons de tout, c'est une affaire faite,
Ou j'y perdrai mon bavolet.
Dans une heure au plus tard viens sçavoir la réponse;
Je t'attendrai, n'y manque pas.

ARLEQUIN.

Tu m'y verras; mais je t'avoüe
Que sur les dix louis il me faut un repas.
Qu'un bon lévraut suivi d'un dindon gras & tendre,
Soit tantôt sur le soir pour nous deux aprêté,
Et prens au Pere-noir d'un bon vin velouté
Deux flacons dignes de m'attendre.

COLOMBINE.

J'y tope avec plaisir, & tu trouveras prêts,
Viande chaude & vin frais.

ARLEQUIN.

Adieu donc beauté succulente.

COLOMBINE.

Des bons valets adieu la fine fleur.

ARLEQUIN.

Dès bavolets adieu perle brillante.

COLOMBINE.

Du cœur de Colombine, adieu petit voleur.

ARLEQUIN.

Des boyaux d'Arlequin, adieu soupe brûlante.

COLOMBINE.

Que les momens sont longs quand je ne te vois pas!

ARLEQUIN.

La poste quand je viens est à mon gré trop lente;
Mais lorsque je te quitte, à peine vais-je au pas.

CO-

COLOMBINE.

Adieu donc Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu ma Colombine.

COLOMBINE.

Songe à m'aimer toûjours.

ARLEQUIN.

Toi songe à la cuisine.

SCENE IV.

COLOMBINE *seule.*

GEronte aime Isabelle, elle est jeune, il est vieux,
Ce n'est pas le moyen d'être fort satisfaite;
Mais comme est elle pauvre & coquette,
Lui riche & liberal, peut-elle faire mieux?
De tous les maux la gueuserie
Est une affreuse hôtellerie;
Estes-vous sans argent? tout vous tourne à rebours;
Item, il faut dîner; lorsque le ventre crie
Adieu le plaisir des amours,
Et quand on se marie
C'est pour le reste de ses jours.
Si l'on ne pense de bonne heure
A fonder la marmite au ventre large & creux,
La jeunesse s'enfuit, la besace demoure,
La vieillesse survient, & c'est en vain qu'on pleure
Le frivole plaisir d'un mariage gueux.
Isabelle ira-t-elle prendre
Un jeune Officier indigent,
Ou de ces beaux Marquis broüillez avec l'argent,
Et de qui les chateaux par decret vont se vendre?
Ira-t-elle en sotte se rendre
Au caquet importun d'Octave ce taquin,

Cet

Cet avare fieffé, quoi que jeune & blondin,
Qui pour cinq sols se feroit pendre,
Et qui vient tous jours le soir & le matin,
Pousser des soûpirs secs qu'on est lassé d'entendre ?
Non, non; un bon vieillard fourni d'écus à tas
Est ce qu'il faut à ma maîtresse;
Une vie avancée & beaucoup de richesse,
Sont dans un vieux mari deux savoureux appas.
Sur l'âge il ne faut point tant de délicatesse,
Et l'on ne manque point.... Mais voici justement
Celle à qui le present s'adresse,
Preparons nôtre compliment.

SCENE V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Colombine?

COLOMBINE.

Madame.

ISABELLE.

Est-ce sur une porte
Qu'on sert une maîtresse & qu'on fait son devoir?

COLOMBINE.

Chez vous joueuse cohorte
Ne vient jamais que sur le soir.

ISABELLE.

Je ne veux pas que tu t'écartes.

COLOMBINE.

Faut-il un jour entier pour preparer des cartes?
Mais ne pourrois-je point un moment vous parler
Sur une matiere importante?

ISABELLE.

Tu ferois mieux de te mêler
Uniquement d'être servante,
M'habiller, me dés-habiller,
Je serois cent fois plus contente,
Que de t'entendre babiller.

COLOMBINE.

J'ai sous mon Bavolet certain trait de lumiere
Qui fait que mon esprit ne raisonne point mal ;
Et je vous aime trop, Madame, pour me taire,
Ayant à vous parler sur un fait capital.
Vous avez assez de naissance,
Beaucoup d'esprit, le teint de roses & de lys,
Et cinq fois cinq ans accomplis ;
Mais ni pere ni mere, & fort peu de finance:
Le jeu qui vous fournit jusques à vos habits,
Bien ou mal suivant son caprice,
Soutient au gré du sort l'air que vous avez pris ;
Et la carte, vôtre nourrice,
Ne donne de la soupe à vous & vôtre train,
Que selon vôtre perte ou selon vôtre gain.

ISABELLE.

Il faut bien vivre d'industrie,
Quand d'ailleurs on n'a pas dequoi se soutenir,
Suis-je seule à Paris qui mene cette vie,
Et que par ce commerce on voit s'entretenir ?
Sans ce negoce adroit aurois-je deux Servantes,
Valet-de-Chambre, deux Laquais,
Repas de viandes succulentes,
Et tous les jours de l'argent frais,
Moi qui ne possedai jamais
Ni maison, ni terres, ni rentes ?

COLOMBINE.

Des fruits d'un tapis vert, chez vous tout est nourri ;
D'autres le font, mais c'est à l'ombre d'un mari.
Vous êtes fille, jeune & belle ;
Mais quand ce jeu seroit cent fois plus innocent,
Pouvez-

Pouvez-vous éviter d'un poison médisant.
La piqueure mortelle?
Quittez l'appât trompeur d'un gain
Aussi dangereux qu'incertain;
Cherchez le solide qui dure:
Donnez-vous un époux, Madame; & par les nœuds
D'un mariage avantageux,
Fixez enfin vôtre Mercure.

ISABELLE.

J'y pense; mais helas! quel dangereux lien!
De tous ces jeunes fous qui me content merveille,
Lysis me paroît fat, Damon manque de bien,
Silene aime trop la bouteille,
Timon n'est qu'un brutal, Filinte un franc coquet,
Et l'avare Blondin n'a rien que du caquet;
Ainsi pas un ne me peut plaire.

COLOMBINE.

Pas un de ces Amans n'est aussi vôtre affaire;
Sur tout vôtre jeune blondin,
Egalement riche & taquin,
A bien l'honneur de me déplaire;
Il vous faut un époux dont le coffre bien plein,
Inépuisablement fournisse à la dépense:
Croyez-moi, vous aurez de tout en abondance,
Si celui que je sais peut vous donner la main.

ISABELLE.

De qui veux-tu parler?

COLOMBINE.

Vous connoissez Geronte
Nôtre riche voisin?

ISABELLE.

Ce vieillard deux fois veuf?

COLOMBINE.

Souvent un vieil habit en vaut bien un tout neuf,
Vous y trouverez vôtre conte.

ISABELLE.

Peux-tu me proposer un tel assortiment?

COLOMBINE.

Eh mon Dieu ! s'il vous plaît, tréve d'emportement,
Ne faites point tant la sucrée;
La riche prend ce qu'elle veut,
Et la pauvre ce qu'elle peut;
Il est vieux, mais il a trois mille écus d'entrée;
Et si son Hymen vous agrée,
Par un Contrat avantageux,
Plus utile cent fois qu'avec ces jeunes gueux,
Vôtre fortune est assûrée.

ISABELLE.

Tu prétens que j'épouse un homme à soixante ans ?
Que je perde avec lui mon aimable printemps ?
Qu'avec un vieux barbon, grondeur, jaloux, bizare ?
Et qui pis est sans doute avare....

COLOMBINE.

C'est, Madame, où je vous attens,
De ce honteux defaut commun à la vieillesse,
Geronte n'a point la foiblesse,
Par un cœur liberal il veut vous meriter,
Et de ses biens vous faire la maîtresse:
Ces jeunes éventez, qu'on se plaît d'écouter,
Par mille vains soûpirs expriment leur tendresse;
Mais, de grace, avoüez que jamais billet doux
N'a mieux parlé que ces bijoux.

Elle ouvre le petit coffre & montre les bijoux.

ISABELLE.

Ah Dieu!

COLOMBINE.

Je ne croi pas que leur éclat vous blesse,
Voyez, examinez, Madame, ils sont à vous,
De l'amour de Geronte ils sont le premier gage,
Et pour vous les offrir on me les a remis;
Avec plaisir je remplis mon message,

Et

Et si peu que vous soyez sage,
Vous répondrez sans peine à ce que j'ai promis.

ISABELLE.

Colombine, qui prend s'engage,
Je ne condamne point ton zele officieux;
Comme toi de ce mariage,
Je connois assez l'avantage;
Mais sur l'engagement d'un pas si serieux,
Où l'on voit choper tant de monde,
Souffre que ma raison avant que je réponde
Se consulte un peu mieux.
Rens tous ces bijoux à Geronte:
Non pas que de ses feux je rejette l'ardeur,
Mais il doit ménager lui-même ma pudeur;
Et si j'étois à les prendre si prompte,
Pourrois-je aprés sans quelque honte,
Lui presenter ma main & lui donner mon cœur?

COLOMBINE.

Oh! que vous êtes délicate!
Assûrez-vous de ses amours;
D'un faux trait de vertu vôtre raison se flate;
Il n'est que de tenir, nantissez-vous toûjours,
Que sert de tant faire la fine?
Si j'étois Isabelle un pareil embarras....

ISABELLE.

Et moi si j'étois Colombine
Je ne les refuserois pas;
Je veux qu'ils soient rendus, & sur ce mariage
Geronte aura ma réponse aujourd'hui.

COLOMBINE.

Lui ferai-je esperer que vous direz un ouï?

ISABELLE.

Ne dis rien sur tout qui m'engage.

SCE-

SCENE VI.

COLOMBINE *seule.*

Quel scrupule frivole, & quel aveuglement!
A quoi servent tous ces mysteres?
Oh! que sur ses propres affaires
L'esprit qui fait le fin raisonne sottement!
Mais allons bride en main puisque ce fait me touche;
Si je rens ces bijoux, & que le vieil Amant
Sur ce refus prenne la mouche,
Si par caprice il se dédit,
Adieu l'intrigue & le profit.
Cependant à cet ordre il faut que j'obéïsse,
Et remettre au vieillard ces bijoux précieux:
Mais Arlequin resoudra mieux
De quel air il faut que j'agisse,
Allons de son regal ordonner les apprêts,
Et mettre les flacons au frais.
Mais voici justement de nos Amans la crasse,
Nôtre avare blondin, dont les seches amours
Ne s'expliquent jamais qu'en steriles discours,
Et qui croit avec sa grimace,
Que sans poudre & sans plomb on emporte une place.

SCE-

SCENE VII.

COLOMBINE, OCTAVE, LA FLEUR *Valet d'Octave.*

OCTAVE.

ARrêtez un moment, Colombine, arrêtez,
Deux petits mots, de grace, en faveur de ma Reine.

COLOMBINE.

Ces deux mots vaudront-ils la peine
D'être seulement écoutez?

OCTAVE.

Je brûle d'un beau feu pour ta belle maîtresse,
Je soûpire la nuit, & je languis le jour,
Tandis que la tygresse
Se rit de mon amour
Elle voit d'un œil sec les miens verser des larmes,
Mes sanglots redoublez n'ébranlent point son cœur;
Et plus je suis sensible à ce qu'elle a de charmes,
Plus je lui trouve de rigueur.
Au nom de cet amour & si pur & si tendre,
Prés d'elle accorde-moi tes soins & ton appui,
Et fais en sorte qu'aujourd'hui
D'un cœur moins infléxible elle daigne m'entendre.
Oui, j'en viendrai sans doute à bout
Si tu prens une fois pitié de mon martyre.

COLOMBINE.

Monsieur Octave est-ce-là tout?

OCTAVE.

Oui.

COLOMBINE.

Si vous n'avez point autre chose à me dire,
Je suis vôtre servante.

SCENE VIII.

OCTAVE, LA FLEUR.

OCTAVE.

EH bien, la fleur, eh bien?
Est-il tourment égal au mien?
Quel indigne rebut à ma flâme si pure!
Du moins console-moi; quoi! tu ne me dis rien?

LA FLEUR.

Que voulez-vous, Monsieur? je plains vôtre avanture;
Vous aimez Isabelle, & beaucoup plus le bien.

OCTAVE.

Est-ce-là me répondre? & quand je te consulte,
Sans prendre part à mes douleurs,
Faut-il traître valet, faut-il me faire insulte?

LA FLEUR.

Quoi! pour vous faire aimer n'avez-vous que des pleurs?
Eh, morbleu, faites mieux, ouvrez, ouvrez la bourse,
C'est-là la Clef des cœurs;
Vous poussez les soûpirs, la plaisante ressource!
Mais voulez-vous, Monsieur, que vos vœux soient oüis?
Accompagnez-les-moi du son de vos louïs.
Voulez-vous qu'une Dame avale la pilule?

Dorez-

Dorez-la-moi tout à l'entour;
Pour porter jusqu'au cœur le philtre de l'amour,
Ce métail tout-puissant est le vrai vehicule;
Vous êtes jeune & riche & d'un air assez fin:
Mais vos plus beaux talens gâtez par l'avarice,
Sont étoufez sous ce seul vice.
Oüy, prés du sexe feminin
Il n'est rien de si laid qu'un avare blondin;
Que n'ai-je vôtre air, vôtre mine,
Vôtre jeunesse, & vos écus!

OCTAVE.

Eh bien que ferois-tu?

LA FLEUR.

Toûjours bonne cuisine,
Et de temps en temps des cocus,
Pour empaumer d'un cœur la veritable route,
L'or est le nerf d'amour dont il faut s'appuyer,
Et je sçaurois me garantir sans doute
De ces rebuts amers qu'on vous fait essuyer.

OCTAVE.

Si pour gagner les cœurs l'or a tant davantage,
Tous nos soins doivent tendre à ne le perdre pas,
Et l'accroître par bon ménage,
N'est-ce pas chaque jour accroître ses appas?

LA FLEUR.

Oüy, l'avis est fort sage.
Lors qu'on attend que l'oiseau soit en cage;
Mais tandis qu'on le pipe, on le poursuit en vain,
Si pour bien l'appâter on ne repand du grain:
Si vous ne mettez de l'amorce
A la pointe de l'hameçon,
En vain vous prétendez accrocher le poisson;
Vos soûpirs, vos beaux mots, sans argent, sont sans force:
En amour ainsi qu'au Palais,
Qui paye mal perd son procés,
Soyez bon œconome aprés le mariage,

Passe.

Passe. Mais qui le veut paroître auparavant,
Prend mal son temps pour le ménage,
Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

OCTAVE.

Serviteur, serviteur à ta belle morale,
De tes folles leçons
Ne crois pas que j'avale
Les dangereux poisons.
Voi comme auprés de sa maîtresse,
En bien moins de deux ans de prodigue jeunesse,
Le riche Torincourt a sû se faire gueux!
Voi comme dépoüillé de sa derniere plume
Il goûte à longs traits l'amertume
De son desordre malheureux!
Irai-je comme lui, phrénetique pecore,
Pour joüir d'une Iris dissiper tous mes biens,
Et des liens d'amour passer dans les liens
D'un Usurier qui me devore?

LA FLEUR.

Entre vous & ce fou n'est-il pas un milieu?
Faut-il pour éviter la honteuse avarice
Tomber dans l'autre précipice,
Et ne se chauffe-t-on qu'en mettant tout en feu?
Quelle simplicité mesquine!
Sont-ce-là d'un Galand & les airs & l'habit?
Ce simple justaucorps d'une grosse étamine,
Cette perruque qui roussit,
Une legere mousseline,
Qui sous vôtre menton voltige à quatre plis,
Ces vieux souliers tout plats avec ces gros bas gris,
Ce chapeau repassé, ce ruban de cravate,
Déja plus de trois fois replié, retourné;
Si vous ne voulez point ma foi que je vous flate,
Quand cent fois vôtre Iris seroit moins délicate,
C'est bien plus qu'il n'en faut pour en être berné.

OCTAVE.

Maraut! C'est d'un valet trop loin pousser l'audace,

Et vingt coups de bâton.

LA FLEUR.

Vous me feriez trop mal,
Je sais qu'en cela seul vous êtes liberal ;
Mais que voulez-vous que je fasse ?
De vos feux méprisez par un rebut fatal,
Vous me contez à moi la fâcheuse disgrace ;
En valet d'honneur & d'esprit,
J'ai crû tirer de ma cervelle
Pour mon maître un avis fidéle,
Il vous déplaît, cela suffit.
Je rengaîne l'avis, rengaînez la colere.

OCTAVE.

Trouve un remede au mal dont je suis opprimé.

LA FLEUR.

Estre jeune, être avare, & vouloir être aimé,
C'est bien le temps ma foi !

OCTAVE.

Eh bien ! veux-tu te taire ?
Mais moi-même je suis bien fou de m'amuser,
Entrons chez Isabelle,
Et par de chauds soûpirs que l'ardeur de mon zele
Essaye enfin de l'embraser.

Fin du premier Acte.

AC-



ACTE II.

SCENE I.

ARLEQUIN, MARINETTE.

DAns cette Scene Italienne, qui ouvre le second Acte, Arlequin paroît comme poursuivi de Marinette, dont il dédaigne l'amour & les empressemens; cette Scene se passe en douceurs qu'elle lui dit, pour essayer de lui donner de l'amour; il la rebute fierement, & lui fait connoître qu'il ne veut aimer que Colombine : cette déclaration inspire à Marinette des sentimens de fureur & de jalousie, & Arlequin sort en la raillant, & la laisse seule.

SCENE II.

MARINETTE *seule.*

MArinette transportée d'amour & de jalousie, jure de se vanger d'Arlequin, menace de le faire perir; & dans le temps qu'elle est dans son plus grand emportement, elle voit

 entrer

entrer Arlequin Cadet avec Pierrot; & comme elle le prend pour le veritable Arlequin, elle lui dit avec beaucoup de chaleur ces Vers.

SCENE III.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE.

Traître, perfide, ingrat, objet trop odieux;
Pourquoi, lâche, viens-tu reparoître à mes yeux?
Est-ce pour insulter encore à ma foiblesse?
Rien ne peut m'adoucir, ma haine est sans retour;
Et plus j'avois pour toi d'amour,
Plus tu vas me trouver tigresse:
Non! je n'écoute plus la trop aveugle ardeur,
Que ton mépris indigne a si fort outragée,
Et de ta funeste froideur
Bien tôt l'on me verra vangée.
Tiens, voilà cependant de mon juste courroux,
Les premiers coups.
Et toi, bête de compagnie,
Qui sembles me vouloir dévorer d'un regard,
Voilà ta part.

Elle donne un soufflet à Arlequin cadet, & un autre à Pierrot, & sort.

SCE-

SCENE IV.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT.

ARLEQUIN *Cadet*.

Tu Dieu, qu'ici l'on a la main bien liberale;
Bel accueil! & c'est donc ainsi qu'à coups
de poing
A Paris on regale
Ceux qui viennent de loin?

PIERROT.

Pal sanguié, Monsieur Arlequin, cela n'est ni bien ni biau, & je n'ai que faire d'être souffleté pour l'amour de vous. Ce matin, quand j'ai fait au Bourg-la-Reine connoissance avec vous pour vous amener loger cheu nou; & que crainte des filoux vous m'avez donné à garder vôtre bourse, où il y a vingt Ducats, vous me disiez que usetiez un Italien d'Italie, & que jamais ve n'étiez entré à Paris, & tout en arrivant usi trouvez des amis.

ARLEQUIN *Cadet*.

Ma surprise, Pierrot, est à la tienne égale,
Et dans Paris jamais l'on ne m'a vû.

PIERROT.

Vezi vela pourtant diablement bien connu.

ARLEQUIN *Cadet*.

Que je sois écrasé si jamais de ma vie
En ces lieux j'avois mis le pié,
Et si tout de ce pas je ne viens d'Italie.

PIERROT.

Vla pourtant un soufflet d'une bonne amiquié;
Mais enfin dans Paris, qu'est-ce qui ve zamaine;

ARLEQUIN *Cadet.*

Mon frere aîné l'honneur du sang des Sbroufadels,
A depuis quelques mois en public pris la peine
D'essuyer au bord de la Seine
Certains chatoüillemens mortels,
Dont en moins d'un quart-d'hrure on le vit sans haleine,
Et je viens de ses biens heritier empressé,
Recueillir ce qu'il a laissé.

PIERROT.

Et pour cela vous venez d'Italie ?
Eh! ne sçavez-vous pas, qu'où Justice a passé,
Tout dans sa poêle est fricassé,
Il n'en faut rien attendre, & c'est pure folie;
Mais sçavez-vous qu'il soit tout de bon decedé ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Bon, lui-même me l'a mandé,
Et je n'en peux avoir un témoin plus fidele.

PIERROT.

Lui-même ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Je te dis lui-même.

PIERROT.

Bagatelle.

ARLEQUIN *Cadet.*

Si tu ne crois ce qu'on te dit,
Voici le Testament qu'aux piez de son échelle,
Avant que de mourir le pauvre homme écrivit.

Il lit.

De la mort qui jadis ravit nôtre feu pere,
En l'air je m'en vais expirer;
Je te legue mes biens, pars pour t'en emparer;
Et viens empaqueter les os de ton cher frere,
Dont un arbre se va parer.

Arlequin.

PIERROT.

Au milieu d'une cheneviere
Ton pere reçût donc la mort ?

AR-

ARLEQUIN *Cadet.*

De pere en fils c'est nôtre sort
Et de nôtre famille il n'en échappe gueres;
Ayeul & bizayeul, & remontant plus haut,
Tous ont à leur trépas aimé la compagnie,
Et mon frere a perdu la vie
Par un semblable saut.

Ce que je desire maintenant que tu fasses, mon cher Pierrot, puisque tu veux bien prendre à cœur mes interêts, c'est de t'informer de l'emploi que mon frere avoit ici, & des biens qu'il y possedoit.

PIERROT.

Bon! quels biens voulez-vous qu'eût un Italien, qui à ce que vous m'avez dit, est entré Laquais dans Paris?

ARLEQUIN *Cadet.*

Ah! mon cher Pierrot, que tu es grossier! L'on m'a dit en Italie, qu'il n'en étoit pas des Laquais à Paris, comme des Estafiers à Rome: qu'à Rome un Estafier vieillit Estafier, & porte avec sa barbe grise les livrées qu'il avoit portées à vingt ans; mais qu'à Paris le métier de Laquais est le vrai noviciat de la fortune.

PIERROT.

Eh! oui, à d'aucuns; j'en vois assez à la verité qui roulent bon carosse, & qui autrefois étoient trop heureux de monter derriere: mais cela n'arrive pas toûjours; & de deux Camarades qui servoient autrefois un riche Commis, l'un est aujourd'hui gros Financier, & l'autre avec un éventail de vingt pieds chasse les mouches de dessus le dos de la Mer. Je sçaurai de quelle accabie étoit vôtre frere, & la journée ne se passera pas que vous n'en ayez des nouvelles.

SCENE V.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT, PIQUELARD *garçon cuisinier.*

PIQUELARD.

Vous voilà, c'est venir tout juste à la fumée;
Roti ne fut jamais, ni meilleur ni plus chaud:
Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'instant vôtre gueule affamée.

ARLEQUIN *Cadet.*

Que dit ce marmiton?

PIQUELARD.

C'est ce que Colombine
Vient de faire apprêter pour vous.

ARLEQUIN *Cadet.*

Voilà le plus plaisant des fous,
A qui diable en veut-il?

PIERROT.

C'est de quelque cousine,
Pour vous tirer chez soi, sans doute un trait filoux.

PIQUELARD.

La chair de ce dindon est-elle blanche & fine?
Et vîtes-vous jamais sortir d'une cuisine
Lévraut roti plus à propos?
Jamais morceau ne fut si délicat, si tendre,
Vous le grugerez jusqu'aux os.
Mais que n'entrez-vous donc; pourquoi vous faire attendre?

ARLEQUIN *Cadet.*

Que dis tu de ce maître fou,
Dis, Pierrot?

PIER-

PIERROT.

Moi je dis que ſans doute il eſt fou.

PIQUELARD.

Ce roſt déja devroit être dans vôtre ventre;
Entrez vîte, Monſieur.

ARLEQUIN *Cadet.*

Où veux-tu donc que j'entre?

PIQUELARD.

Là.

ARLEQUIN *Cadet.*

Là?

PIQUELARD.

Oüy, là; c'eſt-là que pour faire feſtin
Colombine attend Arlequin.

ARLEQUIN.

Voici bien une autre avanture
Que le ſoufflet en queſtion;
Ecoute un peu Pierrot, ce faquin ſçait mon nom!

PIERROT.

Pure filouterie, & ruſe toute pure!
C'eſt ſans doute quelque guenon.

ARLEQUIN *Cadet.*

Qui donc eſt cette Colombine
Qui veut ſi bien me regaler?
Eſt-elle jeune & fraîche? a-t-elle bonne mine?
S'eſt-elle fait débarboüiller?

PIQUELARD.

Quand le roſt ſort de la cuiſine
Il n'eſt plus temps de gazoüiller;
Mais je connois à fond vôtre humeur Arliquine,
Qui ne cherche qu'à rire, & veut toûjours railler:
Vite donc il faut m'en aller,
Prenez mon plat, & donnez pour chopine.

ARLEQUIN *Cadet.*

S'il eſt payé je le veux bien.

PIQUELARD.

Oüy, Monſieur, tout du long; vous pouvez bien le croire,

ARLEQUIN *Cadet.*

Donne.

PIQUELARD.

Mais le garçon, Monſieur, n'aura-t-il rien ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Tien, prens cet invalide, à ma ſanté va boire,
J'aurai ſoin de ton plat, & pour le même prix,
Que j'aie demain deux perdrix.

PIQUELARD.

N'épargnez point nôtre boutique,
Tout eſt à vous, Monſieur, & bon credit ſur tout.

ARLEQUIN *Cadet.*

Servez-moi toûjours à mon goût,
Et je ſerai pour vous une bonne pratique.

SCENE VI.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT.

ARLEQUIN *Cadet.*

HA ! ha ! ha ! ha ! le tour eſt fort cathegorique,
Quoi ! ſi-tôt qu'à Paris débarque un Eſtranger,
Gratis on lui porte à manger ?
La police en eſt fort civile,
Et les Rotiſſeurs obligeans :
Ne m'enverra-t-on point auſſi par d'autres gens
Quelques brocs du vin de la Ville ?
Ce feroit nous fournir nôtre ſoupé complet.

PIERROT.

N'eſt-ce point nôtre Folle

Qui

Qui nous console
Du soufflet?

A R L E Q U I N *Cadet.*

Prens, prens, quoy qu'il en soit, ce plat, je vais te suivre
Dans ce cabaret ici prés;
Fais-y mettre du vin au frais
Aux dépens du Badaut il n'est rien que de vivre.

S C E N E VII.

A RLEQUIN *Cadet*, COLOMBINE.

A R L E Q U I N *Cadet.*

PRens garde, disoit-il, qu'on ne te déniaise,
L'on est bien rusé dans Paris;
Mais je serai toûjours bien aise
D'être leur dupe à même prix.
Dans ce moment, je m'imagine,
Si l'on en croit le galopin,
Que d'un cœur inquiet la pauvre Colombine
Attend dans la cuisine,
Et le rost tout fumant, & son cher Arlequin.

Colombine entre & s'approche doucement.

C O L O M B I N E.

Oüy, mon cœur, je t'attens avec impatience;
Chaque moment perdu me paroît plus d'un jour.

A R L E Q U I N *Cadet, à part.*

Voilà donc la rusée? avec quelle impudence
Declare-t-elle son amour?

C O L O M B I N E.

Que dis-tu là tout seul, cher objet de mon ame?

A R L E Q U I N *Cadet, bas.*

O l'impudente femme! (*haut.*)

Je dis qu'il ne faut point tout au prémier venu
Prostituer ainsi sa flâme,
Et qu'avant que d'aimer il faut être connu.

COLOMBINE.

Dis-moi quelle mouche te pique,
D'un reproche si dur t'ai-je donné sujet?

ARLEQUIN *Cadet.*

Vous voulez donc que je m'explique?
Eh bien! je vous le dis tout net,
Je suis un étranger, mais non pas une bête;
Et je m'éprise un cœur coquet
Qui se jette à tous à la tête.

COLOMBINE.

Qui dit Italien dit un jaloux outré;
Mais ton brusque chagrin m'étonne & m'assassine,
Puisque ta pauvre Colombine,
Pour d'autres que pour toi n'a jamais soûpiré,
Pour toi j'ai dédaigné les pressantes caresses,
Les riches presens, les tendresses
De cent jeunes galans à mes appas rendus;
Au plaisir de t'aimer tout mon cœur s'abandonne;
J'ai tout sacrifié pour ta chere personne,
Perfide, sont-ce là les fruits qui me sont dûs?
Du Buisson, la Forest, Saint Amant & l'Epine,
Tous Valets-de-Chambre fameux,
Ont voulu m'inmoler leurs domestiques feux;
Mais le seul Arlequin plaisoit à Colombine,
Et seul je le croyois digne de tous mes vœux:
Cesse, cesse, cruel, tes injustes allarmes;
Que vers moi de ton cœur je voye le retour!
Et du moins par pitié, si ce n'est par amour,
Ecoute la voix de mes larmes.

ARLEQUIN *Cadet, à part.*

Peste? quelle causeuse. on la croiroit, ma foi,
Tant elle ajuste bien son rôle;
Mais pourquoi s'adresser à moi,
Il faut assurément que ce soit une folle?

Qui

Qui peut rien connoître aux esprits
Des femmes de Paris?
L'une m'a souffleté, cette autre me cajole.

COLOMBINE.

Trop ingrat Arlequin, voi l'état où je suis;
Pourquoi t'écartes-tu, n'oses-tu me répondre?
Un reproche si juste a-t-il sû te confondre?
Calme, calme d'un mot mes terribles ennuis.
Voi le tourment, cruel, dont j'ai l'ame accablée!

ARLEQUIN *Cadet, à part.*

Cette femme sans doute a la tête fêlée;
L'on dit qu'applaudissant au caprice des foux,
Quelquefois au bon sens leur esprit se rameine;
Essayons en filant plus doux
De rendre celle-ci plus saine.

COLOMBINE.

Quel plaisir te fais-tu, cruel, de ma douleur?

ARLEQUIN *Cadet.*

C'étoit pour éprouver tes feux & ta constance,
Que ton cher Arlequin par sa feinte rigueur
Allarmoit ton timide cœur:
Je tentois ta perseverance:
Mais de ta flâme enfin vivement convaincu,
Quand je devrois être cocu,
Colombine, je suis à toi sans resistance.

COLOMBINE.

Ah! ne mets plus mon cœur à de pareils essais
Cruel! tu l'as frappé d'une trop vive atteinte;
Ma flâme est toute pure, & mon amour sans feinte.
Pourquoi m'assassiner par de si rudes traits?
Conçois-tu le chagrin que cet essai me donne?
N'importe, je te le pardonne;
Promets-moi seulement d'aimer jusqu'au tombeau
Ta Colombine qui t'adore?

ARLEQUIN *Cadet.*

Oui, oui, je t'aimerai tant qu'on verra l'Aurore,

Empourprer l'horiſon de ſon rouge manteau. (*à part.*)
Cinquante priſes d'ellebore
Ne gueriroient pas ſon cerveau.

COLOMBINE.

Que dis-tu?

ARLEQUIN *Cadet.*

Je diſois que l'amour me dévore,
Et qu'au dedans du cœur je pleure comme un veau.

COLOMBINE.

Parlons des amours de ton Maître,
J'ai de tous mes efforts ſervi ſa paſſion.

ARLEQUIN *Cadet, à part.*

Nouvelle viſion
Dont ſon eſprit va ſe repaître.

COLOMBINE *ouvrant la boëte aux bijoux & les montrant à Arlequin.*

Ces bijoux précieux, que tu m'as apportez,
Je les ai d'abord preſentez
De la part de Geronte à ma belle Maîtreſſe;
Et j'ai pour expliquer de l'amoureux vieillard
L'impatience & la tendreſſe,
Prés d'elle employé tout mon art;
Elle approuve ſes feux, mais par délicateſſe,
Comme elle a refuſé de prendre ces bijoux,
Suivant ſon ordre exprés je te les remets tous.

ARLEQUIN *Cadet, à part prenant les bijoux.*

L'avanture eſt ma foi nouvelle.

COLOMBINE.

Rens les à ton vieillard; mais dis lui qu'Iſabelle
Eſt diſpoſée à ſon hymen;
Et Colombine attend qu'un ſemblable lien
Uniſſe Arlequin avec elle;
Tu ne me répons rien, & tes avides yeux
Regardent fixement ces bijoux précieux,
En trouve-tu quelqu'un à dire?

AR-

ARLEQUIN *Cadet, regardant toûjours avidement les bijoux.*

Moi! non; mais plus je vois & revois ces joyaux
Si magnifiques & si beaux,
Plus mon œil surpris les admire;
Je ne peux sans plaisir les voir entre mes mains,
Et j'y trouve juste mon conte.

COLOMBINE.

Va de ce même pas les porter à Geronte;
Dis-lui que fortement j'appuirai ses desseins,
Qu'il ne se mette point en peine,
Qu'avec un peu de temps tout ira bien pour lui;
Et je lui garantis, en moins d'une semaine,
De la part d'Isabelle un ouï.
Va vite, & pour souper retourne tout à l'heure.

ARLEQUIN *Cadet.*

Adieu, vous me verrez ici dans un instant.

COLOMBINE.

Tu sais en quel endroit le Rotisseur demeure,
En passant dis-lui qu'on l'attend.

ARLEQUIN *Cadet, à part en s'en allant.*

Voilà qui va fort bien, & chaque jour autant;
Je ne voudrois jamais de fortune meilleure,
Et pourrois vivre assez content.

SCE-

SCENE VIII.

COLOMBINE *seule.*

Je crains que le vieillard par quelque sot caprice,
Un beau matin ne se dédise net.
Depuis qu'une exacte police
A défendu bassette & lansquenet,
Le tapis fait mal son office;
Et sans quelque tour de bonnet,
Qui de temps en temps nous arrose,
Je donnerois le gain pour un bouton de rose.
Mais je vois Arlequin; quoi! déja de retour?

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Eh bien! pour le soupé tout est-il prêt, mamour?
Pardon, ma chere Colombine,
Pardon; je cours depuis midi,
Voyons si nôtre rost n'est point trop refroidi,
Pour dissiper l'humeur chagrine,
Rien au monde n'est tel que l'air de la cuisine.

COLOMBINE.

Dis-moi donc, es-tu fou? quelle verve te prend?
As-tu dis en passant qu'on apporte la viande?

ARLEQUIN.

Moi! non. Pourquoi cette démande?

M'en

M'en as-tu donné l'ordre, & sçai-je qu'on l'attend?

COLOMBINE.

Ne viens-je pas de te le dire?

ARLEQUIN.

Tu viens de me le dire? toi?
Quand?

COLOMBINE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Où?

COLOMBINE.

Là

ARLEQUIN.

Tu te moques de moi.

COLOMBINE.

Quoi tu le peux nier?

ARLEQUIN.

Prens-tu plaisir à rire?

COLOMBINE.

Je ne te l'ai pas dit te rendant les bijoux
Pour les reporter à Geronte?

ARLEQUIN.

Les bijoux?

COLOMBINE.

Les bijoux.

ARLEQUIN.

Ah! de grace, entre nous,
Rêves-tu?

COLOMBINE.

Rêves-tu toi-même?

ARLEQUIN.

Par ce conte,
Tu mettrois mon cerveau tout sans dessus dessous.

COLOMBINE.

Quatre pas ont-ils pû te ravir la memoir,
T'ôter le sens, te rendre fou?

AR-

ARLEQUIN.

Peux-tu t'imaginer que tu me feras croire?...
Mais moi-même je suis bien fou,
Qui veux par argumens chercher à te confondre?
Non, je ne pretens pas seulement te répondre.

COLOMBINE.

Quitte un jeu qui commence à me trop chagriner.

ARLEQUIN.

Par un jeu qui te plaît cesse de me berner.

COLOMBINE.

Prens-tu quelque plaisir si tôt qu'on le repete.

COLOMBINE.

C'est trop rire.

ARLEQUIN.

C'est trop railler.

COLOMBINE.

Non, je ne peux souffrir cette peine cruelle!
Tu les as, j'en suis sûre, & je veux te fouiller.

ARLEQUIN.

Jusqu'au fond de mon escarcelle;
Regarde, & si tu veux je vais me dépouiller.

COLOMBINE.

Montre-moi tes deux mains, approches;
Que je voye ta droite, & l'autre, & toutes deux.

ARLEQUIN.

Tien, vois, si la boëte est dans le fond de mes poches,
Sous mon chapeau, dans mes cheveux,
Dans quelque pli de ma chemise.

COLOMBINE *après l'avoir foüillé par tout.*

Sans te faire foüiller, dis-donc où tu l'as mise?
C'est trop de moi te divertir,
Depuis qu'entre tes mains cette boëte est remise,
Tu ne fais rien que de sortir.

ARLEQUIN.

De quelle vision ta cervelle est gâtée!
Me prens-tu pour un fat, ou si c'est que tu ris?

Car

Car depuis que je t'ai quittée,
J'ai trois heures durant galopé tout Paris.
Déja dans mes boyaux boût une bile aigrie
Qui cede encor à mon amour:
Mais si tu ne finis cette plaisanterie,
Cette bile pourra triompher à son tour.

COLOMBINE.

C'est en vain jusqu'ici que mon cœur se modere;
Ne veux-tu pas me dire où sont donc ces bijoux?
Je fremis d'un juste courroux.

ARLEQUIN.

Ce discours importun enfin me desespere,
Et déja mon cœur est dissous
Au courbouïllon de ma colere.

COLOMBINE.

Tu veux donc à ton maître excroquer le butin,
Et rejetter sur moi le soupçon de ton crime?

ARLEQUIN.

D'un tour de gobelet ton adresse sublime,
Aux dépens de l'honneur de ton pauvre Arlequin,
Veut donc faire ce gros larcin?

COLOMBINE.

Quoi! ce n'est pas assez de joüer Colombine
Par un effronté désaveu;
Tu m'insultes perfide, & ta langue assassine,
Jusqu'à m'injurier ose pousser le jeu?
Mais de ton faux transport je découvre la ruse;
Quand on est criminel c'est alors qu'on accuse,
Et qu'on prend le détour d'un reproche affecté,
Pour prévenir celui que l'on a merité.
Tire tout le profit de ton lâche artifice;
Va, traître, va joüir du fruit de ta malice,
Tout d'un coup enrichi de ce butin honteux,
Reprens aussi ton cœur indigne de mes feux,
Reprens aprés ce vol un cœur que je dédaigne;
Oüy, je veux à tes yeux que ma flame s'éteigne;

Plus

Plus d'hymen, plus d'amour, plus pour un tel filoux
Qu'un flambeau de vengeance, & qu'un feu de courroux!
Mes liens sont brisez, & ma chaîne est rompuë;
Va, monstre criminel dont j'abhorre la vûë;
De mes yeux irritez crains le funeste trait!
Au bout de l'Univers va cacher ton forfait;
Vas-y chercher les maux que le Ciel te destine,
Perfide! & pour jamais renonce à Colombine.

Elle sort.

SCENE X.

ARLEQUIN *seul.*

PErcé jusqu'au fond des boyaux.
D'une atteinte imprévûë aussi-bien que mortelle,
Je donne la torture à ma pauvre cervelle
Sur l'incident de ces joyaux.
Dans le cuisant chagrin qui ronge ma poitrine,
Stupide & comme un insensé,
Plus je veux y rêver moins je me détermine;
O Ciel, quel embarras! que le tour est rusé!
Dans ce larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas! c'est Colombine.



Est-ce feinte? est-ce verité?
Auroit-elle perdu ces bijoux? les a-t-elle?
N'est-ce point un concert, & d'elle & d'Isabelle
Pour en faire un vol effronté?
En vain de tous côtez je songe, je rumine,
De plus en plus embarrassé,

Je

Je condamne & j'absous la main qui m'assassine.
Amour! ô que sans toi tout me seroit aisé;
Mais du larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas! c'est Colombine.



Mais aprés un si vilain tour,
Quelle est, sot Arlequin, ton indigne foiblesse?
Elle-même te fuit; peux-tu pour la traîtresse
Garder quelque reste d'amour?
Non, contre tout mon feu ma bile se mutine,
L'ingrate m'a trop offensé:
A vaincre ma raison en vain ce feu s'obstine,
Et mon cœur à la fin cesse d'être abusé;
Puisque du vol je me vois, l'accusé
Et que ce vol est fait par Colombine.



Ouy sans doute, friponne, à-t-on indigne amour
Sans peine je renonce & sans aucun retour;
Pour toi je méprisois l'aimable Marinette;
Elle m'aime, & ses feux étoient dignes de moi,
Si peu qu'elle revienne à me compter fleurette,
Tu verras qu'en depit de toi
Elle aura mon cœur & ma foi.
Mais déja dans les airs, la nuit étend des voiles,
Que sans doute jamais elle n'a savonnez,
Et de son manteau noir, tout parsemé d'étoiles
Elle s'envelope le nez.
Pour conduire mes pas ni lune ni lanterne
Ne perce son obscurité;
Il faut me retirer, & dans quelque taverne
Noyer tous les chagrins dont je suis irité.

Dans le recit de ces Stances imitées de celles du Cid, Arlequin contrefaisoit Monsieur Baron cet illus-

illustre & à jamais regretable Comedien François, qui n'avoit point de mouvement qui ne fut une perfection, & point de perfection qui ne fut un miracle. Sa retraite de la Troupe fit grossir la recepte des Comediens Italiens de plus de vingt mil livres par an, car il étoit tellement aimé à la Cour & à la Ville, que le monde qui ne joüissoit plus du plaisir de le voir sur le Théâtre François en Original, couroit en foule en admirer la copie au Théatre Italien, lorsqu'on étoit averti qu'Arlequin l'imitoit dans quelqu'un de ses Rôles, où cét Acteur réüssissoit si bien, & avec tant de succés, qu'un soir aprés l'avoir contrefait en recitant les Stances ci-dessus à visage découvert & en habit de Ville, à la table de Monseigneur le Prince à Versailles, à la presence de plusieurs autres Princes & Princesses du Sang, & de plusieurs des premiers Seigneurs & Dames de la Cour, il eut l'honneur & le plaisir de s'entendre dire d'une commune voix par toute l'auguste assemblée, qu'il ne lui manquoit de Baron que les traits du visage, tant il est vray que l'amitié que nous avons pour quelqu'un nous aveugle, & nous fait souvent croire que nous le retrouvons dans les gens qui lui ressemblent le moins.

SCENE XI.

Le Theâtre represente la nuit.

ARLEQUIN, MARINETTE, ARLEQUIN *Cadet.*

Dans le temps qu'Arlequin pense sortir du Theâtre, il entend qu'on accorde une guitarre, c'est Marinette qui sort d'un côté, tandis qu'Arlequin Cadet entre aussi de l'autre, ce qui donne occasion à Arlequin de rester, & de dire:

ARLEQUIN.

Mais qu'entens-je? écoutons.

ARLEQUIN *Cadet.*

Que la nuit est serrée!

J'ai mis en sureté pour nous
Le Dindon dans mon ventre, au logis les bijoux.
Tandis que je suis en curée
Ne puis-je point encor filouter les filoux?
Mais qu'est ce? suis-je donc à Rome, où la guitarre
Toute la nuit bat le pavé.

Marinette touche un petit prélude que les deux Arlequins écoutent.

ARLEQUIN.

D'un prélude si fin j'ai le cœur enlevé,
Ecoutons ce qu'il nous prépare.

MARINETTE *accordant sa voix à sa guitarre, chante un air Italien.*

AR-

ARLEQUIN.

Diantre c'est du plus fin, peste qu'elle est sçavante!
Voyez comme à cet air elle donne le tour.

ARLEQUIN *Cadet.*

Je parirois bien qu'en amour
La Chanteuse n'est pas contente.

MARINETTE *chante l'air François qui suit:*

Cruel amour je romps tes nœuds
J'adorois Arlequin, & l'ingrat me dédaigne,
Ah qu'il est doux d'aimer! mais il n'est point de feux
Qu'un froid mépris enfin n'éteigne.

ARLEQUIN *Cadet.*

N'est-ce point ma folle aux bijoux?

ARLEQUIN.

C'est parbleu Marinette, ouy sans doute c'est-elle.

MARINETTE *qui les entend s'en va en disant:*

Quelqu'un fait ici sentinelle,
Tout doucement retirons nous.

SCENE XII.

LES DEUX ARLEQUINS.

ARLEQUIN *Cadet.*

APprochons.

ARLEQUIN.

Avançons.

ARLEQUIN *Cadet.*

Par quelque ſtratageme

Eſſayons d'arracher encor quelque butin.

ARLEQUIN.

Je veux lui dire que je l'aime,

Et que pour Colombine il n'eſt plus d'Arlequin.

Tous deux ſe cherchent, & paſſent d'un bout à l'autre du Theâtre ſans ſe toucher.

ARLEQUIN *Cadet.*

Colombine chut, chut.

ARLEQUIN.

Es-tu là Marinette ?

Ils repaſſent à l'autre bout.

ARLEQUIN *Cadet.*

St.....

Ils repaſſent une troiſiéme fois.

ARLEQUIN.

St.....

ARLEQUIN *Cadet.*

Où donc es-tu ?

ARLEQUIN.

Je ne te trouve point.

(*Ils repaſſent encore, & ſe rencontrant ſe prennent tous deux par le bras.*)

ARLEQUIN *Cadet.*

Tu prétends donc joüer à la cligne-muzette.

ils ſe tâtent tous deux, & ſe trouvant de la barbe, ſe retirent plaiſamment.

ARLEQUIN *prenant le bras de l'autre.*

Marinette, ma foi pour le coup je t'ai joint.

TOUS DEUX *en ſe retirant.*

Qui va-là ?

TOUS DEUX *à la fois.*

Arlequin. *En prononçant ce mot d'Arlequin, tous deux tombent par terre.*

ARLEQUIN *Cadet à terre.*

C'est l'ombre de mon frere
Qui fait que je suis arrivé.

ARLEQUIN *à terre.*

N'est-ce point l'ame de mon Pere
Qui mourut mécontent à la fin d'un Salvé ?

Tous deux se levent sur leurs genoux.

ARLEQUIN *Cadet.*

Ombre errante qui m'es si chere,
Frere qui sous la corde as ton sort achevé,
Dequoi t'avises-tu de faire ici la ronde,
Laisse Arlequin en paix, & quitte ces bas lieux ;
Des nouvelles de l'autre monde
Je ne fus jamais curieux.

Il se leve tout doucement, & à mesure qu'il se leve, l'autre se baisse & s'aplatit contre terre.

ARLEQUIN *tirant son épée.*

Qui diable a donc pris ma figure,
N'est-ce point quelque loup-garou ?
Prens courage Arlequin, va lui briser le cou.
On dit qu'il craint du fer la mortelle piquure.
Fuy loup-garou, fuy de ces lieux,
Redoute ma fatale épée,
Ou ta teste coupée
Va tomber sous le fil de mon fer glorieux.

Il jouë du sabre en cherchant l'autre qui tâche de se relever doucement, Arlequin lui donne un coup de son coutelas sur la tête, & en même-tems tombe par dessus lui. Tous deux se relevent, le Cadet s'enfuit aprés avoir reçû & donné quelques coups, & Arlequin en escrimant toûjours r'entre de l'autre côté.

Fin du second Acte.

ACTE



ACTE III.

SCENE I.

GERONTE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

JE vous dis vrai, Monsieur, vôtre boëte à bijoux,
A ce tripon je l'ai renduë.

GERONTE.

Qu'en a-t-il fait? l'a-t-il perduë,
Ou veut-il me joüer quelque tour de filou?
Suffit que je le sais, & j'y mettrai bon ordre.
Mais parlons d'un sujet plus doux.
Ta Maîtresse à l'appast enfin veut-elle mordre,
Et pourrai-je être son époux?

COLOMBINE.

Quoique vôtre valet m'ait fait par sa malice
L'affront que je vous ai conté,
A vos bontez rendant justice,
J'ai preferé vôtre service,
Aux soins de me vanger de ce trait effronté.
J'ai si bien travaillé que je croi qu'Isabelle
Par une flâme mutuelle,
Est du moins ébranlée à répondre à vos feux,
Mais je vais l'appeller, vous parlerez vous-même.
Je n'ai fait qu'aplanir le chemin raboteux,
C'est à vous d'achever, Monsieur, & quand on aime

L'on s'explique soi-même en mots bien plus nerveux.

Mais, bon. La voici qui s'avance.
De ses intentions vous serez éclairci.
N'allez point battre l'air en amoureux transy,
Et tout en mots dorez, contez lui vôtre chance.

SCENE II.

GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

GERONTE.

De quelqu'espoir flâtez-vous mon amour,
Madame, d'un vieillard souffrirez-vous l'hommage?
Je sçais qu'une fille à vôtre âge
N'écoute qu'avec peine un cœur sur le retour.
Mais ce cœur n'est du moins, ni coquet, ni volage.
S'il aime, c'est de bonne foi,
Et qui le tient, l'a tout à soi.

ISABELLE.

Vôtre cœur m'est sans doute une offre avantageuse.
Vous êtes riche & moi sans biens,
C'est un grand pas pour être heureuse.
Mais bien d'autres soucis peuvent de ces liens
Rendre la servitude affreuse.
Et s'il faut m'expliquer ici,
Geronte, franchement je croi vous bien connoître,
Vous devez me connoître aussi,
Et mon cœur en deux mots à vos yeux peut paroître,
En vous disant que s'il est doux,
De s'unir avec un époux,

Il eſt rude d'avoir un maître,
Et d'eſſuyer les chagrins d'un jaloux.
GERONTE.
Ah ne preſumez pas qu'en tyran domeſtique
Je ſois homme à me gouverner.
ISABELLE.
Je connois d'un vieillard l'empire deſpotique,
Plus il eſt foible, & plus il prétend dominer.
De la moindre mouche il ſe picque,
Et prés d'un jeune cœur ſon eſprit ne s'applique
Qu'à contrôler ſes pas, & par tout le gêner.
D'un pouvoir ſi chagrin l'inſupportables entrave
Exciteroit bien-tôt mon vif reſſentiment,
Et pour m'expliquer nettement
Je veux vivre en compagne & non pas en eſclave:
Aimer tranquilement un mari reſpecté,
Avoir liberté toute entiere,
Et n'abuſer jamais de cette liberté,
Geronte, de mon cœur voila le caractere,
Qui n'eſt propre qu'à ceux qui veulent s'y fier?
Vous accommode t'il? eſt-ce là vôtre affaire?
A ces conditions, voulez-vous vous lier?
Ou point de mariage, ou point de défiance.
Vous ne me dites rien! Je voi dans l'embarras
De ce ſombre ſilence
Que le parti ne vous plaît pas.
COLOMBINE.
Non, non, connoiſſez mieux juſqu'où va ſa conſtance
Il brûle du deſir de ſe voir vôtre époux.
Ce ſeroit vous mentir avec trop d'impudence
De dire qu'un vieillard peut n'être point jaloux,
Mais l'excés nuit par tout, ſi trop de jalouſie
Dans une ame qu'elle a ſaiſie
En ſupplice change l'amour,
D'un mari patient la commode indolence
Aux projets d'un galant donne trop de licence,

Et joüe enfin un mauvais tour.
Il vous croit fort ſage, il vous aime
Mais un coup d'œil de temps en temps
Ne peut que vous donner de ſon amour extrême
Des témoignages éclatans.

ISABELLE.

Ah que l'éclat en eſt une marque bien fauſſe!
C'eſt un poiſon mortel dont on ne peut guerir.

COLOMBINE.

Un ſage amour en peut ſouffrir
Autant qu'il faut de ſel pour une bonne ſauce:
Si vous lui donnez donc la main
Vous pouvez en permettre au moins un petit grain
D'une doze fort délicate,
Pourvû qu'il ſçache y mettre un ſi bon frein
Que jamais ſon chagrin n'éclate.

GERONTE.

Suffit, & ſur ce point, nous ferons ſans procez.

COLOMBINE.

Lorſque l'on aime avec excez,
C'eſt en vain qu'on voudroit refuſer quelque choſe.
On ne doit pas être indolent;
Mais comme un bon mari jaloux & patient,
S'il a les yeux ouverts, il aura bouche cloſe;
Du reſte, vous pourrez, dit-il, à vôtre gré
Comme maîtreſſe du ménage
Regler la table & l'équipage.

GERONTE.

Coupez, tranchez, taillez, & je l'approuverai,
Sous l'or, je veux couvrir les défauts de mon âge,
Il ne faut donc qu'un mot, & me voilà tout prêt.

ISABELLE.

Geronte doucement, bride en main s'il vous plaît.
Ce n'eſt pas que mon cœur à vôtre hymen renonce;
Mais je ne conclus rien ſans le bien conſulter,
Et dans la fin du jour, vous aurez ma réponſe.
Adieu pour un moment, laiſſez-moi vous quitter.

SCE-

SCENE III.

GERONTE, ARLEQUIN CADET *tenant à la main le coffret aux bijoux.*

GERONTE.

ET moi je vais chez le Notaire
Faire tout de ce pas minuter le contrat.
Mais j'apperçoi mon scelerat,
Que pourra-t-il me dire, & que prétend-il faire?
Il tient entre ses mains la boëte à mes bijoux.
Peut-être vient-il me les rendre.
Tout doucement approchons-nous,
Et sans qu'il m'apperçoive, essayons de l'entendre.

ARLEQUIN CADET (*se croyant seul, & regardant les bijoux*)

Etranger que je suis si je m'en vais les vendre,
L'on me prendra pour un filoû,
Et je pourrois me faire pendre.
Ici Dame Justice a l'appetit ouvert,
Au seul aspect d'une si riche proye
Un Commissaire ardent petilleroit de joye,
Et mettroit sur le champ Arlequin à couvert.
Ne faisons point cette folie,
Entre leurs mains il fait trop chaud,
Il vaut mieux que sans bruit je décampe au plûtôt,
Pour les porter en Italie.

GERONTE *se montrant.*

Non traître, non voleur, tu n'iras pas si loin.
Je te prends sur le fait. Eh bien que veux-tu dire?

ARLEQUIN CADET *regardant fixement Geronte qu'il ne connoist point.*

Je dis que je n'ay pas besoin,

Qu'un vieux Singe habillé vienne me faire rire.
Ce vilain Chat-huant m'a l'air d'un faux témoin.

GERONTE.

Scelerat ! Eſt-ce ainſi que l'on parle à ſon Maître ?

ARLEQUIN *Cadet*

Et vous, eſt-ce ainſi maître fou
Qu'on parle aux gens ſans les connoître ?
Retirez-vous, & vîte ; ou je vous romps le cou.

GERONTE.

Qu'entens-je ? juſte Ciel ! quelle horrible impudence !
Faut-il qu'un fripon de Valet
Ajoûte au larcin qu'il me fait
L'injure, la menace, & la méconnoiſſance.

ARLEQUIN *Cadet.*

Bon homme, dans quel Cabaret
Viens-tu de ſifler la Linote ;
Eſt-ce le vin roſé, le blanc, ou le clairet,
Ou tous, qui t'ont ſi bien chamaré la calote ?

GERONTE.

Ah c'eſt trop m'inſulter. Je créve de couroux.
Traître rens-moi ce vol, rens-moi tous mes bijoux ;
On crains l'effet de ma menace.

ARLEQUIN *Cadet à part.*

Voici quelque maître Filoux
Qui ſçait mon avanture, & me ſuit à la trace.

GERONTE.

Qui dis-tu-là, te reſous-tu.
A me rendre ce vol ? Fais le de bonne grace.

ARLEQUIN *Cadet.*

Vieillard tu ſens le vieux battu
Ma patience enfin ſe laſſe,
Et ſi tu ne quittes la place
Tu pourras bien ſentir ce que peſe mon bras.

GERONTE.

Parler de la ſorte à moy, traître,
A moy Geronte, à moy ton Maître !

AR-

ARLEQUIN *Cadet.*

Sois Geronte, ou qui tu voudras
Ny je ne te connois, ni ne veux te connoître,
Seulement ne m'approche pas,
Ou de vingt coups de poing....

GERONTE.

Insolence suprême!
Est-ce donc que je dors, n'es-tu pas Arlequin?
N'as-tu pas mes bijoux dans ce petit escrin,
Ne les ai-je pas mis entre tes mains moi-même?
Et ne les as-tu pas portez
Pour en faire un present à l'aimable Isabelle?
N'ont-ils pas été presentez,
Par Colombine à cette belle,
Et n'ont-ils pas été remis entre tes mains
Par cette même Colombine?
Dis maraut, n'es-tu pas le dernier des humains,
Si dans ce vol ton cœur s'obstine?

ARLEQUIN *Cadet.*

Monsieur le vieux Rêveur point tant d'émotion,
Appaisez vôtre bile, & dites je vous prie
D'où vous vient cette vision;
Depuis demi quart-d'heure avec attention
Je gobe les vapeurs de vôtre rêverie,
Encore à ce discours faut-il faire une fin.
Je m'appelle, il est vrai, le Seigneur Arlequin,
Mais au diable si de ma vie
Je vous ai ni vû ni parlé,
Ny si jamais j'en eus envie.
Et si quelqu'un vous a volé
Courez si bon vous semble aprés, le champ est libre,
Mais laissez Arlequin retourner sur le Tibre.
Serviteur.

GERONTE.

Ah fripon! Doucement, doucement
Tu ne t'enfuiras point avec mes pierreries,

Et dans peu ton larcin aura son châtiment (*Il veut s'en aller, & Geronte le retient par le bras.*)

ARLEQUIN *Cadet.*
Et toi maître filou avec tes singeries
Pense-tu m'enlever ce qui n'est point à toi?
Laisse-moi, vieil escroq, je te dis laisse-moi.

GERONTE.
Je te tiendrai voleur.

ARLEQUIN *Cadet.*
Si tu ne quittes prise
Je t'arracherai sur ma foi
Jusqu'au dernier toupet de cette barbe grise. (*Il lui arrache un poil de la barbe.*)
Quitte donc.

GERONTE.
Au voleur.

ARLEQUIN *Cadet.*
Quitte donc.

GERONTE.
Au voleur.
A moi Messieurs, à moi.

ARLEQUIN *Cadet.*
Ne veux-tu pas te taire?

GERONTE.
Scelerat.

ARLEQUIN *Cadet.*
Tu cherches ton malheur.

GERONTE.
Fripon.

ARLEQUIN *Cadet.*
De tes bijoux je vais te satisfaire,
Tien les voilà payez. (*il le bat*)

GERONTE.
Haye, haye, un Commissaire,
Quel abominable attentat!
Un valet me vole & me bat,

Cou-

Courons à la Justice ;
Vite un Decret, & qu'un cruel supplice
Me vange de ce scelerat. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

VOïez-vous le gaillard comme avec son histoire
Il croyoit-ici me leurrer,
Et si je n'avois sçû d'abord le rembarrer,
De quel air impudent il m'en faisoit accroire.
Mais je lui devois net dépiler sa machoire.
Au fond de nôtre poche enfermons nos bijoux.
Que Paris malepeste est semé de filoux!
Mais il a que je croi parlé d'un Commissaire.
De ces noirs animaux le terrible regard
Est une vision qui jamais ne peut plaire:
De leurs avides mains fuïons donc le hazard,
Il vaut mieux pour trinquer m'enfoncer quelque part. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ARLEQUIN *seul.*

PLus je rêve, plus je rumine,
Plus mon trouble s'augmente, & moins je vois de jour.
Ah malheureuse Colombine
Falloit-il me joüer de cet infame tour?
Moi la perle des bons, des fideles la crême,

Vrai miroir de fimplicité,
Marmite de douceur, pot de fincerité,
Et moi lâche poltron qui t'aime
Aprés cette infidelité.
Que me dira tantôt mon bon-homme de maître,
Comment lui raconter ce larcin impudent?
Depuis ce fatal accident
Je n'ai point à fes yeux encore ofé paroître.
Mon éfprit eft broüillé, mes fens font abatus,
J'ai cherché du repos dans la liqueur vermeille;
Mais en vain mes foucis avecque la bouteille
Toute la nuit fe font battus,
Quoique ma tête ait fait merveille,
Je n'ai pû voir fous la force du vin
Succomber mon chagrin.
Mais n'apperçois-je pas de loin venir Geronte,
A fon afpect déja fe broüillent mes boyaux,
D'une chaude pudeur le fang au front me monte.
Bacchus emplâtre à tous mes maux,
Fais qu'adroitement je lui conte
Le vol de fes joyaux.
Sur le difcours que je veux faire,
Meditons un moment pour ne nous blouzer pas.

SCENE VI.

GERONTE, ARLEQUIN
Rêvant fur le bord du Theatre.

GERONTE.

J'Ai fait ma plainte au Commiffaire,
Et bon Decret en main, le voici fur mes pas.

Bon.

Bon. Je vois mon fripon. Nous l'allons mettre à l'ombre,
Grace au Ciel, de ces lieux il n'est point décampé.
Qu'il est réveur ; qu'il a l'air sombre !
Il a de son larcin tout l'esprit occupé.
Il parle entre ses dents, & secoüant la teste
Il marche, & tout d'un coup s'arreste.
Droit à son front son doigt s'étend.
Son visage est en eau ; voïez comme il s'essuïe,
Son menton sur son bras s'appuïe,
Il soupire, & n'est pas content.
Qu'un crime au fond du cœur nous donne de martyre.

ARLEQUIN (*comme en sursaut sortant de sa réverie.*)

Ouï, voilà justement ce qu'il faudra lui dire.
Ah Monsieur ! vous voilà. Si ma fidelité....

GERONTE.

Ah ! ne m'approche pas scelerat effronté.

ARLEQUIN.

Qu'ai je donc fait qui puisse enflammer vôtre bile,
Par quel crime ai-je pû meriter ce courroux ?

GERONTE.

Oüi, sans doute j'ai tort de n'être pas tranquille,
Triompher à mes yeux du vol de mes bijoux,
Abuser lâchement de mon âge imbecille,
Traître, pour me roüer de coups,
Tout cela ne vaut pas la peine de se plaindre.

ARLEQUIN.

Moi je vous ai volé, moi je vous ai battu.
Ah c'est trop insulter un homme de vertu.
Quel plaisir prenez-vous à feindre.
De la perte de vos bijoux,
Je suis plus mille fois en colere que vous.
Dans les exhalaisons de ma bile chagrine,
De quels reproches vigoureux
Malgré l'amour qui me domine

N'ai-je

N'ai-je point chargé Colombine,
Quand j'ai sçû ce vol douloureux?
Dites-moi seulement où ce vol se recele,
Vous verrez Arlequin fidele
A vous les rechercher emploier tous ses soins,
Et pour les retrouver fureter avec zele
Les plus secrets recoins.

GERONTE.

Traître, imposteur, voleur à pendre,
Au lieu de m'insulter tu n'avois qu'à les rendre
Quand je les ai surpris dans tes infames mains.

ARLEQUIN.

Dans mes mains, & quand?

GERONTE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous révez, Monsieur, ou je meure.

GERONTE.

Je réve, moi.

ARLEQUIN.

Monsieur, vos yeux étoient-ils sains,
Aviez-vous des lunettes
Bien fines & bien nettes?
Où m'avez-vous vû, moi, qui pour me divertir
Du fond d'un Cabaret ne fais que de sortir?

GERONTE.

De ce franc scelerat j'admire l'impudence:
Oüi, j'avois de bons yeux, & ne les fermois pas;
Mais plût au Ciel en recompense
Que nous eussions été moi sans dos, toi sans bras,
Ca ça, voici Monsieur le Commissaire.
Qui te fera chanter tout d'une autre façon.

SCE-

SCENE VII.

GERONTE. ARLEQUIN.
LE COMMISSAIRE.

Trois Archers.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce là le voleur?

GERONTE.

Oüi Monfieur.

LE COMMISSAIRE *aux Archers.*

Rapiniere,
Furet & Grippetout, faififfez ce garçon. *(On se saisit d'Arlequin.)*

ARLEQUIN.

Moi Monfieur, & pourquoi?

LE COMMISSAIRE.

De quoi te pendre.

GERONTE.

Monfieur, fans d'placer qu'il foit interrogé.

LE COMMISSAIRE.

Chez-moi tout fur le champ je ferai mon Office,
Mais garniffons un peu les mains de la Juftice,
Et que de vos bijoux le Greffe foit chargé.
Nous ne combattons point fans part à la dépoüille:
Où font-ils?

GERONTE.

Sur lui-même.

LE COMMISSAIRE.

Ah bonheur fans égal!

Qu'a

Qu'avec exactitude en tous lieux on le foüille,
Et nous en dresserons un bon Procez verbal.

ARLEQUIN (*aux Archers qui le foüillent.*)

Que vos mains en crochets fecondes
Savent parfaitement de mes poches profondes
Trouver le droit chemin.
Voyez si par hazard la boëte n'est point mise
Dans quelque trou de ma chemise.
Furetez par tout Arlequin.
Peut-être dans mon œil sera-t-elle cachée ?
Peut-être dans ma bouche, ou dans un autre endroit ?
Tenez, regardez-y tout droit.
Eh bien ! par tout en vain vous l'avez donc cherchée ?

LE COMMISSAIRE.

Comment sur ce maraut l'on ne trouve donc rien ?
La Justice, Monsieur, ne vit pas de paroles,
Voïez si vous voulez qu'on verbalise bien,
Au défaut des bijoux l'infaillible moyen,
C'est d'avancer quelques pistoles,
Ce sera sur les frais le premier rabatu,
Mon Clerc aura le soin de vous en tenir compte,
Nôtre allure en sera plus prompte,
Et nous vous servirons à bouche que veux-tu.

SCENE VIII.

PIERROT, GERONTE, ARLEQUIN.

LE COMMISSAIRE, *les Archers.*

PIERROT.

A Mon ami ces faquins font insulte,
Tirons le de cet embarras,

A

A moi Gardes, à moi Soldats,
Dans un besoin pressant, c'est en vain qu'on consulte.
Canaille, lâchez-prise, ou je vous romps les bras.
(Il frappe sur les Archers qui fuyent.)

GERONTE *s'enfuyant.*

Au plus vîte je me dérobe,
Laissons les entr'eux s'égayer.

ARLEQUIN *battant le Commissaire.*

Monsieur le Commissaire, ah la poudreuse robe,
Et qu'on vous fait plaisir de la bien balayer!

LE COMMISSAIRE *s'enfuit.*

Haye, haye, haye, haye.

ARLEQUIN.

Adieu Monsieur le Commissaire.
Si jamais vos habits sont poudreux ou gâtez,
Venez à moi, bien-tôt ils seront vergetez.

SCENE IX.

ARLEQUIN, PIERROT
qui restent seuls sur le Theatre.

ARLEQUIN.

Me voilà donc tiré d'affaire.

PIERROT.

Eh oüi. Mais garde le retour.
Si bien-tost au cachet, tu ne veux qu'on nous gîte,
Il faut dénicher au plus vîte.

ARLEQUIN.

Quitte pour faire aux champs un tour.

PIERROT.

Tiens, voilà ton argent, & je te rends ta bourse,
Les vingt ducats y sont que tu m'as mis en main;
Mais il faut décamper soudain.

AR-

ARLEQUIN.

C'eſt de quoi fournir à la courſe,
Je prens avec plaiſir la bourſe & les ducats:
Refuſer de l'argent, en affectant le prude,
N'eſt pas dans Arlequin un peché d'habitude.
Mais tirez-moi d'un embarras.
A qui d'un ſoin ſi charitable
Arlequin eſt-il redevable?
Quel eſt vôtre nom, s'il vous plaît?
Encore faut-il que je connoiſſe
Cet ami chaud, dont la proüeſſe
A ſi bien pris mon intereſt.

PIERROT.

Quoi! L'aſpect de la beſte noire
Auroit-il pû de ta memoire
Effacer ton ami Pierrot?

ARLEQUIN.

Qui Pierrot?

PIERROT.

Pierrot. Moi, qui ne ſuis point un ſot.

ARLEQUIN.

Vous Pierrot, qui pouvez-vous être?
Si j'ai de bonne foi l'honneur de vous connoître
Puſſai-je ne vuider jamais pinte ni pot.

PIERROT.

As-tu ſouvent cette ſaillie?

ARLEQUIN.

Il faut que dans la teſte il ait un peu de vin.

PIERROT.

Il eſt par ma foi fou.

ARLEQUIN.

La plaiſante folie!

PIERROT.

Dis-moi n'eſt-tu pas Arlequin?

ARLEQUIN.

Oüy, ſans doute.

PIER-

PIERROT.

D'hier arrivé d'Italie?

ARLEQUIN.

Qui moi? Tu réves donc, depuis plus de dix ans
Je mange du pain de Goneſſe.
Voiez un peu comme l'yvreſſe
Au plus ſage ôte le bon ſens.
Mais ſi j'ai de bons yeux, avec ma larroneſſe
Mon maître revient ſur ſes pas,
Quelque ſat l'attendroit. Tu ne m'y retiens pas.
(Ils s'en vont.)

SCENE X.

GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

Ouy, viens-t-en chez le Commiſſaire
Dépoſer contre ce fripon.

COLOMBINE.

Mais Monſieur, eſt-ce tout de bon?
Certain reſte d'amour me dit de n'en rien faire,
Encor s'il ne riſquoit que des coups de bâton
J'y prêterois mon miniſtere;
Mais tel châtiment qui ſoit dû
A cette lâche perfidie,
Quand un quart-d'heure on eſt pendu,
Helas Monſieur, helas! c'eſt pour toute la vie.

GERONTE.

Quoi tu peux pour ce traître avoir de la pitié?

COLOMBINE.

Soit que j'aye le cœur par nature un peu tendre,
Soit qu'il me reſte encor quelque brin d'amitié,
Je ne me puis, Monſieur, reſoudre à le voir pendre.
Mais je pretens vous faire un entretien plus doux:
Cette

Cette perte de vos bijoux,
A-t-elle étouffé la tendresse
Que vous inspiroit ma maîtresse,
Vous pour qui dans le but d'en faire son époux
J'ai si bien fait agir mes soins & mon adresse?

GERONTE.

Non Colombine, non, je ne peux oublier
L'amour que j'ai pour Isabelle,
Trop heureux si tes soins redoublez auprés d'elle
A mon sort la peuvent lier.

COLOMBINE.

La voici qui vient elle-même,
Contez lui vos raisons, faites-lui dire un oüi;
Quand on est bien riche & qu'on aime
Rien n'est impossible aujourd'hui.

SCENE XI.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

MAdame, encore un coup soupirerai-je en vain?
De mon sincere cœur, de toute ma richesse
Soïez seule & toûjours maîtresse,
A qui vous offre tout accordez vôtre main.

COLOMBINE.

Consentez aux desirs de l'amoureux Geronte;
Pour dire un mot si doux faut-il tant barguigner?
Et pourquoi differer par une sotte honte
Ce qu'il faut à la fin donner?

ISABELLE.

Geronte, vous domptez enfin ma resistance.

Vous

Vous triomphez ; & la diſtance
Qu'un âge different ſemble mettre entre nous,
Ne m'empêchera point de vous voir mon époux.

SCENE XII.

OCTAVE, GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVE *entrant bruſquement.*

QU'entens-je juſte Ciel ! Madame eſt-il poſſible?
Vous aimez ce vieillard, & n'êtes point ſenſible
A mes feux violens, à mes brûlans deſirs.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit vingt fois, & je vous le repete,
Vous pouſſez prés de moi d'inutiles ſoupirs,
Et pour vous je ne ſuis point faite.

OCTAVE.

Cruelle !

ISABELLE.

Cet aveu doit vous mettre en courroux,
Mais plus vous me preſſez, plus mon cœur ſe rebelle,
Et plus je reconnois qu'il vaut mieux entre nous
Paroître cruelle pour vous
Que d'être à moi-même cruelle.
L'hymen eſt pour toûjours. Et d'une folle ardeur
Je n'irai point me rendre
A qui jamais n'a ſçû comprendre
Le ſecret de gagner un cœur.
En vain vous venez pour me plaire
D'un bien mort en vos mains m'étaler les attraits,
Ce que ſur un Amant l'amour n'a pas pû faire,
L'hymen ſur un mari ne le fera jamais ;

Vous

Vous contez en beaux mots vos feux, vôtre tendresse,
Mais croïez-moi l'on aime mal,
Quand moins que ses écus on aime une maîtresse.

OCTAVE.

Et vous me preferez cet indigne rival?

ISABELLE.

Par un défaut honteux à vôtre âge tres-rare
Vous êtes jeune, & tout ensemble avare,
Lui vieux, mais franc & liberal;
En un mot il me plaît, je le croi mon affaire,
La chose est resoluë, il n'en faut plus parler,
Et si cette pilule est un peu trop amere,
Sur vôtre coffre-fort allez vous consoler;
Adieu, retirez-vous.

OCTAVE.

Oüi, oüi je me retire,
Et si sans qu'il en coute on ne peut être aimé,
Plûtost que d'essuyer le rigoureux martire
De dessaquer cet or dont mon cœur est charmé,
J'étouffe pour jamais mes amoureuses flammes,
Et renonce à toutes les femmes:
Adieu. De ce vieillard faites un heureux époux.
(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

ISABELLE.

OUy sans doute avec lui l'Hymen me sera doux.
Geronte, soûtenez l'aimable caractere,

Qu'en

Qu'en un âge avancé l'on rencontre si peu;
Je mettrai tous mes soins à vous marquer mon feu,
Et mon unique but ce sera de vous plaire:
L'on ne me verra point comme on voit à Paris
Tant de femmes de vieux maris,
Maîtresses de leurs biens & de corps separées
Sous l'appuy d'un galant puissant,
D'un divorce honteux toûjours deshonorées,
Fournir ample matiere au journal médisant;
Courir tous les Devins dans l'espoir du Veuvage,
Voir à pié son époux, la femme en équipage
Tous les jours en cadeaux, au bal, ou dans le jeu.
Tandis que le bon-homme épousé sans ressource
Voit boüillir auprés de son feu
Son petit pot qu'il regle à sa petite bourse.
J'accepte vôtre main, & jusques au tombeau
Vous me verrez inseparable;
Aimons-nous tendrement, & par un sort nouveau,
Montrons qu'un vieillard est aimable,
Et que l'on plaît sur le retour
Quand la vertu regle l'amour.

COLOMBINE.

Pour accomplir de tous points vôtre joïe,
Il ne vous faudroit plus que ravoir le butin
Qu'a volé le traître Arlequin,
Ah! voici justement le Ciel qui nous l'envoye.

SCE-

SCENE XIV.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

Les deux ARLEQUINS.

Les deux Arlequins entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre.

COLOMBINE *appercevant tout à la fois les deux Arlequins.*

MAis que vois-je, Madame? Arlequin eſt doublé,
L'œuf à l'œuf n'eſt pas plus ſemblable.

Les deux Arlequins ſe voyant font des poſtures admirables pour témoigner leur ſurpriſe.

GERONTE.
D'un pareil incident je ſuis émerveillé.

ISABELLE.
Cette rencontre eſt admirable.

GERONTE.
Voïons un peu des deux qui doit être pendu.

COLOMBINE *les regardant tous deux.*
Mes yeux ont-ils donc la berluë?

ISABELLE.
Plus ſur eux s'attache ma vûë,
Plus mon eſprit eſt confondu.

COLOMBINE.
Il faut que je les examine,

Voïons

Voïons qui répondra des deux.
Arlequin ?

TOUS LES DEUX ARLEQUINS *à la fois.*

Colombine ?

COLOMBINE.

Plus mon œil s'arrête sur eux
Moins je me détermine.
Spectres, dites de bonne foi
Qui de vous est le veritable,
Parlez, répondez-moi.

TOUS DEUX *à la fois répondent.*

Moy.

GERONTE.

Je soutiens l'un & l'autre pendable,
L'un pour être un voleur, l'autre pour être un diable.

COLOMBINE.

Peut-être en les touchant m'éclaircirai-je mieux.
Qu'ensemble prés de moi l'un & l'autre s'avance.

Ils s'approchent en faisant les mêmes pas & les mêmes postures, & Colombine les taste.

Ils sont de chair & d'os, même corps, mêmes yeux,
Même nez camard, même panse,
L'un des deux est un diable, ou tous deux sont jumeaux.

ARLEQUIN *Cadet.*

Oh non, mon frere s'est fait pendre.

ARLEQUIN.

Deux fois je l'ai risqué, mais de tous les deux sauts
Galamment j'ai sçû me défendre.

ARLEQUIN *Cadet.*

Cher aîné, c'est donc toy ?

ARLEQUIN.

C'est donc toi, cher Cadet ?

ARLEQUIN *Cadet.*

Quel plaisir de te voir !

ARLEQUIN.

Que je suis satisfait!
Oüi, c'est moi que par escalade
Tu croïois aux enfers entré.

ARLEQUIN *Cadet.*

Permets que dans cette embrassade
Je goûte le plaisir de t'avoir rencontré. *Ils s'embrassent d'une maniere fort grotesque.*

COLOMBINE à ARLEQUIN *aprés leur embrassade.*

Fort bien. Mais les bijoux?

ARLEQUIN.

Ah! Colombine cesse
De me prendre pour un filoux.
Rens à mon maître ces bijoux;
Ou donne les à ta maîtresse,
Dans ce vol supposé que veux-tu m'intriguer?

ARLEQUIN *Cadet.*

Cessez sur ces bijoux de vous tant fatiguer,
Vous vous tourmentez tous, & pas un ne devine:
Mais il m'est fort aisé de vous les indiquer,
Puisque par qui-pro-quo des mains de Colombine
Je les ai moi-même reçûs;
Et ce vieillard d'humeur chagrine
Qui vouloit malgré-moi mettre la main dessus,
S'est un peu fait froter l'échine,
Je te les rens, mon frere, & qu'on n'en parle plus.

ARLEQUIN à COLOMBINE.

Eh bien l'on m'alloit pendre avec ton imposture,
Que n'aurois-je point dit aprés?

ISABELLE.

Le mal n'étoit pas grand, & de là-bas exprés
Tu serois revenu pour lui chanter injure.

ARLEQUIN.

Peste, quel qui-pro-quo, qui coule un homme à fond!
L'on en fait en Justice ainsi qu'en Medecine,

Et l'on y prend souvent, croy moi ma Colombine,
Et le blanc pour le noir, & le brun pour le blond

GERONTE.

Mes joyaux d'un voleur ne sont donc plus la proïe!
Dans la dance & dans le festin,
Allons de nôtre Hymen en redoubler la joye.

ARLEQUIN.

Et des deux Arlequins quel sera le destin?
Colombine mon cœur, ma petite friponne,
Pour vanger tous les maux qu'aujourd'hui tu m'as faits,
Tu sçais bien comme on peut refaire nôtre paix.

ISABELLE.

Tu la veux épouser, Eh bien! je te la donne,
Et Marinette à ton Cadet:
Es-tu content?

ARLEQUIN.

Tres-satisfait.

ARLEQUIN *Cadet.*

Je ne dédirai point mon frere.

ARLEQUIN.

Allons, morbleu, la joye, il faut bien commencer,
Grandes nöees & bonne chere,
Sur tout le bal, j'y veux dancer,
Et montrer ce que je sçais faire;
Sautons, chantons, beuvons vin frais,
Et des deux Arlequins que l'on parle à jamais.

GERONTE.

D'un divertissement bizare
Attendant le soupé je veux vous réjoüir.

ISABELLE.

Eh bien qu'on le prépare.

GERONTE.

Il est déja tout prest

ISABELLE.

Il faut donc en joüir.

Le fond du Theâtre s'ouvre, d'où sort un charivari de toutes sortes d'instrumens grotesques, à la teste desquels dancent quatre petits Arlequins & un Scaramouche qui sera Pascarel; & dans les pauses de la dance & du charivari une voix vient chanter un air en deux couplets à la loüange de la vieillesse.



LE

LE
PHENIX.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Delosme de Montchenay,

Et representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. Novembre 1691.


Le Phenix



SCENES FRANCOISES DU PHENIX.

SCENE

Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses: Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux ; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez... Enfin.... je crois que tout le corps peut lui frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre Enfant, si tu sçavois les chagrins qui me dévorent....

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion; & vous avez des intervales assez recreatifs. On dit bien vrai, que les petits patissent toûjours des chagrins des Grands; & les vôtres me coûteront du moins un blanchissage: Car enfin me voilà assez honnêtement houspillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en patience; & j'en sçai bien de mon sexe, qui se feroient un fort gros plaisir qu'un Prince les eust mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, dans l'état où je suis, l'on doit bien me pardonner de petites absences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, si vous aviez l'esprit present? Je m'émancipe un peu, comme vous voïez; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos absences?

LE PRINCE.

Est-il sous le Ciel un Prince tout ensemble plus heureux & plus malheureux?

COLOMBINE.

Voila un Prince qui est encore bien malade! Il n'a que soixante mille hommes sur pied; & des hommes que nous avons aguerris, il faut sçavoir. Helas! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureuses, d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est-elle, comme à quelque chose de bon; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes

prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recrûës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plust au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs! mais j'éprouve une guerre interieure qui m'assassine à mort, & me met en proïe à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé, la Princesse vit de maniére à faire en un besoin un Va-tout de chasteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier-à-bras.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître: Est-on encore souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais-je, si dans les transports que la Princesse me fait paroître, elle ne cede pas plûtôt à l'importance du devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moi? Ah! je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux indépendamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voila ce qui s'appelle pindariser dans les formes. Mais avec vôtre permission, Seigneur, ces délicatesses ne sentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'hui n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros sas. Generalement parlant, le cœur d'une femme est un mets à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discretion de s'accorder au tems: Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie? Et qui peut m'assurer qu'il en est? Ah! mon incertitude me tuë, & quoi qu'il en coûte, je

vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour éblouït, & sur tout en matiéres de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire?

LE PRINCE.

Je prétens faire.... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre....

COLOMBINE.

Bon! Seigneur, est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense?

LE PRINCE.

Ah, je mérite les noms les plus odieux; & il faut être lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'est justement celles-là qu'il faut éprouver: Car pour les autres, elles épargnent assez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en tête à la Princesse quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenuës de son cœur?

LE PRINCE.

C'est de-là, Colombine, que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foi, Seigneur, s'il est permis d'être sincere à la Cour, vôtre repos est en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous lui lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes: Ecoutez, cela est diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'est pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse: Mais dans le Ro-

Roman de la nature, quand un joly homme est une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon ; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de tems.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce soit un ami d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel ministere. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fust ennemy de soi-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de délicatesse : C'est pourquoi quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joie, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne sçais donc pas que je ferai la guerre à l'œil, & que je serai témoin occulaire de tout ce qui se passera ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, Seigneur, que vous étes tout préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de guéres : L'amour est un drôle qui vient à ses fins imperceptiblement, & les plus Argus sont de vrais Quinze-vingts quand il lui plaît.

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, si je m'offrois à vous en tirer ? j'ai en main une personne d'execution ; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Est-il bien possible? Mais encore quelle est cette personne? & n'y a-t-il point de risque à courir avec elle!

COLOMBINE.

Du risque? bon! La nature y a pourvû; & je croi que vous n'en douterez point, quand vous sçaurez que c'est moi qui entreprens vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il? Quand j'ai une fois endossé le harnois d'un Cavalier, j'ai un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour lui conter tes raisons?

COLOMBINE.

Oh! c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'une Agnés, bon, j'ai ce rôle-là en poche, & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques-unes de ces femmes battuës de l'oiseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ai affaire à une femme de vertu; & c'est-là ce qui rend mon rôle épineux: Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rôles, les idées se perdent, & il faut du tems pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...

CO-

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, Seigneur, avec vos deux jours! un tour de jardin me remettra sur les voies. Allez, Seigneur, je vous donne ma parole, que la Princesse ne se couchera point aujourd'hui sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau, j'usois d'un stratageme?

COLOMBINE.

Bon! faut-il tant de précautions pour tromper une femme? La plûpart du tems, nous nous enferrons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous êtes bon & sage, & je ne suis ici que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laissez les coudées franches auprés de la Princesse? & il me sera permis de pousser ma pointe? Voïez-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moi, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les choses à ta discretion, & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne seriez pas si liberal, si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire? Sur le pied où sont les hommes aujourd'hui, ce n'est pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux.



SCENE

DES ADIEUX

D'ARLEQUIN & de COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de soldat.*

Enfin c'est dans ce triste jour
Qu'il faut emballer nôtre amour,
Il faut nous separer, ma pauvre Perronelle,
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment,
Pour vous estocader quelque beau sentiment:
Heureux si vôtre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audiance de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche!

COLOMBINE.

Quoi? tu veux attraper les heros au galop?
Cher Arlequin, quelle furie:
Pour aller à la boucherie
As-tu quelque chose de trop?

ARLEQUIN.

Non, je n'ai rien de trop: mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame:
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont toute autre que toi sentiroit les épreuves.
Oh! que voilà des bras qui vont faire de Veuves!

CO-

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabattre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fist une lucarne à ta pance?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ai pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure? Non le sort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toi
Mon cœur est suspendu: j'avourai ma foiblesse.
C ourquoi sans façon, ma chere, donne-moi
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoi donc? fais-tu déja mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celébre?
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Oüi, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,

Mes bras n'auront point de pratique,
Permets-leur d'exercer ici par charité
Quelques actes d'hostilité:
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah! Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine,
Gardez d'évaporer vôtre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi-bien, ma mignonne, mon cœur.
Allons, que vos appas à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah! que de raison!

ARLEQUIN.

C'est que les mains me démangent.

COLOMBINE.

J'ai bien peur que le dos ne te démange aussi.
Vous plaira-t-il, faquin, de décamper d'ici?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moi le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,
J'en ferai de telles.... moissons.
Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordonne.
O vous jeunes Abbez, paîtris d'ambre, & de musc,
Qui n'êtes exposez jamais qu'aux coups de busc,
Pendant que nous allons exposer nos cervelles;
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles?

Pour

Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais,
Vous n'avez que l'été pour faire les muguets.
Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons,
Les Abbez sont, morbleu, de toutes les saisons.



SCENE

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie est tout dressé, & j'ai déja fait en moi-même la circonvalation du cœur de la Princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les Grands, ne feriez-vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve aussi délicate que celle-ci? Il en est du mariage à peu prés comme de la peinture. Ce n'est pas toûjours le grand jour qui en fait la beauté; & les ombres y ont leur merite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris; & le moins qu'ils puissent voir est toûjours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raisons. Deussé-je être la duppe de ma curiosité, je veux sçavoir mon sort, quel qu'il puisse être.

COLOMBINE.

Comme si le sort d'un mary étoit bien mal-aisé à deviner! Seigneur, je parle en general. Mais pour venir à ce qui vous touche, si vous apprenez que la Princesse vous soit fidelle, ce sera un plaisir assez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas prise du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à son temperament. Mais aussi si le pied vient à lui glisser, (car cela est assez casuel) songez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez.

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les risques. Tiens, vois, Colombine, je suis un peu heretique sur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, ressemble à ces pieces fausses, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe dissipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vrai, je sai beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à passer par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autrui, je dirois, Passe: Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruïnent à chercher des trésors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de trésors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de vôtre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine? je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur! Et la plûpart du tems, elles ne le savent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vrai miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçûs quelquefois; ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'est-il pas juste que nous ayons nôtre revanche? Car comment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se délasser des fatigues d'un grand repas, & pour ainsi dire, faire la digestion agréablement. Aussi il faut voir comme nôtre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle, que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine: mais quand un joli homme joint à des maniéres touchantes la rhétorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se flatter d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les présens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loi reçûë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans consequence; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essuyât gratis les visites de vingt originaux? Ira-t-on leur prêter sans interêt des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs Perruques en un moment; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatiéres, & un plancher bien re-

lui-

luisant pour repeter leur pas de Siſſone? Au contraire, il y a telle maiſon dans la Ville, où l'on devroit écrire ſur la porte : DEFENSES ſont faites à tous fils de Partiſans, d'entrer ſans payer. Mais je crois qu'on y tient déja aſſez la main, ſans que la police s'en embaraſſe.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, tu te perds dans les digreſſions, au lieu de ſonger à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repaſſe les folies de la jeuneſſe, pour prendre des maniéres toutes opposées auprés de la Princeſſe ? Car je croi que vous ſuivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver abſolument.

LE PRINCE.

Si je le veux ? Comptes que tu me rends la vie, ſi tu mets tout en uſage pour ébranler ſa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu ſeur. Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertiſſement ſur mer, dont vous vouliez leurrer la Princeſſe ?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me ſuivre pour l'apprendre : auſſi-bien il faut que nous concertions les choſes enſemble.

COLOMBINE.

Voila un mari bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas aſſez tôt ſans aller au devant de lui ?

SCE-



SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*

LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

APprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur:
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire,
Il crevera, Madame en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que vötre cœur barguigne à dire, Tope,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé,
Un vermeil de corail sur ses lévres éclate,
Ses oreilles sur tout font honte à l'écarlate.
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je vois que vötre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin vôtre emploi

ARLEQUIN,

C'eſt pour le droit d'avis, Madame, en bonne foi.
Car nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croi.
Mais qu'ai-je à faire, moi, de vôtre miniſtere?

ARLEQUIN.

Hé Madame, eſt-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lorſque ſur un amant Cupidon acharné,
Eſt pis qu'un lutin déchainé;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade:
Si le ſort venant à changer,
Met ſous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'eſt-il pas naturel de ſe dédommager?
Si vous n'entendez pas la choſe,
Madame, le Bacha vous fournira la gloſe.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ſes injuſtes deſſeins.
Mais je ſçaurai les rendre vains.
S'il oſe de mon cœur ſe promettre l'entrée,
Je ſçaurai m'affranchir par un trépas ſi prompt.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire eſt-elle ſur le Pont?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendrai pas que le Barbare vienne,
Pour prix de ſa tendreſſe attenter à la mienne:
Et ſi je ſuis tombée en ſes perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voïage. Allez, courez Tigreſſe,
Marcher pompeuſement ſur les pas de Lucréce:
Auſſi-bien ſa memoire eſt-elle à ſon déclin.

Car,

Car, quoi que dans le monde il soit plus d'un Tarquin,
Et que dessus l'honneur le sexe toûjours glose,
On ne voit plus de femme en ce siécle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant (quoi que cette épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)
Croira-t-il s'il lui reste un peu de jugement;
Que vous vous poignardez pour des prunes?

LA PRINCESSE.

Comment?
Traître, de quel soupçon viens-tu frapper mon ame?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fondé, Madame.
Car comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur étant sujet à caution,
En vain dans ce siécle hypocrite
Vous joüeriez des couteaux à bonne intention,
De vôtre mort encor vous perdriez le mérite,
Et vous attireriez sur vous quelque *flon flon*.
Vivez donc ma Princesse, en dépit de l'envie.
Le pauvre Bacha vous en prie:
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtez,
Recommande à vos charitez
Un amour fort pressé de ses nécessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux! peut-on être assez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte?
C'est là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

AR-

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'hui ne se pique
D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partisans
Ont amené chez-nous la vilaine methode.
De ne point soûpirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles passions ne sont plus à la mode
Tous les cœurs à present sont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gite, & puis, Touche Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es-tu las de prêcher?
N'as-tu pas assez loin poussé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis: aussi-bien j'ai déja la pepie.
Madame, puisqu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout vôtre saoul faites la rencherie.
Je vais vîte au Bacha conter nôtre entretien:
Et je vous donne ma parole:
Que si j'ai bien joüé mon rôle;
Le Bacha jouëra mieux le sien.

SCE-



SCENE

DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc.*

LA PRINCESSE,

ARLEQUIN *derriere.*

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je serve ici de Juge de Camp. En amour, il devroit toûjours y avoir un tiers pour regler les difficultez. Car depuis un tems les femmes sont devenuës si chicaneuses....

COLOMBINE.

Madame, à juger de moi par les maniéres du païs, vous vous attendez sans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourse. Les Turcs coupent assez court sur la tendresse; & chez eux une galanterie ressemble aux Orangers, où l'on voit la fleur & le fruit tout ensemble. Pour moi, sans trop faire le respectueux, je commence par abjurer ma patrie, si ma patrie vous est si suspecte: trop heureux, si ce premier sacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire.

ARLEQUIN.

Une. Deux, Remettez-vous. En garde, Madame,

me, en garde : Voilà un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, seroit-ce bien moi qui causerois vos allarmes ? Ah ! laissez à des yeux vulgaires les larmes en partage : Ce n'est point-là le métier des vôtres. Peut-être aussi ne pleurez-vous que par restitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage sera toûjours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarassé ! Si elle pleure toûjours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure oisive, pendant que tant d'autres s'emploïent si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, est autant de larcins que vous faites. Il est vrai qu'après vous avoir entenduë, on perdroit insensiblement le goût des autres bouches: Mais, Madame, quand pour vous seule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez être encore reçûë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déja la bouche & les yeux sur les rangs. Courage, courage, nous ne sommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croïois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque début d'humanité que je remarque en vous, le silence dont je me suis picquée jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprécations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de vûë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infortune. Je laisse

laisse à des femmes mediocrement touchées, tout ce fracas de gemissemens; & cet appareil de tristesse, où l'esprit suppose toûjours le cœur. Voila, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des perroquets: Car il faut bien que chacun joüisse de ses privileges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne; & vôtre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprete des mépris qu'il a pour moi? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer! Oüi, Madame c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas?

ARLEQUIN.

Au moins, voila ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candi de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille caresses innocentes dont on cimentoit un hymen naissant? Helas! Seigneur, que vôtre prétendu amour se sent encore du vice du terroir! & que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour! Mais comment osez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le desordre d'un cœur vraiment esclave des irruptions

de son temperament? Ah! si l'amour chez vous n'a point d'autre enseigne, qu'ai-je fait au Ciel pour ne pas meriter vôtre aversion?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoi m'aimez-vous?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, Madame, que vous faites vos reproches toûjours à bon compte; & cela me paroît de bon sens. Car enfin qui pourroit répondre de sa fermeté dans une occasion aussi délicate que celle-ci? Estre né Turc, se voir dans le boüillant de l'âge; sentir auprés de soi une jolie femme, & encore la femme de son ennemi; être fondé en coûtume, voila mes titres, Madame, voila mon jeu sur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impression surprenante que vos charmes font sur mon cœur?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment: Voila mon jeu sur table:
Il fait bien pourtant, que le meilleur est à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, auriez-vous le cœur d'abuser de la prise que mes malheurs vous donnent sur moi? Feriez-vous ce tort à la noblesse de vos sentimens?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ai là-dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous? ce n'est point ma faute. J'ai caché mon jeu le plus long-tems qu'il m'a été possible, je me suis retenu le bras vingt fois: mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne suis plus mon maître; je sens des transports qui m'emportent hors de moi-même. Madame, je vous le dis à regret, je suis fâché que vous soïez si belle.

AR-

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Messieurs, que quelqu'un de vous se jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'étois donc bien trompée. Je ne croïois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos manières ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moi mon erreur. J'ai encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'encloueure? Il est vrai que les femmes ne prennent guéres l'échange sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, qui vous a pû gâter en si peu de tems? Vous aviez tantôt des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moi j'en ai voulu faire, pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme est échû, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foi, s'il lui fait saisir ses meubles, qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moi?

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trouvé grace auprès de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le ſeul endroit où je ne reconnois point la juriſdiction de vos appas. Quoi! je pourrois me poſſeder à la vûë de tant de charmes? Et quelle occaſion jamais plus belle pour s'oublier? Vôtre beauté, Madame, porte l'excuſe de tous les crimes où elle peut précipiter: mais ce ſont tout au plus d'heureuſes foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le reſpect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, laiſſez-moi du moins le tems de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, eſt-ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois! Et j'aurai le tems de mourir un million de fois avant l'échéance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'eſt pourtant ſi peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces deux mois: Mais j'y mets une clauſe. Le Calendrier des Amans n'eſt pas fait comme celui des autres. Chaque jour eſt une année, & chaque heure eſt un mois pour un cœur bien paſſionné. Ainſi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois ſeront accomplis; & j'aurai ſatisfait à ma parole, ſelon les Loix de la Bouſſole amoureuſe.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là eſt bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, ſongez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour: mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux. (*elle s'en va.*)

LA

LA PRINCESSE.

Dans deux heures!

ARLEQUIN.

Et ledit tems passé, les parties se pourvoiront ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moi tout ce qui peut parer un coup si funeste. (*elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour mettre les maris à la mode : mais c'est une mode qui passeroit bien vîte. (*il s'en va.*)



SCENE
DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE; DIOGENE, LE PRINCE, PASQUARIEL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnsieur, je viens au canal de la sagesse, pour vous consulter sur la maladie de la Princesse ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la sagesse! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monsieur, pourquoi me rire au nez comme vous faites? En use-t-on ainsi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoi? je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt ans de postulation pour le Mariage est enfin parvenuë à arcrocher une dupe de cent mille écus; elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baste, & quelques Gano qu'elle faisoit à la traverse; & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de son tein de lait & de son carosse de cuir de roussy, se faux-filer parmi les petits Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché suivant la Cour; & je ne rirois pas?

Je verrois un Empyrique, appellé pour des vapeurs feminines, qui se met en devoir d'être tout à la fois le Medecin & le remede; & je ne rirois pas?

Je verrois le Sous-fermier Boursoufflé; à peine échappé de la mandille, ne jurer que par sa table, ses alcoves dorez, & sa tapisserie de velours cramoisy: lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coucher sur un lit de sangle, & coller des Theses tout autour de son galetas; & je ne rirois pas?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Esté les rivages de la porte saint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins; & je ne rirois pas?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pousse vingt soûpirs sterlin auprés de chaque grisette qu'il y rencontre; & je ne rirois pas?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le siége de Mons, armez de perruques à l'Espagnole, de petits miroirs de poches, & d'essence de bergamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée; & je ne rirois pas?

LE

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton saoul, Philosophe à tous les diables. (*A Heraclite*;) Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou-là?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas savoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siécles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation? (*Il pleure.*) hui! hui! hui! hui!

LE PRINCE.

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoi! je verrois les desolations causées par defunt le Lansquenet, & tant de bourses assiegées pour avoir mis à la réjoüissance; & je ne pleurerois pas?

Je verrois nôtre siécle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne; & qu'aujourd'hui, si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere; & je ne pleurerois pas?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laissent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied souple à la cadence, quoi que ces beaux gosiers soient sujets à entrer en muë, & que ces pieds si mignons fassent quelquefois des faux-pas; & je ne pleurerois pas?

Je verrois le merite tomber en roture, & la vertu sous les haillons, dans un tems où le vice & la sottise se font préceder par des fourgons; & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassez à en traîner un septiéme; & je ne pleurerois pas?

PASQUARIEL *au Prince.*

Signor, lasciate, questo matto, &c.....

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans sa tonne.*

Qui va là ? (*Voyant le Prince & Pasquariel, qu'il prend pour des Mouchars.*)

Comment ? ces marauts-là veulent jeauger le manoir de la sagesse ? ah je vous apprendrai.... (*Il sort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monsieur, je viens à vous en dernier ressort, pour vous supplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme ? *hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche ? (*Il regarde le Parterre, avec sa lanterne.*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera-t-il pas là ?

Est-ce le Damoiseau Papillotin, qui fait de sa chambre une Academie de frisure, qui se rend le menton chauve par art, qui parle toûjours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs louë un homme exprés pour lui souffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches : Ecureuil assidu de tous les Theâtres, où il se donne en spectacle aux femmes ; sous-riant aux unes, ramageant aux autres, & se montrant piéce à piéce à toutes : toûjours nouveau par ses habits, & pourtant toûjours le même ? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce le Sous-fermier Pimpant, avec son merite doré sur tranche, qui fend brusquement la presse aux Thuilleries, pour annoncer au public sa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non, ce n'est point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le beau Narciſſe, qui prétend racheter les uſures de ſon pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre? Non, ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

Eſt-ce cet Avanturier, dont la fortune eſt un labyrinthe; qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dés le jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieuſement éclabouſſé la reputation de deux riches Veuves, dont ſon maître paſſe pour le grand veneur? Non, ce n'eſt point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoi qu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la ſéve d'un vin de Champagne; le fait de ſon merite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente lui a refuſée? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce.....

Le Prince le repouſſe avec violence, & les chaſſe tous. Diogene dit pluſieurs fois en s'en allant: Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer, dit:* Et je ne rirois pas; *& Heraclite:* Et je ne pleurerois pas.



SCENE DE LA FOLIE.

COLOMBINE *en Bacha*, ARLEQUIN, LA PRINCESSE *qui survient habillée en Auteur, avec une robe noire.*

ARLEQUIN *à part.*

VOïons le vent du Bureau. J'ai bien peur que la piéce ne peche par la catastrophe.

LA PRINCESSE *à part appercevant le Bacha.*

Voici l'indigne Bacha qui en veut à ma vertu, executons le dessein que j'ai resolu; Ciel seconde mes desirs?

COLOMBINE *voyant la Princesse.*

Est-ce vous ma charmante? Vous avez beau vous déguiser, vôtre beauté vous trahira toûjours.

LA PRINCESSE *à part.*

O Ciel il m'a renonnu.

COLOMBINE.

Hé bien mon adorable, les délais sont expirez, à quoi tient-il que je ne sois le plus fortuné de tous les hommes?

LA PRINCESSE *contrefaisant la folle, dit vers la cantonade.*

Non, Messieurs les Comediens, cela n'est ni beau ni honnête, de faire sécher sur le pied un pauvre diable d'Auteur. O l'épouventable chose qu'une

ne troupe ! & qu'on a de peine à atteler tous les differens animaux qui la composent. L'un amorce son fusil, l'autre calcule ses bonnes fortunes ; celui-ci arrête les parties de son Apoticaire ; celui-là couche en joüe la pierre philosophale ; cet autre ajoûte un second Tome aux Idées de Platon. (*prenant Arlequin par le bras*) Hé ventre-bleu ; Messieurs, il est question de joüer ma Piéce.

ARLEQUIN.

Oüi mortbleu, il est question de sa Piéce ; entre les mains de qui l'avez-vous mise, Madame ?

COLOMBINE.

Que veut dire ceci ? Est-ce que la Princesse extravague ?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous extravaguez, Madame ?

LA PRINCESSE.

Hé-bien ouy, Monsieur, nous jouërons vôtre Piéce, me dit l'un des Comediens, avec son flegme de Caton le Censeur, (*donnant de son chappeau dans le nez d'Arlequin*) Vraiment je prétens bien que vous la jouïez & mes creanciers aussi.

ARLEQUIN *en colere.*

Je prétens aussi vous casser le nez moi, si vous ne prenez garde à vous.

LA PRINCESSE *prenant Arlequin par la main.*

Mais, Messieurs, avant toutes choses, il faut songer à faire élargir vôtre Theâtre, & vos coffres forts.....

ARLEQUIN.

Tant mieux, car il y a long-tems qu'ils sont retressis.

LA PRINCESSE.

Car afin que vous l'entendiez, ma Piéce est une piéce .... qui vous donnera tant de monde, qu'il n'y

n'y aura point de place pour les siffleurs. (*Elle secoue le bras d'Arlequin, & le fait tomber.*)

COLOMBINE.

Madame, Madame, à quoi songez-vous?

ARLEQUIN *aprés s'être relevé.*

Je me donne aux diables, Madame, si je ne frappe. (*Il la menace de son bâton.*)

LA PRINCESSE *vers Colombine.*

A quoi je songe, dites-vous? Je songe à vous rendre tous des Crésus, ou pour mieux dire des Midas, aussi-bien vous en avez déja les oreilles. (*Elle tire les oreilles à Arlequin.*)

ARLEQUIN *dépité.*

Gernie si je fonds sur vous, vous vous en sentirez?

LA PRINCESSE.

Mais sçavez-vous bien le sujet que j'ai choisi, c'est bien le sujet le plus drôle.... Convoquez pour voir un Arriere-ban d'Auteurs; faites tenir la Diéte des beaux Esprits modernes; (car on ne parle plus des anciens:) Je défie tous mes Confreres en Apollon de rien imaginer d'approchant de mon sujet.

ARLEQUIN.

Une femme devenir folle par un excés de sagesse! ho! le Sexe pour son honneur la doit faire interdire.

LA PRINCESSE.

Que vois-je? une legion de petits ostrogots, qui s'érigent en Auteurs dramatiques; leur esprit n'a qu'une coudée tout au plus, & ils osent s'élever jusqu'à l'heroïque; que vient faire ici ce Poëte tragique, avec son visage de premier pris au lansquenet. (*vers Colombine*) Monsieur Crasson, Monsieur Crasson, avoüez que vous êtes Auteur dés les pieds jusqu'à la tête; les lacunes de vôtre Juste-au-corps, ce Chappeau qui fait la goutiére, vos bas cicatrisez &

& vôtre ci-devant Perruque, Mr. Craſſon tout accule le bel eſprit chez-vous.

COLOMBINE.

Madame, Madame, encore un coup, vous n'y ſongez pas?

ARLEQUIN *bas.*

Ho pour le coup elle y ſonge bien, car tu n'es qu'une craſſeuſe.

LA PRINCESSE.

Hé non, je n'y ſonge pas, & c'eſt un rêve que ma Comedie, (*Elle prend Arlequin par la main & ſe promene :*) elle ne ſera pas intitulée Mars ſurpris en flagrant délit; Vulcain n'aſſemble pas tous les Dieux qui lui conteſtoient ſes titres de Mary à la mode. Les Dieux ne voyent pas deux Amans pris comme un Renard dans un bled: l'Areopage celeſte ne paſſe pas condamnation pour la tête de Vulcain, & Momus n'eſt point chargé de faire l'oraiſon funébre de ſon honneur, non & non, Madame la Troupe; dites encore que je n'y ſonge pas.

ARLEQUIN *éclatant de rire.*

He non, non, dites donc qu'elle n'eſt pas folle; hé non, non.

COLOMBINE.

Madame, pouvez-vous vous oublier juſqu'à ce point.....

LA PRINCESSE *vers Arlequin.*

Non Mademoiſelle, je ne m'oublie pas...

ARLEQUIN.

Elle me prend pour une fille.

LA PRINCESSE.

Et je vous oublie encore moins, car c'eſt à vous à qui je deſtine le rôle de Venus.

ARLEQUIN.

Je ferois mieux celui de Mars.

LA PRINCESSE.

Comment Mademoiſelle, il ne faut point hocher

cher la tête; qui dit Venus, dit la Déesse de la beauté....

ARLEQUIN.

Et qui dit moi, dit le Roi des Magots?

LA PRINCESSE.

Et croïez moi, il y en a bien qui prendroient le Benefice avec les Charges. Mais je pense que vôtre Troupe n'entre pas comme il faut dans toutes les mignardises de mon sujet; allez (*d'un ton fâché*) Pecores indociles, j'abandonne vôtre Troupe à son mauvais sens, & à tous les manœuvres du Parnasse, & je donnerois ma piéce à des Comediens Turcs, plûtôt qu'à vous autres. (*elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Il faut la garder à vûë. Sa folie ne seroit peut-être pas toûjours si tranquille.

ARLEQUIN.

Va, va, ne te plains pas de sa folie, elle te tire une grande épine du pied. (*ils s'en vont*)

SCE-



SCENE
DU COLONEL.

ARLEQUIN *en Colonel*; MEZZETIN *en Vicomtesse*, COLOMBINE.

ARLEQUIN *entre, suivi d'une Compagnie de Soldats.*

LE fumet de vos appas m'ayant pris au nez, Madame, j'ai gagné sur ma pudeur de venir incognito vous annoncer la bréche que vous avez faite à ma liberté.

LA VICOMTESSE.

A d'autres, Monsieur, à d'autres, il n'y a que la gloire qui ait droit sur le cœur d'un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez furieusement écorné les droits de la gloire. Comment diable! vous bracquez sur moi toute une artillerie de charmes. Attendez du moins que mon cœur soit armé de pied en cap, pour escarmoucher avec vos regards; car j'entrevois là de certains yeux qui me portent la mine d'être de grands incendiaires.

COLOMBINE.

Monsieur le Capitaine, par charité font-ce là des injures que vous dites à Madame?

AR-

ARLEQUIN.

Qu'est-ce-à-dire des injures, soubrette de ma divinité ? tu ne connois donc pas encore les fleurettes militaires ? il me prend envie de te bombarder quelqu'une de mes douceurs subalternes.

COLOMBINE.

Misericorde, Monsieur Mars.

ARLEQUIN.

Qui t'a si bien appris mon nom ? bon je rêve, est-ce qu'à l'étendart de mon visage on ne devine pas qui je suis ?

LA VICOMTESSE *à part.*

Voilà sur mon hônneur un cerveau des plus cauterisez que je connoisse.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous mon Amazone, que le genre humain est menacé, si vôtre cœur ne vient à jubé dans un moment.

LA VICOMTESSE.

Hé quoi, Monsieur, à peine paroissez-vous, que vous mettez aux gens le marché à la main ?

ARLEQUIN.

C'est que les Conquerans n'ont point de tems à perdre. Feu Cesar de brusque-memoire en usoit ainsi. Suis-je bâtard moi, pour ne pas dire à aussi bon titre que lui, *veni, vidi, vici.*

LA VICOMTESSE.

C'est à dire, que Monsieur le Colonel épargneroit volontiers à une belle, les frais d'un amour en détail ?

ARLEQUIN.

Ho, je ne fais l'amour qu'en gros. J'aime à soûpirer en poste. C'est à faire à des Ecoliers à se remettre tous les jours à l'A, B, C, de la galanterie.

LA VICOMTESSE.

Mais comment feriez-vous donc avec ces gens qui

qui font bien-aises de conduire une passion par toutes les classes de la tendresse, & dont le cœur ne sçauroit aller qu'en pas de Tortuë?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, en amour les goûts font differens. Les uns aiment à commencer par le cœur, & puis aprés va où tu pourras: moi je commence toûjours par où je puis, vienne le cœur aprés quand il voudra, il n'est rien tel que de laisser toûjours des airres au coche.

LA VICOMTESSE.

Ha, Colonel! vous n'êtes guéres orthodoxe en galanterie.

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je soûtiens que pour être heureux, il ne faut jamais avoir qu'un Camp volant auprés des femmes.

LA VICOMTESSE.

Quelle furieuse gangréne de sentimens!

ARLEQUIN.

O ça ma petite Pallas, n'est-il pas tantôt tems de faire retirer mes gens?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi les faire retirer?

ARLEQUIN.

Ha! le pourquoi est admirable, vôtre cœur oseroit-il s'épanouïr à la tête de mon Regiment, & voudriez-vous que je vous contasse fleurettes tambour battant & méche allumée? Ne sçavez-vous pas que le tête à tête, est le saupiquet de l'amour?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, qui croiroit un Guerrier capable de ces rafinemens?

ARLEQUIN.

Male-peste, le Colonel Ravageon, ne perd pas un point en amour. Quand j'y pense, si Cupidon

ne

ne prenoit soin d'emmailloter ma valeur, l'Univers pourroit bien songer à son épitaphe.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est se picquer d'une gloire bien bizarre, de travailler comme vous faites à déraciner le genre humain?

ARLEQUIN.

Allez, Madame, touchez-là, si le monde perd avec moi d'un côté, je le fais assez regagner d'un autre.

LA VICOMTESSE.

Dites la verité, combien tous les ans faites-vous mourir de belles?

ARLEQUIN.

Hé le moien d'en tenir catalogue? Il n'y a pas un maudit copiste qui se sente le jarret assez fort pour devenir l'entrepreneur de mes galanteries.

LA VICOMTESSE.

Bon, il y a tant de Greffiers au monde.

ARLEQUIN.

Il est vrai, mais connoissant le natu el de certains Greffiers, j'ai apprehendé que mes bonnes fortunes ne diminuassent entre leurs mains.

LA VICOMTESSE *en minaudant.*

Ha, Monsieur le Colonel, savez-vous bien qu'il n'y a pas de seureté à vous regarder en face.

ARLEQUIN.

C'est aussi pour cela que je ne me montre gueres que de profil. Mais vous, Madame, (sans vous faire compliment) vous avez le minois aussi effroiable que le mien, & n'en déplaise à vôtre modestie, je trouve quelque chose de fort soldat dans vos maniéres.

LA VICOMTESSE.

Moi les maniéres soldatesques! & tout le monde dit que je suis la mignardise incarnée.

AR-

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne doute point que vous n'ayez une fourmiliére d'appas; mais (avec vôtre permiſſion) vos appas ſont plus mâles que femelles.

LA VICOMTESSE.

Quoy mes appas ſeroient Hermaphrodites! ha Colonel, vous pouſſez la ferocité juſqu'aux gardes.

ARLEQUIN.

Hé, ventrebleu, Madame, c'eſt ce qui me charme en vous, que vos airs devergondez, & je vous eſtimerois moins, ſi vous aviez les traits moins hommaſſes

LA VICOMTESSE.

Encore ſi vous diſiez que je reſſemble à ces beautez Romaines.

ARLEQUIN.

Eh beauté Romaine ou beauté Turque, vous me plaiſez, c'eſt tout dire. Pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas une trogne enluminée comme celle-là, au lieu de ces couleurs de pain-d'Epice, qui font croire qu'elles ont toûjours vingt-ſix decoctions dans le ventre?

LA VICOMTESSE.

Il eſt vrai que j'ai un vrai tein d'Abbé, il n'y a que ces maudits bourgeons qui me deſolent.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être que vous beuvez trop de brandevin, ou de ratafia; ne fumeriez-vous point auſſi quelquefois par maniére de converſation?

LA VICOMTESSE.

Moy fumer, c'eſt la pierre d'achoppement de la beauté.

ARLEQUIN *en lui touchant les genoüils.*

Ecoûtez, Madame, vous avez devant vous le plus

plus intrepide fumeur du Royaume, quand vous voudrez nous fumerons en partie.

LA VICOMTESSE.

Que font donc-là vos mains?

ARLEQUIN.

C'est pour vous montrer que je ne suis pas manchot. Pauvres mains, si la guerre vous jouë d'un mauvais tour, ma consolation est que jusques-ici vous n'avez pas perdu vôtre tems (*il lui embrasse les genoüils.*)

LA VICOMTESSE.

Mais Monsieur le Colonel, savez-vous bien que je prendrai mon serieux?

ARLEQUIN.

Ha mon Heroine! voulez-vous empêcher un Colonel d'en venir aux mains avec vos appas?

LA VICOMTESSE.

Mais pour en venir aux mains, vous n'êtes pas en païs ennemy.

ARLEQUIN *d'un ton guay.*

Ha! si je ne suis pas en païs ennemy, le commerce n'est donc pas défendu?

UN LAQUAIS.

Madame, Monsieur l'Abbé vient d'arriver; il se débat dans vôtre antichambre.

ARLEQUIN *voiant la Vicomtesse qui se leve.*

Quoi, Madame! un Abbé est mon rival? est-ce que vous voiez de ces drogues-là?

LA VICOMTESSE.

Comment, Monsieur, les Abbez ne sont-ils pas aujourd'hui le plus beau fleuron des femmes?

ARLEQUIN.

Hé fy, sçavez-vous bien à quoy ces gens-là sont bons?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, à quoy?

AR-

ARLEQUIN.

Les Abbez sont dans les ruelles ce que les Epagneuls sont à la chasse, ils servent à faire lever le gibier, mais les Officiers le prennent.

Ils se font une réverence fort plaisante l'un à l'autre, & s'en vont.



SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit:*

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été répresenté, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans être marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquesteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage: A la charge par ledit Commissaire de prêter le serment en la maniére accoûtumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoiées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le visage: le tour de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui sont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos ancêtres, soient obli-

coup-là que vous auriez pû dire à bon titre: *Je ne saurois.*

Pour qui prenez-vous Lucrece?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traître, ose-tu bien noircir l'action la plus heroïque?....

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroïque, vous ne meritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur qu'on me laisse ma part franche de chasteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moi le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins; balafres, égratigneures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honorai ses Manes: sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voila des titres cela; qui feront rangaîner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fites ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que sait-on si vôtre intention n'étoit pas de perpetuer la joie que vous donoit la mort de vôtre époux? A l'egard de ses cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, &

qu'elles vous purgerent absolument de toute vôtre affection conjugale ; puisque sans attendre le bout de l'an, vous vous amourachâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous casser la tête, que vous aviez déja un peu fêlee. Ainsi donc toute vôtre fidelité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accez de desespoir. Allez, Madame Artemise, je vais vous mettre en païs de connoissance. Huissier, avec la Matrone d'Ephese. Avec la Matrone d'Ephese, Madame, avec la Matrone d'Ephese.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siége de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'étois, avec un petit Poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voïois qu'on mettoit tout par écuelle au logis: Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mist à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fist des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fist de petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur: mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chasteté à vôtre fait: Car enfin voici comme je raisonne. Un mary à la guerre depuis dix ans: une jeune femme sans deffense: vingt Princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de cocqueter: Vôtre

mai-

maison avoit déja pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah! Madame, le dangereux air pour la vertu!

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Mesdames, main-forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas! sans ce traitre de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mâche-lauriers, il ne se contente pas de renverser l'ordre des tems, il renverse encore l'ordre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc, qui me plante là sur la foi d'une apparition chimerique. Quoi! l'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit? Seigneur, faites-moi taire reparation d'honneur; ou sans autre forme de procés, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé-là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez; & Homere par une compensation Poëtique a donné à Penelope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous? Les Poëtes sont sujets aux qui-pro-quo, aussi-bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissier qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées.

DIDON.

Comment? Parmi les honneurs douteux? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à partie.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moi, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broïez ensemble
Ne valent pas; Messieurs, celui qui vous rassemble,
Que j'intitule LE PHENIX.
Un Phenix! dira-t-on, la pensée est nouvelle.
Oüi, j'appelle Phenix, une femme fidelle.
Mais de peur que quelque Censeur
Par cet argument ne m'entâme,
Comme il n'est qu'un Phenix, il n'est donc qu'une femme,
Qui puisse pretendre à l'honneur.
Bon, je permets à chaque Belle
De prendre mon titre pour elle.
Car, s'il n'est qu'un Phenix, ou (soit dit entre nous,)
Qu'une femme fidelle, à qui ce nom convienne,
Hé bien chaque mary jaloux,
N'a qu'à croire que c'est la sienne,
Mesdames, si cela vous duit,
Bon jour, bon soir, & bonne nuit.

AR-

ARLEQUIN
PHAETON.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de Palaprat,

Et representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 4. de Février 1692.

ACTEURS.

PHAETON, *Arlequin.*
EPAPHUS, *Pierrot.*
GALATE'E, *Marinette.*
ESCULAPE, *le Docteur.*
CIGNE, *Pasquariel.*
DORIS, *Colombine.*
MOMUS, *Mezzetin.*
APOLLON, *Octave.*
DIRCE', } *Isabelle.*
UNE HEURE, } *Isabelle.*
UN BRANDEVINIER, *Pasquariel.*
UN POETE, } *Cinthio.*
UN PROCUREUR, } *Cinthio.*
UN FINANCIER,
UNE MARQUISE.
UN POETE.
LE MARDY GRAS.
LA TERRE.
LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX.
LE FLEUVE PO.
DEUX SATYRES.
PLUSIEURS YVROGNES, PHILOSOPHES, SOLDATS, ET PAYSANS. } *Personnages muets.*
LAMPEZIE. } *Personnages muets.*
PHAETUSE. } *Personnages muets.*
PHEBE. } *Personnages muets.*

La Scene est en Egypte.




Arlequin Phaeton

PHAETON.

ACTE I.



SCENE I. *Nuit.*

PHAETON, EPAPHUS, DORIS, MOMUS *qui survient.*

PHAETON *seul en habit d'Arlequin.*

CHi *crederebbe ch'el figliolo d'un dio, ma d'un dio* avec tout le poil. Car chez tous les Poëtes mon pere est appellé *Intonsus Apollo*. Ouï, qui soupçonneroit jamais que le fils du blond Phebus *fosse nascosto sotto un vestito d'Arlichino*, avec cet habit bigarré; je passerois plûtôt pour le fils de l'Arc-en-Ciel, que pour celui du Soleil: & je défie l'Egyptienne Doris, par qui je viens me faire dire ma bonne avanture, toute savante en diablerie qu'elle est, de déviner qui je puis être.

EPAPHUS *en habit de Pierrot.*

A la faveur de la nuit je me suis derobé aux tendresses de ma mere Isis, & aux regards jaloux des plus belles Nymphes de sa Cour, dont je fais toutes les délices, pour venir *incognito* consulter sur mon destin la fille du Silvain Philemon.

PHAETON.

Il me semble que j'entens quelqu'un : qui va là ?

EPAPHUS.

Motus.

PHAETON.

Ha! que je suis bien fils du Dieu du jour; car franchement je n'aime guére d'aller la nuit.

DORIS.

J'ai été avertie par mes espions que deux fameux rivaux doivent venir ici pour apprendre de moi le sort de leur amour: en vain par le déguisement le plus bizare prétendent-ils se cacher à mes yeux, puisqu'on m'a instruite de leur dessein, & que je suis la confidente de la Nymphe qu'ils aiment.

EPAPHUS.

J'entens une voix de fausset devant la porte de celle que je cherche, seroit-ce Doris elle-même?

PHAETON.

C'est mon Egyptienne, je connois bien sa voix, allons l'embrasser brusquement, que je serois aise si je lui faisois peur! (*Doris se retire, & Phaeton croyant l'embrasser, embrasse Epaphus.*)

DORIS.

La plaisante méprise!

PHAETON *croyant parler à Doris.*

Ho ça, devine qui je suis.

EPAPHUS *croyant aussi lui parler.*

Une bonne piéce, il y a long-tems que je t'attendois.

PHAETON.

Tu sçais déja ce que je veux de toi.

EPAPHUS.

Et parbleu, je sai que tu veux de l'argent, tien voila la piéce blanche & parle-moi sans barguiner.

PHA-

PHAETON.

Ho, ho, voici une mode nouvelle, c'est le devin qui païe le curieux; n'importe prenons toûjours, c'est de quoi boire bouteille en nous en retournant; mais comment pourras-tu voir dans ma main à l'heure qu'il est.

EPAPHUS.

Dans ta main, & qu'ai-je à faire moi d'y regarder?

PHAETON.

Aimes-tu mieux examiner ma phisionomie; elle parle, & me promet toute sorte de bonheur, si vous en exceptez une petite bagatelle.

EPAPHUS.

Quoi?

PHAETON.

Un certain saut en l'air, qui doit faire à ce qu'on m'a dit la catastrophe de ma vie.

DORIS.

Il est tems que je les tire d'erreur. Astre qui obeïs à mes commandemens, éclaire nous?

PHAETON *regardant Epaphus.*

Que vois-je!

EPAPHUS *regardant Phaeton.*

Quel personnage extravagant!

PHAETON.

Un moulin à vent à figure humaine!

EPAPHUS.

Un papillon qui copie moitié le magot, moitié l'homme.

DORIS *au milieux d'eux.*

Vous voila fort étonnez de ne vous point connoître, je vais faire un beau coup de mon métier, & vous découvrir l'un à l'autre. Donnez-moi chacun vôtre main; vous sous cet habit de toile vous cachez Epaphus; & vous Phaeton, sous cette jaquete ridicule: vous aimez tous deux la Nymhe Ga-

farée, elle se mocque sûrement de l'un de vous, & peut-être de tous les deux. Cependant quoi-qu'il en soit elle suivra le choix de son pere Amphrise, qui n'attend que la réponse de l'oracle pour la donner à celui qui pourra lui faire la plus heureuse destinée.

EPAPHUS.

Et qu'a-t-on besoin d'oracle pour sçavoir que c'est moi?

PHAETON.

Toi?

EPAPHUS.

Ouï moi, qui suis le fils de Jupiter & d'Io.

PHAETON.

D'Io? de cette vache énragée, qu'Argus ne put garder avec cent yeux, & qui fut cause qu'on fist la chanson, Bon homme garde ta vache.

EPHAPHUS.

Et bien ouï, d'elle & de Jupiter.

PHAETON.

Quant à Jupiter neant. Pour Io, je n'en doute point, tant je trouve sur ton front des dispositions à lui ressembler.

DORIS.

N'insultez-pas sa mere, je vous prie, nous sçavons ce qu'elle est; mais qui est vôtre mere Climene?

PHAETON.

Climene est fille de Thetis, & c'est chez cette vieille amie que le Soleil venoit tous les jours la voir entre chien & loup, & que...... tant y a que vous me fairiez dire plus que je ne voudrois.

DORIS.

Quoi Thetis se mêla des amours de vôtre mere avec le Soleil?

PHAETON.

Vraiment, ouï.

DO-

DORIS.

Voilà justement la derniere ressource des vieilles coquettes; ne pouvant plus retenir leurs Amans comme Maitresses, plûtôt que de les perdre, elles deviennent leurs confidentes.

PHAETON.

Vous sçavez mon origine du côté de l'Eau, aprenez-la de celui de la terre. Je suis du sang des Rois de Ligurie, où le Roiaume tombe en quenoüille, & ma mere est la plus proche de la Couronne, si le Roi regnant Cigne, meurt sans lignée.

DORIS.

Croiez-moi, attachez-vous moins à la terre: si vous y étes jamais en élevation, elle ne sera pas de durée, vôtre étoile vous promet un plus long régne sur mer.

EPAPHUS.

En effet, c'est un bon corps pour s'avancer sur les Galeres.

PHAETON.

Vous n'êtes pas le premier qui me l'avez dit: un Devin que je consultai, (Car comme j'ai le cœur grand, je suis curieux de ma bonne fortune.) m'asseura que je serois un jour chef d'espalier, ou tout au moins tire-gourdin; on dit que ce sont de beaux emplois.

EPAPHUS.

Diable! Ils placent sur les bancs les plus proches du Capitaine.

PHAETON.

Ho, frote-toi encore contre moi le beau Gars d'une vagabonde & d'une coureuse, que Junon a fait poursuivre par tous les Commissaires des Quarties où elle a mis le pied.

DORIS.

Tout beau M. Phaeton, vous n'y pensez pas de parler ainsi. Io a bien changé de condition en de-

EPAPHUS.

Ah! quel blaſphême, au moins vous l'entendez mon pere.

DORIS.

Monſieur, ſachez qu'Amphriſe eſt un fleuve trop doux
Pour contracter jamais d'alliance avec vous.
Diable! quand vous ſeriez le fils de la Garonne,
Vous ne ſçauriez avoir l'humeur plus fanfaronne,
Il croit nous allarmer en faiſant le Breteur,
Retirez-vous, Amphriſe eſt vôtre ſerviteur;
Touchez-la, par ma foi vous n'aurez pas ſa fille.

PHAETON.

Et qui donc l'obtiendra pour épouſe, ce drille?

EPAPHUS.

Parlez mieux.

DORIS.

Oüi lui-même.

EPAPHUS.

Ho! c'eſt fait de mes jours.
J'entend quelqu'un, peut-être on vient à ſon ſecours.

MOMUS.

Quelle rumeur faites-vous ici, vous vous chantez poüilles comme des crocheteurs, n'avez-vous point de honte? vos maniéres & vos diſcours ne dementent ils pas hautement le ſang dont vous vous vantez d'être ſortis? Il eſt vrai qu'aujourd'hui les enfans de meilleure maiſon, ſont quelquefois les plus mal élevez.

DORIS.

Vous venez me tirer d'un étrange embarras, je crai-

craignois qu'il n'arrivât ici quelque malheur.

MOMUS.

Et ma pauvre enfant, est-ce par les injures qu'ils se sont dites, que tu as craint qu'ils n'en vinssent aux mains?

DORIS.

Sans doute, & si des femmes en étoient venuës jusques-là, elles se feroient par ma foi décoëffées.

MOMUS.

C'est que les femmes sont folles, & que les hommes de ce siécle ont meilleur sens. Je m'étois d'abord trompé, je voi bien qu'Epaphus & Phaeton connoissent le bel usage du monde.

EPAPHUS.

Asseurément.

MOMUS.

Il y est établi de se mépriser, de se haïr, de se tromper; de se déchirer, de se détruire, & de s'enyvrer tous les soirs ensemble.

PHAETON.

Et ne se deshonore-t-on point à ce petit métier-là?

MOMUS.

Point du tout, comme il n'y a parmi les hommes, de mérite ni de mépris que par cabale, plus on est méprisé dans l'une, plus on est estimé dans l'autre. Personne ne joüit pendant sa vie d'une reputation generale dans le monde, elle se distribuë par nations, & dans les Villes, par quartiers. Tel est regardé comme un Heros dans une Isle, qui passe pour un fat en terre ferme: & à Paris où l'on se pique aujourd'hui plus que jamais de décider souverainement des choses, tel est brave au Faux bourg saint Germain, qui n'est qu'un poltron aux Marais, & tel brille dans les ruelles de l'Isle, qui n'est qu'un sot dans les Cercles fameux de la bute saint Roch. Mais venons à vôtre different; ça voïons, que demandez-

mandez-vous à Epaphus ? Prétendez-vous que le fils averé de Jupiter mesure son épée contre un malheureux enfant trouvé.

EPAPHUS.

En effet, on ne sçait s'il sort des Enfans bleux ou des enfans rouges ; il faut opter M. Phaeton ; & ne pas separer en même temps des couleurs de ces deux Hôpitaux.

MOMUS.

Sçachez enfin que *chi tocca lui, tocca me*, & que je suis pour vous en faire raison moi-même.

PHAETON *d'un ton de colere.*

Oui, deux contre un, la partie seroit mal faite ; je reviendrai dans un équipage plus convenable à ma qualité ; nous nous reverrons. (*il s'en va.*)

EPAPHUS.

Revien, revien seulement, tu trouveras à qui parler : mais ne perdons pas la tramontane, ce drôle m'a paru colére, allons prier ma mere de faire sonner le tocsin dans tous les clochers de ses temples, & de convoquer pour moi les vieilles troupes, l'arriere-ban, & les milices de l'Egypte.

SCE-

SCENE II.

MOMUS, DORIS.

MOMUS.

ET bien as-tu toûjours la même aversion pour Phaeton ?

DORIS.

Toûjours la même, je n'aime pas qu'on se pare à toute heure de la Noblesse de ses Ayeux, qu'on passe la moitié de sa vie à faire la genealogie de sa maison, sur tout quand on ne sauroit la prouver.

MOMUS.

Epaphus t'a-t-il mieux prouvé la sienne, apparemment que tu es payée pour dire qu'il est fils de bon pere & de bonne mére.

DORIS.

Qu'il soit fils de Jupiter ou non, c'est de quoi, Seigneur Momus, je ne m'embarasse point, je ne suis pas assez sote pour faire cas des enfans du côté de leur pere. Je ne fonde pas mon estime sur une chose aussi douteuse. Il suffit pour me mettre dans les interêts d'Epaphus, qu'Isis déclare hautement qu'elle est sa mere, Isis qui est ma patrone & nôtre principale Déesse.

MOMUS.

Doit-elle tirer vanité d'être adorée dans un païs où l'on prodigue l'encens aux oignons, aux Chats & aux Crocodilles. Ah! si les Dieux m'avoient fait naître femme, & que j'eusse à choisir d'être sur les Autels de tous les temples d'Egypte ou sur un des Theâtres de France, je ne ne balancerois guére

à

à prendre ce dernier parti ; la peste ! la fortune est bien differente.

DORIS.

Fairez-vous toûjours le mauvais plaisant ? contrôlerez-vous éternellement toutes choses ? vos critiques, cependant ne sont pas toûjours justes, témoin quand vous reprochiez à Jupiter d'avoir mis au taureau les cornes au dessus des yeux.

MOMUS.

Il est vray qu'on ne s'est point corrigé : c'est la maniére dont on les place encore familiérement tous les jours, elles sont en vûë de tout le monde, hors de l'animal qui les porte.

DORIS.

Courage continuez vôtre satire ; mais qui êtes-vous, s'il vous plaît vous-même, pour vous mocquer de nos Dieux, vous qui ne devez le nom que vous avez qu'à vos mommeries, & qui d'ailleurs n'avez ni feu ni lieu, pas un rechaut qui fume pour vous.

MOMUS.

Tu l'as-dit, je suis railleur de profession.

DORIS.

C'est un métier à se faire suivre de tout le monde, sans se faire aimer de personne ; ceux qui se plaisent le plus à entendre railler, sont ceux en effet qui haïssent les railleurs davantage, plus ils sentent la finesse & la malignité de la raillerie, plus ils craignent d'en devenir les objets à leur tour. Mais laissons cela, dites-moi, je vous prie, aimez-vous Phaeton vous-même ?

MOMUS.

Non.

DORIS.

Et pourquoi ?

MOMUS.

Ne sais-tu pas que je suis fils du Soleil, & que Phaeton

Phaeton prétend être fils d'un Dieu, qui affecte ordinairement de troubler le regne de mon pere.

DORIS.

Cette raison n'est plus de mise, depuis que les femmes passent les nuits à joüer, & les hommes à s'enyvrer avec des chansons tendres, & des airs des vieux Opera; la moitié du monde dort si avant dans le jour, que le sommeil auroit tort de se plaindre; mais je vois revenir Phaeton tout en colere.

SCENE III.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

H*O, ho, ho, ti faro veder furfante, &c....*

MOMUS.

A qui en avez-vous?

PHAETON.

Je vais porter ce cartel de défi à ce bélitre d'Epaphus, je n'ai voulu confier cette importante affaire qu'à moi-même; *io sono il Capitano*, le Trompette & *la tromba*; l'assaillant & le Heros; *l'oste e l'osteria, e quando haverò ammazzato Epapho*, je ferai encore par charité le porteur des billets de son enterrement. *Voi tu sentir la lettura del cartello di disfida.*

MOMUS.

Volontiers.

PHAETON *lit.*

Pha-

Phaeton dit Passe brun le bard, Chevalier de la Zone torride, Sire de l'isle des éternumens & des catherres, Seigneur des éclairs, vapeurs, feux voluges, exhalaisons & autres seigneuries à lui données en apanage par le Soleil son pere, Gouverneur pour son dit pere des Indiens, Bretons, Provençaux, Picards, & generalement de toutes les testes chaudes de quelque nation qu'elles soient. Colonel General des mouches, moucherons, guépes, frêlons, hannetons, & cousins; & Mestre de Camp de la gendarmerie legere des puces, &c.

A L'IMPOSTEUR EPAPHUS

DEFFI.

Poltron, qui te dis temerairement fils de Jupiter, le don que j'ai octroyé à la Nimphe Galatée de mon cœur, rate, foye, & consecutivement de toutes mes parties nobles, avec leurs fonctions & dépendances, tant en dilection, liesse, que rancune; m'oblige à soûtenir contre tout venant, specialement contre toy, que comme ladite Nimphe est fleur de beauté & de prudhomie, je le suis de vaillance & de loyauté: & si la peau te démange assez, truand malencontreux, pour vouloir par barat ou malengin, me disputer le terrein dans la banlieuë de ses bonnes graces; je te défie, soit au bris de lances, cliquetis d'armes, chamaillis d'épées, à coups d'estoc, de pointe & de taille, à coups de poing, de pied, de dents & d'ongles; & te prouverai clairement par le pochement d'un œil, l'enfoncement d'une machoire, ou l'amputation d'une oreille, que tu es felon & outre-cuidé!

MO-

MOMUS,

Fort bien.

PHAETON.

Je ne suis pas fils du Soleil! quand je n'en aurois pas d'autre preuve, je le jugerois à mon teint; mais je viens encore tout à l'heure de le demander à Esculape.

MOMUS.

Que veut-on faire ici de ce grand Medecin.

PHAETON.

Il est venu pour guerir un Page de ma mere, de la gale. Esculape me reconnoît pour son frere, vous ne luy contestez pas sa qualité?

MOMUS.

Passe pour lui. Appollon l'a fait legitimer par les Muses.

PHAETON.

Vous douteriez aussi peu de moi, si vous voyez comme ma mere pleure.

DORIS.

Je n'en croirois pas davantage; défiez-vous de deux sortes de personnes sur leurs sermens & sur leurs larmes, des Normands & des femmes.

PHAETON.

Quel ouvrage! & le beau démenti que je te ferois donner par le Soleil, si je sçavois par où l'aller trouver!

MOMUS,

Si vous n'êtes en peine que d'aller trouver le Soleil, je m'offre de vous y conduire. Je suis fils de la Nuit, vous ne doutez pas que je ne sçache les chemins des Etats de ma mere, ils touchent à ceux de l'Aurore, & de ceux de l'Aurore à ceux du Soleil il n'y a qu'un pas, nous serons demain à son petit lever, si nous marchons toute la nuit.

PHAETON.

Allons: mais attendu qu'on pourroit nous enlever

ver nos Perruques, ou nous jetter dans quelque four d'involontaires enrolez comme des malheureux Oublieurs, allez demander à la Nuit une escorte de Loup-garoux, de Chauve-souris, de Chat-huans & de Choüetes. Je vais cependant porter ce Cartel à mon Faquin de rival, je veux l'attirer icy sur le pré, cela ne retardera pas nôtre voyage, je l'auray bien-tôt expedié. Salut, jusqu'au revoir. (*il s'en va.*)

MOMUS.

Je vous attendray. Il y a long-temps que je luy gardois celle-cy, c'est en le menant à son pere, que je pretens le faire perir, & delivrer nôtre ami Epaphus du seul Rival qui pourroit traverser son bonheur. Mais voicy Galatée.

SCENE IV.

GALATE'E, MOMUS, DORIS.

DORIS.

Vous venez à propos, belle Nimphe, pour être témoin des joûtes de deux grands Champions, qui vont se couper la gorge pour vos beaux yeux.

GALATEA.

Per mé.

MOMUS.

Sicuro per tè, tu sei l'Elena che fa pugnare questo nuovo Hettore, & questo altro nuovo Achille, tu sei la carogna à chi duo Corbeaux gouleux font les yeux doux. *Tu sei, &c....*

GA-

GALATEA.

Ah, che pazzia.

DORIS.

J'entens un grand fracas, nos Heros approchent, retirons-nous pour les laisser faire & juger tranquillement des coups.

MOMUS.

Si Ephaphus ne rosse pas Phaeton, le moyen dont je me suis avisé est sûr pour l'en défaire.

SCENE V.

PHAETON, LAMPETIE, ESCULAPE, PHAETUCE, CIGNE, PHEBE' *armez riciculement.*

PHAETON.

POUR mettre sur les dents mon indigne adversaire.
C'est trop de mes trois Sœurs, du Cousin & du Frere:
Rangeons-nous en bataille, à moi le Général
Apartient du combat & l'ordre & le signal,
Le reste volontiers à vous je le resigne,
Mon Cousin, mon bras droit & mon Lieutenant Cigne,
L'avant-garde sera de vos Liguriens;
Esculape veillez sur les Chirurgiens,
Qu'aux blessez promptement soient fournis les remédes.
Dans cet habillement vous n'êtes pas trop laides,
Vous mes Sœurs, recevez chacune vôtre employ,
Lampetie à blanchir tout le quartier du Roy

Suffi-

Suffira-t-elle bien?

ESCULAPE.

Ouy, c'eſt la plus groſſiére.

PHAETON.

Phaëtuſe ſera des Dragons vivandiére,
Phebe dans tout le Camp crîra du Brandevin.

CIGNE.

J'admire ſon genie, & cet ordre eſt divin.
Marchant à l'ennemi qu'on garde un grand ſilence,
Le pourrez-vous, mes Sœurs? mais mon rival s'a-
vance.

SCENE VI.

EPAPHUS *à la tête d'une bande d'Egyptiens*, PHAETON, *& les autres.*

EPAPHUS.

Puiſque vous me ſuivez, braves Egyptiens,
J'attendrai Phaeton, à la teſte des miens.

PHAETON.

Courage, mes amis, que l'on ſonne la charge,
Attaquons, le terrein ſera-t-il aſſez large?
Pour gagner quelque choſe il faut s'évertuer,
Dépoüillez bien les morts que nous allons tuer.
Mais quelle épaiſſe nuit tout-à-coup m'environne?
Qu'eſt-ce donc que je ſens? d'où vient que je friſ-
ſonne?
De quels mugiſſemens les airs ont-ils fremi?
Je reconnois ta main, Jupiter ennemi,
Quelle ombre? Roi des Dieux; pour grace ſingu-
liére
A ce ſecond Ajax accorde la lumiére,

Mon

Mon bras dans ce moment n'a besoin que du jour.
Pour faire un pot pourri de ces gueux. Bas tambour.

(*Le tambour bat, & après Phaëton continuë.*)

Frapez Cigne, assommez qu'aucun ne vous échape.
Vous allez commander la reserve, Esculape.

EPAPHUS.

Esculape! qu'entens-je? ha! quel trait d'assassin!
Vous-marchez contre nous avec un Medecin!
Vertu-chou vous auriez un trop grand avantage,
Qui pourroit de ses mains éviter le carnage?
Nous savons trop combien son art peuple l'enfer,
Et ses coups sont plus surs que la flâme & le fer.

PHAETON.

Ha! c'est trop discourir, commençons le carnage.

Epaphus & Phaëton forment un combat, & aprés plusieurs lazzi, Phaëton remporte la Victoire, donne la main à Galatée, & tout le monde se retire en criant, Vive Phaëton.

Fin du premier Acte.

AC-



ACTE II.

SCENE I.

Le Theatre represente la premiere Region de l'air.

PHAETON, MOMUS, *sur des nuages.*

PHAETON.

Arriverons-nous bien-tôt?

MOMUS.

Tu n'y es pas encore.

PHAETON.

La mauvaise Police qu'il y a dans les Cieux.

MOMUS.

Pourquoy?

PHAETON.

Les Lanternes y finissent aussi-tôt que sur la terre, & il y a tant de crote dans les ruës que j'en ay les pieds tout moüillez.

MOMUS.

Innocent! tu ne marches que sur des nuës, il est vray qu'elles sont fort humides; j'ay pourtant pris la ruë du Ciel que les Commissaires ont soin de faire tenir la plus propre:

PHAETON.

Je voudrois qu'il y eût autant de bouë que dans la ruë de la Huchete, pourvû qu'il y eût autant de Rôtiſſeurs ; & comment l'apelle-tu cette ruë ?

MOMUS.

Via lactea, la voye de Lait.

PHAETON.

Attend, j'ai heurté contre quelque choſe, ne ſeroit-ce pas un fromage de Brie.

MOMUS.

Gourmand !

PHAETON.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que nous marchons, & cependant

Les portes d'Orient ſont encore fermées,
Les chevaux de mon Pere y paiſſent à l'entour,
Et dans le Firmament les étoiles ſemées,
Conſolent l'Univers de l'abſence du jour.

MOMUS.

Fort bien, Appollon n'aura garde de te deſavoüer pour ſon fils à ce langage ; voyons ſi tu l'es en tout le reſte, as-tu beaucoup d'argent ?

PHAETON.

Comment diable, eſt-ce qu'il y auroit icy des voleurs ?

MOMUS.

Vraiment ! quand ce ne ſeroit que Mercure.

PHAETON.

Prions donc le Guet de nous accompagner par precaution.

MOMUS.

Tu le crois aſſez ſot pour eſtre encore ſur pied, il

il se regle sur celuy de Paris, il est retiré dés minuit.

PHAETON.

Tant pis.

MOMUS.

Pourquoy tant pis! quand une certaine heure est passée, on pretend qu'il n'y a que des fous & des yvrognes dans les ruës; & le juste mépris qu'on a pour ces gens-là, fait qu'on ne se met pas fort en peine de leur sûreté; mais tu as donc de l'argent, puisque tu crains d'être volé?

PHAETON.

Je ne crains que pour mes habits, le Fripier me les feroit payer quatre fois plus qu'ils ne valent.

MOMUS.

Rassure-toy, voicy du monde.

SCENE II.

DIRCE', MOMUS, PHAETON

PHAETON.

COmment diable une femme! une femme seule à l'heure qu'il est, est-ce qu'il y a icy un Pontneuf & un Cheval de bronze?

MOMUS.

Non, mais celle que tu vois pourroit bien tenir son coin à la Samaritaine.

PHAETON.

D'où vient?

MOMUS.

C'est que selon toutes les apparences c'est une heu-

re ; qui voudrois-tu donc qu'elle fût à l'heure qu'il est ?

DIRCE'.

Vous ne vous trompez point, & si vous ne me voyez point tout-à-fait dans l'équipage convenable à mon caractere, c'est que j'ai si peu d'occupation, que j'ai été contrainte de demander un autre employ au Soleil, pour ne pas demeurer oisive.

PHAETON,

Ce seroit dommage, vous êtes prise d'une maniere à ne pas reculer pour le travail, & vous avez un corps fort propre pour la fatigue.

DIRCE'.

Helas ! il ne tient pas à moy ; mais tout le monde me fuit.

PHAETON.

Seriez-vous l'heure fatale qu'on a prise pour payer une vieille dette ?

DIRCE'.

Non, je suis celle qu'Apollon avoit marquée pour les restitutions de tous Intendans, Maîtres d'Hôtel, Procureurs, Echevins, Tuteurs, Notaires, Tailleurs, & generalement de tous ceux qui manient l'argent ou l'étofe d'autruy.

MOMUS.

Ah, ah ! vous êtes l'heure marquée pour les restitutions.

DIRCE'.

Oüi, Monsieur.

MOMUS.

Ah ! je ne m'étonne pas si vous êtes si desœuvrée.

DIRCE'.

Je m'étois flatée au furieux nombre de voleurs qu'il y a dans le monde, de tant d'especes differentes, que quand il n'y en auroit qu'un de chaque espece qui restituât, je serois plus employée que la

Con-

Confidente d'une Coquette qui a la vogue. Mais ni les Cadrans solaires des Vestales & des Augures, ni les Horloges des Temples, ni les Montres des gens de Palais, ni les riches Pendules des Financiers, rien enfin de ce qui sert à marquer les heures, n'a daigné me reconnoître.

PHAETON.

C'est à quoy vous vous seriez attenduë si vous aviez sçû comme moy l'avanture qui se passa un jour aux Enfers, je veux vous la conter.

Les Diables ayant député
Un esprit qui passoit pour le plus esprité
De tout leur empire terrible,
Prés d'un Juge estimé le plus incorruptible
Que le sein de Themis ait jamais enfanté.
L'esprit offrit de l'or, & l'or fut accepté;
La nouvelle au Cocite en est bientôt portée,
Et de cét illustre demon
Qu'un tel exploit couvroit d'un immortel renom
La famille felicitée.
On le rappelle, il ne revenoit pas,
On lui renvoye enfin message sur message,
Le Juge a succombé, que veut-il davantage?
Disoit le conseil d'en-bas:
Le Lutin de retour allegua pour excuse,
Qu'il craignoit quelque remors,
Que du bien mal acquis la sinderese accuse....
Meritez-vous d'être de nôtre corps,
Lui dit le President du Senat redoutable,
Est-ce là parler en Diable?
On vous croyoit habile, & vous n'êtes qu'un sot.
Tout consistoit à l'obliger à prendre,
Vous pouviez partir aussi-tôt,
Il n'avoit garde de rien rendre.

Mais dites-nous un peu quel metier faites-vous donc?

DIRCE'.

Je suis la Coiffeuse de l'Aurore, je viens de cueillir ces fleurs de Safran pour orner ses cheveux, & je vais me rendre à sa Toilette.

PHAETON.

Elle est donc bien prés de se lever?

DIRCE'.

N'entendez-vous pas l'eau de vie? c'est son réveille-matin ordinaire.

SCENE III.

PHAETON, MOMUS, Un vendeur d'Eau de vie, qui est à terre.

LE BRANDEVINIER.

Aqua vita, *Aqua vita*, Eau de vie, Bran-de-vin & la Dragée au bout, qui est-ce qui veut boire? Bran-de-vin.

PHAETON.

Hai Brandevinier.

MOMUS.

Que veux-tu?

PHAETON.

J'en voudrois bien prendre pour un sol, je sens que les broüillards m'incommodent.

LE BRANDEVINIER.

Quelqu'un ne m'a-t-il pas appellé? la peste de l'Yvrogne qui m'arrête.

PHAETON.

Il me connoît. C'est peut-être quelque Coquin qu'Epaphus a envoyé sur le chemin, pour me faire piece.

LE

LE BRANDEVINIER.

Quel Maraut eſt-ce donc qui appelle les gens & ne ſe montre point?

PHAETON.

Et me voicy, je ſuis ſi prés de toy, aproche.

LE BRANDEVINIER.

En effet, je crois l'avoir à mes oreilles & je ne vois perſonne, les broüillars ſont bien épais; où êtes-vous donc?

PHAETON.

Me voicy, te dis-je, vuide ſeulement que j'avale, *presto*, pour un ſol.

LE BRANDEVINIER.

Voilà qui eſt fait.

PHAETON.

Donne.

LE BRANDEVINIER.

Prenez.

PHAETON.

Aproche-toy.

LE BRANDEVINIER.

Aprochez vous-même, prendrez-vous?

PHAETON.

Je ne te trouve pas.

LE BRANDEVINIER.

Quelle patience il faut avoir!

MOMUS.

Il y a une heure que nous t'écoutons la Coiffeuſe & moy, & que nous nous moquons de toy, & ne vois-tu pas que tu es à moitié chemin du Ciel, & que ce pauvre Diable eſt ſur la terre?

LE BRANDEVINIER.

Hô! c'eſt trop attendu, puiſqu'il eſt tiré il le faut boire, point de credit à moy-même, cela me porteroit malheur, en voilà pour un ſol, bon, bien payé mieux avalé, (*il tire un ſol d'une poche, & le met dans l'autre,*) ſi j'avois cru que c'eût été

pour moy, je me ferois fait meilleure mesure. Hé! Gaillard qui que tu sois, qui croyois m'atraper, te voilà pris pour dupe. Eau de vie. (*il s'en va.*)

DIRCÉ.

Adieu, Messieurs, je payeray bien le plaisir que j'ai pris à m'arrêter avec vous, & je ne feray pas mal grondée par l'Aurore.

PHAETON.

Demeure encore un peu.

DIRCÉ.

Je ne saurois, c'est moy qui donne tous les matins le Chocolat à Cephale, vous ne croiriez jamais comme ma Maîtresse le choye; voicy l'heure qu'il faut qu'il sorte d'auprés d'elle, si vous êtes encore là un moment vous le verrez passer. (*Elle s'en va.*)

PHAETON.

Qui diable interrogeoit cette Masque; voilà comme les Déesses sont servies. Hö! que les femmes du monde, content aprés cela sur la discretion de leurs servantes.

MOMUS.

Les femmes du monde ne se soucient guere d'en avoir de discretes. Quelles feroient mortifiées si l'on ignoroit leurs affaires! l'éclat est la premiere Idole à qui leur vanité sacrifie.

SCE-

SCENE IV.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

MAis que tu es inquiet ! à quoy pense-tu ?

PHAETON.

A la sotise que j'ai faite d'avoir laissé échaper cette Eau de vie, quoique tu puisse dire, je gagerois que c'est un Officier du gobelet de Bacchus.

MOMUS.

Non, te dis-je, c'est un franc Brandevinier de Paris.

PHAETON.

De Paris !

MOMUS.

Oui, & de l'heure que nous parlons, Paris est justement sous nous.

PHAETON.

Que je serois curieux de voir ce qui s'y passe, si nous avions le temps de nous arrêter.

MOMUS.

Arrêtons-nous, si le Soleil étoit couché avec sa femme, nous risquerions de le trouver levé.
Mais il est dans les bras de Thetis sa Maîtresse.
Rien ne nous presse.
Tien, dans ce moment nous sommes directement sur le Chastelet, là contre la Porte de Paris, prés de la Galére.

PHAETON.

Hà vraiment ce drole de Brandevinier en fait long pour débiter sa marchandise ; il s'en va attendre au passage les jeunes gens qui sortiront de chez

Rousseau. Mais que je suis simple de te croire! on dit qu'il y a si loin du Ciel à la terre, comment pourrions-nous avoir entendu sa voix si distinctement d'un espace si éloigné?

MOMUS.

Comment! je vay te l'aprendre, mais as-tu quelque principe de Philosophie?

PHAETON.

Oüi-da, je say *barbara, celarent, darii, ferio, baralipton, &c.*

MOMUS.

Quelle Philosophie barbare! tout cela a changé comme la Medecine. Entens-tu le Sistême Cartesien?

PHAETON.

Quelle bête est-cela?

MOMUS.

As-tu été curieux de la Recherche de la verité?

PHAETON.

Vraiment quelque peu qu'ait duré Astrée, j'en ay retenu l'air & les paroles;

Une premiere ardeur n'est bien-tôt plus qu'un songe,
La verité devient mensonge,
Et le mensonge verité.

MOMUS.

Ce n'est pas cela; appren que la voix est portée par le moyen de la réflexion, l'air est l'envelope du son, comme les œuvres de certains Poëtes le sont du poivre & du gingembre. Justement l'air se plie en cornets, comme en petites trompes, ces trompes sont extrêmement sonores, le moindre souffle les met en mouvement, elles s'entrechoquent, & par le moyen de la réflexion & des concavitez, les paroles sans qu'il s'en perde une syllabe, montent de la plus basse cave de la terre, jusqu'au plus haut galetas de l'Olimpe.

PHAE-

PHAETON.

Que me dis-tu là!

MOMUS.

Comment voudrois-tu donc que Jupiter entendît tous les vœux qu'on luy fait, sur tout pour des choses qu'on ne lui demande qu'à demi voix & comme *in petto*; par exemple, la mort d'une femme ou d'un mary; l'intendance des affaires d'un grand Seigneur dereglé; & semblables bagatelles qu'on ne se donne pas la peine de demander tout haut. Mais l'Aurore ne brille guere pour l'heure qu'il est, il faut qu'il soit plus de six heures,

PHAETON.

A quoy le connois-tu?

MOMUS.

A ce que je vois, regarde.

PHAETON.

Et bien oüi, je vois des jeunes gens qui sont de pair à compagnon avec leurs laquais, qui tous à la fois veulent mener un Fiacre, & ont détroné le Cocher; qui sortent enfin de table & se retirent fort jolis garçons.

MOMUS.

Puisque ces Messieurs se vont coucher, tu vois bien qu'il est déja six heures.

PHAETON.

Mais qui sont ces gens serieux & graves que j'aperçois? (*des Philosophes passent le Theatre.*)

MOMUS.

Des Philosophes.

PHAETON.

Des Philosophes! est-ce qu'ils vont à leur Ecole?

MOMUS.

Non, ils en reviennent.

PHAETON.

De quelle Secte sont-ils!

MOMUS.

De la Secte de ces faineans de distinction, qui sous le nom pompeux de sages & de desabusez, font des repas de 15. à 16. heures, choisissent les quartiers de ville écartez, ou s'assemblent en plein jour, aux bougies; pour toute leçon de sagesse, ils enseignent à leurs disciples à mépriser la moitié du genre humain, à renoncer à toutes sortes d'emplois, à ne rien faire, que tâcher de meriter par leurs veilles, ce nom si honorable parmi eux de Convive de longue haleine.

PHAETON.

La respectueuse phisionomie qu'a celui-là, pour un chef de Secte; quel visage significatif!

M. PIERROT.

Adieu mon bon ami. Bon jour.

M. le DOCTEUR.

A demain à la même heure: aux torches; le bonhomme Pirante s'y trouvera.

MOMUS.

Hâtons-nous, il est plus tard que nous ne pensons, voilà une Marquise qui sort du jeu.

SCENE V.

UNE MARQUISE, UN FINANCIER, UN PROCUREUR, & les mêmes.

PHAETON.

Qui est cet homme qui luy donne la main?

MOMUS.

C'est un Receveur general, & le Dom Quichote du Lansquenet pour les Dames.

PHA-

PHAETON.

Que veux-tu dire ?

MOMUS.

D. Quichote étoit le reparateur des tors, celui-cy est le reparateur des pertes.

CEPHISE.

Allons donc vîte, laquais, mon carrosse.

DAMON.

Et bien Madame, vous voyez ; jusqu'à quelle heure m'avez-vous fait veiller ? le moyen que je sois au Bureau à 8. heures, vous me faites perdre mes droits de presence.

CEPHISE.

Ah ! fy Monsieur, doit-on prendre garde à ces bagatelles ? que vous êtes impoli !

DAMON.

Si je le suis, Madame, mon argent ne l'est point, mes especes sont toutes neuves.

CEPHISE.

Ah ! que cela est grossier !

UN PROCUREUR, *apercevant Cephise.*

Que vois-je, ma fille !

PHAETON.

Sa fille ! une si grande Dame ! ce n'est qu'un crasseux de Procureur.

MOMUS.

Cela t'étonne !

LE PROCUREUR.

Ha ! malheureuse, d'où sors-tu si matin ? faut-il que je sois reduit pour ton honneur à croire que tu ne sors que du brelan ?

PHAETON.

Le pere se leve, & la fille se va coucher ; elle sort du jeu, il va au Châtelet, il y a partout du coupe-gorge.

LE

LE PROCUREUR.

Joüer jusqu'au jour misérable! est-ce l'usage que tu fais, d'un bien qui m'a tant coûté à aquerir?

PHAETON.

L'un vole, l'autre joüe: ce qui vient de la flute, s'en retourne au tambour.

LE PROCUREUR.

Tu perds des 3. ou 4. cens pistoles, pendant que depuis Perdigeon, jusqu'au moindre Mercier, tous les Marchands ont des garçons gagez exprés pour glapir éternellement à tes trousses? pendant que tu laisses décrier ton Maître d'Hôtel, comme la fausse monoye, & qu'il n'est plus jusqu'à son oncle l'Epicier qui veuille luy faire crédit d'un quarteron de gerofle? pendant que tu fais la conversation ordinaire de tous les malheureux galopins des dégrez du Palais, qui s'avertissent charitablement entr'eux de n'aller pas te servir s'ils attendent des gages? J'ai travaillé cinquante années pour te faire Marquise.

CEPHISE.

Et bien vous m'avez fait femme de qualité, j'en ai pris toutes les manieres.

LE PROCUREUR.

Et que dira ton mari?

CEPHISE.

Mr. le Marquis? pensez-vous qu'il s'en embarasse, il est homme de qualité, il sait vivre; Adieu, Monsieur.

DAMON.

Bon jour, bon homme. (*ils s'en vont.*)

LE PROCUREUR.

L'étrange vie qu'elle mene! il valoit bien mieux la marier avec mon maître Clerc. (*il s'en va.*)

MOMUS.

Tu viens de voir un petit échantillon de ce qui se passe dans cette grande Ville. Pour peu que nous fus-

fussions encore à la confiderer, nous verrions l'avanturier Erafte, prenant sa femme pour sa Demoiselle suivante, & sa femme le prenant en même tems pour le Galand qu'elle attendoit, se donner sans se connoître, par un qui-pro-quo trop heureux, des marques d'une tendresse, qu'au moment qu'ils se connoîtroient, ils cesseroient d'avoir l'un pour l'autre. Le tendre Harpagon, se levant du lit sans avoir trouvé le sommeil; pour aller mettre en pratique les loüables moyens de secourir son prochain, dont l'idée l'a occupé toute la nuit, & retirer du commerce un argent qui (au gré de son ardente charité) ne produisoit pas d'assez grands biens, pour le repandre liberalement chez d'imprudens Fils de famille, des Officiers ruinez par leur mauvaise conduite, & des Sous-fermiers excedez & ménacez du Fort-l'Evêque par le Fermier General impitoyable.

Nous verrions icy l'orgueilleuse Camille, veuve le jour d'un homme de condition, & épouse la nuit d'un pié-plat.

Là, ici, là & de tous-côtés de faux Catons, allans & venans à des rendez-vous amoureux, menageant le secret de leurs bonnes fortunes, avec ce même artifice qu'ils employent si finement à repandre le bruit de leurs bonnes œuvres.

Nous verrions dans un Bal la precieuse Amalasonte, Doyenne des Coquetes, maquignonée par mille souris compassez avec art, mendier sur la beauté de ses dents des loüanges qui ne sont dûës qu'à la dexterité de Carmeline.

Nous verrions au sortir de ce même Bal, la mignature du teint de Dorimine s'éfacer insensiblement, & le surtout de son visage ne pouvant plus soûtenir son vernis, s'évanoüir peu-à-peu comme une décoration d'Opera, laissant déja en quelque endroit succeder au portrait de l'Aurore, l'original de la Sybille.

Nous

Nous verrions l'habile & rusée Arcabonne ne perdant pas ses filles de vûë, atachée à leurs pas, comme leur ombre fidelle, & semblable à la mere Poule couvrant ses poussins innocens de ses ailes, repoussant avec fierté les attaques de la criarde Belette, du Milan amoureux, & du bruyant oiseau de proye; mais ne pouvant resister aux amorces du matois Renard, qui luy fait briller le mil doré; apast inévitable de cette espece de volatille.

Nous verrions les Herodotes du Cimetiere Saint Innocent, levez dés la pointe du jour pour travailler avec application aux Histoires fabuleuses du Maître d'Hôtel, & de la Servante.

Et si c'étoit un Lundy matin, & que nous voulussions parcourir la ruë Saint Denis & la ruë Saint Honoré, nous y verrions des Scenes assez risibles; & plus de cent épées qui ont embarassé la veille les allées des Tuilleries, dans l'espace d'une nuit métamorphosées en aulnes. De-là, si nous tournions vers la ruë des vieux Augustins, nous verrions le Commissaire Vigilant, pourvoir avec beaucoup de bonté aux frais du démenagement de quelque honeste Famille.

PHAETON.

Et ne verrions-nous pas aussi la Demoiselle Batue de Loiseau, & menacée du Commissaire, transporter furtivement pour tout Penates son saladier & sa cassete?

Le Pierrot Obligeant avertir civilement les passans de la retraite du Guet.

Le Cabaretier laborieux multiplier le vin de Champagne.

L'Industrieux Rotisseur, Parfumeur & Chasseur à la fois, massacrer dans son Galetas ses Lapins de garennes, & puis les pendre en un endroit fort propre à leur donner un fumet relevé.

Le Chercutier officieux....

MO-

MOMUS.

Tai-toy gourmand, tu ne penſe qu'à ce qui a raport à la gueule, voicy bien d'autres objets.

Nous entrons dans le Zodiaque où ton Pere a douze maiſons, voicy la premiere.

SCENE VI.

Le Theâtre repreſente les douze Signes du Zodiaque.

MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

Ou?

MOMUS.

Là, où tu vois ce Mouton.

PHAETON.

Et que veut faire mon Pere d'un Mouton dans ſa maiſon?

MOMUS.

Il luy rapelle l'heureux temps qu'il étoit Berger en Theſſalie.

PHAETON.

Je crois, Dieu me le pardonne, que la mere d'Epaphus nous a ſuivis?

MOMUS.

Où la vois-tu?

PHAETON.

Ne voyez-vous pas une Vache?

MOMUS.

C'eſt le Taureau celeſte, imbecille.

PHAE-

PHAETON.

Je lui demande pardon, rien ne ressemble mieux à un chat qu'une chate; mais qui sont ces deux droles de si bonne amitié?

MOMUS.

Deux jeunes Aydes d'office de Jupiter, leur chef est Ganimede.

PHAETON.

Demandons-leur du vinaigre, ou appellons un Vinaigrier: promptement du vinaigre.

MOMUS.

Pourquoy?

PHAETON.

Je vois une belle Ecreviſſe, la peste elle est assez grosse pour faire elle seule une bisque; hoime, hoime, fuïons, sauvons-nous.

MOMUS.

Qu'as-tu!

PHAETON.

Je vois un terrible animal, un Lyon.

MOMUS.

Rassure toi, de toutes les bêtes feroces le Lyon est aujourd'hui celle qui peut faire moins de mal, il n'y a guere plus d'un an que le Soleil lui a trop bien rogné les ongles.

PHAETON.

En effet, il ne dit rien à cette Demoiselle qui est prés de lui; elle est parbleu jolie, je veux lui en dire un mot.

MOMUS.

Ne t'y frote pas, il y fait trop chaud.

PHAETON.

Qui est-elle donc, comment l'appelle-tu?

MOMUS.

Virgo, la pucelle du Zodiaque.

PHAE-

PHAETON.

Quoi si grande, je n'en avois jamais vû de cette taille; hô, hô, une Balance!

MOMUS.

C'est la Balance de la Justice; les Dieux par pitié l'ont placée ici, on l'a chassée de la terre.

PHAETON.

Autre peur, je tremble, sauvons-nous, quel monstrueux Scorpion! hé Monsieur de grace, si vous êtes bon Arbalestrier défaites-nous de cette bête dangereuse!

MOMUS.

Voilà ta peur passée.

PHAETON.

Une Chevre aussi! Venus oblige-t-elle quelquefois les Dieux à prendre du petit lait?

Vertubleu quelle pinte! apparemment Messieurs des Aydes n'ont pas mis le pied dans le Zodiaque. Quoy des Poissons aussi! est-ce que Neptune envoye jusqu'ici ses Chasses-marées, je pense, sauf correction, que ce sont des Maquereaux, je croyois qu'on n'en voyoit qu'au mois d'Avril?

MOMUS.

C'est un Poisson de toutes saisons.

PHAETON.

Et qui les a si haut élevez?

MOMUS.

Les services qu'ils ont rendus.

PHAETON.

Il est vrai que ces services-là ne vont jamais sans recompense.

MOMUS.

Nous ne sommes pas fort loin du Palais du Soleil, je voy asseurément une des Nimphes de sa maison.

PENELOPE.

Tous les Domestiques de mon Pere sont-ils de même?

même ? la peste qu'il est bien servi ; *cospetto di bacco*, quelle est jolie !

SCENE VII.

L'HYVER, *representé par Mademoiselle Isabelle.* MOMUS, PHAETON, LE MARDY GRAS.

MOMUS.

PArlons-luy, & bon jour la Belle, qui estes-vous, s'il vous plaît ; si riante & si gaye ? Si je ne savois pas que le Celibat est religieusement observé chez Apollon, je vous croirois parée pour le jour de vos nôces.

L'HYVER.

Momus de grace épargnez-moi, si ma parure vous offense :
Car vous me connoissez & vous voulez je croi
Rire à vôtre ordinaire & railler.

MOMUS.

Non ma foi,
Foi de Dieu qui ne dit que trop tout ce qu'il pense.

L'HYVER.

Avez vous oublié que nous nous relevons
Tous les trois mois dans cette cour brillante ;
C'est par quartier que nous servons,
Mais vous le sçavez bien, je suis vôtre servante,
Je n'avalerai pas le brocard tout entier.

MOMUS.

Puissai-je si je mens Nymphe, jeune & galante,
De l'humeur de Saturne être seul heritier.

L'HY-

L' H Y V E R.

Je suis la saison de quartier.

P H A E T O N.

La saison de quartier! vous vous mocquez vous-même:
C'est l'hyver & l'hyver a le visage blême,
Il est vieux, cacochime, a les pales couleurs,
Et vôtre jeune tein brille de mille fleurs;
Les lévres de l'hyver sont mortes & gersées,
Les vôtre ont l'éclat d'un vermeil saucisson,
Et vous êtes l'hyver aprés cela, chanson.
Où sont ces bises glacées,
Ces rhumes, ces frimats, & ces noirs aquilons
Marchant sur vos talons?
Je ne voi rien en vous d'un semblable cortege
Que deux pelotons de neige,
Encor tant vous prenez de soin pour les cacher,
Je n'en répondrois pas à moins que d'y toucher.

L' H Y V E R.

Fy, dônc; vous glaceriez vos doigts.

P H A E T O N.

En les soufflant j'en serois quite.

L' H Y V E R.

Je suis l'hyver vous dis-je une seconde fois,
Et je ne viens jamais trop vîte
Qu'au gré des vieux maris qui craignent la tempête,
Qu'excite le retour de cent jeunes guerriers.....

P H A E T O N.

Ces bonnes gens ont peur qu'il croisse sur leur tête
Autre chose que des lauriers.

M O M U S.

Mais si l'hyver a tant de charmes,
Que sera-ce donc du printemps?

L' H Y V E R.

Il vous fairoit pitié si vous voyez ses larmes.

MO-

MOMUS.
D'où-vient?
L'HYVER.
Le Soleil dés long-tems.
Importuné des vœux, des plaintes, des querelles
D'une infinité de belles,
Dont la saison des fleurs éloigne les galands,
A flaté les amours ennemis de la guerre,
Touché de leurs tendres soûpirs,
De faire regner sur la terre
Des horreurs au lieu des zephirs,
Mais je le confesse à ma honte;
Nos guerriers font trop peu de conte
De mes glaces, de mes frimats,
Plus j'affectois d'être effroyable,
Et moins j'arrêtois leurs pas.
Enfin, n'avançant rien par les plus grands fracas
Dont je puisse être capable,
J'ai choisi le parti de me rendre agréable;
Leur dernière action m'a fait déterminer
A ce parti si raisonnable.
Viens-je pas de les voir ces Heros s'obstiner
A vaincre le froid & la neige
Sur des monts où le pié à la place du soc
D'éfleurer le terrain seul a le priviége,
Et s'y rendre maîtres d'un Roc
Qu'un hyver éternel assiege.
Mais sans avoir besoin qu'on fasse un changement,
Mon empire est toûjours charmant.
De toutes les saisons, je suis la plus riante,
C'est moy qui ramene le bal,
Et quelle autre saison se vante,
De faire comme moi naître le Carnaval.
PHAETON.
Pour faire bonne chere abondante en richesses,
Puissiez-vous revenir quatre fois tous les ans.
Vous valez cinquante printemps.

Vous

Vous avez des effets, il n'a que des promesses.
Je mets au nombre des sots
Quiconque autrement vous regarde.
L'œuf à peine au printemps éclos,
En hyver est grasse poularde.
Qui se plaît à voir les sillons,
Parez d'un vert naissant n'est rien qu'une pécore,
A mon gré le regne de Flore
Est le regne des papillons.
C'est vouloir égaler les oignons aux citroüilles,
Que de faire entre vous quelque comparaison,
Pour moi je tiens pour la saison
Des saucisses & des andoüilles.

PHAETON.

Mais quel est-ce drôle enjoüé,
Qui se tient prés de vous, l'avez-vous enroüé?
Il ne dit mot.

L'HYVER.

Pourquoi vous le celer?
Tout ce que j'en dirai n'est pas par jalousie;
C'est un gourmand si plein de nectar, d'ambrosie,
Qu'il ne lui reste pas la force de parler.
C'est un jour

PHAETON.

A le voir alaigre,
Frais & vermeil, coëffé de cervelats,
Ce n'est pas au moins un jour maigre,
Et c'est plûtôt le Mardy-gras.

L'HYVER.

Vous l'avez dit.

PHAETON.

Que la Semaine
Doit se plaire à lui voir ces airs gais, triomphans,
Et Mars est son Parrein?

L'HYVER.

Ouy.

PHAETON.

C'est plûtôt Silene
Mais la semaine a sept enfans,
Ne pourrai-je point voir ses fréres?

L'HYVER.

Qui voit un de nos jours, surement les voit tous.

PHAETON.

Voila des discours contraires
Au proverbe de chez-nous.

L'HYVER.

Je sai qu'ailleurs les jours & les années
Se suivent sans se ressembler,
Mais le Soleil ami des destinées
Nous fait ici des jours que rien ne peut troubler.

Mais le voilà déja sur l'horison, si vous avez à lui parler, hâtez-vous pendant qu'il n'est pas plus élevé.

SCENE VIII.

LE SOLEIL, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

HA ha, Seigneur Momus vous voilà, que voulez-vous de vôtre serviteur?

MOMUS.

Vous presenter une personne qui vous doit être chere; fay lui ton compliment, je te soufleray.

PHAETON.

Grand Dieu des saisons & des jours, Oeil du Ciel, qui quoique rond comme celui d'un Chat, ne laissez pas de rendre la face du Firmament & brillante & majestueuse. Planete dont le Vertigo

fais

fais la santé de l'Univers, & la fecondité de la nature. Auteur du métal radieux, incomparable Bateur d'or, premier Monoyeur dans les veines de la terre où vous faites des especes brutes, dont les plus gros Monarques, ne sont aprés vous que les miserables rogneurs. Meurisseur des Figues & du Muscat. Commode Dessecheur des crotes au grand soulagement des piétons. Pere de toutes bonnes choses, du bled, du vin, des mélons, des raves, des carotes, des grenoüilles, des perroquets, des singes & mon pere; si ma mere dit verité, & si ce n'est pas une fausse gloire de Climene.

LE SOLEIL.

Quoi, te voilà mon cher Phaeton, vien t'asseoir prés de moi, que je t'embrasse.

PHAETON *vers Momus.*

Et bien vous le voyez, allez le dire à Epaphus.

MOMUS.

Puisque vous voilà ensemble, je n'ay plus que faire ici, (*bas à Phaeton*) souvien-toy de le faire jurer par le Stix.

LE SOLEIL.

Ha! que j'ai de plaisir à te voir, & que fait la pauvre Climene?

PHAETON.

Elle pleure, elle se desole.

LE SOLEIL.

Pourquoy?

PHAETON.

On dit que je ne suis pas vôtre fils, qu'elle vous a coëffé comme ma tante la Lune, & ajoûté à vôtre tête un rayon de croissant.

LE SOLEIL.

Je puniray quiconque attaquera son honneur, avec les même straits dont je punis l'audacieux qui oza insulter à ta grande mere Latone.

PHAETON.

Ha! je reconnois mon ſang, la Tone, mais il ne faut pas pour cela vous emporter, vous êtes chaud & bilieux, la colere eſt nuiſible aux perſonnes de vôtre temperament, je ne voudrois pas qu'à mon occaſion, mon cher Papa, il arrivât quelque Eclipſe & qu'il vous falût mettre au lit pour un *Colera morbus.*

LE SOLEIL.

Dy moi ce que tu veux que je faſſe?

PHAETON.

Que vous me donniez une preuve authentique que je ſuis vôtre Fils, en m'acordant une bagatelle, que je viens vous demander.

LE SOLEIL.

Tu obtiendras tout de moy.

PHAETON.

Me le promettez-vous?

LE SOLEIL.

Je t'en donne ma parole.

PHAETON.

Seriez-vous point Normand?

LE SOLEIL.

Tu n'as qu'à parler.

PHAETON.

Jurez-en?

LE SOLEIL.

Je te le jure par Jupiter.

PHAETON.

Vous voulez me tromper.

LE SOLEIL.

Te tromper! je jure par le Pere & le Roy des hommes & des Dieux.

PHAETON.

Beau ſerment de nefles, jurez par quelque choſe que vous craigniez davantage.

LE SOLEIL.

Par tout ce que tu voudras.

PHAETON.

Par le Stix?

LE SOLEIL.

Oüi, j'atteste l'onde redoutable de ce Fleuve éternellement inconnu à mes yeux.

PHAETON.

Et bien, il n'y a qu'un mot qui serve; voicy dequoi est la triomphe, mettez pied à terre, je veux pour le reste du jour seulement, mener vôtre Fiacre.

LE SOLEIL.

Ah! malheureux tu n'y pense pas, c'est la chose la plus difficile.

PHAETON.

Diroit-on pas que c'est le premier que j'ay mené au mépris des bornes les plus discourtoises, je n'ai versé qu'une fois, j'avois un peu bû, mais aujourd'huy, donnez, donnez ces renes.

LE SOLEIL.

Quitte un dessein si temeraire qui entrainera ta rüine?

PHAETON.

Voulez-vous donc qu'on appelle bâtard un fils qui vous fait honneur, & qui vous ressemble comme deux goutes d'eau?

LE SOLEIL.

Cette crainte où je suis pour toi, prouve assez que je suis ton pere?

PHAETON.

Un Dieu ne peut être parjure?

LE SOLEIL.

Non, mais les hommes se retractent tous les jours, quitte un......

PHAETON.

Si vous estes Religieux en Dieu, je suis opiniâtre en Diable.

LE SOLEIL.

Veux-tu sûrement perir?

PHAETON.

Que vous connoissez mal la grandeur de mon ame,
J'aime encor mieux mourir, que passer pour infame.

LE SOLEIL.

Puisque rien ne peut t'arrêter prens, garde au moins......

PHAETON.

Ha! que de discours, hors d'icy, bon voyage.

LE SOLEIL.

Je vay m'enveloper d'une nuë pour cacher ma foiblesse à l'Univers, & l'empêcher de s'apercevoir de mon absence.

SCENE DERNIERE.

PHAETON, seul.

HA! me voicy seul dans ce Char plus brillant que le Carosse d'un nouveau marié. Je voudrois bien que Galatée me vit dans cét équipage, la mener à Paris, & luy aller donner une fricassée de Poulets à Passi. Allons la prendre doucement, mes amis; il faut parler d'abord civilement à ces chevaux, les chevaux des Dieux sont bien plus raisonnables que beaucoup d'hommes que je connois. Allons mignons, & quand nous aurons Galatée, nous gagnerons au petit trot la Porte de la Conference. Je vous feray doubler ce soir, & l'ordinaire & la litiere;

tiere ; ce n'eſt pas de ce côté-là, à gauche ; dia u ru hau ; hé, Mr. Piroïs vous n'avez pas meilleure bouche ? ſi je prend mon foüet Mr. Eous ? hei vilains animaux où diable montez-vous ? Ethon & Phlegon accordez-vous à la volée ; peſte des Coquins ! vous meriteriez d'être à la charuë. Où diable montez-vous ? ce n'eſt pas par là, reculez, vous dis-je. Mais en voicy bien d'un autre, ils vont me precipiter du grenier à la cave. Dans quelle deſcente vous allez-vous jetter ? doucement ; heï, hola. quelqu'un des Palefreniers de mon pere, vîte, dépêchez-vous, venez ; enrayez, enrayez, tout le monde eſt ſourd, la peſte la Canaille ; il me valoit mieux paſſer pour bâtard toute ma vie. On dit qu'il y a une Charrete dans le Ciel, n'y auroit-il pas quelque charitable perſonne qui voulût la mettre devant ces maudits animaux ? Je ne puis les arrêter, je ſuis perdu, je ſuis mort, diable emporte Momus, Epaphus, Galatée & mon benet de pere. Je feray fils de qui l'on voudra, d'un Joüeur de Viole, d'un Cornet-à-bouquin, d'un Gagne-denier, de la Couture. Ha ! maudits chevaux, ſi j'en échape, je vous rendray inhabiles à peupler le haras celeſte. Les voilà qui ont pris le mors-aux-dents, & me vont emporter au deſſus des eſpaces imaginaires.

LA TERRE, LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX, *avec* LE FLEUVE PO, viennent faire une Muſique enragée. DEUX SATYRES.

LA TERRE.

On rotit mes plaines,
Ce n'eſt pas un jeu,
Ruiſſeaux & Fontaines,
Tout crie au feu, au feu, au feu, &c.



Echevin tranquille,

Reveillez-vous.
Les sceaux de la Ville,
Nous brulons tous, nous brulons tous, &c.
Plusieurs Porteurs de sceaux de la Ville, entrent.
Seringues bourgeoises,
Accourez-icy,
Les flammes gregeoises,
Sont moins que cecy.
Plusieurs seringues entrent, &c.
Maître du Tonnerre,
Quel sort inhumain!
Fai qu'au moins la terre,
Brûle de ta main.
LA TERRE *continuë.*
Qui tarit les Rivieres,
D'où ce feu sort-il?
L'Euphrate & le Nil
Sont des pissotieres.
Je vois dans ces cuves
Boüillir le vieux Pô,
Il est aux étuves,
Il créve en sa peau,
De l'eau, de l'eau.
Le Chœur repete, *de l'eau.*

LE PO, *representé par Pasquariel.*
Tu vois d'un côté le Pô,
Et de l'autre Margot,
Tu sais la soif qui nous étrangle,
Vends-nous de l'eau pour un teston,
Jupiter, je te crois trop bon,
Pour dire non, non, &c.
UN SATYRE.
Dans nos Jardins tout est aride,
Evitons le destin des choux.
Pour tenir nôtre corps humide,
Vui-

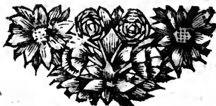
Phaeton.
Vuidons les pots, arrofons-nous.



Mes chers amis dans la pepie,
Qui ménace le genre humain,
Demande qui voudra la pluye,
Je ne demande que du vin,
Du vin, du vin, du vin, du vin.

Phaeton reparoit en l'air, fon Char renverfé à demy, dans le même-tems Jupiter le foudroye, & le precipite avec fon Char.

Fin du fecond Acte.





ACTE III.

SCENE I.

MOMUS, *suivi de plusieurs Valets.*

HOrà che Faetonte è morto, Epafo non hà piu rivale, e le sue nozze con la Ninfa Galatea si faranno sta notte. Suo Padre Anfriso a digia ordinato la cena. (*vers un des Valets*) va-t'en toi à la pêche. *Ma che diavolo tutta la ripa del fiume* est rostie! si le poisson est de même il nous épargnera la peine de le frire. Pour moi je m'en vais à la chasse de la bête noire & de la bête fauve, *per farne de' pastici.* Je prendray aussi beaucoup de Gibier pour le rôt, Cailles, Faisans, *Pernici.* Les Capitaines de chasse de ce Païs-ci, n'ont pas les mêmes raisons pour être si jaloux de leurs Capitaineries qu'en France. Toi, fais moi un grand abbatis d'Oiseaux de riviere, Canards, Sercelles, Beccasses, Beccassines, (*il aperçoit Cigne.*) *Ma che vedo! aspetta, ecco un animale che sara squisito, per far una buona minestra, vado ad ammazarlo.* (il le couche en ouë)

SCE-

SCENE II.

MOMUS, CIGNE.

CIGNE *chante.*

Ha quelle cruauté de me ravir le jour?

MOMUS.

Qu'entens-je, un Cigne qui parle?

CIGNE.

Ha méchant Dieu! contente-toi de tuer tous les hommes par tes coups de langue; laisse en repos un Prince infortuné, qu'une amitié constante a mis en cet état.

MOMUS.

Ce duvet est donc la recompense que tu as eûë pour avoir été bon ami de Phaëton?

CIGNE.

Tu l'as dit.

MOMUS.

Je n'aurois pas cru si je ne le voyois, qu'il y eût encore un bon ami dans le monde. Jupiter auroit mieux fait de te metamorphoser en Cigne noir, ou en Merle blanc, pour rendre la chose plus extraordinaire; un bon & fidele ami en ce siecle! Va, tu seras long-tems le seul de ton espece.

CIGNE.

Helas! c'est mon amy, qui m'a fait ce que je suis.

MOMUS.

Tu n'es pas le premier. Je connois mille gens dont les plumes, & le ramage sont des presens de leurs meilleurs amis. Adieu, pauvre Diable, aver-

ti-moy de ta premiere couvée; je voudrois bien engrainer le grand canal de la Cour de ta race, un vray amy en ce païs-là est un oyseau bien rare.

SCENE III.

ESCULAPE. PHAETON *étendu mort sur un Mausolée.*

Ecco la Tomba del mio misero fratello; Caro fratello! la troppa ambitione ti ha perduto. Mon pere Appollon m'a prié de te ressusciter, *mà mi souviene della collera di Giove*, pour avoir ressuscité Tindare. *Che faro? Da una parte l'amicitia, dall'altra la paura; Ceda la paura all' amicitia. Apollo prendera le mie parti*, & me fera pardonner. C'est trop déliberer, ressuscitons-le. Voicy une boëte du même onguent pour la brûlure, dont je me servis autrefois contre la foudre de Jupiter. *Questo è un fiasco* d'humide radical, & cecy est une fiole d'esprits vitaux. Il faut les luy souffler par les narines, & par les oreilles; Commençons à le graisser, & puis avec ce souflet qui est composé d'un poulmon d'Avocat plaidant, souflons-luy *dentro le viscere, il vento della rispiratione. (A mesure qu'il dit toutes ces choses, il les execute l'une aprés l'autre.)* Il éternuë, les esprits travaillent. Fy, il a lâché un mauvais signe de vie. *L'anima potrebbe sortir da questa parte*, tournons-le. *(Il l'assiet sur son seant.)*

PHAETON, *en ressuscitant chante.*

En me réveillant je veux toûjours boire,
Pour moy je crois que je dors salé.

ES-

ESCULAPE.

Il parle & il chante! bon, il danſera bien vîte.

PHAETON *ſe relevant.*

A boire. Ah que je ſuis alteré! Aurois-je hier ſoupé de mortadelle, de harans ſorets, & d'anchoye? Je n'ay pas encore les yeux ouverts que j'ay une ſoif effroyable, *ho un foco dentro le budella che credo che Plutone con tutti i marmitoni dell' inferno faccino la cucina nel mio ventre.* Que j'ay le goſier ſec! & perſonne n'a la charité de m'offrir un verre de vin pour l'humecter. Ha! où eſt maintenant la pinte que j'ay trouvée en allant chez mon pere? Quelle ſoif! mais que vois-je? où ſuis-je? dans quel Diable d'étuy me ſuis-je fourré? mon bois de lit eſt metamorphozé en marbre. Qui Diable a volé mes draps & ma couverture? Etois-je hier yvre? Eſt-ce que mon armée & moy nous avons paſſé la nuit au Bibouac? Je me trouve tout ſeul dans cette campagne qui eſt grillée, comme un carré que la ſervante a laiſſé brûler. *Ah! poveretto*, il faut que j'aye bien dormy pour avoir oublié par quelle avanture je ſuis icy.

ESCULAPE

Croyez-vous, tout de bon, n'avoir fait que dormir, mon frere? Vous avez été mort, c'eſt moy qui vous ay reſſuſcité par le pouvoir de ma Medecine.

PHAETON.

Pour un qu'elle en reſuſcite, elle en fait mourir bien d'autres.

Ma tu ti burli di me, io ſono ſtato morto? Le Diable m'emporte ſi je m'en ſuis apperçu.

ESCULAPE.

Vous l'avez ſi bien été, que vos ſœurs à force de vous pleurer, ont été metamorphoſées en ces arbres que vous voyés.

PHAETON.

Jupiter les y maintienne, outre le plaisir d'être unique, je les ayme mieux peupliers que filles au moins ne porteront-elles point de fruit qui me deshonore..... Mais qu'est-ce qui dégoûte de celle-cy ? Ce doit être Phebé, elle étoit un peu chassieuse.

ESCULAPE.

Comment, Diable, c'est de l'ambre.

PHAETON.

Ha! ma chere sœur, pleurez-moy un collier pour Galatée. Que Galatée sera parée avec un collier composé de mes neveux!

ESCULAPE.

Questo uccello è Cigno?

PHAETON.

C'est mon Cousin. Le pauvre animal! il n'a fait que changer d'espece. Tant mieux, s'il ne peut pondre, ou s'il vient à casser ses œufs, je seray son heritier.

SCENE V.

MOMUS, DORIS, PHAETON, ESCULAPE.

MOMUS, *bas.*

En effet le voilà ressuscité, feignons d'être dans ses interêts pour mieux traverser son amour.

DORIS.

Hé! bon jour, Monsieur Phaëton, comment vous êtes-vous trouvé de vôtre voyage?

MOMUS.

Sois le bien revenu de l'autre monde, puisque te voila ressuscité, le destin veut que nous soyons bons amis; & il voudra aussi apparemment qu'Epaphus te cede Galatée; & tu n'ignores pas que les Dieux les plus hupés sont obligez de ceder au destin.

PHAETON.

Allegrezza, Galatea sara ma moglie.

DORIS.

Alte là, s'il vous plaît, Galatée dépend d'un pere qui ne la veut marier qu'à quelque bon parti, & les enfans d'Apollon ne sont jamais riches.

PHAETON.

C'est luy pourtant qui forme l'or.

DORIS.

Mais ce n'est pas luy qui le distribuë.

MOMUS.

Il en est du Soleil à l'égard de l'or, comme des Espagnols à l'égard de la Flote des Indes; ils en sont les Maîtres, ils la font venir, ils la conduisent à bon port, & pour tout profit n'en ont que l'honneur & la peine.

PHAE-

PHAETON.

Sans aller chercher une comparaiſon à Cadis, par tout où il y a de grands Seigneurs qui ont des Intendans, les grands Seigneurs joüent le rôlle des Eſpagnols.

ESCULAPE.

Si mon pere n'a pas de l'argent comptant à luy donner, au moins le peut-il enrichir avec quelqu'un de ſes métiers. Je m'en vai luy en parler.

SCENE VI.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

ET que me ſervira d'être fils d'un Dieu, ſi ſans égard à ma qualité je ſuis réduit à travailler? Je verray tous les jours les enfans des Maltotiers, des Procureurs, des Banquiers, des Huiſſiers & des Sergens même, vivre à gogo ſans rien faire? peſte, bien-heureux ſont les enfans dont les peres ſont damnez!

MOMUS.

T'es-tu gâté pour n'avoir fait ce matin que voir Paris en paſſant? Ce n'eſt que là où les faineans ſe tirent d'affaires; par tout ailleurs il faut avoir un metier ſi l'on veut vivre.

PHAETON.

Et mon pere en a-t-il quelque bon à me donner?

DORIS.

Je le croy, il eſt Menétrier, Maçon, Architecte, (c'eſt tout un à l'heure qu'il eſt) Devin, Poëte, Medecin en voila à choiſir.

PHAE-

PHAETON.

Ayde-moi, je te prie, toy qui te piques de connoître les defauts de toutes choses.

MOMUS.

Je le veux bien, voyons; te sens-tu du penchant pour l'Architecture?

PHAETON.

Et qu'est-ce qu'elle chante, cette Architecture?

DORIS.

Elle apprend à bâtir de beaux Palais dans l'ordre Corintien, Dorique, Ionique; elle aprocheceux qui la possedent des Grands, & les rend necessaires à leur feste & à leur magnificence.

PHAETON.

Bon, je sçay la recompense qu'ils en doivent attendre, par le propre exemple de mon pere.

Ayant bâty les murailles de Troye,
Son marché fait avec Laomedon,
Il fut sa dupe, & pour toute monoye
Il n'en reçut qu'un bon-jour sur ce ton,
Et toulouronton ton tontaine, &c.

MOMUS.

C'est bien pis aujourd'huy; & qui Diable peut songer à bâtir? Les Bourgeois sont trop sages, & les grands Seigneurs ont trop d'autres dépenses à faire. A peine en est-il encore qui puissent fournir à leur équipage de guerre; reparer dans leurs livrées (à la faveur d'un petit bordé artistement appliqué sur un furtout) le defaut des justeaucorps, des vestes & du gros galon, & soûtenir par quelque grosse piece leurs tables à moitié tombées. On en trouve encore quelqu'un, qui pour tracasser Noblesse, fait repetasser de vieilles masures, & replâtrer des salons enfumés. Mais qui veux-tu qui pense à éle-

ver

ver des Palais du fondement : on a moins besoin d'Architectes pour en construire des nouveaux, que de Charpentiers pour étayer les ruinés.

PHAETON.

Percez-m'en d'un autre. Je voy bien qu'à ce métier-là je ne gagnerois pas de l'eau pour boire.

DORIS.

Fais-toy Devin.

PHAETON.

Et cela me vaudra-t-il quelque chose ?

MOMUS.

Demande-le à Doris qui te le conseille.

DORIS.

Les seules femmes seront capables de t'enrichir : L'une te viendra demander si son Amant la prefere de bonne foy, aux solides appas de sa vieille mais riche rivale ; L'autre, si le gros lingot d'or qu'elle amadouë, donnera bien-tôt dans ses paneaux. Que de femmes inquietes du repos de leurs maris, auront la curiosité de s'informer s'ils seront bien-tôt afranchis des miseres de cette vie ! Que de Guerriers de valeur équivoque te consulteront en partant pour l'Armée, sur le destin de leur Campagne !

MOMUS.

Oüy. Mais, la Justice.

PHAETON.

Et qu'auroit-elle affaire à moy ? Viendroit-elle me demander si tous les jours elle n'est pas venduë ; si des Juges qui ont la pudeur de ne pas recevoir de l'argent en espece, n'ouvrent pas la porte aux presens, sans scrupule & sans honte. Il ne faut pas pour cela aller au Devin.

MOMUS.

Apprenez à parler : recevoir des presens pour rendre la Justice, ce n'est pas la vendre, cela ne doit s'appeller tout au plus que la troquer. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit, je veux dire que si tu excel-

lois

lois dans le métier de Devin, la Justice pour consulter ton urne aprés ta mort, craignant que tu n'allasses porter tes os ailleurs, te feroit peut-être brûler pour avoir de ta cendre.

DORIS.

Bon, brûler, si tout le monde étoit traité selon ses merites......

PHAETON.

Les fagots aujourd'huy se vendroient plus de cent dix sols le cent. Oüi! Que de plus hardis le hazardent. Chat échaudé a peur d'eau froide. Point de Devin.

DORIS.

Je voy venir Galatée, il faut vous laisser déliberer ensemble sur les soins de vôtre ménage, nous reviendrons sçavoir vôtre resolution.

MOMUS *bas.*

Allons en donner avis à Epaphus. Je ne veux point troubler vôtre tête-à-tête.

SCENE VII.

GALATE'E, PHAETON.

GALATE'E.

Mi rallegro Signor Faetonte che siate ucito dal foco come l'oro dalla cuppella, la fenice de son bucher, & un boudin de dessous les cendres.

PHAETON.

Non hò piu paura, bella Galatea, che del foco de vostri sguardi.

SCE-

SCENE VIII.

MOMUS, DORIS, PHAETON, GALATE'E.

MOMUS.

ET bien, es-tu d'accord avec Galatée ? vous êtes-vous déterminez sur le choix d'un métier ?

PHAETON.

Je n'y ay pas seulement pensé.

MOMUS.

Il est vray qu'il n'y en a guere de meilleur que celuy d'avoir une jolie femme. Je connois bien de gens qui n'en ont point d'autre, & qui ne laissent pas de faire figure dans le monde.

PHAETON.

Va-t-en au Diable avec ta figure.

DORIS.

Je pense à une chose, s'il se faisoit Violon, il entreroit à l'Opera.

PHAETON.

Violon, moy, suis-je fait pour être enseveli dans une orchestre, je voudrois briller sur le Theâtre.

DORIS.

Cela dépend encore d'Apollon: La Musique & la Danse sont de beaux arts, dont il est le souverain dispensateur.

MOMUS,

Oüi, mais pendant qu'il s'égosillera sur la Note en public, on donnera peut-être tablature à Galatée en chambre.

PHAETON.

Je l'en empêcheray bien, je ne la perdray pas de veuë

veuë, & je n'entrerois à l'Opera qu'à condition qu'elle y entreroit avec moy ; on n'auroit vrayment le benefice qu'avec les charges.

GALATE'E.

Avec les charges, je ferois fort bien ma partie ; je sçais chanter, écoutez (*elle chante.*)

Je sçais aussi danser, dansons ensemble (*ils dansent ensemble.*)

PHAETON.

Tenons-nous-en à la danse, nous nous ferons trop admirer.

MOMUS.

Peut-être pour un temps ; mais vous êtes un yvrogne, un gourmand, M. Phaeton ; vous grossirez, adieu ma taille, vous aurez en même temps des affaires en tous les quartiers de la Ville, adieu mon jarret ; vous arriverez essouflé pour danser, & vous batrez du flanc aux premiers sauts de l'entrée. Pour Galatée, elle se gâtera la taille lors qu'elle y pensera le moins.

PHAETON.

Nous chanterons quand nous ne pourrons plus danser.

DORIS.

Il n'importe pas de quelle taille on soit pour la voix.

MOMUS.

J'en conviens, mais je dois avertir mon amy d'une chose.

PHAETON.

De quoy ?

MOMUS.

De te preparer à voir ta femme obligée de soûtenir l'irruption des fleurettes banales des Pasteurs de la Scene lyrique.

PHAE-

PHAETON.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par fleurettes banales ?

MOMUS.

J'entens que si un jeune homme que ses débauches auront décrié parmi les Belles, veut s'établir le renom de galant, il choisira ta femme pour luy jurer qu'il a renoncé au vin en faveur de ses charmes, & croira faire au sexe une reparation publique, en poussant des hoquets amoureux à la face du Parterre, du Paradis & des Loges.

PHAETON.

Ho! parbleu qu'il demeure dans sa crapule, je ne veux pas passer pour sot, afin qu'il cesse de passer pour yvrogne.

MOMUS.

Tantôt un galant plus dangereux & moins jeune, nouveau Tithon à qui ses proüesses pour une infinité d'Aurores naissantes n'ont plus guere laissé que la voix, jettera l'œil sur elle pour la rendre l'objet éclatant de ses brillantes galanteries, & s'acharnera à la pourchasser de couilsse en coulisse devant tout le monde, pour se consoler du peu de chemin qu'il luy feroit faire s'ils étoient tête à tête.

PHAETON.

Passe pour celuy-là, les galans de ce caractere font quelquefois du bien, & ne sauroient jamais faire grand mal.

MOMUS.

Il est vray, mais le mal est, que si quelque Seigneur, d'un certain fracas s'avise de prendre des soins pour Galatée, quelque fatiguée qu'elle soit de ses ennuyeux emportemens, quelque sage conduite qu'elle puisse avoir, elle ne sauroit empêcher que le spectateur malin, témoin de ce manege, le Bourgeois soupçonneux, le sot défiant, la femme de qualité envieuse & jalouse, la Demoiselle de ver-

tu douteuse qui mesure tout à son aune, le jeune étourdi qui veut & croit tout savoir, le nouveau débarqué de la Province, qui n'a fait qu'un saut du Coche à l'Auberge, & de l'Auberge au Parterre, elle ne sauroit, dis-je, empêcher que tous ces gens-là ne s'imaginent que le Seigneur est heureux; & c'est tout ce que le Seigneur souhaite.

PHAETON.

Diable!

MOMUS.

La plûpart du monde ne juge que sur la superficie; & quand il voit un Heros appliqué au Siege de Sciros, où il n'aura pas manqué un seul jour de tranchée, se donner mille mouvemens, changer plus souvent de place que le Theatre de decorations, & s'embarrasser dans les cordes des machines, il ne doute pas qu'étant devenu grand homme de guerre par son assidu service, il ne prenne d'emblée les Places qu'il attaque, quoy qu'il en demeure souvent au blocus.

PHAETON.

Point d'Opera, mamie, palasanbleu, que ces Messieurs cherchent quelqu'autre que ma femme pour les mettre en reputation.

SCENE IX.

ESCULAPE, MOMUS, PHAETON, DORIS.

ESCULAPE.

APollon a favorablement accueilli la proposition que je luy ay faite pour vous. Il va venir, & il vous dira luy-même qu'il vous rendra celebre dans celuy de ses métiers que vous aurez choisi.

DORIS.

Nous voilà bien embarrassez sur le choix d'un métier. Qu'Esculape luy enseigne la Medecine, Phaeton y gagneroit tout ce qu'il voudroit, luy qui seroit sçavant.

MOMUS.

Tant d'ignorans s'y enrichissent.

ESCULAPE.

Nôtre métier étoit bon autrefois, mais il est aujourd'huy trop décrié ; personne ne donne plus dans nos mots specieux, tous les enfans savent que l'oxicrat n'est que de l'eau avec du vinaigre, & le quinorodon du gratécul.

MOMUS.

Joint que chacun a la malice de vous frauder; l'un va se faire tuer à l'armée sans le secours du Medecin; l'autre créve en vingt-quatre heures des excés qu'il a fait, sans attendre vos Ordonnances. Et dans les maux extraordinaires, Charlatans pour Charlatans, on a recours aux Empiriques.

PHAETON.

Et dans les maladies familieres, qui étoient autrefois pour vous un frétin sûr & journalier, la moin-

dre garde en fait autant que vous, tout le monde s'ingere à faire chez soy les remedes, & le premier meuble de toutes les bonnes maisons est une seringue.

MOMUS.

Voilà entrer dans la chose en vray allié de la Faculté: les fiévres leur restoient, derniere ressource pour se saisir d'un malade tant qu'il conservoit une goute d'humeur dans le corps, & de sang dans les veines, ils ont beau prendre tout le soin imaginable pour proscrire le quinquina, en vain avez-vous conseillé aux Apotiquaires de le falsifier, le mortel entêté de ce maudit febrifuge le fait venir de la source, avant que ces fideles supôts de la Pharmacie ayent pû en alterer la vertu.

PHAETON.

Elle a parbleu raison, je..... mais ne m'enrichirois-je pas de reste, en ne traitant que les maladies secretes? je feray courir des billets, j'afficheray que je voy les hommes, & que Madame Phaeton voit les femmes.

MOMUS.

Fy donc, c'est un métier trop vil.

Oüi, mais si l'on remedie aux tricheries des Apotiquaires, je ne donnerois pas un clou à soufflet du métier de Medecin. Fais--toy Poëte. C'est un métier noble, celuy-là.

Va comme Pelletier, croté jusqu'à l'échine,
Promener un Sonnet de cuisine en cuisine.

Mais voicy ton pere.

SCENE X.

APOLLON, MOMUS, PHAETON, GALATEE, DORIS, UN POETE.

APOLLON.

Je suis ravi, mon cher Phaeton, que le malheur qui t'est arrivé, t'ait comblé de gloire, & serve à tout l'Univers d'une preuve éclatante que tu es mon fils.

LE POETE *s'avançant.*

Il y a long-temps, Seigneur Apollon, que je vous cherche.

APOLLON.

Et qui êtes vous?

LE POETE.

Et pouvez-vous me méconnoître, moy qui devrois être le plus cher de vos nourrissons, moy le premier Poëte du siecle, qui ne cede ni à l'aveugle Thebain, ni au Cigne Mantoüan dans l'Epique; qui dans le Lirique efface la reputation d'Anacreon & de Pindare, & qui ay toûjours méprisé le Dramatique, pour ne pas exposer mes Ouvrages à l'insuffisance d'un mauvais Acteur? Mais je vous pardonne, ma tête en compote, & mon bras en écharpe me défigurent assez.

APOLLON.

Je ne sçache pas vous avoir jamais vû; mais que voulez-vous de moy?

LE POETE.

Je viens vous demander justice d'un de vos plus anciens domestiques.

PHA-

PHAETON.

Adressez-vous à moy, je suis en possession de tout obtenir de mon pere: A qui en avez-vous? Qui de sa maison vous a fâché? Est-ce des saisons dont vous vous plaignez? L'Hyver n'a-t-il pas eu égard au peu de bois que vous avez en cave? Quelqu'un des mois vous a-t-il offensé? Murmurez-vous de la sterilité d'Octobre? Avez-vous quelque chose à dire contre quelqu'une des vingt-quatre heures? Vous a-t-on à c•le du dîner ou du souper chassé de quelque bonne table? Parlez, mon pere vous fera raison de tout ce qui releve de son empire.

LE POETE.

C'est de Pegase dont je me plains. Puisque tous mes Confreres se plaignent comme moy qu'il est trop vicieux, que Diable voulez-vous faire d'un cheval entier? Vous êtes un Dieu pacifique, & n'avez pas besoin comme Mars d'un cheval de bataille; & croyez-moy, Seigneur Apollon, faites-en un Hongre: est-ce que Mesdames les doctes Pucelles ne sauroient s'accommoder d'un Palefroy troussé en coureur?

MOMUS.

Vous verrez qu'il aura estropié cet honnête homme.

LE POETE.

Vous êtes dans le fait, voicy l'histoire. Il y a long-temps que j'avois une démangeaison demesurée de monter sur un cheval si renommé. Le traître dés que je l'approchois m'accueilloit avec des ruades: Je fis tant qu'usant de stratagême comme un autre Alexandre, quand il voulut se percher sur Bucephale, je me parai des plus beaux endroits de nos meilleurs Auteurs modernes. (Car nous autres habiles gens nous méprisons trop les anciens pour leur rien emprunter;) Pegase à quelqu'un des traits dont je m'étois saisi, devint plus doux qu'un

mouton. Me voila enfin sur luy à califourchon; mais d'abord m'ayant reconnu, il ne fit que sauter, ruer, peter, se cabrer, tant que du plus haut du Parnasse il me precipita dans le bourbier le plus bas de la Grenoüillere d'Helicon; encore fus-je trop heureux de tomber dans la fange, j'en fus quite pour mon bras droit & pour mon œil gauche. Voilà, grand Apollon, comme ce maudit animal m'a traité.

PHAETON.

Quoy, mon pere? vous avez un cinquiéme cheval; est-ce pour le mettre quelquefois en arbaleste? De la maniere dont ce galand homme en parle, ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être Poëte, il me faudroit avoir affaire à luy, la peste! je me suis trop mal trouvé de ses camarades.

MOMUS.

Mais n'entens-je point siffler? Est-ce qu'on jouë icy prés quelqu'une de vos Comedies?

DORIS.

Prenez-vous pour des sifflets les chants des Bergers du prochain hameau, qui dansent au son du flageolet?

APOLLON.

Helas qu'ils sont heureux!

MOMUS.

Ho! pour cela voilà la seule condition contre laquelle je ne trouve rien à dire.

APOLLON.

Mon fils, puisque l'Oracle promet Galatée à celuy de ses Amans qui sçaura luy faire la destinée la plus heureuse, épouse-la, & embrasse avec elle la vie champêtre; vous serez tous deux parfaitement heureux. Je n'ay jamais joüi d'un vray bonheur, que tandis que j'ay été Pasteur en Thessalie.

SCE-

SCENE XI.

Une troupe de Bergers vient danſant & chantant au ſon des chalumeaux & des hautbois.

APOLLON, & le reſte.

UN BERGER *chante.*

QUe dans ces Villages
Nos jours ſont ſerains!
Nos blés, nos raiſins
Y ſont à l'abri des orages;
Nos troupeaux des loups,
Et nous des jaloux.

APOLLON.

Prenons, prenons tous avec eux
La panetiere & la hôulete;
Non, je ne fus jamais heureux
Qu'en gardant les troupeaux d'Admete.

Apollon, Momus & les autres, ſe mêlant parmi les Bergers, prennent des houletes.

EPAPHUS *arrivant.*

Nimphe, vous nous quitez pour devenir Bergere,
Venez, venez dans la cour de ma mere,
Vous verrez mille Amans à vos pieds chaque jour.

GALATE'E.

Et qui ne connoît pas les Amans de la Cour?
L'artifice eſt leur Dieu, l'offenſe la moins noire
Chez eux eſt l'infidelité,
Tromper fait leur felicité,
Tromper finement eſt leur gloire.

UN BERGER *chante.*

L'artifice
N'eſt pas le vice,
De nos hameaux,
Le chant des oiſeaux,
Le criſtal des eaux,
Ces bocages,
Leurs ombrages,
Ces lieux enchantez
N'ont pas des beautez
Plus naturelles
Que nos feux.
Nous ſommes tous amoureux,
Tous fideles
Et tous heureux.

UN BERGER *chante.*

La Bergere
Qui cherche à plaire,
Y plaît ſans fard,
Le menſonge & l'art
N'eurent jamais part
A ſes charmes,
A ſes larmes:
Tous ces faux appas
Ne compoſent pas
Les caracteres
De nos feux.
Nous ſommes tous amoureux,
Tous ſinceres,
Et tous heureux.

PHAETON *chante.*

Quand Gros-Jean dit qu'il aime Colinete,
Il eſt vray qu'il l'aime bien;
Mordienne, dans les champs on ne frelate rien,
Et tout s'y fait à la franquete.

MOMUS *chante.*

Dans nos caves, dans nos celiers,

D'in-

D'infideles Cabaretiers
N'exercent point leur perfidie ;
L'art n'altera jamais le goût de nos raisins,
Et ce qui rend encor ce sort digne d'envie,
Tous les plaisirs de nôtre vie
Sont naturels comme nos vins.

UN BERGER *vers Phaeton & Galatée.*

Qu'on écrive vos noms sur les tendres ormeaux.
Pour chanter vos amours que les Bergers s'assemblent.

PHAETON *à Galatée.*

Songeons-nous cependant à peupler ces hameaux,
De Celadons qui me ressemblent.

UN BERGER.

Qu'à l'envy chacun s'applique
A fournir des plaisirs à ce couple charmant,
Et puissent les douceurs de ce concert rustique
Avoir pour luy quelque agrément.

On entend un concert de hautbois & de flutes qui finit ce divertissemnt.

Fin du troisiéme Acte.

ULISSE
ET
CIRCÉ.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur L. A D. S. M.

Et representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 20. *jour d'Octobre* 1691.

ACTEURS.

CIRCE' *Magicienne ..... Isabelle.*

COLOMBINE *Confidente de Circé.*

MARINETTE *Grecque.*

ULISSE *Prince d'Itaque.*

LE DOCTEUR. PIERROT. PASQUARIEL. MEZZETIN. ARLEQUIN.	*Compagnons d'Ulisse.*

La Scene est aux environs de la Ville de Troye, & dans l'Isle de Circé.

ACTE


Ulisse et Circé



ACTE I.

SCENE I.

Le Theatre represente le Camp des Grecs devant la Ville de Troye, laquelle paroit dans l'éloignement toute en feu.

On entend un grand bruit de trompetes, de tambours, de coups de mousquets, & de gens qui crient, & qui traversent le Theâtre en fuyant le vainqueur.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.



VIen, vien, Mezzetin, retirons-nous de tout ce fracas, laissons achever le combat à ceux qui ont besoin de reputation; Pour nous on nous connoît bien je pense, retirons-nous avec le butin que nous avons fait.

MEZZETIN.

Tu as raison; de plus, il ne faudroit que se trouver par malheur auprès de quelque mal-adroit, ou de quelque malicieux qui nous enfonceroit quelque coup d'épée dans le ventre, cela ne vaudroit pas le Diable: Non.

ARLEQUIN.

La seule idée m'en fait trembler; ha! Mezzetin, comme on traite cette pauvre Ville de Troye, la voila toute en feu; as-tu remarqué, quel ravage, quel bruit, quel carnage!

MEZZETIN.

Vous l'avez voulu, Messieurs les Troyens, avec vôtre obstination à retenir Madame Helene, qui dans le fond n'est qu'une petite impertinente & une coquette fieffée.

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle devroit être aux Magdelonettes; voyez le beau sujet de se faire échigner ainsi pour une femme; & fy! cela est pitoyable: mais enfin, voila la guerre finie, qu'il y aura des gens bien aises! Car afin que tu ne t'y trompe pas, la pluspart des gens d'épée, qui disent à tout propos qu'ils languissoient dans la paix, trouvent fort peu de plaisir à la guerre quand ils y sont; & plus de mille fois en une Campagne, ils maudissent dans leur ame ce Diable de point d'honneur qui les a obligez à prendre party: ho combien j'en sai qui dans les occasions font asseurément de belles reflexions sur l'heureux état des gens de robe, & des petits collets, & qui enragent de tout leur cœur de se trouver là?

MEZZETIN.

Tout comme nous.

ARLEQUIN.

Je crois que tu n'as pas trop de tort; mais tiens Mezzetin, afin qu'à l'avenir nous menions une vie bien agreable, loin de la guerre; je suis d'avis que nous nous retirions à une Ville, dont tu as peut-être entendu parler, avec nôtre butin.

MEZZETIN.

Et quelle Ville?

ARLEQUIN.

A Paris.

MEZZETIN.

A Paris, y as-tu jamais été, toy?

ARLEQUIN,

Ho oüy, j'y ay été, c'est une Ville, qui convient parfaitement à des gens de nôtre humeur, car il est sûr qu'on n'y verra jamais la guerre.

MEZZETIN.

Je suis bien aise que tu sçache ce que c'est que cette Ville-là, car j'y ay été aussi, & nous ferons fort bien d'y aller: Mais, Arlequin, dis-moy un peu quelle figure ferons-nous-là?

ARLEQUIN.

Nous y ferons la figure que font les autres.

MEZZETIN.

Je te veux dire de quelle profession nous nous mettrons.

ARLEQUIN.

Ho! nous serons ce que nous sommes, gens d'épée.

MEZZETIN.

Fy, Arlequin, fy.

ARLEQUIN.

Comment, fy? y a-t'il rien de plus noble que cet état?

MEZZETIN.

Non, quand on en sçait le métier, mais de battre le pavé à Paris avec un plumet & une épée de longueur, tandis que tout le monde est à la guerre, fy, te dis-je, ces gens-là sont tout-à-fait méprisables & méprisez.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant beaucoup.

MEZZETIN.

Cela ne fait rien.

ARLEQUIN.

Mais quel party prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Tien, je songe, jettons-nous dans la Robe.

ARLEQUIN.

Fy, Mezzetin, fy.

MEZZETIN.

Comment, fy ? ce sont gens fort recherchez & considerez.

ARLEQUIN.

Pas tant qu'ils s'imaginent.... on les voit quand on en a affaire ; mais hors cela on s'en mocque.

MEZZETIN.

Mais nous aimons l'argent, & c'est-là le moyen d'en gagner.

ARLEQUIN.

Maraut que tu es, conserveras-tu toûjours ton inclination friponne, à cause qu'on a tous les jours la pate graissée dans ce métier-là, tu en veux être ?

MEZZETIN.

Et que veux-tu donc que nous soyons ?

ARLEQUIN.

Faisons-nous... faisons-nous... disciples d'Hippocrate.

MEZZETIN.

Qu'appelles-tu disciples d'Hippocrate ?

ARLEQUIN.

Ce sont des gens qui gagnent leur vie aux dépens de celle des autres.

MEZZETIN.

Ha j'entens ! tu veux dire des Boureaux....

ARLEQUIN.

Medecin, animal, & non pas Boureau ; un disciple d'Hippocrate Boureau ! il faut avoir bien peu l'usage du monde pour confondre l'un avec l'autre.

MEZ-

MEZZETIN.

Que veux-tu, je n'en sai pas faire la difference.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant une notable, car l'un expedie son homme dans le moment, & l'autre le fait languir quelque temps auparavant.

MEZZETIN.

Ha, coquin! tu disois que je voulois être de robe pour voler, & tu veux être Medecin pour tuer!

ARLEQUIN.

C'est qu'on a le plaisir de gagner bien de l'argent aussi dans cette profession-là.

MEZZETIN.

Ne parlons plus de cela, c'est une profession qui porte trop au nez.

ARLEQUIN.

Maïs quel party prendrons-nous donc?

MEZZETIN.

Ho! parbleu je l'ay trouvé, il faut prendre le petit collet.

ARLEQUIN.

Fi, les ruës de Paris en sont pavées, on n'y voit autre chose; il est vray que le petit collet donne bien des avantages: Tel à l'ombre de son petit collet, se foure parmi tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, qui sans cela ne frequenteroit que des faquins.

MEZZETIN.

Tu as raison, cet habit-là donne bien de la hardiesse à la plufpart de ceux qui le portent; ils se piquent de bel esprit, ils jugent des ouvrages en Vers & en Prose, ils chantent amoureusement, ils font même de mauvaises chansonnettes, qu'ils vont débiter ensuite dans les ruelles.

ARLEQUIN.

Ils ne laissent pas par ces manieres-là d'imposer.

MEZZETIN.

C'est que quelque impertinent, & quelque sot que soit

soit un homme, il en trouve toûjours de plus sots, & de plus impertinens que luy.

SCENE II.

On voit passer Ulisse combattant contre plusieurs Soldats qui reculent devant luy ; Arlequin & Mezzetin le suivent de loin.

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENfin, Madame, vous avez vû tout ce que vous aviez envie de voir : vous avez vû cette belle Helene qui fait tant de bruit, & qui a été cause d'une si grande guerre : vous avez vû tous ces fameux Guerriers de l'un & de l'autre party, dont elle a causé la querelle, & tout cela sans que nous ayons été vûës. Oh que la Magie est une belle chose! celuy qui vous l'a enseignée ne vous a pas dérobé vôtre argent ; Dieu sçait aussi comme vôtre reputation est établie, & comme tout le monde parle de Madame Circé, la plus sçavante Magicienne, dit-on, qui fut jamais.

CIRCE'.

Il est vray que je dois être assez contente des connoissances que j'ay dans cet art, qui fait jusques icy ma plus agreable occupation. Tu as vû avec quelle rapidité sur un Char volant nous avons traversé les airs, qui separent mon Isle de ces terres, où la simple

ple curiosité m'a attirée ; tu connois mon pouvoir sur les élemens, & jusques dans les enfers ; mais tu ne connois pas combien j'en ay peu sur moy encore.

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, que voulez-vous dire ?

CIRCE'.

Ha, Colombine ! mon cœur qui jusqu'icy n'a été sensible qu'aux charmes des sciences les plus hautes & les plus cachées, commence à me parler un autre langage, il veut une occupation plus naturelle que celle qu'il a euë jusqu'icy ; il veut aimer, Colombine, & je crains bien que toute ma science & toute ma raison ne puissent venir à bout de l'en empêcher.

COLOMBINE.

Voyez ce fripon de cœur, qui fait le petit revolté, on luy en baillera vrayment ; voilà de nos prudes, qui condamnent jusqu'aux apparences de la galanterie, & qui à l'heure qu'on y pense le moins deviennent amoureuses, folles jusqu'à faire toutes les avances : mais, Madame, vous qui méprisiez tant l'amour, comment vous y êtes vous laissée surprendre ?

CIRCE'.

Il est vray, Colombine, j'ay toûjours méprisé l'amour, & je crois qu'il veut s'en vanger presentement : au milieu de tous ces Princes Grecs assemblez pour la destruction de la Ville de Troye, je n'ay pû m'empêcher de voir le fameux Ulisse d'un autre œil que les autres : s'il y en a quelques-uns qui peuvent luy disputer le prix de la valeur, il n'y en a aucun qui ne luy cede du côté de l'esprit & du merite ; enfin, Colombine, je n'ay sçû avoir de l'attention que pour luy.

COLOMBINE.

Hé bien, Madame, il n'y a pas grand mal à cela,

la, Ulisse sera trop heureux d'une telle bonne fortune, les jeunes Cavaliers comme luy n'en refusent gueres, bonnes ou mauvaises; Ils ne sont pas cruels ordinairement, ainsi vous aurez contentement quand vous voudrez.

CIRCE'.

Mais, Colombine, qui peut m'assurer qu'Ulisse répondra à mes sentimens.

COLOMBINE.

Vous voila bien empêchée; s'il ne veut pas répondre de gré, vous luy ferez bien répondre de force.

CIRCE'.

Ho! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer, quand même je pourrois par mon art le contraindre à me rendre des soins, que les hommages forcez touchent peu un cœur délicat!

COLOMBINE.

Diantre, que vous en savez déja pour une premiere passion; je vois bien que l'amour est un bon maître qui ne triche point; à la premiere leçon qu'il donne il en apprend beaucoup. Mais, Madame, pour revenir à ce que nous disions, ne craignez point qu'il soit necessaire de vous servir de vôtre science, une personne faite comme vous n'a pas besoin ordinairement de magie pour se faire aimer; je vous en répons, moy.

CIRCE'.

Je t'avouë que tes discours me flatent agreablement.

COLOMBINE.

De plus, Madame, pour joüer à coup sûr, je say une magie bien naturelle, dont la plûpart des femmes se servent presentement, & qui est immanquable, par-là elles attirent les hommes les plus inconstans.

CIR-

CIRCE'.

Et comment, Colombine?

COLOMBINE.

C'est de faire beaucoup de presens à la personne qu'on aime; vous ne sauriez croire le bon effet que cela fait, & combien cette maniere d'agir releve le merite d'une femme auprés de son Amant: La liberalité, Madame, est un trait de beauté, contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

CIRCE'.

Mais, Colombine, Ulisse est un grand Prince qui n'a besoin de rien.

COLOMBINE.

Ha, Madame! quelque riches que soient les hommes, ils preferent toûjours une Maîtresse qui donne, à une plus belle.

CIRCE'.

Mais cela ne seroit-il point honteux à une personne de mon âge de donner pour se faire aimer?

COLOMBINE.

Non, Madame, non, les vieilles ne sont pas les seules qui donnent, les jeunes en ont pris aussi la methode, & s'en trouvent fort bien; il y a la maniere de faire les choses: Eh ne vous inquietez pas, les hommes entendent à merveille à épargner aux femmes la peine de chercher d'honnêtes pretextes pour leur faire des presens, ils font naître ces occasions si à propos .... Un homme arrive chez sa Maîtresse, il luy fait quelques caresses, ensuite il se jette dans un fauteüil, & là d'un air nonchalant devient triste & réveur; la Dame aussi-tôt luy dit: Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur, qu'est devenuë vôtre belle humeur.... Ce n'est rien, Madame, ce n'est qu'une petite distraction.... Il continuë sa rêverie.... Mais, Monsieur, luy dit la Dame avec emportement: En verité, vous n'y songez pas, est-ce que vous vous ennuyez avec moy? Qu'a-

Qu'avez-vous ? .... Et bien, Madame, puisque vous le voulez savoir absolument, c'est que je suis le plus malheureux homme du monde; .... Et comment donc, Monsieur? .... Comment, Madame, aprés toutes les pertes que j'ay faites depuis quelque tems au jeu, quand je pense recevoir de l'argent de mes Fermiers, un maudit chicanneur fait revivre un certain vieux procés de famille, & fait arrêt sur tout ce qui m'est dû; mais par la mort, par la tête, il ne mourra que de ma main... Ah, mon cher! (dit aussi-tôt la Dame) ne vous faites point de mauvaises affaires; & s'il ne vous faut que de l'argent, je n'ay rien qui ne soit à vous, j'en dois toucher au premier jour, & en attendant j'ay toûjours cinq cens Loüis à vôtre service.... Vous vous mocquez de moy, dit alors le Cavalier, moy prendre de l'argent de vous, ce que je vous dis n'est pour cela; mais je veux me vanger de ce maraut, qui a l'effronterie de plaider contre moy..... Ah, Monsieur! prenez ce que je vous offre, que cela ne vous chagrine point, vous donnerez ordre à vos affaires.... Moy, Madame, vous ne me connoissez pas, je ne ferois pas une chose comme cela pour rien au monde. Enfin, aprés quelques contestations de part & d'autre.... Oh bien, Madame, dit le Cavalier, puisque vous m'y forcez, je veux bien vous donner encore cette marque de ma tendresse.... Alors elle va luy chercher les cinq cens Louïs, qu'il a la bonté de prendre, en attendant qu'elle soit en état de luy offrir une somme plus honnête.

CIRCE'.

En verité, Colombine, tu es bien folle avec tes descriptions.

COLOMBINE.

Madame, cela se fait tout de la maniere que je vous le dis, ou à peu prés; car quand on a la clef du

du cœur, on a aussi la clef du coffre fort, il n'y a plus que la maniere de l'ouvrir honnêtement.

SCENE IV.

PASQUARIEL *avec une grande bride, & les susdits.*

JE cherche Arlequin par tout, pour le faire convenir que je suis un homme d'esprit, & que j'ay sçû voler adroitement, quand il verra les perles, les diamans, les.... *ma ecco due belle, arcibelle, piu che belle,* tres-belles, *bellissime Dame*..... Mais ne seroient-ils pas aussi deux filoux déguisez, *che m'attendono quì per mi attrapar* (*il les regarde de prés,*) Voilà deux petites mines assez fripones, oüy.

CIRCE' *à Colombine.*

Apparemment cet homme nous apprendra des nouvelles d'Ulisse.

COLOMBINE.

Laissez-moy faire: Seigneur Capitaine Grec, car vous en avez toute la mine; qui cherchez-vous icy?

PASQUARIEL.

Avete ragione son Greco.... Je cherche.... Je ne suis pas Capitaine, *ma voi potrete farmi la Compagnia*; que vous êtes jolie!

COLOMBINE.

Tout de bon! mais qui cherchez-vous?

PASQUARIEL.

Io cerco voi, o Madama, car l'une des deux me suffiroit, *io cerco*, c'est peut-être vous que je cherche.

CIRCE'.

C'est un agreable.

COLOMBINE.

Etes-vous des amis d'Ulisse?

PAS-

PASQUARIEL.

Signora si, e l'hò lasciato nella villa de Troye, où il faisoit le Diable à quatre, avec d'autres de nos camarades, dont les plus sages comme moy se sont occupez quelques momens à butiner, *& mi ho avuto il* bonheur de donner droit sur la toilette de Madame Helene, savoir, perles, *rubini & diamanti al vostro servizio*; tenez, voilà son collier, ses boucles d'oreille, son coulant & sa bague. *Il tire tout cela de sa boete.*

COLOMBINE.

Cela sera fort bon à donner à vos Maîtresses; car enfin on a beau être aimable comme vous, quand on fait des presens on est encore plus aimé: c'est ce que je disois il n'y a qu'un moment à Madame.

PASQUARIEL.

Ca parliamo un poco ragionevolmente, vous avez toutes deux un petit minois fort engageant, qui de vous deux veut me recevoir dans ses bonnes graces?

COLOMBINE.

Seriez-vous d'humeur à épouser une de nous deux? Il ne tiendra qu'à vous d'avoir cet honneur-là.

PASQUARIEL.

Cet honneur est souvent fort deshonorant, & je ne veux pas me marier.

COLOMBINE.

Ha! Monsieur, cela n'ira pas ainsi, puisque vous nous avez conté fleurettes, il faut que vous épousiez une de nous deux.

PASQUARIEL.

Ouais!....

COLOMBINE.

Oüy, Monsieur, & si vous raisonnez nous vous ferons bien nous épouser toutes deux.... ou bien nous épouserons vos diamans; aussi-bien c'est ainsi que les mariages se font presentement, on épouse les richesses bien plûtôt que la personne.

PAS.

PASQUARIEL.

Madama i miei diamanti sono troppo piccoli per il vostro gran merito.

CIRCÉ *touche la cassette de Pasquariel avec sa baguette.*

Peut-être que vous les trouverez plus gros que vous ne pensez; je le souhaite de tout mon cœur: allons, Colombine, je veux songer en particulier à ce que je dois faire dans la situation presente de mon cœur & de mon esprit.

SCENE V.

PASQUARIEL, ARLEQUIN.

PASQUARIEL.

Ma *ecco Arlicchino!*

ARLEQUIN.

Ti cerco per tutto, tu as bien-tôt quitté le pillage; pour moy pour m'immortaliser, j'ay voulu être des derniers.

PASQUARIEL.

Nous sommes riches à jamais; as-tu aussi bien rencontré que moy?

ARLEQUIN.

Ecoute, pour moy j'ay bien fait mes orges, voyons, qu'as-tu là dedans?

PASQUARIEL *met sa cassette sur la trappe, l'ouvre & en tire un colier de perles tres-grosses & tres-grandes, avec des diamans fort gros, & autres pierreries.*

Mais

Mais comment, voicy des perles qui sont devenuës bien grosses en peu de temps, personne ne les pourra porter.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy, un mulet les portera, & de reste.

PASQUARIEL.

Je sai ce que c'est, ce sont deux Dames qui se mêlent de faire grossir tout ce qu'elles touchent avec leur baguette.

ARLEQUIN.

Oüy, je m'en vais les chercher pour leur faire toucher mon dos, la peau en est trop mince, & par consequent trop sensible aux coups de bâton.

PASQUARIEL.

C'est moy qui les vais chercher, je crains qu'il n'y ait quelque fripponnerie à tout cecy.

SCENE VI.

MEZZETIN, PIERROT ET ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Et bon jour donc, enfans, hé bien, comme se portent Mrs. les Troyens?

MEZZETIN.

Ils sont, ma foy, bien malades, & leur Ville se porte fort mal aussi, elle a les entrailles bien échauffées.

PIERROT.

Je suis si las de tuer, que je ne puis pas remuer ce bras là: (*En disant cela, il remue le bras dont il parle.*)

AR-

ARLEQUIN.

O ça, camarade, à present que nous avons pillé dequoy vivre un peu grassement, n'exposons plus nos jours; car quand on s'obstine à ce mêtier icy, on y demeure à la fin: Et si nous suivons la fortune d'Ulisse, c'est une maniere d'avanturier brutal, qui nous causera malheur à la fin; croyez-moy, retirons-nous où je disois tantôt à Mezzetin, allons à Paris.

PIERROT.

A Paris! oüy, j'ay bien oüy parler de cette Ville-là; mais conte-moy un peu, puisque tu y as été, ce que c'est, & de quelle maniere on y vit.

ARLEQUIN.

Oh l'agreable Ville quand on y a de l'argent! & quand on n'en a point, avec un peu d'esprit & d'industrie, il y a tant de duppes, qu'il n'est pas difficile d'y en gagner.

PIERROT.

Le plaisir se vend donc en ce païs là, & on n'en a pas sans argent?

ARLEQUIN.

Il est vrai, avec de l'argent on y trouve de tout; un homme de la plus basse naissance, sans esprit, & avec toutes sortes de mauvaises qualitez y est respecté & recherché, pourveu qu'il fasse bien de la dépense.

PIERROT.

Fy, voilà un païs bien avaricieux.

ARLEQUIN.

Nous ferons tous les jours avec tout ce qu'il y a de jolies femmes; car elles sont maîtresses de leurs actions en ce païs-là. Les maris n'osent trouver à redire à ce qu'elles font; & quand il s'en trouve quelques-uns d'assez mauvaise humeur pour cela, tout le monde s'en moque, & ils deviennent ridicules.

MEZ-

MEZZETIN.

Ces pauvres maris, je les plains bien?

PIERROT.

Bon, comme personne ne gagne que l'autre ne perde, si c'est tant pis pour ceux qui sont mariez, c'est tant mieux pour ceux qui ne le sont pas ; & ainsi nous trouverons nôtre compte.

ARLEQUIN.

Assurément. Ah! quel fracas nous ferons-là parmi les belles, faits comme nous sommes!

MEZZETIN.

Si on aime là les jolis hommes, j'y serai accablé.

PIERROT.

Pour moi, fait comme je le suis, je n'aurai pas le temps de me retourner.

ARLEQUIN.

Nous menerons tous les jours les Dames que nous croirons plus dignes de l'honneur de nos bonnes graces, aux Comedies, aux Promenades, à l'Opera.

PIERROT.

A l'Opera; quel galimatias est-ce que l'Opera?

MEZZETIN.

L'Opera, c'est un hermaphrodite entre le bon sens & le mauvais.

ARLEQUIN.

Comment diable, c'est la plus belle chose du monde! Ha, Pierrot, si tous les hommes ne parloient jamais qu'en chantant comme à l'Opera, ah que cela seroit beau! Quel plaisir ne seroit-ce point d'entendre un beau plaidoyer en Musique, & de voir ensuite un Juge venerable prononcer un Arrest en faisant mille fredons agréables dans sa gorge?

PIERROT.

Comment, Mezzetin, à l'Opera on ne dit rien qu'en chantant?

MEZZETIN.

Non, pas même si on demandoit quelle heure il est. Par exemple on diroit alors: Quelle heure est-il, Margot, quelle heure est-il? Il est midy, Madame, il est midy. (*Tout cela se dit en chantant.*)

PIERROT.

Puisqu'on n'y parle qu'en chantant; apparemment on n'y marche qu'en dansant; l'un est aussi aimable que l'autre.

ARLEQUIN.

Peste; tu l'as deviné, c'est la danse qui fait toute l'intrigue de l'Opera.

SCENE VII.

LE DOCTEUR *tenant Marinette, & les susdits.*

LE DOCTEUR.

ALlegro Compagni, ecco qua la mia presa, ah son piu contento di questa bella Troiana. que d'un quarteron de Sentences d'Aristote.

PIERROT.

La Troyenne me plaît; allons j'en suis amoureux.

ARLEQUIN.

Ma belle truye, ou Troyenne, regardez un peu mon tein, & ma taille; je veux être aimé.

MEZZETIN.

J'y retiens part, & il faut absolument qu'elle soit à nous deux.

MARINETTE.

Poiche la mia sorte mi rende schiava, amo ancor meglio haver due Patroni ch'un solo, sono persuasa que celui qui m'a perduë est un diable déchaîné, *un lione*

di forze, *un dragone auvelenato*; & s'il arrivoit icy, il vous déchireroit, il vous mangeroit, il.........

ARLEQUIN.

Là, là, sais-tu bien, la fille, qu'il n'y a personne qui ose me regarder seulement entre deux yeux?

PIERROT.

Je renis, il fait bien de se tenir caché.

LE DOCTEUR.

Parla un poco, qui sera ton Maître de nous quatre?

MARINETTE.

Je vous ay déja dit que j'aimois mieux deux Maitres qu'un seul; *dunque voi dovete credere per la medesima ragione*, que j'aime encore mieux en avoir trois ou quatre que deux.

ARLEQUIN.

La pauvre enfant! elle n'a pas trop de tort dans le fond; deux valent mieux qu'un, & trois valent mieux que deux; quatre même ne lui font pas de peur: mais on ne suivra pas vôtre goût, ma mignone.

SCENE VIII.

PASQUARIEL *déguisé en soldat*, *& les susdits.*

MARINETTE.

T*Enete*, *ecco là il mio Patrone*, *al certo egli mi cerca*, *hoime*, *hoime*, *voi siete tutti morti*, *salvatevi perche vi va ad uccidere.*

PASQUARIEL *parlant à tous.*

Hola, hé canailles, venez me parler.

AR-

ARLEQUIN.

Ha, Mezzetin, quelle fichuë mine! cet homme-là a l'air sombre & brutal; je ne veux point me commettre avec lui, j'aurois peur de me mettre en colere, & je ne ferois plus le maître de moi.

PASQUARIEL *vers Arlequin.*

Je parle à vous, coquin, approchez.

ARLEQUIN.

Coquin? . . . . . Mezzetin, croi moi, pour éviter un grand malheur va parler à lui, & lui fais comprendre à quoi il s'expose de vouloir avoir affaire à moi; va donc. (*Il pousse Mezzetin vers Pasquariel.*)

PASQUARIEL.

A qui est-ce donc que je parle, marauts?

LE DOCTEUR, PIERROT, & MEZZETIN *ensemble.*

Monsieur, ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Chi è dunque quello cospettone che è stato tanto temerario, & si hardi, *per ammenare della mia tenda quella Schiava*? Qui de vous me répond, afin que je l'éventre tout à l'heure?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai bien dit que cet homme est fort brutal, je n'aime point ces sortes de gens-là moi.

PASQUARIEL.

Che quelche d'uno di voi altri mi risponda, ou je commence par vous couper à chacun un bras.

ARLEQUIN.

S'il commence par les bras, il finira par le reste de nos membres.

LE DOCTEUR.

En verité je n'ai jamais eu grand goût *per la vostra Schiava.*

PIERROT.

Pour moi je suis coquet, je ne saurois m'attacher à rien.

MEZZETIN.

Je disois que j'en voulois ma part; mais je vous assure que ce n'étoit que par un faux air de galanterie, & le diable m'emporte si je m'en soucie dans le fonds.

ARLEQUIN.

Et croïez-vous, Messieurs, que je sois plus obligé de m'en soucier que vous autres? Non, Monsieur, non, vous n'avez qu'à ramener vôtre Esclave; voilà bien des façons pour une fille: Ne semble-t-il pas que ce soit une marchandise bien rare? Allez, Monsieur, allez, emmenez-la.

PASQUARIEL.

Je ne veux pas l'emmener moi.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là, qui ne veut jamais ce qu'on veut?.... Hé bien, Monsieur, qu'elle reste..... Vous êtes un peu difficile au moins, Monsieur, je vous demande pardon si je vous dis cela.

PASQUARIEL *tire l'épée.*

Ah, morbleu, moi difficile! (*Ils ont tous fort peur de Pasquariel, & font plusieurs postures pour l'exprimer. Pendant ce tems Ulisse arrive, qui chasse Pasquariel, & Marinette s'enfuit.*)

SCE-

SCENE IX.

ULISSE & les mêmes, *hors Paſquariel & Marinette.*

ARLEQUIN.

VOus êtes de pauvres gens, mes enfans, je vous croïois plus de cœur; fy les vilains poltrons!

ULISSE.

Je me réjouis, mes chers compagnons, de vous avoir retrouvé tous enſemble, *per conſultarvi ſopra quello che dobbiamo fare preſentemente*, que nous avons terminé une guerre qui a duré tant d'années, *& che è ſtata coſì ſanguinoſa, credo che ciaſcheduno di voi*, ſera bien-aiſe de s'en retourner chez ſoi, & d'aller retrouver ſa famille: *Ditemi, ſiete riſoluti* de vous embarquer avec moi, & de ſuivre encore mon ſort? (*Tous enſemble parlent à la fois, de maniere qu'on n'entend rien de tout ce qu'ils diſent*)

ULISSE.

Hé, Meſſieurs, parlez les uns aprés les autres, *accio poſſi godere del voſtro diſcorſo.*

LE DOCTEUR.

Che ciaſcheduno mi laſci dir.

PIERROT.

Non, non, c'eſt à moi à parler.

MEZZETIN.

Pourquoi parleras-tu avant moi?

ARLEQUIN.

Et moi, Meſſieurs, je ne dis rien; mais le premier qui ouvrira ſeulement la bouche (à moins que ce ne ſoit pour bâiller, car pour cela paſſe)

 mais

mais si c'est pour parler, je lui passe mon épée au travers du corps dans le moment.

SCENE X.

PASQUARIEL, & *les mêmes.*

PASQUARIEL.

Monsieur, je viens vous dire.

ARLEQUIN.

Tais-toi, ou je te tuë. (*Chacun fait des grimaces & des postures comme pour se faire entendre par signes.*)

ULISSE.

Hé bien, qui parlera donc de vous autres?

ARLEQUIN *tire l'épée.*

Comment morbleu? (*Mezzetin bat Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Il me prend par mon foible, il m'obéït, il n'ose parler, & à cause de cela je ne saurois lui vouloir de mal. Parle presentement.

MEZZETIN.

Comment impertinent, tu as l'insolence de tirer l'épée contre nôtre Chef le Seigneur Ulisse, poltron, maraut. (*Il le gourmande à coups de pied.*)

ARLEQUIN.

Il a une certaine franchise dans ses discours & dans ses actions qui m'a toûjours gagné le cœur: j'ai eu du foible de tout tems pour ce fripon-là; il sait comment il me faut prendre.

ULISSE.

Hola, mes chers amis, soyons bien ensemble, & cessez toutes vos disputes. Le Docteur parlera le premier, *cosi comanda Ulisse & cosi voglio.*

LE

LE DOCTEUR.

Signòr, per mi voi seguitarve da per tutto, son stado in terra con vi, voi andar ancor con vu sul mar*:** Vous m'avez fait tant de bienfaits, vous m'avez dispensé tant de graces que je ne saurois les oublier. Je veux suivre toutes vos actions, ***perche dice il Filosofo: Boni viri nati sunt in exemplum. J'ai dit.

ULISSE.

Vous parlez sagement; & vous Pasquariel?

PASQUARIEL.

Signor, un Filosofo qui avoit épousé une Naine, ***gli dimandarono perche avesse sposa*** une si petite femme? il dit: La femme étant un mal necessaire, je l'ai pris le plus petit que j'ai pû; ***voglio dir che pare ch'il destino mi perseguiti in questo paese, perche*** toutes les femmes ***che vedo mi dimandano*** si je les veux épouser; & comme mon pere, mon grand-pere, & mes ayeuls n'ont voulu jamais se marier, & que j'ai résolu de suivre leur exemple, ***partirò con vostra Signoria, & sarò*** ravi de revoir mon païs où l'on ne parle jamais de mariage; parce que, comme dit le Sage, ***omnia sunt communia.***

ULISSE.

C'est bien parler; & Pierrot?

PIERROT.

Quoique la matiere soit épuisée écoutez-moi philosoficalement & sans prenbaranbule. J'ai médité une petite harangue en stile laconique, qui est le stile à la mode presentement, & où le sel attique n'est point épargné. La voicy: Partons vîte partons, partons vîte partons, ***multa paucis***, c'est en deux mots trente-six paroles.

ULISSE.

Che dirà il nostro famoso Arlicchino?

ARLEQUIN.

Moi qu'on dit être le plus agréable assassin de la tristesse; à moi, Seigneur, vous me permettez d'ou-

vrir ma grande bouche pour vous dire mes petits ſentimens ; à moi dont le ventre qui eſt le meilleur plaiſant que j'aïe au monde, & qui me divertit le mieux ; à moi dont l'appetit ſans ceſſe renaiſſant n'a jamais été attaqué par aucun dégoût ; cela veut donc dire, Mrs, que depuis que je ſuis hors de mon païs, j'ai mangé comme un loup, bû comme un trou, couru comme un fou, & dormy comme un loug-garou, *dixi.*

ULISSE.

Non ſi poteva dir meglio, & Mezzetin que dira-t-il ?

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes ſur la terre.

ARLEQUIN.

Il y a long-tems, & ſans les femmes il n'y en auroit pas.

MEZZETIN,

Depuis qu'il y a des hommes ſur la terre, *non an mai potuto* convenir entr'eux en quoi conſiſte le moïen de vivre heureux. Qui a voulu monter au Ciel, pour manger des mets de la deſtinée, qui a voulu deſcendre. . . . . .

ARLEQUIN.

A la cave pour boire de bon vin de Bourgogne.

MEZZETIN.

N'interrompez point mes periodes....

ARLEQUIN.

Mon ami, le vin n'a jamais interrompu les diſcours, il les entretient.

MEZZETIN.

Qui a la fiévre de l'avarice, qui a la goutte de l'ignorance, qui a la galle de l'amour.....

ARLEQUIN.

Qui a le cours de ventre de la jalouſie.

MEZZETIN.

Les uns menent une vie farouche, les autres s'aban-

bandonnent à toutes sortes de délices : Democrite disoit, moi j'aime à rire, Heraclite, moi j'aime à pleurer, Diogene je cherche un homme.

ARLEQUIN.

C'étoit un grand sot, il devoit bien plutôt chercher des femmes.

MEZZETIN.

Ne m'interromps point, ce n'étoit point la mode; & enfin ceux-là qui m'ont paru les plus sages, ce sont ceux qui n'ont songé qu'à boire, rire & chanter, & qui ont crû que pour être heureux il falloit suivre cette morale. (*Il chante sur l'air*, Et brin, bron, brac.)

Quelle erreur, quelle folie
De contraindre ses desirs,
La sagesse de la vie
Est d'en goûter les plaisirs;
Tour à tour
A Bachus, à l'Amour
Il faut faire la cour,
N'y perdons pas un jour,
L'heureux tems des plaisirs se passe sans retour.
(*Tous ensemble chantent & reprennent.*)
Tour à tour
A Bachus, à l'Amour, &c.
(*Et s'en vont en chantant & dansant.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Theatre represente une Isle fort agréable, & la Mer paroît en éloignement.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

ET bien, Marinette, te voilà dans nôtre Isle presentement; qu'en dis-tu?

MARINETTE.

C'est le lieu le plus charmant qu'il y ait au monde; mais ce qui me surprend le plus, c'est la maniere dont nous y avons été transportées, & avec quelle vîtesse.

COLOMBINE.

Tu ne sais pas tout ce que nôtre Maîtresse sait faire; ce ne sont-là que les moindres effets de son pouvoir.

MARINETTE.

Je suis bien-heureuse qu'elle m'ait donné place dans son Char volant, & qu'elle m'ait emmené ici; & aussi qu'Ulisse m'ait défait de mon brutal de mari: car je croi qu'il me seroit venu chercher au bout du monde pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Les maris sont-ils bons à autre chose qu'à faire enrager? Avant que de nous epouser ils sont doux, complaisans, agréables; sitôt que nous sommes leurs femmes, ils croient que ce seroit une foiblesse, & qu'on se mocqueroit d'eux s'ils conservoient seulement de l'honnêteté pour nous.

MARINETTE.

Ah, que vous les connoissez bien.

COLOMBINE.

Si je les connois? oh vraiement si je les connois? Un mari sort le matin, va se promener, va au cabaret, va joüer, tandis que sa femme reste à la maison à faire de la tapisserie; & s'il revient de mauvaise humeur, comme il arrive souvent, il faut qu'elle en patisse.

MARINETTE.

Voilà tout comme j'étois avec le mien.

COLOMBINE.

Et pour peu qu'il vienne quelqu'un la voir qui soit un peu bien tourné, le mari fait le diable à quatre, & par sa jalousie mal fondée est cause souvent que sa femme songe à des choses où elle n'auroit pas pensé sans cela.

MARINETTE.

Rien n'est plus vrai.

COLOMBINE.

Croy-moi, Marinette, une femme peut se venger en un quart-d'heure de tous les chagrins que son mari lui aura causez en un an.

MARINETTE.

Assurément.

COLOMBINE.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir quelque bon mari; mais ma foi ils sont plus rares qu'on ne pense: C'est comme les carrosses inversables, dont on entend parler, & qu'on n'a jamais vûs. Ne semble-

t-il pas à voir leurs manieres que nous soïons nées pour être leurs esclaves? Oh! si je me marie jamais, je mettrai mon mari sur le bon pied, & lui ferai envisager le danger qu'il y a de ne pas traiter sa femme comme il faut.

MARINETTE.

Je vous promets bien que si jamais je me remarie, & que je trouve un méchant homme comme celui que j'avois, que je ne serai pas si sotte que j'ai été & que je me vengerai .... Mais, Colombine, depuis que nous sommes arrivées, Circé s'est enfermée seule; qu'a-t-elle; elle paroît avoir quelque chagrin.

COLOMBINE.

C'est qu'elle aime, mon enfant, & son amour l'inquiéte.

MARINETTE.

Oüais .... Mais, Colombine, il me semble qu'on ne devroit point aimer pour avoir du chagrin; on ne devroit aimer que pour avoir du plaisir.

COLOMBINE.

Tu as raison, mais c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle aime; & pour ne te rien celer, tu sçauras qu'elle s'est enfermée pour parler au Diable, afin qu'il lui fasse le plaisir, que le Vaisseau sur lequel est Ulisse pour s'en retourner en son païs, vienne aborder en cette Isle, quoiqu'il n'en prenne pas le chemin: mais le Diable qui ne peut lui rien refuser, & qui a pour elle toutes les considerations possibles, soufflera tant de ce côté ici, qu'il faudra bien que le Vaisseau y vienne, ou qu'il perisse.

MARINETTE.

Tu me dis là d'étranges choses! Nous reverrons donc ces Messieurs-là?

COLOMBINE.

Assurément, & peut-être bien-tôt; car quand le Diable

Diable se mêle de quelque chose, c'est un ouvrier qui va vîte en besogne. (*Elles sortent.*)

SCENE II.

LE DOCTEUR, PASQUARIEL, PIERROT, *à la nage dans la mer, faisant des cris. Il paroit aussi un petit Batteau tourmenté par les vagues, dans lequel est Arlequin & Mezzetin. Tout cela passe le Theatre.*

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

CIRCE'.

ENfin, Colombine, j'espere que nous verrons bien-tôt Ulisse.

COLOMBINE.

En verité, Madame, le Diable vous sert avec beaucoup de zele. Il a fait aborder le Vaisseau d'Ulisse un peu rudement sur les côtes, & tout le rivage retentit des cris de ceux qui étoient dedans, qui se sauvent comme ils peuvent, les uns sur des planches, & les autres à la nage. N'avez-vous point de peur pour lui?

CIRCE'.

Non, non, Colombine, il s'est sauvé & tous ses compagnons aussi : je prends trop d'interest à ses jours pour en avoir negligé la conservation. Il est au bord de la mer presentement, qui rassemble tous ses gens que les flots avoient dispersez.

CO-

COLOMBINE.

Ce Prince seroit bien-aise, Madame, s'il sçavoit l'interest que vous prenez à lui, & combien il est heureux.

CIRCE'.

Ce qui feroit le bonheur des uns, est souvent fort indifferent aux autres.

COLOMBINE.

N'aïez point d'inquiétude sur cela, Madame, vous êtes jeune, aimable, belle; Ulisse a de l'esprit, il connoîtra bien-tôt ce que vous valez, & il ne sçauroit être insensible. A mon égard je vous avouë aussi que je ne suis point fâchée de tout ceci; je serai ravie de revoir un certain éveillé qui ne m'a pas déplû, en qui il paroît qu'Ulisse a le plus de confiance, c'est Arlequin ce me semble qu'il a nom; il est drôle, il est boufon, & la verité est que l'esprit & l'enjouëment ont bien des charmes pour moi.

CIRCE'.

Vraiement cela feroit plaisant, si tu étois devenuë amoureuse d'Arlequin, fait comme il est?

COLOMBINE.

Et bien, Madame, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Il est vrai qu'Arlequin n'est pas fort beau, j'en demeure d'accord; mais combien voit-on de jolies femmes attachées à de laids mâtins encore plus vilains que lui cent fois? Et puis cela ne feroit pas dans les regles, que moi qui ay l'honneur d'être vôtre Demoiselle & confidente, je n'aimasse pas aussi. Jamais a-t-on vû une Dame avoir une affaire de cœur, que sa Demoiselle n'en ait eu une aussi pour le moins?

CIRCE'.

Pour le moins, Colombine?

COLOMBINE.

Oüi, Madame, pour le moins. Croyez-moi, il n'y a guere de femme qui fût contente, si elle n'avoit

voit qu'un homme à lui dire qu'elle est belle, & qui lui rendît des soins. Assûrément, Madame, la pluralité d'Amans ne laisse pas d'amuser agréablement.

CIRCE'.

En verité, Colombine, vous tenez-là de beaux discours!

COLOMBINE.

Eh! mon Dieu, Madame, comme vous faites? vous y viendrez comme les autres.

CIRCE'.

Il me vient un dessein dans l'esprit que je veux executer; je vais donner mes ordres pour cela..... Toi, Colombine, reste ici; & si tu apperçois quelques-uns des gens d'Ulisse, ne manque pas de me les envoyer.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, PASQUARIEL.

LE DOCTEUR *à Pasquariel.*

Non occor andar piu lontan, ecco qua une fille ou une femme; car cela est assez difficile à connoître, & les plus fins y sont trompez.

PASQUARIEL.

Non importa, l'étoffe est toûjours d'une grande durée. *Bisogna parlagli. Signora, due Cavalieri d'Ulisse* vous demandent à qui il faut s'adresser pour avoir des rafraîchissemens pour eux & pour son Vaisseau?

COLOMBINE.

Pour rafraîchir vôtre Vaisseau, laissez-le dans l'eau,

l'eau; & pour vous allez-vous-en chez la le Févre, vous y trouverez de la glace tant qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Questa Donna parla comme un Filosofo.

COLOMBINE.

Allez, Messieurs, allez vous presenter à Circé qui commande dans cette Isle, elle vous fera donner ce que vous meritez, comme elle a déja fait à vos camarades.

PASQUARIEL.

Ohime Circé..... Questa sorsiera che parmi i Diavoli è un Diavolo, si méchante, *piu Diavolo di tutti i terribili Diavoli.*

LE DOCTEUR.

Ohime, son morto, mi pare que questa isola fourmille di Diavoli, eh per gratia Signora diteci la verità; n'êtes-vous point un Diable déguisé en femme?

COLOMBINE.

Il n'a pas trop de tort, il faut dire le vrai, c'est la forme que le Diable prend plus communément; mais pour moi, allez, je suis une bonne Diablesse: marque de cela, c'est que je veux vous mener au Château, où je suis seure qu'on vous regalera comme il faut..... (*Ils s'en vont tous trois.*)

SCE

SCENE V.

MARINETTE, MEZZETIN.

MEZZETIN.

A *Maladetto mar*, elle m'a bien tourmenté ; & comme si j'avois été un voleur, elle m'a bien fait rendre gorge : en récompense aussi elle m'a bien fait avaler de l'eau ; *mai piu mar*, quel chagrin si je m'étois noyé dans l'eau ! patience d'étouffer dans le vin.

MARINETTE.

Signor, ti farò portare bon vin de Champagne, *boni caponi e pernici.*

MEZZETIN.

Voici un joli prélude pour faire danser mes dents.

MARINETTE *chante sur l'air.*

(Beaucoup de vin & peu de tendresse.)

Viva gli amanti, e viva l'amore,
Cosi si gode la libertà,
Chi è maritato ha sempre il brusa core,
E non ha che guai, e non prova mai, la sanità.
Viva gli amanti, &c.

MEZZETIN *sur le même air.*

Viva chi beve il vin di Ciampagna,
E che si crepa dans les chapons,
Amo mangiar e viver in cocagna ;
Ma per far l'amor, giuro di bon cor, che son poltron.
Viva chi beve, &c.

MA-

MARINETTE.

Oh, oh, voi cantate!

MEZZETIN.

Ah, ah, vous en faites autant!

MARINETTE.

Sapete che sono del mare una Sirena, e voi?

MEZZETIN.

Et moi je suis un siron.

MARINETTE.

Voi siete gratioso.

MEZZETIN.

E voi siete bella.

MARINETTE.

Ahi. . . . . . (*Elle soûpire.*)

MEZZETIN.

Ahime . . . . (*Il soûpire.*)

MARINETTE.

L'amor mi fa sospirare, e voi?

MEZZETIN.

Et à moi c'est la faim.

MARINETTE.

Sento che cantate di mangiare e bevere; e non vi arrossite?

MEZZETIN.

Voi cantate in favor de l'amor, n'êtes-vous pas honteuse;

MARINETTE.

Nò, perche l'amor rienpisce il cervello.

MEZZETIN.

E il mangiar remplit le ventre.

MARINETTE.

Senza amore non si puol vivere.

MEZZETIN.

Et sans manger on meurt.

MARINETTE *chante sur l'air.*

(Je mene une agréable vie), &c.

Al

Al Diavol vadi chi non ama,
Il mio piacere è sol d'amar,
Solo l'amor il mio cor brama,
Et chi non ama possi crepar.

MEZZETIN *sur le même air.*

Al Diavol vadi chi non magna,
Il mio piacere è di magnar,
Possi morir ch'il vin spargna,
Per me magnando voglio crepar.

MARINETTE.
E chi non ama possi crepar.
MEZZETIN.
E chi non magna possi crepar.

SCENE VI.

COLOMBINE, MARINETTE MEZZETIN.

COLOMBINE.

ET voici encore un de ces Messieurs; que ne va-t-il manger & boire avec la reste de ses camarades? ils sont à table, où ils s'en donnent à ventre déboutonné. (*Colombine lui montre le chemin, & il s'en va.*)

SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

AH, Marinette, écoute la plus prodigieuse chose du monde! J'ai mené deux des compagnons d'Ulisse à Circé, elle a ordonné aussi-tôt qu'on leur servît à manger; mais le vin qu'on leur a presenté est un vin fort extraordinaire assurement, à mesure qu'ils en beuvoient vous les eussiez vû changer de forme insensiblement; à l'un le nez allongeoit, à l'autre les yeux appetissoient: Enfin l'un a pris la figure d'un Cochon, & l'autre d'un Asne; & puis il est venu ensuite plusieurs autres compagnons d'Ulisse de sa part; on les a fait boire comme les deux premiers, & ils ont été changez comme eux en differentes sortes d'animaux.

MARINETTE.

Je sçavois bien que les femmes ont le pouvoir de rendre la plufpart des hommes aussi sots que les bêtes, quant à l'esprit; mais quant à la figure, c'est pousser la chose un peu loin.

COLOMBINE.

Ulisse n'a point encore parû, apparemment qu'il attend au bord de la mer que ses compagnons viennent lui rendre réponse.

MARINETTE.

Il a beau attendre, il faudra ma foi qu'il vienne lui-même: mais j'ai une curiosité extraordinaire de voir des hommes bêtes, il faut que je la satisfasse. (*Elle s'en va.*)

SCE-

SCENE VIII.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

EN verité, Madame, vous vous êtes bien divertie à faire de plaisantes metamorphoses. Ulisse est aussi-bien en compagnons presentement, que la plûpart des femmes sont en maris. Mais dites-moi pourquoi vous les avez ainsi tous changez en animaux? Croyez-vous que ce soit un moyen pour vous rendre agréable à Ulisse?

CIRCE'.

Non; mais Ulisse dépendra en quelque maniere de moi par-là; il ne me pourra quitter quand il le voudra, ne pouvant s'en retourner seul: Et quand il me plaira de rendre à ses compagnons leur premiere forme, ce sera une obligation qu'il m'aura tres-essentielle.

COLOMBINE.

En verité, Madame, si les femmes avoient le même pouvoir que vous sur leurs Amans, on verroit de belles metamorphoses.

SCE-

SCENE IX.

ULISSE, ARLEQUIN, CIRCE', COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VEnez, venez vous dis-je, Monsieur, ce n'est pas ici une Isle deserte comme vous le pensiez. Il est vrai qu'il y a des animaux qui font fremir; en voici deux qui ne sont pas si affreux à la verité, mais qui ne sont peut-être pas moins dangereux: Allons, approchez, & faites un petit compliment bien troussé là.

ULISSE.

Il vostro aspetto, ô Madama, dichiara la vostra nobilta; e al certo vi credo una persona considerabile di questa Isola, quando voi non ne siate la Maîtresse.

ARLEQUIN.

Ou la servante.

COLOMBINE.

C'est moi qui la suis.

CIRCE'.

Vous ne vous trompez pas, Seigneur, je commande en ces lieux, & déja vos compagnons sont dans le Palais.

ARLEQUIN.

Et que font-ils là, s'il vous plaît, ces Messieurs?

COLOMBINE.

Ils boivent, ils mangent.

ARLEQUIN.

Comment depuis le tems ces marauts-là sont à table? Vraiment je ne m'étonne pas s'ils ne reviennent

nent point; fy les vilains yvrognes; de quel côté faut-il aller, s'il vous plait, il faut que j'aille vîte boire le reste pour les empêcher de s'enyvrer.

ULISSE.

Come.

ARLEQUIN.

C'est le zele que j'ai pour vôtre service, & pour leur santé qui m'emporte.

ULISSE.

Io lo credo, ma fermati . . . Gourmand . . . (*à Circé.) Signora; per trouvar i miei compagni sono venuto in questo loco, & sono contento della pena che mi son dato mentre mi à procurato l'honore di vedervi e di dichiararmi vostro Schiavo.*

CIRCE'.

Allons, Seigneur, faire un tour dans ces jardins, en attendant qu'on nous serve à manger . . . . . (*Ils s'en vont en causant.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE *d'un air amoureux.*

JE vous trouve un air mignon, une taille bien prise, un regard perçant; je crois que vous êtes naturellement bien tendre.

ARLEQUIN *d'un air dédaigneux.*

Pas trop.

COLOMBINE.

Comment donc, une jeune personne qui vous aimeroit, qui ne songeroit qu'à vous plaire, n'obtiendroit rien sur vôtre cœur?

AR-

ARLEQUIN.

Pas grand' chose.

COLOMBINE.

Pourquoi faut-il que l'amour ait mis tant de charmes dans une personne indifferente ? Ah, Dieux, je n'en puis plus, la douleur me tuë ? Ah, ah, ah ! (*elle chancelle.*)

ARLEQUIN *la soûtenant.*

Sont-ce-là des vapeurs ? attendez, attendez ; est-ce que vous m'aimeriez ?

COLOMBINE.

Ingrat, peux-tu douter de ma tendresse ?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je vous demande pardon ; je croïois en pouvoir douter sans crime. Diable, l'amour va bien vîte en ce païs-ci !

COLOMBINE.

Ahi, ahime, je me meurs !

ARLEQUIN.

Hola, hola, voiez un peu la force & le pouvoir de mes attraits....... Tâchez de reprendre vos esprits ; j'ai déja de la pitié pour vous, le reste viendra petit à petit.

COLOMBINE.

Ingrat !

ARLEQUIN.

J'ai tort. Mais en verité je n'ai pas encore eu bien le tems de vous aimer aussi violemment que vous m'aimez. Comme diable elle y va ! si la Maîtresse est aussi vive que la Soubrette, adieu mon Maître : ce sont-là de ces sortes de choses où l'on ne s'attend pas toûjours..... Mais prenez courage, ma mignone, je sens que mon amour commence à venir.

COLOMBINE.

Ah ! je commence à reprendre mes esprits.

ARLEQUIN.

Courage, vous dis-je, courage, je vous trouve vraiement bien jolie, aprés tout.

COLOMBINE.

Vous me rendez la vie. (*Ici arrivent des Musiciens joüant des Instrumens.*)

ARLEQUIN.

Mais, ma belle, qu'est-ce que ces geus-là ?

COLOMBINE.

C sont les Musiciens de Circé, qui apparemment veut donner un Concert à Ulisse avant le repas.

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ULISSE, CIRCE'.

Flûtes, Violons, Haut-bois, & une Chanteuse.

Ici commence un petit Concert d'Instrumens, ensuite on chante ces paroles.

Dans ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse,
Un Printemps éternel y fait briller sans cesse,
Ce que Flore & Pomone ont de plus précieux:
Des oiseaux nuit & jour le chant melodieux
Exprime le plaisir de l'amour qui les presse;
On ne connoît ici, ni chagrin, ni tristesse,
Tout y plaît, tout y charme les yeux.
Dans ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse.

Le concert des Instrumens reprend ensuite, aprés quoy on chante ces paroles.

Aimez, aimez, laissez vous enflammer,
Rien n'est si doux que le plaisir d'aimer :
Aprés tant de travaux d'éternelle memoire,
Goûtez un doux repos dans ce charmant séjour,
Vous avez tout fait pour la gloire,
Ne ferez-vous rien pour l'amour ?

ARLEQUIN.

Cela est fort joli ; mais tous ces beaux airs & ces beaux discours sont de la viande bien creuse.

ULISSE.

Impertinente, gormando, tu non pensi che à mangiare.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous n'y songez jamais, vous ?

ULISSE.

Nò.

ARLEQUIN.

Voilà comme disent la plûpart de ces Messieurs ; cependant ils mangent si bien qu'ordinairement il ne reste plus rien pour leurs valets, & à la fin pour leurs heritiers ; sans songer à manger ils mangent tout leur bien.

CIRCE'.

Allons, Seigneur, allons nous mettre à table.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle bien parler .... (*à Colombine.*) Allons, ma mignone, allons repaître, pour pouvoir parler plus franchement, & puis nous ôterons la bride à la pudeur, & nous mettrons la selle à l'amour.

SCE-

SCENE XII.

LE DOCTEUR, *à moitié changé en Asne.* PIERROT, *en Bouc.* PASQUARIEL, *en Cochon.* MEZZETIN, *en Chat; chacun une bouteille & un verre à la main; & pendant qu'ils veulent chanter & boire, ils font des postures & des cris conformes aux animaux que chacun d'eux represente.*

MEZZETIN en Chat, chante.

Cantiano compagni la gioia, su, su,
L'amore non è
Ma Bacco ch'io vò seguire, sì, sì.
D'amore son lasso, non ne posso più.

Chaque animal fait son cri ordinaire a la fin de chaque vers.

MEZZETIN continuë.

Questo vino,
Ch'è divino,
E nel ventre cola giù,
E un liquore,
Ch'al mio core,
Pio che certo grato è.

Les animaux reprennent leurs cris.

MEZZETIN reprend.

Su beviamo,
Non tardiamo,
Ancor io presto ne vò.
Vò trincare,
E ben mangiare,
Fin che posso notte & dì.

Tous les animaux reprennent leurs cris, & s'en vont.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE I.

ULISSE, ARLEQUIN.

ULISSE.

TI dico, che Circé è una maga, e che voglio partire.

ARLEQUIN.

Sorciere tant qu'il vous plaira, Monsieur, elle donne fort bien à manger, & en verité vous n'avez pas raison de trouver cette Princesse moins aimable à cause qu'elle sçait faire quelques petits tours de magie.

ULISSE.

In fine, ti assicuro che ciò mi ferisce l'imaginatione.

ARLEQUIN.

Oüy da..... Il y a bien des gens qui à la verité feroient quelque scrupule d'avoir une Maîtresse qui auroit commerce avec le Diable: mais les grands hommes comme vous se mettent ordinairement au dessus de ces bagatelles-là.

ULISSE.

In fine, per impedire il corso alla sua volontà; va, cerca i nostri compagni, e ne imbarcheremo per partire incessantemente.

ARLEQUIN.

Je doute qu'elle vous laisse aller comme cela, Quand

Quand une femme s'est mis quelque chose dans la tête, ou qu'elle met quelque chose dans la tête d'un homme, cela tient bien ferme. Oüy, mais, Monsieur, voici une pensée qui me vient ; il faudroit vous faire sorcier aussi-bien qu'elle, & alors si elle vouloit vous contrarier & vous faire du mal, vous seriez à deux de jeu.

ULISSE.

Va ti dico a cercare i nostri compagni, non perdiamo tempo.

SCENE II.

COLOMBINE, ULISSE.

COLOMBINE.

ET bien, Seigneur Ulisse, comment vous trouvez-vous dans ce païs-ici ?

ULISSE.

Trovo il tutto delitioso, mà non posso stabilirci il mio soggiorno.

COLOMBINE.

Comment, n'êtes-vous pas le maître de vos volontez ; & si vous vous trouvez bien ici, qui vous empêche d'y rester ?

ULISSE.

Le cure che devo ai miei stati, mi sono troppo lontano, & poi moro di volontà di riveder la mia famiglia.

COLOMBINE.

Allez, Monsieur, vos Estats se sont bien gouvernez sans vous, & vôtre famille aussi. Peut-être même que comme il y a long-temps que vous êtes absent de chez vous, qu'elle est bien augmentée : la presence du mari n'est pas toûjours absolument ne-

cessaire pour cela, & j'en connois plus d'un à qui pareille chose est arrivée. Croïez-moi, Monsieur, vous êtes ici dans le plus beau lieu de l'Univers, goûtez-y tranquilement tous les plaisirs de la vie; la belle Circé, connoît vôtre merite, il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux mortel qui fut jamais.

ULISSE.

In fine, voglio partire.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas, à vous parler franchement, si vous serez trop le maître de faire ce que vous dites?

ULISSE.

Et chi vi si potrebbe apponere.

COLOMBINE.

Vôtre merite, Monsieur.

ULISSE.

Che voi tu dire per questo?

COLOMBINE.

Cela veut dire que Circé, qui vous croit du merite peut-être encore plus que vous n'en avez, ne vous laissera pas aller comme cela.

ULISSE.

E' possibile che Circé mi vogli disobligare?

COLOMBINE.

Eh, Monsieur, l'envie qu'elle a de vous obliger pourroit bien l'obliger à vous desobliger Oüy.

SCENE III.

ARLEQUIN, ULISSE. COLOMBINE.

ARLEQUIN *tout épouventé.*

AH ! Monsieur....... Ah ! Monsieur......

ULISSE.

E bene.

COLOMBINE.

Ahime ! la mêche est découverte.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur . . . . la douleur me constipe la parole . . . . . Nos pauvres compagnons , Monsieur . . . . ah ! . . . . ah ! . . . .

ULISSE.

E bene, che fanno presentemente ?

ARLEQUIN.

Ce qu'ils font presentement, Monsieur.....(*Il contrefait le cri de plusieurs animaux , comme d'un cochon, d'un chien, d'un âne, d'un chat, &c.*) Voilà, Monsieur ce qu'ils font.....

ULISSE.

Credo che Arlicchino sia diventato pazzo.

COLOMBINE.

Non, non, il n'est pas trop fol.

ARLEQUIN.

Vous allez voir , Monsieur , si je suis fol ; j'ai prié Circé de trouver bon que vous eussiez au moins la consolation de voir ces pauvres garçons ; elle a chargé Marinette de les amener ici , ils ne doivent pas tarder..... (*Arlequin fait des lazzi regar-*

dant

dant autour de lui, & fuïant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, faisant des cris d'animaux. Dans ce moment on entend de derriere le Theatre un bruit confus des cris de plusieurs sortes d'animaux tout à la fois.)

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur, les entendez-vous? Ah, mes chers amis, que vous êtes changez en peu de temps!..... Monsieur, suis-je encore Arlequin? là, regardez-moi bien; ne me flatez point, je vous prie; j'ai l'esprit si troublé, que je doute à tous momens si je suis moi-même. (*On entend encore les animaux qui paroissent.*)

SCENE IV.

MARINETTE *avec un chien & une houlette, qui conduit le Docteur, Mezzetin, Pasquariel, Pierrot, & des Valets habillez en animaux differents.*

ULISSE; ARLEQUIN. COLOMBINE.

MARINETTE.

Petits, petits, petits.

ULISSE.

O Cielo, che vedo!

ARLEQUIN.

Ah, mes pauvres amis, voilà mon cher Mezzetin. (*Il les caresse.*) Je le reconnois encore, & voilà aussi Pasquariel. Combien y a-t-il de gens qui à la figure près sont encore plus bêtes que vous?

MARINETTE *vers Ulisse.*

Signor, Circé m'hà detto che le dispiace assai di questo acci-

accidente. (Arlequin rit) ..... *Tu ridi, impertinente; voglio pregarla che ti cambi in un muletto.*

ARLEQUIN.

Qu'elle me change en mulet; & fy, Marinette, n'avez vous point de honte?

ULISSE.

Sono riempito d'horrore, vado per supplicar Circè di ritornargli nel loro primo essere.

COLOMBINE.

Je ne sçay, Monsieur, si cela sera aussi aisé que vous vous l'imaginez: Il y a bien des gens qui peuvent faire du mal, sans jamais pouvoir faire de bien. Il est vrai cependant que Circé a bien du pouvoir; mais elle ne s'en servira pour vous faire plaisir, qu'autant qu'elle sera contente de vôtre procedé.

MARINETTE.

Signor, vado a rimenarli, perche hò paura che non sene perda qualcheduno, e io sono caricata di renderne conto...... Petits, petits, petits (*elle les chasse & s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle les mene comme une bande de petits poulets-d'Inde; voïez qu'ils sont dociles!

ULISSE *suivant Marinette.*

Rendetemi i miei compagni, se non volete che il dolore mi uccida. (Il s'en va.)

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Ecoute, Arlequin, les manieres d'Ulisse pourroient bien le mettre dans le troupeau de ses compagnons.

ARLEQUIN.

Ahi! Colombine, tu me fais peur pour moi-même.

COLOMBINE.

Il faut esperer qu'Ulisse ne sera pas toûjours le cruel.

ARLEQUIN.

Morbleu, Colombine, cela m'inquiéte: Si ta Maîtresse par plaisir ou par chagrin.... car il ne m'importe, alloit me changer en coq, par exemple, voudrois tu bien être ma poule?

COLOMBINE.

Estre poule, ma foy non, une poule n'occupe jamais seule les bonnes graces d'un coq; un coq est trop coquet, & cela ne m'accommoderoit pas.

ARLEQUIN.

Ah, pour moi je te serois fidelle, foi de coq; mais puisque cela ne t'accommode pas, fais donc en sorte que si je dois être changé, ce soit sous la figure d'un lapin, pour pouvoir entrer dans la garenne de ton cœur.

COLOMBINE.

Tais-toi, voici Circé.

SCENE VI.

CIRCE', COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *faisant des reverences à Circé.*

POur cela, Madame, Ulisse..... en verité..... je ne sçai pas..... mais de bonne foi..... oh, cela est comme je vous le dis.

CIRCE'.

Qu'est-ce que cela veut dire? il est devenu fol!

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, Ulisse.....

CIRCE'.

Acheve donc, Ulisse, & bien?

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, vous aime avec fureur; mais comme il vous craint beaucoup, & qu'il a peur que l'excès de sa passion ne le porte quelque jour à blesser vôtre pudeur, il voudroit être bien loin d'ici: Ainsi, Madame, croïez-moi, pour éviter quelque scandale qui arriveroit infailliblement, renvoïez-le au plutôt avec nos camarades; ôtez-leur seulement la figure des bêtes, car pour le reste je vous promets, ils seroient toûjours tels..... à vôtre service.

CIRCE'.

Tu as raison, Arlequin, c'est ce que voudroit Ulisse, que je viens de laisser assez inquiet. Il a un empressement extraordinaire pour partir; mais il ne partira point, quand je devrois mettre en œuvre toutes les furies de l'enfer. Il m'a marqué de la ten-

dresse d'abord qu'il m'a vûë, & tout d'un coup ses sentimens sont changez pour moi, sans que j'en puisse deviner la raison. Oh, puisqu'il m'a obligée à l'aimer, car ce n'est plus un mystere, il m'aimera aussi, ou bien vous perirez tous.

ARLEQUIN *pleure.*

Moy, Madame, tenez, écoutez, effectivement vous m'attendrissez le cœur; cela n'est vraiment pas bien à Ulisse d'en user ainsi, je ne sçaurois m'empêcher de le dire.

CIRCE'.

Oüy, pour lui & pour toi j'inventerai mille moïens porr me venger.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, ce n'est pas ma faute en verité; & marque de cela, c'est que si Ulisse ne vous aime pas, je suis prêt de vous aimer moi.

COLOMBINE.

Comment, scelerat! Oh je vais la prier de te changer en cochon tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu t'en repentiras, examine bien la mine.

CIRCE'.

Allons, Colombine, je veux rendre la forme humaine à un des compagnons d'Ulisse, afin qu'il sache au moins que je puis faire du mal.

SCE-

SCENE VII.

ARLEQUIN *seul.*

Que diable est-ce que tout ceci ? Le Seigneur Ulisse a grand tort, ne lui en déplaise, avec ses beaux scrupules, à cause que Circé parle au Diable quelquefois, voilà une belle affaire ; la pluspart des femmes pour ne pas parler au Diable sont-elles moins diablesses pour cela ? Franchement je crains beaucoup pour ma figure ; voïez l'agréable chose, si Circé alloit faire de moi un chat-huant, par exemple, ou un limaçon ; que dis-je un limaçon, j'aurai peine à éviter de lui ressembler si j'épouse Colombine, à moins que sa phisionomie ne soit bien trompeuse: mais ce malheur n'est pas si à craindre que l'autre, ni si extraordinaire assûrément. Oh, Monsieur Ulisse, il faut que je vous en dise deux mots: cette affaire passe la raillerie ; & si vous n'aimez pas Circé, il faut absolument que vous fassiez comme si vous l'aimiez ; il n'y a rien à mon gré de plus aisé, il ne faut pour cela que de la jeunesse & de la santé. Mais qu'est-ce que je voy ? c'est mon ami Mezzetin.

SCE-

SCENE VIII.

MEZZETIN *dans ses habits ordinaires*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, *caro Mezzetin*, que j'ai de joie de te revoir! On t'a donc rendu ta premiere forme d'animal?

MEZZETIN *contrefaisant le chat.*

Mgnao, fu, fu.

ARLEQUIN.

Fy.

MEZZETIN.

C'est un petit reste de l'état où j'étois tout à l'heure; voilà qui est passé presentement.

ARLEQUIN.

E bien credo che fiete ben contento de non esser piu animal, & esser devenu homme.

MEZZETIN.

Non è gia un grand bonheur non *d'esser buomo, tutto al contrario voria ancor esser bestia.*

ARLEQUIN.

Comment, coquin, est-il rien de plus malheureux que de perdre la raison?

MEZZETIN.

La ragion non serve ben souvente qu'à rendre *gli buomini* malheureux, & les bêtes qui en ont une à leur mode sont toûjours contentes.

ARLEQUIN.

Voilà un chat bien moral.

MEZ-

MEZZETIN.

Gli animali per loro instinto natural non son portadi che à le cose che il fan piacer. Ah, Ciel, pourquoi ne suis-je encore chat!

ARLEQUIN.

Oüais, ce maraut-là me donneroit quasi envie de devenir animal: Ce que tu as de raison ne vaut pas la peine de tant t'affliger; tu es encore assez bête, mon ami, ne te fâche point.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

COLOMBINE.

Courage, Arlequin, nos affaires vont bien: allons gai, gai, de la joie, ris donc, ah, ah, ah, ris donc, te dis-je, ah, ah, ah. (*elle rit.*)

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah..... Cela est fort drôle, oüy, ah, ah. (*il rit.*)

MEZZETIN.

Cela est fort drôle, dis-tu?

ARLEQUIN.

Assurément, j'en crêve de rire, ah, ah, ah.

MEZZETIN.

Puisque tu m'assure que cela est plaisant, je m'en vais rire aussi, ah, ah, ah..... (*Il fait un rire forcé.*)

ARLEQUIN.

O ça, Colombine, tu vois que nous n'avons pas mal ri, sçachons un peu presentement ce qui nous fait tant rire?

CO-

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah . . . . . (*Tous trois rient ensemble.*)

ARLEQUIN.

Sera-ce bien-tôt assez! ah, ah ..... Dis un peu à cette heure?

COLOMBINE.

C'est qu'on nous va marier ensemble, ah, ah. Comment vous ne riez plus?

ARLEQUIN *d'un ton triste.*

C'est donc-là ce qui est si plaisant! (*Colombine & Mezzetin rient ensemble*)

COLOMBINE.

Assurément. N'es-tu pas le plus heureux homme du monde de m'épouser? je t'en assure au moins.

ARLEQUIN.

Vous faites fort bien de m'en assurer, car cette affaire est de la nature de celles dont il est permis de douter: mais comment cela s'est-il fait sans que j'en aie oüi parler, ni que j'y aie jamais songé?

MEZZETIN *rit.*

Bon, cela arrive tous les jours, ah, ah, ah.

COLOMBINE.

Ecoute, trop fortuné Arlequin, c'est qu'Ulisse & Circé font un accommodement ensemble à l'heure qu'il est; il a obtenu d'elle, à force de prieres, & par les sermens qu'il lui a faits qu'il l'aimoit de tout son cœur, qu'elle débestialisera ses compagnons, & lui a promis de rester ici encore quelque temps, & de la revenir voir quand il auroit fait un tour en son païs pour donner ordre à ses affaires: & afin de former une espece d'engagement entr'eux, il a été résolu que l'aimable Arlequin épouseroit incessamment la sage & discrete Colombine. Dés que j'ai entendu cela, je n'ai pas voulu voir le reste de leur accommodement, & je suis venu t'annoncer une

si

si agréable nouvelle. (*Mezzetin rit, Arlequin paroît fort triste*)

COLOMBINE.

Qu'avez-vous ? est-ce que vous vous trouvez mal ?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien; c'est que je tâche de moderer l'excés du plaisir dont mon ame est remplie. On peut fort bien mourir de plaisir, afin que vous le sçachiez.

COLOMBINE.

Ceux qui en meurent ont grand tort, à moins qu'ils n'aïent bien envie de mourir; car je ne sçache pas de mal contre lequel il y ait tant de remedes sûrs & aisez à trouver.

ARLEQUIN.

J'en trouverai chez vous apparemment! (*Mezzetin rit toûjours.*)

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout, il a été aussi résolu que Mezzetin épouseroit Marinette. (*Mezzetin devient tout d'un coup fort triste.*)

ARLEQUIN *riant de tout son cœur.*

Solatium miserorum est habere pares. Allons, Mezzetin, tu riois si bien tout à l'heure?

MEZZETIN.

Et oüi, mais on ne peut pas toûjours rire.

COLOMBINE.

Adieu, je m'en vais tout faire préparer pour nos deux mariages, m'entendez-vous bien?

ARLEQUIN.

De reste. Diable qu'elle est empressée!

SCE-

SCENE X.

MEZZETIN, ET ARLEQUIN *se regardent tristement quelque temps sans parler, & font des lazzi.*

ARLEQUIN.

MEzzetin, as-tu jamais oüi parler qu'on marie un homme sans sçavoir s'il le trouve bon ou mauvais?

MEZZETIN.

Est-ce que tu le pourrois trouver mauvais? Colombine est si jolie, il me semble que tu l'aimois?

ARLEQUIN.

Ventrebleu, il y a bien des differentes manieres d'aimer; il y a souvent telle personne qu'on aime bien, qu'on ne voudroit pas épouser.

MEZZETIN.

Oüais, je croïois qu'on étoit bien-aise d'épouser toutes celles qu'on aimoit

ARLEQUIN.

Non-pas, de par tous les Diables, non-pas; demande, demande à la plusfpart des Amants.

MEZZETIN.

Il faut pourtant que tu fasse la chose de bonne grace.

ARLEQUIN.

Tu as raison, il faut la danser tout du long & du large; & toi, comment la danseras-tu?

MEZZETIN.

De même apparemment.

ARLEQUIN.

Et Marinette, est-elle un peu à ton gré, l'aimetu?

MEZ-

MEZZETIN.

Non; mais par la raison que ceux qui aiment leurs femmes avant que de les épouser, les trouvent insupportables quelque temps aprés; j'espere que la haïssant presentement, je pourrai l'aimer dans la suite.

ARLEQUIN,

Fort bien.

MEEZZTIN.

Ah, mon cher camarade, que tu seras content quand tu auras dix ou douze petits Arlequins qui viendront autour de toi: Mon Papa à déjeûner, à dîner, à goûter, à souper, mon Papa, dodo, dodo.

(*Mezzetin contrefait l'enfant & caresse Arlequin.*

ARLEQUIN.

Paix, paix, petits marmots, vous m'étourdissez; allez trouver vôtre mere.

MEZZETIN.

Ah, mon cher Papa!

ARLEQUIN.

Je vous donnerai le foüet.

MEZZETIN.

Baisez-moi, mon bon Papa, Papa mignon.

ARLEQUIN *bat Mezzetin.*

Quels petits coquins sont-ce-là donc, ils ne se tairont pas?

MEZZETIN.

Veux-tu t'arrêter?

ARLEQUIN.

Non, je veux moriginer mes enfans moi.

SCE-

SCENE XI.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

VOilà bien du bruit, sans sçavoir pourquoi ?

PASQUARIEL.

C'est à cause des nôces d'Arlequin & de Mezzetin.

PIERROT.

Ah, je ne m'étonne pas puisque ce sont des nôces; cela mene toûjours du bruit avec soi en les faisant, & aprés aussi bien souvent.

PASQUARIEL.

Dicono che Ulisse hà maritato Arlequin & Mezzetin, *perche sono suoi favoriti.*

PIERROT.

Ce n'est pas-là une marque bien sûre qu'ils soient favoris d'Ulisse; & il me semble qu'on pourroit mettre en question avec assez de raison, sçavoir, si c'est une récompense ou une punition que ce que l'on leur fait faire ?

PASQUARIEL.

Ordinariamente quando si marita si fa delle conditioni, & Arlequin & Mezetin *non hanno fato niente.*

PIERROT.

Ils ont eu de l'esprit; car de faire des conditions, ou de n'en pas faire avec sa femme en l'épousant, je croi que cela est bien égal, & qu'elle en perd la memoire peu de temps aprés les nôces.

PASQUARIEL.

Tu hai ragione, & malgré ses promesses *la moglie fa* souvent *suo marito......* vous m'entendez bien; *di*

di cento mariti non vene sono quatro qui soient en droit de se mocquer de celui à qui cet accident arrive.

PIERROT.

On ne peut rien dire ni penser de plus juste...... Mais voici la nôce qui va commencer, allons-y rire avec les autres.

Ici le Theatre se change en un Jardin magnifique. Des Violons & des Hautbois environnent le Char, d'Ulisse & de Circé, qui est au milieu du Theatre.

D'un côté Arlequin & Colombine sont dans un Char, qui represente un ménage.

De l'autre côté Mezzetin & Marinette sont pareillement dans un Char, qui represente toute une batterie de cuisine. Ils sont environnez d'instrumens grotesques, poëlles & chaudrons.

On parodie la Chacone d'Armide, sur laquelle les Acteurs chantent ce qui suit.

UN CHANTEUR.

Suivons Ulysse & chantons sa victoire,
Tout l'Univers retentit de sa gloire.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

LE CHANTEUR.

Circé nous offre ici mille plaisirs,
Ce Prince a sçû désarmer sa colere,
Deux mots d'amour & cinq ou six soûpirs
Ont enchanté cet aimable sorciére.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

ARLEQUIN.

Sans ses attraits nous serions tous encor
Chiens, Chats, Hiboux, Cochons, Renards, Panteres,
La beauté sert quelquefois plus que l'or,
Souvent par elle on fait bien des affaires.

LE

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

ARLEQUIN.

Que la douceur d'être Pere est extrême,
Quand on en doit tout l'honneur à soi-même.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

ARLEQUIN.

Loin de chez moi ces Plumets, ces Blondins,
Qui n'ont aucun respect pour l'Hymenée.
Je crains ces gens effrontez & badins,
Sans leur secours je veux avoir lignée.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

MEZZETIN.

Cher Arlequin crois moi; c'est vainement
Qu'on fait garder une femme coquette,
Quand elle veut écouter un amant,
Malgré nos soins l'affaire est bien-tôt faite.

LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

Tous ces couplets sont entremêlez de Danses, où l'on contrefait les Danses de l'Opera, & la Comedie finit.

FIN.

